

Extinction

Matthew Mather

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MATTHEW MATHER

Extinction

Les situations les plus extrêmes
révèlent nos pires instincts

12N

MATTHEW MATHER

Extinction

Les situations les plus extrêmes
révèlent nos pires instincts

12N

MATTHEW MATHER

EXTINCTION

*Traduit de l'anglais
par Christine Barbaste*

fleuvenoir

*À Julie Knuckey-Mather, pour avoir toujours veillé sur
nous, et pour l'amour qu'elle nous porte.*

Prologue

J'ai relevé mes lunettes et plissé les paupières. À l'œil nu, je me retrouvais plongé dans le noir complet ; étourdi par l'absence de repères visuels, enveloppé dans ce cocon de silence total, mon esprit était comme déconnecté. Seul face à ce vide intersidéral, j'ai senti combien mon existence se réduisait à un point infinitésimal, flottant dans l'univers. C'était terrifiant mais, dans une certaine mesure aussi, étrangement réconfortant.

Voilà peut-être à quoi ressemble la mort... On est seul, en paix, et on flotte, on flotte, libéré de ses peurs...

Et puis, j'ai pensé à Luke, à Lauren. Ça m'a remis les idées en place d'un coup. J'ai rechaussé les lunettes à vision de nuit, et les flocons verts, fantomatiques, ont recommencé à virevolter autour de moi.

Ce matin-là, les crampes de faim avaient été si intenses que j'avais sérieusement envisagé de me risquer dans les rues en plein jour pour aller déterrer nos provisions. Chuck m'avait retenu, raisonné, chapitré, et le ton était un peu monté entre nous. Ce n'était pas pour moi, mais pour Luke ! Pour Lauren, pour Ellarose ! avais-je protesté. Des arguments dignes d'un junkie, prêt à faire feu de tout bois pour obtenir sa dose.

Je me suis mis à rire. *Je suis drogué à la bouffe.*

Les flocons de neige produisaient un effet hypnotique. *Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? C'est quoi, le réel, de toute façon ?*

Je croyais être la proie d'hallucinations ; mon esprit n'arrivait plus à suivre le droit fil d'une pensée sans dériver.

J'ai fermé les yeux et inspiré à pleins poumons, pour me forcer à me remettre de plain-pied dans l'instant présent. *Reprends-toi, Mike. Luke compte sur toi. Lauren compte sur toi. Le bébé compte sur toi.*

J'ai plongé la main dans ma poche et d'un tapotement sur l'écran de mon téléphone, j'ai activé la réalité augmentée. Un essaim de points rouges a surgi devant moi – dont plusieurs concentrés au croisement de la Sixième Avenue et de la 24^e Rue. Je n'étais plus très loin. Je me suis vaillamment remis en marche.

25 novembre

— Nous vivons une époque incroyable !

Dépité, j'ai examiné la saucisse carbonisée piquée sur ma fourche, avant de la reposer à l'écart, sur le bord du gril.

— Incroyablement dangereuse, oui ! s'est esclaffé Chuck, mon voisin de palier et meilleur ami. Beau travail ! Je te parie qu'elle est encore congelée, à l'intérieur.

Les températures étant depuis plusieurs jours inhabituellement douces pour une fin novembre, le mercredi, veille de Thanksgiving, j'avais décidé au débotté d'organiser un barbecue sur le toit-terrasse de notre immeuble, un ancien entrepôt de Chelsea converti en résidence. La plupart de nos voisins n'avaient pas encore quitté la ville pour le long week-end férié et, en compagnie de Luke, mon fils de deux ans, j'avais consacré la matinée à frapper de porte en porte, pour les convier à notre barbecue.

— Ne dénigre pas mes talents de cuisinier, et ne te lance pas sur ce sujet – s'il te plaît.

C'était une superbe fin de journée, avec un coucher de soleil spectaculaire. Notre perchoir, au septième étage, nous offrait une vue imprenable : le ruban de feuillages rouges et dorés qui ourlait les rives de l'Hudson d'un côté, le *skyline* de Manhattan de l'autre. J'avais beau vivre depuis deux ans à New York, je m'émerveillais toujours autant de la vitalité qui faisait battre le cœur de cette ville. J'ai contemplé avec satisfaction la trentaine de voisins rassemblés sur le toit, pas peu fier qu'ils aient répondu aussi nombreux à mon invitation.

— Selon toi, il y a donc peu de chances qu'une éruption solaire anéantisse la planète ? a repris Chuck, un pétillement malicieux dans ses yeux noisette.

Avec son timbre nasillard de gars du Sud, même l'évocation d'un cataclysme ressemblait aux paroles d'une ballade. Ce soir-là, d'ailleurs, dans son jean déchiré et son T-shirt des Ramones, à voir ses cheveux blonds coiffés au pétard à mèche et sa barbe de deux jours, on aurait dit une rock star en train de décompresser sur une chaise longue, une canette de bière à la main.

— C'est exactement ce sur quoi je veux éviter de te lancer...

— Je pointe juste du doigt que...

— Ce que tu pointes du doigt, c'est une catastrophe, l'ai-je coupé en levant les yeux au ciel. Comme d'habitude. Alors que l'humanité vit,

justement en ce moment, une des transitions les plus incroyables de toute son histoire !

J'ai piqué les saucisses sur le gril et généré une nouvelle flambée virulente, sous le regard amusé de Tony.

Tony, l'un des gardiens de la résidence, était encore en uniforme. Il avait consenti à enlever la veste – mais pas la cravate. Grand brun costaud au physique d'Italien, il était un authentique natif de Brooklyn – ce que son accent ne permettait jamais d'oublier – et le genre de type avec lequel on sympathise immédiatement, toujours prêt à rendre service, jamais avare d'un sourire ou d'une plaisanterie. Luke était en adoration devant lui. Depuis qu'il savait marcher, sitôt que les portes de l'ascenseur s'ouvraient au rez-de-chaussée, mon fils se précipitait vers son ami avec une joie stridente. Et elle était réciproque.

— Chuck, il y a eu plus d'un milliard de naissances au cours de la dernière décennie, ai-je repris en quittant des yeux mes saucisses. C'est la croissance de population la plus rapide jamais enregistrée – et peut-être même un record qui ne sera plus dépassé !

Pour bien souligner l'énormité de la chose, j'ai décrit de grands cercles dans l'air avec mes pinces.

— Certes, il y a eu quelques guerres ici ou là, mais aucun conflit majeur. Selon moi, cela dit quelque chose sur la race humaine. (J'ai marqué une pause pour soigner ma chute.) Nous atteignons une sorte de maturité.

— La grande majorité de ton milliard de nouveaux êtres humains consomme encore du lait de croissance, a observé Chuck. Attends de voir ce qu'il adviendra dans quinze ans, quand ils voudront tous une voiture et une machine à laver. À ce moment-là, on pourra juger du degré de maturité de la race humaine...

— La pauvreté par tête dans le monde, en dollars constants, a reculé de moitié en quarante ans...

— Oui, et pourtant, un Américain sur six ne mange pas à sa faim et les autres, pour la plupart, bouffent n'importe quoi, m'a interrompu Chuck.

— ... *et* depuis un an ou deux, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les gens vivent en majorité en ville et non à la campagne.

— Ce qui, à t'entendre, serait un progrès !

Tony, qui nous écoutait en sirotant sa bière, a secoué la tête d'un air amusé. Ce n'était pas la première joute de ce genre à laquelle il assistait.

— Un progrès – parfaitement ! En termes d'économie d'énergie, un environnement urbain est bien plus efficace que son pendant rural.

— Sauf qu'un « environnement urbain » est une antinomie dans les termes, a contré Chuck. Seule la *nature* est un environnement. Tu voudrais nous faire croire que les villes sont des bulles autosuffisantes, quand, en réalité, elles dépendent à tous points de vue de la nature qui les entoure.

— Cette nature que, justement, nous contribuons à préserver en nous concentrant en ville, ai-je rétorqué, mes pinces braquées vers lui.

J'ai reporté mon attention vers le barbecue, et il était grand temps. La graisse qui suintait des saucisses avait ravivé les flammes, qui menaçaient de calciner les blancs de poulet.

— Je veux juste souligner que le jour où tout partira à vau-l'eau...

— Le jour où, par exemple, un terroriste balancera une bombe atomique sur les États-Unis ? l'ai-je coupé en changeant la disposition des viandes sur le gril. Ou une bombe électromagnétique ? Le jour où une arme bactérielle se retrouvera lâchée dans la nature ?

— Une des trois options, au choix, a répondu Chuck en hochant la tête.

— Tu sais ce dont tu devrais t'inquiéter, plutôt ?

— Quoi donc ?

J'ai hésité. Était-ce bien raisonnable de lui jeter un nouvel os à ronger ? Mais comme je venais de lire un article à ce sujet, je n'ai pas pu résister.

— Les cyberattaques.

Par-dessus l'épaule de mon ami, j'ai vu que les parents de Lauren étaient arrivés. Mon estomac s'est noué. Que n'aurais-je pas donné pour entretenir une relation simple avec mes beaux-parents ?

— L'opération Dragon de nuit, ça vous dit quelque chose ? ai-je repris.

Chuck, comme Tony, a secoué la tête.

— Il y a quelques années, on a découvert la présence de codes informatiques étrangers dans les systèmes de commande des centrales électriques, un peu partout aux États-Unis. Ces machins étaient spécifiquement conçus pour mettre notre réseau électrique hors service.

— Et... ? a lancé Chuck, l'air nullement impressionné. Que s'est-il passé ?

— Rien – *à ce jour*. Mais le problème, tu vois, c'est ta réaction. Qui est celle de tout le monde. Alors que si les Chinois venaient fixer des explosifs sur nos tours émettrices, toute la population de ce pays hurlerait au meurtre et prendrait les armes.

— Donc, en conclusion : autrefois, nos ennemis détruisaient nos usines en lâchant des bombes, et aujourd'hui, il leur suffit d'un clic de souris – c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Tu vois ? Finalement, il y a un survivaliste qui sommeille en toi, m'a taquiné Chuck.

J'ai éclaté de rire.

— Réponds plutôt à cette question : qui est responsable d'Internet – cet outil dont nous sommes tous dépendants, aujourd'hui ?

— J'en sais rien – le gouvernement ?

— Eh bien non, figure-toi. Tout le monde s'en sert mais *personne* n'en est responsable.

— Ça effectivement, c'est la recette du désastre.

— Hé, les gars, vous me stressiez ! a protesté Tony qui, jusque-là, n'avait pas pu en placer une. On ne pourrait pas parler d'autre chose ? De base-ball,

par exemple ?

— Ne nous écoutez pas, Tony, ai-je dit en riant. On joue à se faire peur. Vous avez une longue vie devant vous, mon ami, croyez-moi.

— Je vous crois, Mr. Mitchell. Je vous crois.

— Tony ! S'il vous plaît, appelez-moi Mike.

Il a ri et feint de battre précipitamment en retraite car les flammes avaient repris de plus belle.

— Avec plaisir, Mr. Mitchell. Et peut-être pourriez-vous me laisser m'occuper des grillades. Vous avez sûrement mieux à faire.

— Et ça nous laissera une chance de manger autre chose que du charbon, s'est moqué Chuck.

J'ai abdiqué et tendu sans enthousiasme les pinces à Tony : surveiller le barbecue était un alibi en or pour retarder l'inévitable. J'ai coulé un regard par-dessus mon épaule juste au moment où ma femme, Lauren, jetait un œil dans ma direction tout en discutant avec quelqu'un. Elle a lâché un éclat de rire et rabattu ses longs cheveux auburn dans le dos.

Avec ses pommettes hautes et ses yeux d'un vert intense, Lauren monopolisait l'attention chaque fois qu'elle apparaissait. De ses ancêtres, elle avait hérité des traits à la fois délicats et nobles. Son nez fin et droit, son menton volontaire et son port de tête soulignaient sa silhouette mince. Nous avions beau être ensemble depuis cinq ans, la regarder traverser un patio pouvait encore me couper le souffle – je n'en revenais toujours pas qu'elle m'ait choisi.

J'ai pris une grande inspiration, redressé les épaules et bu une dernière rasade de bière pour me donner du courage.

— Je vous confie les grillades, ai-je annoncé sans m'adresser à personne en particulier – et en pure perte, puisque Chuck et Tony étaient déjà relancés sur la cyber apocalypse.

Lauren, à l'autre extrémité de la terrasse, discutait avec ses parents et quelques autres voisins. C'était moi qui avais insisté pour inviter, cette année-là, les Seymour à fêter Thanksgiving chez nous – mais je commençais déjà à m'en mordre les doigts.

Lauren était originaire de Boston et issue d'une vieille famille de brahmanes pur jus, qui descendait des fondateurs protestants de la ville. Dans les premiers temps, je m'étais évertué à entrer dans les bonnes grâces de ses grands bourgeois de parents, mais depuis peu, j'avais arrêté les frais. J'avais fini par comprendre, et admettre sans gaieté de cœur, qu'ils ne me considéraient jamais comme un des leurs. Néanmoins, je demeurais poli. Main tendue, je me suis avancé vers mon beau-père.

— Mr. Seymour, merci d'être venu.

Il était en train de discuter avec sa fille et il s'est interrompu pour me gratifier d'un sourire pincé. Il portait ce soir-là un veston de tweed, une chemise en oxford bleu ciel et une cravate marron à motif cachemire. Avec mon jean et mon T-shirt, je me suis immédiatement senti minable. Pour

compenser, j'y ai été d'une poignée de main pleine d'énergie virile.

— Et Mrs. Seymour, ravissante comme toujours, ai-je ajouté à l'intention de ma belle-mère.

Assise à côté d'eux, en tailleur marron, chapeau assorti et disproportionné, rang de perles autour du cou, elle se cramponnait à son sac, posé sur ses genoux. Elle ne semblait pas très à l'aise, sur ce banc en bois.

— Non, non, ne bougez pas ! me suis-je récrié en la voyant avancer le buste, comme pour se lever. (Je me suis penché pour l'embrasser sur la joue et elle m'a souri.) Merci d'être venus passer Thanksgiving avec nous.

— Tu me promets d'y réfléchir, Lauren ? a repris à ce moment-là mon beau-père, assez fort pour être certain que je l'entende.

On devinait à sa voix l'ancienneté de son arbre généalogique : elle exsudait les privilèges, les responsabilités et, ce soir-là, peut-être aussi une certaine condescendance.

— Oui, papa, a murmuré Lauren en me jetant un regard à la dérobée, puis elle a baissé les yeux. Promis.

Je me suis bien gardé de mordre à l'hameçon. Feignant de n'avoir rien entendu, j'ai désigné le couple de vieux Russes assis non loin d'eux.

— Avez-vous fait la connaissance des Borodin ?

Les Borodin étaient nos voisins de palier. Aleksandr, le mari, s'était déjà assoupi dans une chaise longue et ronflait discrètement pendant qu'Irena, son épouse, tricotait. Quand Irena évoquait ses souvenirs du siège de Leningrad, je pouvais passer des heures à l'écouter. J'étais fasciné par cette femme qui avait enduré d'effroyables épreuves et continuait pourtant à poser sur le monde un regard positif et bienveillant. En outre, elle cuisinait un bortsch à tomber par terre.

— Oui, oui, Lauren nous a présentés. C'est un plaisir, a marmonné Mr. Seymour en souriant machinalement à la vieille dame.

Irena a relevé la tête, lui a souri et reporté aussitôt son attention sur son tricot – une chaussette.

— Alors ? Vous avez vu Luke ?

— Non, il est chez Chuck et Susie, avec Ellarose et la baby-sitter, a répondu Lauren. Nous n'avons pas encore eu le temps de descendre.

— En revanche, nous avons eu celui d'être invités au Met, est intervenue ma belle-mère, qui avait retrouvé un certain entrain. Pour la répétition générale d'*Aïda*.

— Ah oui ? ai-je fait en coulant un regard vers Lauren, puis vers Richard, un autre de nos voisins.

Richard était un genre de bellâtre à la mâchoire carrée, diplômé de Yale et ex-vedette de l'équipe de football. Il ne comptait pas au nombre de mes voisins préférés – loin de là. Sa femme, Sarah, une petite chose d'apparence fragile, se tenait en retrait, comme un chiot craintif. Quand mon regard s'est posé sur elle, elle a tiré avec nervosité sur les manches de son pull, pour couvrir ses bras nus.

— Merci, *Dick*.

— Je sais que les Seymour sont des amateurs d'opéra, s'est justifié Richard.

Dès qu'il ouvrait la bouche, on avait l'impression d'entendre un courtier vanter les mérites d'un investissement boursier. Si les Seymour étaient de purs produits du vieux Boston, Richard, lui, était le rejeton d'une grande famille new-yorkaise.

— Nous avons une loge au Met, a poursuivi Richard. Je n'ai que quatre places, et Sarah ne voulait pas venir. (Sa femme, derrière lui, a esquissé un haussement d'épaules.) Et sans vouloir m'avancer, je me suis dit que l'opéra n'était pas ta tasse de thé, vieux. Mais je pourrais inviter Lauren et ses parents. Un petit cadeau pour Thanksgiving.

Contrairement à mon beau-père, dont la diction semblait authentique, Richard affectait un faux accent d'école privée britannique qui m'écorchait les oreilles.

— J'imagine que tu as bien fait.

Il y a eu un blanc bizarre dans la conversation.

Qu'est-ce qu'il mijote, celui-là ?

— Bon, on ne devrait pas trop traîner, si on ne veut pas arriver en retard, a-t-il repris. La répétition commence de bonne heure.

— Mais nous allions justement servir le dîner, ai-je protesté en désignant, dernière nous, les tables recouvertes de nappes à carreaux, et sur lesquelles étaient disposées de grandes salades de pommes de terre et des assiettes en papier.

Tony, de loin, m'a adressé un signe en agitant les pinces, tout en empilant les saucisses brûlées et des blancs de poulet sur un plat de service.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, est intervenu Mr. Seymour, avec ce même sourire toujours pincé. Nous nous arrêterons pour grignoter quelque chose avant le spectacle. Richard nous vantait justement les mérites d'un nouveau bistrot, dans l'Upper East Side.

— C'était juste une idée, a rectifié Lauren, visiblement mal à l'aise. Richard disait ça comme ça...

J'ai crispé les poings, puis me suis repris en soupirant. *La famille, c'est la famille*. Je voulais que Lauren soit heureuse, et peut-être que cette soirée l'y aiderait. Je me suis frictionné un œil et j'ai regardé ma femme avec un sourire sincère. J'ai senti qu'elle se détendait.

— C'est une super idée. Je m'occuperai de Luke. Prenez votre temps, amusez-vous.

— Tu es sûr ? a demandé Lauren.

Cette miette de gratitude de sa part était la bienvenue. Nos relations étaient un peu tendues depuis quelque temps.

— Sûr et certain. J'en profiterai pour boire quelques bières avec les garçons. (Ce qui, réflexion faite, était un programme bien plus alléchant.) Ne vous mettez pas en retard. On pourra prendre un dernier verre ensemble à

vosre retour...

— Tout est arrangé, donc ? a lancé mon beau-père.

Quelques minutes plus tard, ils étaient partis. J'ai garni une assiette, pioché une bière dans la glacière et suis allé retrouver Chuck et Tony.

Chuck, qui s'apprêtait à enfourner une bouchée de pommes de terre en suspens m'a lancé un regard complice en disant :

— Voilà ce qu'on gagne à épouser une fille qui s'appelle Lauren Seymour.

J'ai éclaté de rire en décapsulant ma bière.

— Bon, alors – c'est quoi au juste ce bazar entre la Chine et l'Inde, à propos de ces barrages dans l'Himalaya ? Quelqu'un est au courant ?

27 novembre

La visite des parents de Lauren n'avait pas été un franc succès – loin de là. La mécanique du désastre s'était enclenchée dès le jeudi soir, avant même de passer à table : *primo*, nous avions commandé une dinde rôtie au marché de Chelsea – « Oh ! mon Dieu ! Vous n'avez pas fait cuire vous-même votre dinde ? » ; *deuzio*, nous avions dressé le couvert sur le comptoir de la cuisine – « Quand vous déciderez-vous à acheter un appartement plus grand ? » ; *tertio*, cette réunion de famille me privait de regarder le match des Steelers – « Si Michael tient absolument à regarder le football, ce n'est pas grave, nous pouvons rentrer à l'hôtel. »

Pour clore les festivités, Richard, grand seigneur, nous avait invités à prendre les digestifs dans son palais à l'autre extrémité du couloir – un triplex avec vue imprenable sur le *skyline* de Manhattan, où nous avions été servis par sa malheureuse épouse corvéable à merci – « Évidemment qu'on a fait rôtir notre dinde. Pas vous ? »

La conversation n'avait pas tardé à se focaliser sur les alliances qui s'étaient tissées entre vieilles dynasties new-yorkaises et bostoniennes – « Fascinant, n'est-ce pas, Richard ? Lauren et vous êtes probablement cousins au troisième degré. »

Ce qui avait amené, dans la foulée, la question qui tue : « Et vous, Mike, connaissez-vous un peu l'histoire de votre famille ? »

Je la connaissais, mais plutôt que d'évoquer mes aïeux ouvriers aciéristes et tenanciers de night-clubs, j'ai préféré répondre que je l'ignorais.

En point d'orgue à cette soirée, mon beau-père avait interrogé Lauren sur ses perspectives professionnelles – inexistantes – et Richard avait aussitôt proposé de lui présenter un tel ou un tel. Entre-temps, on m'avait poliment demandé comment se portaient mes affaires, pour déclarer sans attendre la réponse qu'Internet était un domaine tellement complexe qu'il décourageait toute conversation, et enchaîner aussitôt sur : « Alors dites-moi Richard, comment votre fonds d'investissement familial est-il géré ? »

Je devais cependant rendre justice à Lauren : elle avait pris ma défense, et tous ces échanges étaient restés civilisés.

J'avais consacré la majeure partie du week-end à faire le chauffeur pour mes beaux-parents, qui devaient retrouver des amis au Metropolitan Club, au Core Club et, bien sûr, au Harvard Club. À chaque génération, et ce depuis la fondation de l'université, un Seymour au moins avait fréquenté Harvard.

À chacune de leurs visites, les Seymour y étaient reçus tels les membres d'une famille royale.

En prime, le vendredi soir, Richard nous avait obligeamment conviés à boire un cocktail au club de Yale.

J'avais été à deux doigts de l'étrangler.

Par chance, mes beaux-parents devaient regagner Boston le samedi, ce qui nous permettait de profiter du week-end.

Le samedi matin de bonne heure, installé au comptoir de la cuisine, je regardais CNN tout en donnant à manger à Luke, assis sur sa chaise haute. Je découpais de minuscules bouchées de pomme et de pêche que je disposais sur une assiette devant lui, sur la tablette. Mon fils était d'humeur enjouée, et facétieuse. À chaque morceau de fruit qu'il attrapait, il me remerciait d'un splendide sourire édenté puis, soit il fourrait le morceau dans sa bouche, soit il le lâchait par terre avec un cri aigu de délectation pour l'offrir à Gorby – le brave bâtard de la SPA que les Borodin avaient adopté.

C'était un jeu dont il ne se lassait jamais. Gorby passait presque autant de temps chez nous que chez ses maîtres, et on comprenait aisément pourquoi. Je voulais que nous adoptions notre propre chien, mais Lauren y était opposée. Trop de poils, disait-elle.

Luke a tapé du poing sur la tablette en éructant un « Pa ! » strident – son sésame dès lors que j'étais dans les parages – et en tendant sa menotte.

J'ai ri et, bonne pâte, j'ai émincé un autre quartier de fruit.

Luke, deux ans, avait déjà la taille d'un enfant de trois ans – un trait que, sans fausse fierté, il tenait probablement de moi – et une vraie bouille d'angelot : de bonnes joues vermeilles encadrées d'une couronne de boucles dorées, et un sourire tout en gencives, perpétuellement espiègle, laissant redouter (presque toujours à raison) une petite transgression d'une nature ou d'une autre.

Lauren a émergé de la chambre, les yeux encore mal dessillés, et s'est dirigée d'un pas traînant vers la salle de bains.

— Je suis barbouillée, a-t-elle annoncé d'une voix étranglée

Elle a refermé la porte – la seule autre porte de notre appartement, conçu comme un miniloft – et j'ai entendu un accès de toux de mauvais augure avant que l'eau de la douche ne commence à couler.

— Le café est en train de passer, ai-je lancé distraitement en songeant : *elle n'a pourtant pas beaucoup bu, hier soir.*

À la télé, une poignée d'étudiants chinois déchaînés brûlaient des drapeaux américains. La scène se déroulait à Taiyuan, une ville dont je n'avais jamais entendu parler. J'ai déposé quelques morceaux de fruits sur l'assiette de Luke, et lancé une recherche sur ma tablette. Wikipédia m'a appris que Taiyuan était la capitale de la province du Shanxi, dans le nord de la Chine, et qu'elle comptait 4 201 591 habitants au dernier recensement, en 2010.

Waouh.

Taiyuan, qui était donc plus peuplée que Los Angeles, la deuxième ville

des États-Unis, n'arrivait qu'en vingtième position des villes chinoises. Dont cent soixante, ai-je découvert en poursuivant ma recherche, avaient une population de plus d'un million d'habitants – contre neuf aux États-Unis.

Sur l'écran, on montrait maintenant une vue aérienne d'un porte-avions. Le bâtiment avait une dégaine un peu bizarre. Mais le commentateur de CNN a éclairé ma lanterne :

« ... nous découvrons ici le Liaoning, le premier, et seul à ce jour, porte-avions chinois, entouré d'un cordon de destroyers Lanzhou, dans un face-à-face belliqueux avec le USS George Washington, à la sortie du détroit de Luzon, en mer de Chine du Sud. »

Lauren, enveloppée dans un peignoir blanc, s'est faufilée derrière moi, tout en s'essuyant les cheveux avec une serviette.

— Désolée pour mes parents, mon chéri, a-t-elle chuchoté. Mais je te rappelle que c'était ton idée de les inviter.

Elle s'est penchée pour câliner Luke, qui a poussé de petits cris de ravissement, puis elle m'a enlacé et embrassé la nuque.

J'ai frotté mon nez au creux de son cou, heureux de ces marques d'affection après quelques jours de tension.

— Je sais.

CNN était en train d'interviewer un officier de la marine américaine :

« Il y a cinq ans à peine, les Japonais nous demandaient de rappeler notre contingent stationné à Okinawa, et maintenant, ils nous appellent de nouveau à l'aide. Ils possèdent pourtant une flotte de porte-avions, qui font d'ailleurs route vers le détroit en ce moment, alors pourquoi diable... »

Lauren a glissé une main sous mon T-shirt et m'a caressé la poitrine.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

— Tu as réfléchi au sujet d'Hawaï, pour Noël ?

« ... et le Bangladesh sera durement frappé si jamais la Chine détourne le Brahmapoutre. Maintenant plus que jamais, ils ont besoin d'amis, mais je n'ai jamais imaginé que nous stationnions la Septième flotte à Chittagong... »

— Tu sais que ça me gêne de partir en vacances aux frais de tes parents, ai-je soupiré en m'écartant.

— En ce cas, laisse-moi t'inviter.

— Avec l'argent de ton père.

— Forcément, puisque je ne travaille *plus* ! Puisque j'ai *démissionné* pour m'occuper de Luke ! a protesté Lauren en haussant le ton.

C'était un de ces sujets qui fâchent, et l'humeur n'était plus aux câlineries. Lauren s'est écartée et s'est servi du café. Noir, et sans sucre. Puis elle s'est calée contre la cuisinière, mains en coupe autour de sa tasse, distante, hostile.

« ... début de cycles d'opérations en continu, jour et nuit, et qui verront se succéder lancements et missions de secours à partir des trois porte-avions américains désormais stationnés dans... »

— Ce n'est pas qu'une question d'argent. Je ne suis pas très enthousiaste à l'idée de passer Noël là-bas avec tes parents, et en plus, on a fêté Thanksgiving avec eux.

Lauren m'a ignoré et a poursuivi sur sa lancée, comme si elle se parlait à elle-même, plus qu'elle ne s'adressait à moi.

— Alors que je venais tout juste de finir mon stage chez Latham et de m'inscrire au barreau. Maintenant, tout le monde licencie. J'ai gâché mes chances.

— Tu n'as rien gâché du tout, ma chérie, ai-je répondu doucement en regardant notre fils. On souffre tous de la crise.

Pendant que le silence s'installait entre nous, le présentateur de CNN est passé à un autre sujet.

« Le gouvernement des États-Unis fait état aujourd'hui d'intrusions et de dégradations ayant affecté certains de ses sites Internet. Alors que les forces navales chinoises et américaines se préparent au combat, la tension et les risques d'un conflit augmentent. Nous retrouvons maintenant notre correspondant au Q.G. du Cyber Command à Fort Meade... »

— Et si nous allions à Pittsburgh ? Dans ma famille ?

« ... mais les Chinois affirment que ces intrusions sont l'œuvre d'activistes indépendants, et il semblerait qu'elles trouvent en grande partie leur origine en Russie... »

— Tu te fiches de moi ? Tu refuses un séjour tous frais payés à Hawaï, et tu voudrais que j'aille à Pittsburgh ? (Elle avait l'air vraiment en colère, maintenant.) Chez tes frères, qui sont *tous les deux* d'anciens taulards ? Je ne suis pas certaine de vouloir exposer Luke à ce genre de fréquentation.

— Arrête de dramatiser ! On a déjà parlé de ça. C'étaient des adolescents à l'époque. (Et comme elle ne répondait rien, j'ai ajouté, sur la défensive) : Un de tes cousins n'a pas été arrêté, l'été dernier ?

— Oui, arrêté. Pas *condamné*. C'est là toute la différence.

Je l'ai dévisagée avec insistance, avant de lâcher :

— Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un oncle député.

J'ai haussé le ton à mon tour, et Luke nous observait, sans piper mot.

— Au fait, à quoi ton père te demandait-il de réfléchir, l'autre soir ?

J'avais déjà deviné qu'il s'agissait d'une opportunité professionnelle alléchante, susceptible d'inciter sa fille à retourner à Boston.

— De quoi parles-tu ?

— Lauren...

Elle a soupiré et contemplé sa tasse.

— Ropes & Grey recrutent un nouvel associé.

— J'ignorais que tu avais postulé.

— Je ne l'ai pas fait.

— Lauren, je n'irai pas vivre à Boston. Je croyais que ton projet, quand on s'est installés à New York, était de vivre enfin ta vie comme tu l'entendais.

— C'était le cas.

— Et qu'on allait essayer d'avoir un autre enfant ? N'est-ce pas ce que tu voulais ?

— C'est surtout toi qui le veux.

Je l'ai dévisagée, incrédule. En une misérable petite phrase, elle venait de sabrer ma vision de notre avenir. Cela dit, depuis quelque temps, elle était coutumière de ces remarques vindicatives. Mon estomac s'est noué.

— Je vais avoir trente ans, a-t-elle poursuivi. Une telle occasion ne se présente pas souvent. C'est peut-être ma dernière chance de faire carrière. J'irai à cet entretien, a-t-elle ajouté en me regardant droit dans les yeux.

Mon cœur s'est aussitôt emballé.

— Et... c'est tout ? La discussion s'arrête là ? Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Je viens de t'expliquer pourquoi.

Tandis que Luke commençait à s'agiter sur sa chaise, nous nous sommes toisés, chacun drapé dans un silence accusatoire, puis Lauren a soupiré et ses épaules se sont affaissées.

— Je ne sais pas ce qui se passe. Je me sens perdue. Mais je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

Je me suis détendu et mon pouls a un peu ralenti. Lauren s'est détournée, et a annoncé :

— Je vais bruncher avec Richard. Il veut me parler de quelques pistes.

Mon sang n'a fait qu'un tour et j'ai senti mes joues s'enflammer.

— Je crois qu'il frappe Sarah.

— Qu'est-ce qui te prend de dire une chose pareille ? s'est indignée Lauren.

— Tu n'as pas remarqué ses avant-bras, au barbecue ? Elle les couvrait, mais j'ai vu des hématomes.

— Tu es jaloux, a-t-elle asséné avec un reniflement de mépris. Ne sois pas ridicule.

— De quoi devrais-je être jaloux ? ai-je riposté avec hargne.

Luke a commencé à pleurer et Lauren m'a cloué d'un regard dégoulinant de dédain.

— Je vais m'habiller. Et arrête de poser des questions stupides. Tu sais très bien ce que je veux dire.

Elle s'est penchée pour embrasser notre fils, lui a chuchoté qu'elle était désolée, qu'elle n'avait pas eu l'intention de crier et qu'elle l'aimait. Sitôt Luke calmé, elle m'a fusillé d'un dernier regard mauvais et, le pas raide, elle a regagné notre chambre et claqué la porte derrière elle.

Avec un soupir, j'ai extrait Luke de sa chaise et calé sa tête contre mon épaule.

— Pourquoi m'a-t-elle épousé, hein ? ai-je murmuré en tapotant le dos de mon fils – mais je connaissais la réponse à cette question. Ah oui, nous t'avons eu – n'est-ce pas, mon petit malabar ? Allons voir Ellarose et tante Susie, ai-je ajouté en sentant son petit corps se détendre.

8 décembre

— Il y en a combien, en tout ?

— Cinquante. Et ça, c'est juste l'eau.

— Tu te fiches de moi ? Je dois prendre le relais de la baby-sitter dans une demi-heure !

— T'inquiète, j'appellerai Susie, a répondu Chuck en haussant les épaules. Elle pourra le surveiller.

— Génial, ai-je grogné en m'engageant dans l'escalier de la cave, une bonbonne d'eau de quinze litres dans chaque main. En gros, tu payes cinquante dollars par mois pour stocker sept cent cinquante litres de flotte, c'est ça ?

On aurait pu penser que Chuck, qui possédait plusieurs restaurants de cuisine cajun fusion à Manhattan, entreposerait ses stocks d'eau dans l'un d'eux, mais non – il voulait les avoir sous la main, avait-il expliqué. Chuck était un survivaliste et, aimait-il répéter, un membre officiel des Virginia Preppers n'était jamais trop prudent. Parfois, il affichait des convictions qui n'avaient décidément rien de new-yorkais.

Chuck était originaire d'une ville située juste derrière la ligne Mason Dixon. Fils unique, il avait perdu ses parents dans un accident de la route alors qu'il venait de terminer ses études, et lorsqu'il avait rencontré Susie, ils étaient venus s'installer à New York pour prendre un nouveau départ. J'avais moi-même perdu ma mère lorsque j'étais étudiant, et à peine connu mon père, qui avait pris le large quand j'étais encore gamin. C'était pour ainsi dire mes frères qui m'avaient élevé. Ces expériences plus ou moins similaires nous avaient rapprochés, Chuck et moi.

— Oui, c'est à peu près ça, a répondu Chuck, amusé. Et j'ai du bol d'avoir obtenu ce box supplémentaire. Dis donc, mon vieux, tu aurais besoin de fréquenter plus souvent la salle de sport, a-t-il ricané tandis que je peinais à descendre les dernières marches conduisant au sous-sol.

Dans notre résidence magnifiquement décorée et entretenue – il y avait un jardin japonais, une salle de sport et un spa, une cascade dans le hall d'entrée et des gardiens nuit et jour –, le sous-sol tranchait par son aménagement strictement fonctionnel. L'amorce d'escalier en chêne verni, au fond du hall, se prolongeait par des marches de béton brut, et le couloir était éclairé par des ampoules nues au plafond. Sans doute parce que personne ne descendait vraiment jusqu'ici. À l'exception de Chuck, bien sûr.

Sa pique m'a arraché un rire distrait. J'avais la tête ailleurs. Je pensais à Lauren, à notre rencontre à Harvard, aux possibilités infinies qui nous souriaient à l'époque, et qui maintenant semblaient toutes nous filer entre les doigts.

Ce jour-là, Lauren s'était rendue à Boston pour son entretien, et avait prévu d'y passer la soirée, en famille. Le matin, Luke avait été au jardin d'enfants mais dans l'après-midi, faute de baby-sitter disponible, j'avais dû rentrer travailler à la maison. Lauren et moi avions eu quelques échanges houleux au sujet de son entretien, mais il y avait quelque chose d'autre.

Quelque chose qu'elle me cache.

Au bout du couloir, j'ai rabattu d'un coup de coude la porte du box de Chuck et, en poussant un grognement, j'ai hissé mes deux bonbonnes d'eau sur celles que nous avions déjà apportées.

— Serre-les bien, m'a recommandé Chuck, qui arrivait à ma suite avec son propre chargement. Au fait, tu as vu ce truc sur Internet, aujourd'hui ? Wikileaks a publié les plans du Pentagone pour bombarder Pékin.

J'ai haussé les épaules, j'étais toujours en train de penser à Lauren. Je me souvenais de la première fois où je l'avais vue sur le campus. Elle longait les bâtiments de brique avec des amis, et elle riait. Grâce à l'argent que j'avais gagné en vendant mes parts d'une start-up de média, je venais d'intégrer Harvard pour préparer un MBA, et Lauren venait tout juste de commencer son master de droit. L'un comme l'autre, nous rêvions de rendre le monde meilleur.

— Ça fait pas mal de bruit, a poursuivi Chuck – il parlait toujours de la fuite du Pentagone. Mais pour pas grand-chose, selon moi. Quelques petits exercices de jeu de rôles.

— Mm mm...

Après notre rencontre, et assez rapidement, aux discussions passionnées dans les buvettes de Harvard Square avaient succédé des nuits torrides. J'étais le premier membre de ma famille à entrer à l'université – et pas n'importe laquelle en plus. Je n'ignorais pas que Lauren était, elle, issue d'un milieu bourgeois mais, sur le moment, ce détail semblait sans importance. N'étions-nous pas en Amérique ? Et n'étais-je pas promis à un bel avenir ? Lauren aspirait à s'émanciper du poids des contraintes familiales, et moi, j'aspirais à devenir tout ce qu'elle représentait.

Sitôt nos diplômes en poche, on s'était mariés et installés à New York. Son père n'avait pas vu tout ça d'un très bon œil. Luke avait été conçu presque dans la foulée, par accident. Un heureux accident, mais qui avait radicalement changé la donne de cette nouvelle vie dans laquelle nous faisions nos premiers pas.

— Tu n'as pas écouté un seul mot de ce que j'ai dit, pas vrai ? a lancé Chuck tandis que nous ressortions par l'entrée de service.

Il pleuvait, ce jour-là, et le ciel était aussi gris que mon humeur. En l'espace d'une semaine, les températures avaient chuté.

Dans sa dernière portion, à proximité de l'Hudson et des quais de Chelsea, la 24^e Rue avait presque des airs de ruelle, avec sa chaussée rétrécie par les voitures garées de part et d'autre, ses fenêtres grillagées en rez-de-chaussée.

Chuck s'était arrangé pour faire livrer ses stocks d'eau chez le garagiste dont le local – un repaire de chauffeurs de taxi – flanquait notre immeuble. Un petit groupe d'hommes, sur le trottoir, à l'abri sous l'auvent crasseux, fumaient et riaient.

— Ça va ? a demandé Chuck en me tapant gentiment sur le dos, tandis que nous nous faufilions entre les clients et les mécaniciens pour atteindre la palette de bonbonnes, dans un coin du garage.

Avant de répondre, j'ai soulevé un nouveau chargement et l'effort m'a arraché un grognement.

— Ouais, excuse-moi. Lauren et moi...

— Je sais, Susie m'a dit. Elle est à Boston, pour passer des entretiens, c'est ça ?

— On vit dans un loft à un million de dollars, mais ça ne suffit pas. Quand j'étais gosse, à Pittsburgh, je ne pouvais même pas imaginer habiter un jour dans un appartement pareil.

Avec mon salaire d'associé junior dans un fonds de capital-risque spécialisé dans les réseaux sociaux, l'appartement n'était pas vraiment dans mes moyens, mais j'avais bien senti que je ne pouvais pas me contenter de moins.

— Elle non plus ! s'est exclamé Chuck. Et je veux dire par là qu'elle ne s'imaginait pas vivre dans un appartement qui coûte *seulement* un million de dollars. Mais bon, tu savais où tu mettais les pieds.

— Et pendant que moi je trime, elle passe son temps avec Richard...

— Arrête ça tout de suite, a lâché Chuck en posant son chargement devant notre entrée de service pour présenter son badge électronique au lecteur. C'est un fayot, je te l'accorde, mais Lauren n'est pas comme ça. Bon sang, ce système à la noix ne marche qu'une fois sur deux ! a-t-il râlé alors que son badge refusait de fonctionner après deux tentatives.

Il a ouvert avec sa clé et s'est tourné vers moi.

— Accorde-lui un peu de temps pour savoir où elle en est. Ne l'accable pas pour rien. Trente ans, c'est un sacré cap pour les femmes.

— Tu as sans doute raison. De quoi parlais-tu, tout à l'heure ?

— Des nouvelles du jour. En Chine, ça part complètement en vrille. Tu n'as pas vu ? Ils ont encore brûlé des drapeaux devant nos consulats, et mis à sac des magasins américains. FedEx a annoncé qu'ils avaient dû interrompre toutes leurs activités en Chine, y compris les livraisons de vaccins contre la nouvelle épidémie de grippe aviaire. Et maintenant, les Anonymous les menacent de représailles.

Ce groupe de citoyens activistes faisait de plus en plus parler de lui.

— C'est donc pour ça que tu fais des réserves ! ai-je plaisanté en entrant

dans le box.

— Simple coïncidence. Mais j'ai également lu que les services informatiques de la Défense sont la cible d'attaques de plus en plus virulentes.

— La Défense a été attaquée ? Il y a eu des dégâts ?

C'était une nouvelle inquiétante et, apparemment, depuis le barbecue, Chuck avait creusé le sujet du péril cybernétique.

— Non, pas vraiment. Et des attaques, ils en essuient des millions par jour. Disons qu'elles sont juste de plus en plus ciblées. Ce qui est flippant, c'est que cela puisse être le prélude à une attaque plus concrète.

— Que Dieu nous garde ! ai-je plaisanté tandis que nous ressortions de l'immeuble. Tu as gagné un nouveau motif de paranoïa.

— La faute à qui ?

De retour au garage, nous sommes tombés sur Rory, un de nos voisins de palier, qui discutait avec un chauffeur de taxi. Sans doute nous avaient-ils vus transporter notre chargement.

— Vous avez soif, on dirait ! a-t-il lancé en riant. C'est pour quoi, toute cette eau ?

— Juste pour être paré, a répondu Chuck en saluant l'interlocuteur de Rory d'un signe de tête. Mike, je te présente Stan. Le patron du garage.

— Enchanté, ai-je dit, main tendue.

— Patron, oui, mais allez savoir pour combien de temps encore, a observé Stan. Au train où vont les choses...

— Et ce n'est pas parti pour s'arranger, a renchéri Chuck.

— Vous voulez un coup de main ? a proposé Rory.

— Nan, merci, vieux, a décliné mon ami en se dirigeant vers la palette. On a presque fini.

17 décembre

— Pourrais-tu me passer ta carte de crédit ?

— Pourquoi ?

— Parce que les miennes sont toutes annulées ! a répondu hargneusement Lauren.

Quelques jours après Thanksgiving, elle avait été victime d'une usurpation d'identité : quelqu'un avait contracté des prêts en son nom et créé des fonds de couverture via des systèmes de trading en ligne. C'était un bazar sans nom.

— Je peux te la donner, mais inutile de songer à commander quoi que ce soit, ai-je répondu.

Nous étions attablés devant le petit-déjeuner – flocons d'avoine pour moi, morceaux de fruits pour Luke et le chien, et café pour Lauren, qui surfait sur Internet.

À deux pas de nous, Ellarose babillait sur son tapis de jeu déroulé devant la télé. À la différence de Luke, qui était un vrai petit colosse pour son âge, Ellarose, six mois, était toute menue. Le duvet clairsemé qui rebiquait bizarrement sur son crâne donnait l'impression qu'elle était coiffée d'un nid couleur sable et avec ses grands yeux toujours écarquillés, elle semblait ne pas perdre une miette de ce qui se passait autour d'elle. Nous avions accepté de la surveiller pendant quelques heures pour permettre à Susie de faire des emplettes.

J'avais prévu ce jour-là de travailler à la maison. Au bureau, la semaine avant Noël étant d'ordinaire plutôt calme, je voulais profiter de ce répit pour me plonger dans quelques paperasses, et mettre à jour les notes de frais en souffrance, éparpillées sur le comptoir de la cuisine. Machinalement, j'ai pris mon Smartphone pour voir ce qu'il y avait de nouveau sur mon fil d'actu. Rien.

— Que veux-tu dire par inutile de songer à commander quoi que ce soit ?

Contrairement à moi, qui commençais à lever le pied à l'approche des fêtes, Lauren, en tailleur et tirée à quatre épingles, enchaînait les entretiens.

— Noël est dans plus d'une semaine. Je prendrai l'option livraison en un jour. Amazon a dit que cette année...

— Le problème ne vient pas d'Amazon, l'ai-je coupée en attrapant la télécommande de la télé.

J'ai monté le son de CNN : *« FedEx et UPS ont annoncé devoir interrompre toutes leurs opérations en cours en raison d'un virus qui a infiltré leur système logistique d'expéditions... »*

— Génial ! a râlé Lauren en rabattant le couvercle de son ordinateur portable.

« ... accusent les Anonymous, qui avaient annoncé leur intention de punir les sociétés de transport d'avoir interrompu l'acheminement des vaccins contre la grippe en Chine. Les représentants des Anonymous démentent toute responsabilité, affirmant qu'ils ont seulement dénoncé le déni de service... »

— Où vas-tu, aujourd'hui ? ai-je demandé.

« ... prévoient un manque à gagner qui, en cette période de fêtes, se chiffra en centaines de millions de dollars et aggravera la récession... »

— J'ai rendez-vous avec des chasseurs de têtes. Je veux poser quelques jalons et voir s'il n'y aurait pas bientôt des chances à saisir.

Je me suis forcé à lui adresser un sourire encourageant.

— C'est formidable, ma chérie.

Comment en étais-je arrivé à travestir à ce point mes sentiments ? Depuis son retour de Boston, Lauren semblait en retrait, elle se montrait distante avec moi. Je faisais de mon mieux pour la laisser respirer, ne pas interférer avec ce qu'elle traversait – quoi que ce soit – mais j'avais l'impression de la perdre. Je feignais l'indifférence, alors que chaque cellule de mon être me poussait à la secouer, à lui demander ce qui se passait, à exiger des réponses.

Elle a soupiré et jeté un œil sur la télé avant de se tourner vers moi. Nos regards se sont croisés mais j'ai baissé le mien – précisément pour éviter de lui mettre la pression. J'ai senti qu'elle continuait à me fixer, puis elle s'est penchée pour embrasser Luke, elle lui a murmuré quelques mots et elle a rangé l'ordinateur dans son sac.

— Je serai de retour en début d'après-midi, a-t-elle lancé par-dessus son épaule.

— À tout à l'heure, ai-je répondu à mi-voix, mais elle avait déjà refermé la porte.

Elle ne m'avait même pas embrassé.

J'ai émincé un dernier quartier de pêche. Luke a attrapé quelques morceaux et, avec un sourire de chenapan et un glapissement réjoui, il les a lâchés par terre, pour la plus grande joie de Gorby. Naturellement, un des morceaux n'a pas manqué d'atterrir sur le rapport sur lequel j'essayais de me concentrer. J'ai essuyé la tache et le visage de mon fils.

— Tu as terminé ton petit-déjeuner ? Tu veux jouer avec Ellarose ? ai-je demandé en le soulevant de sa chaise.

Lorsque je l'ai déposé par terre, Luke a vacillé, s'est agrippé aux pieds du tabouret de bar pour assurer son équilibre, puis il s'est vaillamment élancé vers Ellarose, rattrapé au bord du canapé, et il s'est immobilisé en chancelant,

tel un patineur sur glace.

Depuis son tapis, Ellarose, allongée sur le dos, contemplait mon fils de ses yeux écarquillés. À six mois à peine, elle ne maîtrisait pas encore l'art de se retourner sur le ventre. Luke s'est laissé choir à genoux et a poursuivi sa progression à quatre pattes.

— Attention, Luke. Sois gentil avec elle, ai-je prévenu tandis qu'il écrasait une main sur le nez d'Ellarose.

Il a dévisagé la petite fille puis s'est assis à côté d'elle en redressant le buste, comme pour la protéger, et il s'est tourné vers la télé. Gorby est aussitôt allé s'enrouler derrière lui.

« On ne connaît pas encore très bien l'étendue de l'épidémie de grippe en Chine, mais le département d'État américain vient de publier une mise en garde à l'intention des voyageurs, et celle-ci concerne toutes les régions du pays. Combinée à un mouvement de boycott qui ne cesse de s'amplifier à l'égard de la Chine... »

— On vit dans un monde de dingues, hein ? ai-je lancé à Luke, avant de me remettre au travail.

Je lisais une étude sur le marché potentiel de la réalité augmentée. Une grande compagnie spécialisée dans les nouvelles technologies venait justement de m'envoyer une paire de lunettes connectées. Cette technologie me fascinait et je voulais prendre des parts dans une start-up. Lauren n'était pas d'accord. Trop risqué, disait-elle.

Au bout d'une heure consacrée à ma lecture et à mes notes de frais, j'ai remarqué que Luke s'était assoupi contre Gorby. J'ai moi-même bâillé. Une petite sieste, voilà qui n'était pas une mauvaise idée. Sans bruit, j'ai installé Ellarose dans son lit pliant près de la fenêtre, et je me suis allongé sur le canapé, mon fils calé contre mon ventre, prêt à me laisser happer par le sommeil, bercé par les commentaires de CNN en fond sonore :

« Où se situe la frontière entre le cyberespionnage et une cyberattaque ? C'est la question à laquelle nous allons essayer de répondre avec notre correspondant... »

*

Un coup énergique frappé à la porte d'entrée m'a réveillé. Le temps qu'une nappe de brume se dissipe dans mon cerveau, on a frappé de nouveau.

— Je vais souffler, souffler et défoncer ta porte, parole de loup !

Luke avait bavé sur mon T-shirt. Mes muscles étaient ankylosés par le sommeil. *Combien de temps ai-je dormi ?* ai-je marmonné en bataillant pour m'asseoir sans lâcher Luke.

— Ouais, j'arrive ! ai-je lancé en gagnant la porte à grandes enjambées, Luke calé au creux d'un bras.

Chuck s'est engouffré dans l'appartement, des sacs en papier kraft dans les mains.

— Qui veut déjeuner ? a-t-il claironné avec enthousiasme, et il a filé vers le comptoir de la cuisine.

Luke observait la scène entre ses paupières mi-closes. Je l'ai rallongé sur le canapé et bordé sous un plaid. Chuck avait déjà dressé ses victuailles sur des assiettes. Je me suis frotté les yeux, étiré, et j'ai bâillé.

— C'est déjà l'heure de déjeuner ? C'est quoi ?

— Des frites et du foie gras, mon ami, a répondu Chuck avec des mimiques de magicien, une baguette à la main. Et quelques crevettes à la créole avec une sauce au beurre.

Fallait-il s'étonner après ça que je grossisse ?

— Je sens déjà mes artères se durcir, ai-je plaisanté en me penchant par-dessus le comptoir pour pêcher des fourchettes dans un tiroir.

J'en ai tendu une à Chuck, et j'ai piqué quelques frites de l'autre main.

— Tes restaurants n'ont donc plus de restes ? me suis-je étonné.

— C'est la période de l'année où nous travaillons le plus, a ri Chuck en piquant un gros morceau de foie gras. Mais c'est surtout que j'ai des trucs à faire ici.

— Remplir ton box en prévision de la fin du monde, par exemple ?

À le voir enfourner sa bouchée avec un grand sourire, j'ai compris que je n'étais pas tombé loin.

— Tu crois *vraiment* que tout ça va dégénérer ?

— Tu crois *vraiment* qu'on y échappera éternellement ? m'a rétorqué Chuck en essuyant d'un revers de main ses lèvres luisantes de graisse.

— On a beau nous rabâcher que la fin du monde est pour demain, il est toujours là. La civilisation a gagné le combat.

— Va dire ça aux habitants de l'île de Pâques et aux Indiens Anazanis.

— Leurs cas sont différents. Ils étaient complètement isolés.

— Et les Romains, alors ? Ils ne l'étaient pas, eux. Et ose me dire que nous ne sommes pas isolés sur cette minuscule tache bleue qu'est la Terre ! Tu sais, je me suis renseigné sur le cyberspace, ainsi que *tu* me l'as suggéré, a poursuivi Chuck tandis que je décortiquais une crevette. Et tu as raison.

Je commençais déjà à regretter de ne pas avoir tenu ma langue.

— Comparée à ce qui se passe en ce moment, a-t-il poursuivi dans un chuchotement de conspirateur, la guerre froide fait figure d'âge d'or.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Depuis toujours, la capacité d'un pays à en affecter un autre dépend du contrôle d'un territoire physique. Devine ce qui a rompu ce lien pour la première fois ?

— La cybernétique ?

J'ai glissé la crevette dans ma bouche, et les parfums de la sauce aux épices cajun ont explosé dans mon palais. *Oh, que c'est bon !*

— Pas du tout. Ce sont les programmes spatiaux. Depuis le lancement du Spoutnik en 1957, c'est dans l'espace qu'un pays assure sa domination militaire. L'espace lui permet de collecter de l'information, et d'étendre son

pouvoir à l'échelle mondiale.

— En quoi cela concerne la cybernétique ?

— Parce que le cyberspace est la seconde chose qui a rompu ce lien. Il a remplacé l'espace, et c'est là que se joue maintenant la domination militaire, avec exactement le même objectif : collecter de l'information, et influencer sur le cours des événements.

Cela donnait matière à réflexion. Chuck a enfourné une belle fourchetée de frites bien grasses puis a ajouté, en souriant :

— Et l'espace fait déjà partie du cyberspace.

— Comment ça ?

— La plupart des systèmes d'exploration spatiale sont gérés par Internet. À nos yeux, l'espace semble lointain, mais dans le cyberspace, il n'y a aucune différence.

— Alors elle est où, la différence ?

— La grande différence, c'est que la conquête spatiale nécessite des sommes colossales d'argent, alors que pour aller dans le cyberspace, il suffit d'avoir un ordinateur portable.

Délaissant les crevettes pour les frites, j'ai essayé de dénicher un morceau de foie gras.

— Et c'est ça qui t'inquiète ?

Chuck a secoué la tête.

— Ce qui m'inquiète, c'est ce dont tu parlais – ces virus lâchés dans le réseau électrique. Les Chinois voulaient que nous les découvriions. Ils voulaient nous montrer ce dont ils étaient capables. Sans ça, nous ne les aurions jamais repérés.

— Tu veux dire que la CIA, la NSA et toutes ces agences en trois lettres que tu t'appliques à détester – elles n'y auraient toutes vu que du feu ?

Franchement, j'étais sceptique. Chuck a secoué la tête.

— Quand on pense cyberguerre, on voit tout de suite des images de jeux vidéo et on s'imagine un conflit super propre. Mais ça ne ressemblera pas à ça.

— À quoi, alors ?

— En 1982, la CIA a piégé un pipeline sibérien avec un virus qui a provoqué une explosion de trois kilotonnes, soit autant qu'un petit engin nucléaire. Il leur a suffi, pour ça, de s'introduire dans les systèmes de la société canadienne qui le contrôlait, et d'altérer certaines lignes de code. Et cela date d'il y a plus de trente ans. Si tu voyais ce dont ils sont capables maintenant...

— Il n'y a peut-être pas lieu de flipper pour autant...

Le sourire de Chuck s'était évaporé.

— Les armes nucléaires, on sait qu'elles sont effroyables – Hiroshima, Bikini... Mais les nouvelles cyberarmes de destruction massive qu'on est en train de mettre au point, personne ne les a jamais testées, ni ne peut prédire l'étendue des dégâts. Et chacun s'amuse à en planter chez ses voisins, comme

s'il s'agissait de sucres d'orge dans un sapin de Noël apocalyptique.

— Tu crois vraiment qu'ils en sont là ?

— Tu savais que lorsqu'ils ont fait exploser la première bombe atomique, pendant le projet Manhattan, les physiciens avaient parié entre eux que la bombe enflammerait l'atmosphère ?

J'ai secoué la tête, et Chuck a poursuivi :

— Ils estimaient à cinquante pour cent les chances que la bombe détruise toute forme de vie sur la planète, mais ça ne les a pas empêchés de continuer. Les plans du gouvernement n'ont pas changé, mon vieux. Ces gens-là n'ont aucune idée des ravages que peuvent causer les nouvelles armes qu'ils construisent.

— Rien ne sert donc d'aller se mettre à l'abri quelque part si la situation tourne mal. Si c'est cette direction qu'on prend, tu as vraiment envie d'être encore là, à lutter pour ta survie tandis que tout le monde mourra autour de toi ? Perso, je préfère une sortie propre et rapide.

— Tu prends ça avec une décontraction effroyable. Tu ne te battrais pas jusqu'à ton dernier souffle pour le protéger ? s'est indigné Chuck en désignant Luke, endormi sur le canapé.

Il avait raison. J'ai opiné, lui concédant volontiers ce point, mais il n'en avait pas terminé.

— Ta foi dans le progrès te perdra, Mike. Tu t'obstines à croire qu'on ira toujours de l'avant. Mais depuis que l'homme a commencé à fabriquer des trucs, nous avons perdu plus de technologies que nous n'en avons gagné. De temps à autre, il arrive qu'une société régresse.

— Et je suis sûr que tu as quelques exemples sous la main ?

Quand Chuck était lancé de la sorte, il ne servait à rien d'essayer de lui barrer la route.

— Dans les fouilles de Pompéi, on a découvert un château d'eau relié à un système de distribution d'eau bien plus performant que celui que nous utilisons aujourd'hui. (Il a enfoncé la fourchette dans un monticule de frites et en a retiré un autre morceau luisant de foie gras.) Pense aussi à la construction des pyramides : personne n'a jamais été capable de reproduire la technique utilisée.

— Donc, ils avaient aussi des spatonautes, dans l'Antiquité ?

— Je suis sérieux. Lorsque l'amiral Zheng a désengagé sa flotte de Suzhou en 1405, ses navires avaient la taille de nos porte-avions d'aujourd'hui, et son armée, à bord, comptait près de trente mille hommes.

— Ah bon ?

— Oui, renseigne-toi ! Zheng faisait commerce avec nos Indiens de la côte Ouest quatre cents ans avant l'expédition de Lewis et Clark. Je te parie que les Chinois fumaient des pétards avec les chefs Oregon sur des bateaux plus grands que nos cuirassés d'aujourd'hui, un siècle avant que Christophe Colomb ne « découvre » l'Amérique. Tu connais la taille de la Niña, la fameuse caravelle de Colomb ?

J'ai haussé les épaules.

— Quinze mètres. Et Colomb avait, à tout casser, cinquante gars avec lui.

— Il n'avait pas trois bateaux, en tout ? me suis-je étonné.

— Ce que je veux dire, c'est que bien longtemps avant que les Européens n'abordent sur nos côtes dans leurs baquets flottants, la Chine sillonnait déjà tous les océans de la planète avec des armées de trente mille hommes, sur des bateaux de la taille de nos cuirassés.

À ce stade de la conversation, nous avons arrêté de manger.

— Où veux-tu en venir ? Je ne te suis plus.

— Au fait qu'une société peut parfois régresser. Quant à ce pataquès avec les Chinois – j'ai le sentiment qu'on se fourre le doigt dans l'œil...

— Qu'on se trompe d'ennemi ?

— La perspective est faussée. On les présente comme l'ennemi parce qu'il faut en désigner un. Les Chinois ne cherchent pas à contrôler le monde. Cela n'a jamais été leur but, même du temps où ils étaient infiniment plus puissants que nous aujourd'hui.

— Tu reconnais donc que tu avais tout faux concernant les cybermenaces ?

— Non, mais...

Chuck s'est interrompu pour piquer une autre crevette.

— Mais quoi ?

— Peut-être nous aveuglons-nous quant à l'identité du véritable ennemi...

— Et qui est-il, notre véritable ennemi, cher adepte des théories du complot ? ai-je soupiré, en me préparant à entendre un énième réquisitoire contre la CIA ou la NSA.

Chuck a terminé de décortiquer sa crevette et l'a pointée vers moi.

— La peur – voilà, notre véritable ennemi, a-t-il asséné, mais d'un ton songeur. La peur – et l'ignorance.

J'ai éclaté de rire.

— À force de compiler ces tonnes d'informations, tu ne crois pas que tu joues précisément à te faire peur ?

— Moi, je n'ai pas peur, a-t-il répondu en me regardant droit dans les yeux. Je suis préparé.

Premier jour – 23 décembre

8 h 55

— Tu ne crois pas que c’est le moment de lever le pied, à deux jours de Noël ?

Lauren a balayé l’argument d’un haussement d’épaules.

— Je ne peux pas me défilier. Richard s’est démené pour convaincre ce type de me recevoir...

Nous avons beau avoir fermé la porte de la chambre, les pleurs stridents de Luke nous poursuivaient via le baby-phone posé sur le comptoir de la cuisine. Lauren a éteint l’appareil pour les réduire au silence – exactement ce qu’elle faisait avec moi depuis un mois.

— Si Richard a tout organisé, tu n’as d’autre choix qu’abandonner ton mari et ton fils une fois de plus ! ai-je râlé avec un geste d’exaspération.

— Ah, ne commence pas ! a riposté Lauren. Richard essaie de m’aider, lui.

J’ai fermé les yeux, inspiré et compté jusqu’à dix. Surenchérir ne me mènerait nulle part.

— Je crois que Luke n’est pas dans son assiette, ai-je soupiré. Il reste des courses à faire pour le dîner de Noël et, comme je l’ai déjà dit, j’ai encore quelques cadeaux à déposer chez des clients.

Ma nouvelle assistante avait omis de faire livrer les cadeaux personnalisés que nous avions créés chez une dizaine d’entre eux – ceux qui étaient basés à Manhattan et ne figuraient donc pas sur la liste des envois longue distance. Lorsqu’on s’en était aperçu, l’assistante était pressée de rentrer dans sa famille pour les fêtes, et puisque FedEx et UPS n’étaient pas opérationnels, j’avais bêtement proposé à mes associés de les apporter moi-même.

Maintenant, il n’y avait plus une minute à perdre. La veille, Luke et moi avions sillonné Little Italy et Chinatown, mais il restait à livrer nos clients les plus importants. Luke s’était régala. Il était exagérément sociable, et n’avait pas hésité à baratiner à sa façon toute personne que nous rencontrions.

— Tu crois vraiment que l’avenir de ta boîte repose sur deux ou trois porte-stylos gravés ?

— Ce n’est pas le sujet.

Lauren a inspiré profondément et ses traits se sont adoucis.

— J'ai oublié de te prévenir. Je suis désolée. Mais ce rendez-vous est très important pour moi.

Plus important que ta famille, à l'évidence, ai-je songé, mais j'ai tenu ma langue. Les pensées négatives avaient tendance à suppurer et je me suis efforcé de chasser celle-là de ma tête.

— Tu pourrais peut-être demander à Susie..., a hasardé Lauren, les yeux au plafond.

— Ils sont sortis.

— Et les Borodin ?

Lauren n'avait pas l'intention de renoncer. J'ai fait mine d'inspecter le mini-sapin de Noël en plastique posé sur une table basse, à côté du canapé.

— Très bien. Je vais me débrouiller. Vas-y, ai-je abdiqué en m'obligeant à sourire.

Lauren a aussitôt ramassé son manteau et son sac.

— Merci. Si jamais tu sors, n'oublie pas de bien couvrir Luke. Je vais essayer de le calmer avant de partir.

J'ai hoché la tête et reporté mon attention sur l'écran de l'ordinateur. J'étais lancé dans des recherches sur les débouchés des nouveaux réseaux sociaux mais chaque nouvelle page Internet se chargeait à une lenteur d'escargot.

Lauren s'est éclipsée dans la chambre. Je l'ai entendue roucouler. Rapidement, les pleurs se sont tus et elle a réapparu aussitôt, prête à sortir. Elle a contourné le comptoir pour me serrer dans ses bras et me planter un baiser sur la joue et, comme je me dégageais avec impatience, m'a gratifié d'une petite tape affectueuse avant de filer.

Je suis allé voir Luke. Il geignait toujours un peu, mais la grosse crise était passée, et il était pelotonné sagement contre son doudou. Quand je suis revenu devant l'ordinateur, la connexion ramait toujours autant. Par flemme de vérifier si le problème venait de la box ou d'ailleurs, j'ai décidé d'enchaîner avec le reste de mes obligations du jour.

Mais d'abord, il me fallait passer chez les Borodin. Notre appartement se trouvait tout au bout d'un étroit couloir éclairé par des spots encastrés. Nos voisins immédiats étaient Chuck et Susie à gauche, et les Borodin à droite. Après l'appartement de Chuck venait celui de Pam et Rory, qui faisait face à un second couloir, où se trouvaient les ascenseurs et cinq autres appartements. Dont, à l'extrémité, le triplex de Richard. L'issue de secours, avec l'escalier qui desservait les six étages, jouxtait l'appartement de Pam et Rory.

J'ai laissé ma porte entrebâillée afin d'entendre Luke et je suis sorti frapper à celle des Borodin, qui s'est ouverte immédiatement. Ils ne sortaient guère de chez eux et sans doute Irena se trouvait-elle, à en croire son tablier à carreaux verts et le torchon chiffonné dans sa main, devant ses fourneaux, comme d'habitude.

En effet, j'ai été accueilli par des effluves de pommes de terre, de viande rôtie et de pain levé, et par un sourire chaleureux, qui a creusé des rides

profondes dans le visage de ma voisine.

— Mi-kay-yal, *pryvet*.

À bientôt quatre-vingt-dix ans, Irena avait les épaules voûtées et se déplaçait à petits pas traînants, mais elle conservait un regard pétillant et, malgré son grand âge, on aurait réfléchi à deux fois avant de lui chercher noise : Irena s'était battue avec l'Armée rouge face à l'armée du III^e Reich. Et, ainsi qu'elle aimait bien me le rappeler, « Troie est tombée, Rome aussi, mais Leningrad, jamais ».

— Entrez, entrez, a-t-elle dit en m'invitant d'un geste.

J'ai jeté un œil à la mezouzah fixée au chambranle, un superbe étui en acajou gravé. À une époque, je pensais que ces objets étaient une sorte de porte-bonheur propre à la religion juive, puis j'avais fini par comprendre qu'ils avaient plutôt pour fonction d'éloigner le mal.

Je n'ai pas répondu à l'invitation – non parce que je ne voulais pas entrer, mais parce que je savais ce qui m'attendait si je franchissais ce seuil : une assiette de saucisses et des reproches sur ma maigreur. Cela dit, j'appréciais énormément la cuisine d'Irena, et plus encore le simple fait d'être gâté, qui me donnait l'impression de retomber en enfance, d'être protégé et choyé par une grand-mère – rôle qu'Irena endossait volontiers.

— Désolé, je suis un peu pressé.

Il m'a traversé l'esprit qu'en lui confiant Luke pour quelques heures, j'aurais une excuse en or pour repasser plus tard.

— Je ne voudrais pas abuser, mais pourriez-vous garder Luke pendant quelques heures ?

— Évidemment, Mi-kay-yal. Vous savez que vous n'avez pas besoin de le demander, *da* ?

— Merci. J'ai encore quelques livraisons à faire, me suis-je justifié, même si cela était superflu.

En jetant un coup d'œil dans l'appartement, j'ai aperçu Aleksander, endormi dans son fauteuil ergonomique devant un feuillet russe, et Gorbatchev qui en faisait autant, enroulé aux pieds de son maître.

— Pensez à bien vous couvrir, a dit Irena. C'est en dessous de zéro aujourd'hui.

La remarque m'a fait rire. Je n'avais pas encore mis le nez dehors que deux femmes m'avaient déjà prodigué ce conseil. *Peut-être que je suis encore un gamin*.

— En Amérique, on utilise les degrés Fahrenheit, Irena – il fait froid, certes, mais nous ne sommes pas encore passés sous la barre du zéro. Il doit faire dans les dix degrés.

— Bah, vous savez ce que je veux dire, a-t-elle répondu en m'intimant l'ordre de filer d'un mouvement de menton.

De retour chez nous, j'ai fouillé dans le placard pour mettre la main sur les manteaux, gants et écharpes. Les mètres carrés étant, à Manhattan, une denrée rare et chère, nous avions loué un box dans un autre *borough* afin d'y

stocker des affaires saisonnières telles que skis et moufles. Et comme les températures avaient été très clémentes jusque-là, je n'avais rapporté qu'une seule veste d'hiver, que Lauren, je m'en souvenais maintenant, avait déposée la veille au pressing. J'allais devoir me contenter d'un pull, sous une petite veste noire pas très épaisse. Je suis allé chercher Luke, dans la chambre. Il était réveillé et quand je me suis penché pour le soulever, j'ai remarqué que ses joues étaient rouge vif, et irritées.

— Tu n'es pas dans ton assiette, hein, mon petit bonhomme ?

Il avait aussi le front chaud, et transpirait. Comme il avait mouillé sa couche, je l'ai changé en vitesse, puis je lui ai fait enfiler un T-shirt, une salopette et de grosses chaussettes.

Il avait beau ne pas être au top de sa forme, Luke s'est néanmoins fendu d'un grand sourire lorsque nous nous sommes présentés chez Irena.

— Ah, *dorogaya* ! a roucoulé celle-ci en le prenant dans ses bras et en le serrant contre sa poitrine. Il est mal fichu, *niet* ?

— Je crois bien, ai-je dit en caressant la tête de mon fils – ses cheveux emmêlés étaient humides de transpiration.

— Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. Allez-y.

— Merci, Irena. Je reviens vers midi, ai-je glissé avec un léger haussement de sourcils significatif.

Le sourire qu'elle m'a renvoyé avant de refermer la porte ne laissait aucune place au doute : j'aurais droit à un petit festin à mon retour.

*

Avoir un enfant était une aventure vraiment incroyable. Avant la naissance de Luke, j'avais traversé la vie sans en comprendre le sens. Je cherchais à déterminer ce que j'en attendais, espérais, redoutais. Et puis, au premier regard échangé avec cette version miniature de moi-même, tout était devenu limpide d'un seul coup. Le sens de ma vie était là : protéger, éduquer ce petit être, l'aimer et lui enseigner tout ce que je savais.

— Tu as oublié quelque chose ?

— Pardon ?

C'était Pam, qui se trouvait devant sa porte, en tenue d'infirmière, prête à partir à l'hôpital. Nous étions devenus assez copains avec elle et son mari, Rory, sans développer pour autant les mêmes liens d'amitié et de complicité qu'avec Susie et Chuck. Pam et Rory étaient des végétaliens purs et durs. Même si, en soi, leur régime alimentaire ne me posait aucun problème, il créait tout de même une sorte de fossé entre nous. Je culpabilisais chaque fois que je mangeais de la viande en leur présence, et ils avaient beau répéter que cela ne les dérangeait pas, que le régime alimentaire relevait d'un choix personnel, ils me donnaient carrément mauvaise conscience.

Cependant, j'appréciais beaucoup Pam. Contrairement à Lauren, qui était ce que l'on pourrait appeler une beauté classique, Pam était blonde et

voluptueuse. Il était difficile de ne pas l'aimer.

— Non, je viens de déposer Luke chez les Borodin.

— J'ai vu. Et ça t'a plongé dans des abîmes de réflexion, on dirait...

— Non, pas vraiment. Toujours au don du sang, même à la veille de Noël ?

Pam travaillait à la Croix-Rouge et se trouvait à ce moment-là affectée à une banque de sang à quelques blocs de chez nous.

— La saison est propice à la générosité, non ? Serais-tu enfin décidé à venir nous voir ?

La sonnette de l'ascenseur a tinté et les portes se sont ouvertes. J'étais piégé.

— Tu sais, je suis un peu débordé, en ce moment..., ai-je tergiversé en m'effaçant pour lui céder le passage.

— On est tous toujours débordés, mais c'est pendant la période des fêtes que nous avons le plus besoin de sang.

Maintenant, je me sentais doublement coupable.

— Tu sais quoi ? Je vais venir là tout de suite, ai-je lancé tout à trac – *hé, c'est Noël, au diable l'avarice !*

Le visage de Pam s'est éclairé.

— C'est vrai ? Je vais te glisser entre deux rendez-vous.

— Génial. Merci.

— Tu sais que tu n'es pas assez couvert...

— Pardon ?

— Il gèle, dehors, a-t-elle précisé en regardant ma veste. Tu n'as pas entendu les alertes de tempête ? On annonce l'hiver le plus froid depuis 1930. Tu parles d'un réchauffement climatique ! a-t-elle ajouté en riant.

— On devrait plutôt parler d'*avertissement* climatique, ai-je plaisanté moi aussi.

— Tu bosses dans le domaine d'Internet, n'est-ce pas ?

J'ai répondu d'un haussement d'épaules.

— Tu as remarqué qu'il était quasiment impossible de se connecter, ce matin ?

La remarque a retenu mon attention.

— Oui, tout à fait. Tu es chez Roadrunner, toi aussi ?

Il doit y avoir un problème de câblage dans tout l'immeuble.

— Non, a répondu Pam tandis que nous arrivions au rez-de-chaussée et que les portes de l'ascenseur s'ouvraient. J'ai entendu sur CNN qu'il s'agissait d'un virus, ou quelque problème de ce genre.

— Un virus ?

11 h 55

Donner mon sang m'a pris plus de temps que je ne l'avais imaginé. Pam m'avait fait passer devant tout le monde, mais il était déjà 10 heures et quart lorsque j'ai enfin quitté la Croix-Rouge, un beignet à la main, pour héler un

taxi.

J'avais prévu de livrer nos quatre clients dont les bureaux se trouvaient Midtown, et d'en profiter pour échanger quelques poignées de mains avec ceux qui seraient dans le coin. Puis je regagnerais Chelsea dare-dare pour passer au supermarché, déposer les courses à la maison, vérifier que Luke allait bien, et manger un morceau avec Irena. Cela fait, il ne me resterait plus qu'à remettre les cadeaux à nos deux derniers clients, dans le quartier de Wall Street, et m'offrir peut-être un ou deux verres pour fêter le début des vacances.

Je flottais dans une bulle de bien-être : donner mon sang avait sans doute tranquilisé ma conscience. Ou alors, je planais suite à la raréfaction d'oxygène et de globules rouges. Quoi qu'il en soit, dans le taxi qui m'emportait Midtown, je regardais défiler, bouche bée, le spectacle des rues de New York et de ces foules affairées à leur shopping de Noël, emmitouflées jusqu'aux oreilles, surprises par cette soudaine vague de froid. J'avais l'impression d'être dans un film.

Après avoir déposé mon premier cadeau à deux pas du Rockefeller Center, j'ai passé au moins dix minutes à contempler l'immense sapin de Noël du centre, dressé sur le trottoir. La ville vibrait d'une énergie incroyable. J'ai même proposé à quelques touristes de les prendre en photo.

Mon circuit de livraison m'a ensuite conduit après l'hôtel Plaza, le long de Central Park, puis j'ai rebroussé chemin vers le sud. J'échangeais des SMS avec Lauren, pour faire le point sur ce que je devais acheter au supermarché, mais elle ne répondait plus à mes messages depuis une trentaine de minutes.

J'ai sauté dans un taxi pour mettre le cap sur Chelsea. Pendant une bonne demi-heure, j'ai arpenté les allées du Whole Foods, tant pour remplir mon caddie que me mettre dans l'ambiance des fêtes, et lorsque je me suis enfin présenté aux caisses, les files d'attente étaient phénoménales.

J'ai patienté dix minutes, en vérifiant plusieurs fois si j'avais reçu des e-mails, avant de m'enquérir de ce qui se passait auprès de la femme qui me précédait dans la queue.

— J'en sais rien, a-t-elle lancé d'un ton agacé, sans prendre la peine de se retourner. Un problème informatique, apparemment.

— Vous voulez bien surveiller mon caddie ? Je vais aller voir ce qu'il y a.

Je me suis rapproché d'une caisse, cernée de clients exaspérés.

— Pourquoi ne prenez-vous pas tout simplement des espèces ? a râlé l'un d'eux.

— Monsieur, toutes les marchandises doivent être scannées, lui a répondu la jeune caissière, en agitant fébrilement son pistolet devant un code-barres – en pure perte.

Je me suis faufilé derrière la caisse.

— Que se passe-t-il ? ai-je demandé à la jeune employée.

— Ça ne fonctionne toujours pas, monsieur, a-t-elle répondu en se

tournant vers moi.

Elle avait rougi, sans doute me prenait-elle pour un responsable.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Le scanner a juste arrêté de fonctionner. Ça fait une heure qu'on attend le technicien, mais on ne voit rien venir. Ma cousine qui travaille dans une succursale du Upper East Side m'a envoyé un texto... Ils rencontrent le même problème, a-t-elle ajouté en baissant la voix.

Le client énervé, un imposant hispanique, m'a attrapé par le bras.

— Je veux juste me tirer d'ici, mec. Vous ne pouvez pas prendre des espèces ?

— Ce n'est pas de mon ressort, ai-je protesté en levant les mains.

Le type m'a regardé droit dans les yeux et, alors que je m'attendais à lire exaspération et colère dans son regard, je n'y ai vu que de la panique.

— Ça fait une heure que j'attends. Et merde ! a-t-il lâché, et il a abattu quelques billets de vingt dollars sur le tapis. Gardez la monnaie !

Il a empoigné ses sacs de marchandises et tandis qu'il se frayait un chemin vers la sortie, quelques autres clients qui avaient observé la scène se sont approchés des caisses pour l'imiter. Mais pas mal d'autres aussi sont partis directement avec leurs sacs de courses, sans rien payer.

— C'est quoi, ce binz ? ai-je marmonné – ça ne ressemblait pas aux New-Yorkais de se mettre à voler.

— C'est à cause des nouvelles, monsieur – les Chinois, a répondu la caissière.

— Quelles nouvelles ?

— Cette histoire de porte-avions...

La fille n'était pas capable de m'en dire plus mais à ce stade, j'étais déjà en train de foncer vers la sortie, en proie à une peur aussi subite qu'irrationnelle. Je devais à tout prix récupérer Luke.

14 h 45

— Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Je faisais les cent pas devant le grand écran plat de Chuck, qui occupait tout un mur de l'appartement et montrait en cet instant un porte-avions surmonté d'un gros nuage de fumée. L'image n'était pas très nette.

— Parce que tu m'aurais encore taxé de paranoïa !

J'étais rentré à la maison sans perdre une minute et tout en remontant à pied les quelques blocs depuis le supermarché, j'avais essayé de consulter le fil des actualités depuis mon smartphone. La connexion avait mis un temps fou à s'établir.

Un incident s'était produit en mer de Chine : un avion militaire chinois s'était écrasé. Selon Pékin, il s'agissait d'une attaque des États-Unis. Les forces américaines niaient toute implication, et affirmaient qu'il s'agissait d'un accident, et pendant ce temps, le gouverneur de la province du Shanxi, au nord de la Chine, dénonçait un acte de guerre en boucle sur toutes les

chaînes d'infos.

J'étais allé immédiatement tambouriner à la porte des Borodin. Luke allait bien, mais sa fièvre avait grimpé. Il transpirait beaucoup et Irena m'avait dit qu'il avait pleuré presque sans discontinuer. Je l'avais laissé chez les Borodin et j'avais foncé chez Chuck.

— À tes yeux, ce n'était pas une nouvelle importante qui méritait d'être partagée ? ai-je demandé, incrédule.

— Sur le moment, non.

Nous avons remis CNN : *« Le Pentagone dément une quelconque responsabilité dans l'accident de cet avion militaire, qu'il impute à l'inexpérience des forces chinoises en matière de manœuvres sur un porte-avions... »*

— Tes restaurants ne sont plus livrés depuis une semaine et tu n'as pas pensé que ça pourrait m'intéresser ?

« ... le cheval de Troie, à ce stade, a infecté les serveurs DNS partout dans le monde. Pékin nie toute responsabilité, mais le problème majeur auquel il faut maintenant faire face, c'est le virus Scramble qui a infiltré les systèmes logistiques... »

— Je ne pensais pas qu'il y avait motif à s'affoler, s'est justifié Chuck. Les soucis informatiques de ce genre, c'est monnaie courante.

Le virus qui avait contraint FedEx et UPS à interrompre leurs activités avait passé la vitesse supérieure et infecté presque tous les autres logiciels de livraison commerciale, paralysant, à l'échelle mondiale, la chaîne d'approvisionnement.

— Je suis allé rôder sur des forums de hackers, a-t-il poursuivi. D'après eux, UPS et FedEx sont dotés de systèmes propriétaires et vu sa rapidité de propagation, ce virus cible sans doute des centaines de vulnérabilités « jour zéro ».

— C'est quoi, une vulnérabilité jour zéro ? a demandé Susie depuis le canapé.

Susie était une authentique belle du Sud – un corps mince, une longue chevelure brune et soyeuse, et un visage parsemé de taches de rousseur discrètes. Mais son beau regard noisette était en cet instant noyé d'inquiétude. Elle serrait étroitement contre elle Ellarose, qui m'observait, la tête dodelinante, tandis que j'arpentais la pièce tel un lion en cage.

— C'est un nouveau virus, non ? a hasardé Chuck en m'interrogeant du regard.

Sans être un crack en sécurité informatique, j'étais tout de même ingénieur électricien, et les réseaux informatiques étaient mon domaine d'expertise. En outre, pas plus tard que la veille, j'avais abordé ce sujet avec un collègue qui était, pour le coup, spécialiste du sujet.

— C'est un genre de virus, ai-je nuancé. Une vulnérabilité jour zéro signifie qu'elle n'est pas encore documentée. Une attaque « jour zéro » utilise une faille jusque-là inconnue d'un système, une faille que personne n'a encore

eu ni le temps, ni l'occasion d'analyser.

Nul système n'était exempt de failles. Pour colmater celles qui étaient « connues », on disposait en général de patchs, mais pour les milliers d'éditeurs de logiciels commerciaux de par le monde, la liste des failles « inconnues » s'allongeait au rythme de centaines par semaine. Sachant que chacune des cinq cents plus grandes multinationales utilisait des milliers de programmes individuels, les failles de sécurité se comptaient donc le plus souvent, et en permanence, en dizaines de milliers. Comment, dans ces conditions, pouvait-on jouer à jeu égal avec des adversaires qui n'avaient besoin que d'une seule brèche pour faire des dégâts ? Sociétés privées et agences gouvernementales avaient beau se démener pour compléter leur liste des failles « connues », pendant ce temps, elles demeuraient vulnérables face aux « jours zéro », précisément parce que les vecteurs d'attaque étaient, par définition, inconnus.

Chuck et Susie me fixaient tous les deux d'un regard vide.

— Ça désigne une attaque face à laquelle on ne dispose d'aucune défense.

Stuxnet, le ver qui avait infecté les installations nucléaires iraniennes, avait exploité une dizaine de jours zéro pour pénétrer dans les systèmes cibles. C'était notamment à l'occasion de cette affaire que le grand public avait découvert l'existence de ces nouvelles cyberarmes. Dans la mesure où leur développement exigeait beaucoup d'argent et de temps, personne ne se serait amusé à en lâcher une au hasard, sans une idée précise derrière la tête.

— Comment ça, on ne dispose d'aucune défense ? a demandé Susie. Ça se produit souvent ? Le gouvernement ne peut rien empêcher ?

— La plupart du temps, le gouvernement compte sur le secteur privé pour trouver des parades. Et les attaques peuvent être de nature si diverse que personne n'est capable de rien prévoir.

CNN venait de donner la parole à quatre commentateurs et analystes : *« Ce qui m'inquiète, Roger, c'est le fait qu'en général, ces vers informatiques sophistiqués sont conçus dans le but de subtiliser de l'information. Or il semblerait que ceux auxquels nous sommes ici confrontés se contentent de paralyser les systèmes. »*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? a demandé Susie, les yeux rivés à l'écran.

Comme s'il l'avait entendue, l'analyste a fixé la caméra et ajouté : *« Je suppose donc que nous sommes victimes d'une attaque visant délibérément à provoquer le plus de dégâts possible. »*

Susie a écarquillé les yeux et écrasé une main sur sa bouche. Sans rien dire, je suis allé m'asseoir à côté d'elle et j'ai essayé, pour la dixième fois au moins, de joindre Lauren.

Où est-elle passée ?

— Je suis désolée, a répété Lauren en étreignant Luke.

Lorsque nous l'avions récupéré chez les Borodin, il sanglotait. J'avais essayé de le faire dîner, sans succès. Son front était brûlant.

— C'est un peu court, comme excuse, me suis-je plaint. Allez, donne-moi Luke. Il faudrait qu'il mange quelque chose...

— Je suis désolée, mon chéri, a répété Lauren à voix basse, non pas à moi mais à Luke.

Elle l'a serré encore plus fort contre elle, refusant de s'en séparer. Le froid mordant lui avait rougi le visage, et ses cheveux étaient tout emmêlés.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu n'as pas répondu à mes messages pendant quatre heures ?

La nuit était tombée et nous étions de retour chez nous. Lauren s'était assise sur la méridienne en cuir, et j'avais pris place sur le canapé en face d'elle. Après avoir passé l'après-midi entier à tenter de la joindre, à 17 h 30, je l'avais vue réapparaître subitement à la porte de Chuck. Elle voulait savoir ce qui se passait, et où était Luke.

— J'avais éteint mon portable et j'ai oublié de le rallumer.

J'ai évité de lui demander à quoi elle avait occupé sa journée.

— Et tu n'as pas remarqué qu'il se passait un truc ?

— Non, Mike, je n'ai rien remarqué. Le monde entier n'est pas scotché à CNN. Dès que j'ai su, je suis rentrée directement, mais il n'y avait plus un seul taxi, les lignes 2 et 3 ne fonctionnaient plus, donc j'ai dû marcher sur vingt blocs dans un froid glacial, a-t-elle expliqué, sur la défensive. As-tu déjà essayé de courir en talons hauts ?

Je savais que nous étions tous sur les nerfs et que se disputer n'avancerait à rien, pourtant je n'ai pas pu retenir un soupir exaspéré, qui m'a un peu détendu.

— Pourquoi tu n'essaies pas de le faire manger ? ai-je proposé d'une voix radoucie. Peut-être qu'avec sa maman, il se laissera faire ?

Luke ne pleurait plus mais il reniflait, le menton luisant de morve. Je me suis approché avec une lingette humide et il s'est débattu, cachant son visage contre la poitrine de sa mère.

— Il est brûlant, a constaté Lauren en lui tâtant le front.

Luke ne respirait certes pas la joie de vivre, mais il n'avait pas l'air si mal en point.

— Il a attrapé froid, c'est rien.

Un tintement, dans ma poche, a annoncé l'arrivée d'un SMS et au même instant, le portable de Lauren a gazouillé. En entendant, par la porte d'entrée restée entrebâillée, des sonneries similaires chez Chuck et Susie, j'ai plissé le front et sorti mon téléphone.

« Alerte sanitaire : des cas de grippe aviaire H5N1 sont signalés dans les États de New York et du Connecticut. Virus extrêmement pathogène. Il est recommandé de rester à l'intérieur. Fermeture d'urgence du comté de Fairfield, du district financier à Manhattan et des quartiers périphériques. »

Le message émanait de NY-ALERT, un service de notification d'urgence auquel Chuck nous avait poussés à nous abonner. Je l'ai relu plusieurs fois, puis j'ai regardé Lauren qui essayait de la main une trace de morve sur le visage de Luke, puis essaimait des baisers sur sa joue. J'ai été saisi d'épouvante.

— Que se passe-t-il ?

Je me suis souvenu que, les jours précédents, Luke m'avait accompagné chez mes clients et j'ai revu en accéléré, tous ces gens, à Chinatown, à Little Italy ou ailleurs, qui l'avaient embrassé, caressé. J'ai pensé aussi au jeune couple de Chinois, au bout du couloir, dont les parents venaient tout juste d'arriver du pays. *Est-ce que je l'ai exposé à un danger ?*

— Que se passe-t-il ? a répété Lauren, d'une petite voix étranglée cette fois.

— Chérie... pose Luke, et va te laver les mains, ai-je dit, la voix blanche.

Ces mots me semblaient avoir été prononcés par un autre que moi. *C'est juste une fausse alerte. C'est seulement un rhume.* Mais mon cœur battait à tout rompre et je sentais s'engouffrer dans mes veines cette même peur irrationnelle qui m'avait poussé à revenir du Whole Foods ventre à terre.

Lauren a senti ma panique.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé d'un ton impérieux. Mike ! Qu'est-ce que tu racontes ? Que disait ce message ?

Avant que j'aie pu répondre, Chuck est apparu sur notre seuil. Profitant de la distraction de Lauren, j'ai attrapé le plaid posé sur le canapé et j'en ai couvert Luke, tout en essayant de l'extraire des bras de sa mère.

— Simple précaution, est intervenu Chuck, mains levées. C'est à coup sûr une coïncidence. On ignore encore ce qui se passe vraiment.

— Mais de quoi parles-tu ?

Abdiquant toute résistance, Lauren m'a laissé prendre Luke.

— Apparemment, il y aurait une épidémie de grippe aviaire, ai-je dit doucement.

— Quoi ?

— Ils n'en ont pas parlé aux infos..., a temporisé Chuck, pile au moment où la voix du présentateur de CNN nous parvenait depuis chez lui.

« Flash spécial : nous apprenons à l'instant que des cas de grippe aviaire ont été signalés dans des hôpitaux du Connecticut... »

— Rends-moi Luke ! a ordonné Lauren en m'arrachant notre fils des bras, puis elle m'a décoché un regard noir.

— Luke va bien, Lauren, a insisté Chuck en marchant vers elle. Je suis sûr que c'est un petit rhume de rien du tout, mais la prudence s'impose. Nous sommes tous en danger.

— En ce cas, ne m'approche pas ! C'est donc ça, ta première réaction ? a-t-elle enchaîné d'un ton accusateur en se tournant vers moi. Mettre ton fils en quarantaine ?

« ... le Centre de contrôle et prévention des maladies, à Atlanta, n'est pas en mesure de confirmer l'épidémie, et dit ne pas savoir d'où vient l'alerte, mais assure que les urgentistes locaux... »

— Ce n'était pas du tout ça ! Mais comment es-tu censé réagir, quand on t'annonce la présence d'un virus mortel ? Je n'en sais rien ! Je m'inquiétais pour toi !

Lauren s'apprêtait à riposter quand Susie est arrivée, tenant Ellarose au creux d'un bras.

— O-hé, tout le monde se calme. Je sais que c'est un peu tendu entre vous, ces temps-ci, mais ce n'est pas le moment de se disputer.

— Susie, tu devrais ramener Ellarose à la maison..., est intervenu Chuck.

— Non, a-t-elle tranché. Si le mal est fait, c'est trop tard, et nous sommes tous dans le même bateau.

En voyant Luke, Ellarose a souri et poussé de petits cris de joie. Tout bouffi et congestionné qu'il était, Luke s'est fendu d'une ébauche de sourire.

— Et arrêtons de faire une montagne d'un rien, a poursuivi Susie. Luke a pris froid, point. C'est une journée bizarre, on va tous faire un effort pour se calmer.

La pondération de Susie a peu à peu dissipé la tension, et j'ai souri à Lauren.

— Et si j'emmenais Luke aux urgences, par précaution ? ai-je proposé. Ça ne m'embête pas d'y aller. Comme ça, on sera rassurés.

— Non, s'est interposé Chuck. C'est la pire des décisions. S'il y a vraiment une épidémie, il faut éviter à tout prix les hôpitaux.

— Et s'il était vraiment contaminé ? ai-je rétorqué. J'ai besoin de savoir ce qu'il en est. De toute façon, il est malade, et on doit le faire soigner.

— On va y aller ensemble, a proposé Lauren, radoucie.

— En ce cas, je descends chercher des masques au sous-sol, a annoncé Chuck. Au moins, ne sortez pas sans protection. Eh bien quoi ? C'est juste une question de bon sens, s'est-il défendu tandis que sa femme le fusillait du regard. La grippe aviaire est deux fois plus mortelle que la peste bubonique.

— Mais qu'est-ce qui cloche, chez toi ? s'est exclamée Susie, exaspérée.

— Les masques, c'est une bonne idée, a dit Lauren en serrant Luke contre elle. Va les chercher.

19 h 00

Chuck est remonté de sa virée au sous-sol chargé de sacs de hockey, remplis d'équipements et de vivres, qu'il a déposé au milieu de son salon où Susie, Lauren et moi l'attendions en regardant CNN. Il a commencé à fouiller dans son barda, à sortir sachets de nourriture lyophilisée et ustensiles de camping avant de mettre la main sur les masques stériles, semblables à ceux que l'on porte pour peindre au pistolet. Il nous en a donné quelques-uns, puis est allé en distribuer à tous nos voisins.

Il a aussi tenté de nous faire enfiler des gants en latex, mais Lauren et moi lui avons opposé un refus catégorique. Nous protéger de notre petit garçon, comme s'il était devenu un paria, c'était inenvisageable. D'autant que si Luke avait bel et bien contracté le virus, nous étions déjà contaminés, et les masques protégeraient toute personne que nous croiserions.

Mais que se passerait-il, lorsque nous sortirions d'ici ? Luke ne souffrait probablement que d'un rhume or, à l'hôpital, ne risquions-nous pas d'être en contact avec des gens contaminés ? Dans le doute, j'ai glissé quelques paires de gants en latex dans les poches de mon jean.

Susie est allée frapper chez Pam. J'espérais qu'elle pourrait ausculter Luke ou, à défaut, nous faire entrer dans un hôpital par une porte dérobée. Par malchance, elle n'était pas encore rentrée, pas plus que Rory. Nous avons essayé de les joindre sur leurs portables, mais les réseaux étaient complètement saturés.

Pendant que Chuck expliquait à quels symptômes reconnaître une maladie infectieuse et nous dispensait des conseils – éviter de se toucher le visage, de l'essuyer –, j'épluchais les pages blanches, à la recherche des adresses des cliniques et hôpitaux les plus proches de chez nous. Retrouver un annuaire coincé au fond d'un tiroir de la cuisine avait été un sacré soulagement.

J'avais voulu localiser ces adresses sur un plan avec mon smartphone, mais la page du navigateur était restée obstinément vierge. Il était impossible de charger quelque donnée que ce soit. La réception des e-mails, après un bref afflux de messages d'amis inquiets, s'était elle aussi tarie. Mon téléphone avait perdu l'accès à Internet.

Sur l'ordinateur, la connexion n'était guère plus vaillante. J'avais essayé de lancer une recherche sur Google, en pure perte : soit il ne se passait rien du tout, soit un message d'erreur – « Impossible de trouver le serveur DNS » – s'affichait sur l'écran. Quelques rares pages avaient réussi à se charger, mais elles étaient incomplètes, et comme piochées au hasard : j'avais vu apparaître celle d'un site de tourisme africain ou, la fois suivante, celle d'un blog d'étudiant.

J'en étais réduit à noter les adresses à la main.

En sortant de l'appartement, nous sommes tombés sur quelques voisins qui discutaient à voix basse devant leur porte, les masques pendus autour du cou. Tous ont eu un mouvement de recul lorsque nous sommes passés à leur hauteur. La famille de Chinois avait sagement préféré rester calfeutrée. Richard avait appelé son service de voiture avec chauffeur pour nous conduire et quand, pour le remercier, j'ai tendu la main, il a reculé précipitamment, mis son masque en place et marmonné que nous ferions mieux de ne pas perdre de temps.

La voiture nous attendait devant l'immeuble. Le chauffeur, Marko, portait déjà un masque. C'était la première fois que je le rencontrais – ce qui, apparemment, n'était pas le cas de Lauren.

Nous avons d'abord tenté notre chance à la clinique presbytérienne, à l'angle de la 24^e Rue. Bien qu'il soit indiqué qu'elle était ouverte, un flot de gens en sortait et tous nous ont dit qu'elle était fermée. Nous avons fait le tour du bloc pour gagner la clinique Beth Israel, toute proche, mais là, il y avait déjà une file d'attente qui s'allongeait sur le trottoir. Nous ne nous sommes même pas arrêtés.

Nous avons emmailloté Luke dans plusieurs couches de couvertures et Lauren le serrait dans ses bras, en lui chantant des berceuses. Il reniflait et gigotait. Il sentait que quelque chose n'allait pas, que nous avions peur.

En fait de vêtements chauds, Lauren n'avait trouvé dans les placards qu'un blouson en cuir et une écharpe ; quant à moi, je me contentais toujours de ma petite veste et d'un pull. À l'intérieur de la limousine, il faisait bon, mais dehors, le froid était mordant.

J'ai commencé à m'inquiéter de ce que Marko, le chauffeur, nous laisse en plan quelque part si jamais notre quête d'un hôpital s'éternisait. *Lui aussi a sûrement une famille, pour laquelle il se fait du souci.* Si jamais il nous faisait faux bond, jamais nous n'arriverions à trouver de taxi, et Lauren avait dit que le métro ne fonctionnait pas. J'ai essayé d'engager la conversation avec Marko, qui m'a répondu de ne pas m'inquiéter, qu'il n'y avait pas de problème, que nous pouvions lui faire confiance.

Je n'étais pas rassuré pour autant.

J'ai remarqué que toute ambiance festive s'était comme évaporée de New York. De longues files d'attente s'élevaient devant les supermarchés, les distributeurs automatiques de billets, les stations-service. On ne voyait partout que des piétons pressés, chargés de sacs et de paquets dont aucun ne ressemblait à des cadeaux de Noël. Les souvenirs des précédentes tempêtes restaient vifs dans toutes les mémoires. Les New-Yorkais vivaient avec le sentiment permanent que leur ville était une cible. À ces épaules voûtées, ces regards furtifs, on comprenait que chacun voyait déjà le monstre pointer de nouveau sa tête.

Le 11 septembre était une blessure collective, qui n'avait jamais vraiment guéri, et la douleur qu'elle avait infligée contaminait tout nouveau venu dans la ville. Avant de nous installer à Chelsea, Lauren s'était inquiétée de la proximité de notre appartement avec le quartier de Wall Street. « Bêtises », lui avais-je rétorqué. Avais-je commis une terrible erreur ?

Pour finir, nous nous sommes arrêtés au centre d'urgence de la Neuvième Avenue, entre les 15^e et 16^e Rues. Il y avait là un monde fou – des malades, bien sûr, mais aussi des gens qui semblaient n'avoir pas toute leur tête... À croire que ce mouvement de panique faisait sortir les vers du bois. Je suis descendu m'adresser aux policiers et aux urgentistes qui se trouvaient à l'entrée. Ils ont secoué la tête. Le centre n'était pas en mesure de nous accueillir et la situation, ont-ils ajouté, était partout la même. Lauren, qui attendait dans la voiture, ne me quittait pas des yeux pendant que je me démenais pour trouver quelqu'un susceptible de nous aider. Un des flics m'a

suggéré d'essayer le Saint-Jude's Children's, à Penn Plaza, sur la 34^e. J'ai sauté dans la voiture.

En chemin, Luke s'est remis à pleurer, à gémir et, à force de pousser des cris stridents, son visage est devenu écarlate, apoplectique. Lauren tremblait et elle a commencé elle aussi à pleurer. Je les ai enlacés, m'efforçant de rassurer Lauren. Arrivés devant Saint-Jude's, voyant qu'il n'y avait pas la queue à l'entrée des urgences, nous nous sommes précipités, pour déchanter aussitôt. Le hall était, là encore, noir de monde.

Une infirmière affectée au triage nous a examinés rapidement et a remplacé nos masques chirurgicaux par des respirateurs N95. Nous nous sommes tout de suite retrouvés parqués dans un ensemble de salles d'attente où s'entassaient d'autres familles. J'ai déniché une chaise pour Lauren, dans un coin, à côté d'une fontaine à eau qui fuyait, et sous des posters jaunis qui expliquaient l'importance de la pyramide alimentaire pour la santé des jeunes enfants. L'attente a duré des heures avant qu'une infirmière ne nous conduise dans une salle d'examen, pour nous annoncer qu'aucun médecin n'était disponible, mais qu'elle allait ausculter Luke.

Qui souffrait d'un simple rhume, a-t-elle conclu, avant d'ajouter qu'elle ignorait d'où les médias tenaient leurs informations concernant une épidémie de grippe aviaire, et qu'ils n'avaient, quant à eux, diagnostiqué aucun cas dans leur établissement. Elle nous a demandé, poliment mais fermement, de rentrer chez nous. Il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment. Je me sentais réduit à une complète impuissance.

Marko avait tenu parole : il nous attendait dans la rue. La température avait encore chuté et le temps de parcourir les quelques mètres jusqu'à la voiture et d'ouvrir la portière pour Lauren et Luke, mes mains étaient déjà engourdis par le froid. Je sentais le vent traverser l'étoffe de ma veste et à chaque respiration, mon souffle dessinait de longs panaches de vapeur.

Il commençait à neiger. En temps normal, l'idée d'un Noël blanc m'enthousiasmait. Là, elle avait tout d'une menace.

Sur le trajet du retour, New York était aussi silencieux qu'une morgue.

3 h 35

— Hors de question que je les abandonne ici ! a protesté Susie avec véhémence.

Je me trouvais dans le couloir, devant leur porte.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, a répondu Chuck d'une voix plus mesurée.

J'ai hésité, puis me suis résolu à frapper. Des pas se sont rapprochés et, quand la porte s'est ouverte, un flot de lumière vive s'est déversé dans le couloir. Ébloui, j'ai cligné des paupières.

— Ah, c'est toi, a dit Chuck, mal à l'aise, en se frictionnant la nuque. J'imagine que tu as tout entendu ?

— Non, pas vraiment.

— Mm..., a-t-il fait avec un sourire. Ça va ? Tu veux une tasse de thé ? Une camomille ? Autre chose ?

— Non merci, ai-je répondu en entrant.

Leur appartement, qui comportait pourtant deux chambres, n'était guère plus grand que le nôtre, et encombré de cartons et de sacs. Susie, assise sur le canapé qui faisait figure d'oasis au milieu de ce déballage, avait l'air gêné. Voyant qu'ils ne portaient pas de masque, j'ai retiré le mien.

— Tu as trouvé un nouveau masque ? a demandé Chuck.

— Ils nous ont donné des N95, à l'hôpital. Je ne sais même pas ce que ça veut dire.

— Hum – le N95, a reniflé Chuck, un brin méprisant. Les miens sont nettement plus efficaces. Tu n'aurais pas dû le leur laisser. Je t'en donnerai d'autres.

— On dirait qu'il se prépare pour la troisième guerre mondiale, s'est moquée Susie. Tu es sûr que tu ne veux pas boire quelque chose de chaud ?

— Chaud, non, mais fort, je ne dis pas non.

— Bonne idée. (Chuck a filé vers la cuisine et sorti une bouteille de whisky et deux verres d'un placard.) Glace ?

— Non. Sec.

— Comment va Luke ? a demandé Susie tandis que Chuck versait des rasades généreuses dans les verres. Qu'a dit le médecin ?

— Nous n'avons pas réussi à en voir un. Une infirmière l'a examiné, et elle n'a pas dit grand-chose, sinon que ses symptômes ne ressemblent pas à ceux de la grippe aviaire. Il a de la fièvre : 39°4. Lauren s'est allongée avec lui, au chaud. Pour l'instant, ils dorment.

— C'est une bonne nouvelle, non ? Pam est rentrée, pendant que vous étiez à l'hôpital, et elle a dit qu'on pouvait la réveiller au besoin. Je crois qu'elle a un diplôme en médecine tropicale.

Je ne voyais pas trop en quoi la médecine tropicale pouvait nous aider, mais je savais que Chuck cherchait à me reconforter. C'était toujours rassurant d'avoir une infirmière dans les parages.

— Ça pourra attendre jusqu'à demain matin.

— Alors, que penserais-tu de prendre quelques jours de vacances en Virginie ? a repris Chuck en me tendant un verre.

— En Virginie ?

— Oui, tu sais que ma famille possède un chalet à la montagne, près de Shenandoah ? Il se trouve dans le parc national, il n'y a que quelques maisons sur toute la montagne.

Voilà qui expliquait tout ce remue-ménage.

— Aah... C'est le moment de décamper ?

Chuck a tendu la main vers la télévision, qui était allumée, sans le son. Sur le bandeau qui défilait au bas de l'écran, CNN faisait état de plusieurs cas de grippe aviaire en Californie.

— Personne ne sait ce qui se passe. La moitié du pays pense qu'on est

victimés d'une attaque terroriste, l'autre moitié penche pour une attaque des Chinois, et la dernière maintient qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Ça fait beaucoup de moitiés.

— Je suis heureux de voir que tu gardes le sens de l'humour.

Chuck a bu une gorgée de whisky et attrapé la télécommande sur le comptoir de la cuisine pour monter le son.

« Sans qu'il y ait toutefois de confirmation, des cas de grippe aviaire sont signalés un peu partout dans le pays, en dernier lieu à San Francisco et Los Angeles, où les services de santé ont placé en quarantaine deux des principaux hôpitaux... »

— Je peux t'assurer que je ne trouve rien de drôle à tout ça, ai-je soupiré avant de m'octroyer une rasade de whisky.

— Tous les services d'urgence du pays sont sous pression, les réseaux téléphoniques sont saturés. C'est le bordel sur tous les fronts.

— J'en sais quelque chose. Si tu voyais la panique dans les hôpitaux... Le centre pour le contrôle et la prévention des maladies a-t-il confirmé quoi que ce soit ?

— Ils ont confirmé les alertes, mais pour le reste, personne n'arrive à comprendre ce qui se passe vraiment.

— Pourquoi cela leur prend-il autant de temps ? Voilà déjà dix heures que ça dure...

— Entre Internet qui ne fonctionne plus et ce virus Scramble qui sème la panique dans les infrastructures, c'est la débâcle, plus personne n'arrive à communiquer.

Je me suis frotté les yeux et j'ai bu une autre gorgée de whisky. Par la fenêtre, j'ai vu qu'il neigeait pour de bon maintenant. Un ruissellement continu de flocons scintillait dans l'obscurité, virevoltant et tourbillonnant dans le vent.

— Et ils annoncent des tempêtes pires que celles qu'on a connues il y a quelques Noëlés de ça, a ajouté Chuck en suivant mon regard. Aussi violentes que Sandy, la neige et le gel en plus.

En 2010, le lendemain de Noël, il était tombé plus de soixante centimètres de neige. Je n'habitais pas encore à New York à ce moment-là, mais j'avais entendu parler des congères de deux mètres de hauteur dans Central Park, et des rues ensevelies sous près d'un mètre de neige. En revanche, j'étais là lorsque Sandy avait frappé, et la perspective d'une version glacée de cette tempête mémorable me terrifiait. Désormais, New York connaissait tous les ans des tempêtes de neige presque aussi violentes. On aurait dit que la ville était devenue un aimant à tempêtes.

— Vous devriez vous mettre en route sans attendre, ai-je dit en observant la neige. Nous, on ne peut pas partir. Luke est trop mal fichu. Il a besoin de repos, et on doit rester à proximité des hôpitaux.

— On ne partira pas sans vous, a décrété Susie, les yeux fixés sur Chuck — qui a haussé les épaules et vidé son verre. Charles Mumford, ne sois pas

ridicule ! Tout va rentrer dans l'ordre. Arrête de dramatiser.

— Je *dramatise* ? s'est indigné Chuck en gesticulant vers la télévision, et j'ai bien cru qu'il allait lancer son verre. Est-ce qu'on a regardé les mêmes infos ? Les Chinois nous déclarent la guerre, une attaque biologique se répand comme une traînée de poudre dans le pays, les communications sont interrompues...

— N'exagère pas, personne ne nous a déclaré la guerre. On a juste vu un ministre bomber le torse devant les caméras, l'a contré Susie. Et de toute façon, avec tout ce bazar, on pourrait tenir un siège jusqu'à Noël prochain ! a-t-elle ajouté, le doigt pointé vers les cartons et les sacs.

J'ai vidé mon verre et tenté un appel au calme.

— Hé, les amis, ne vous disputez pas. Je suis sûr que la situation va s'améliorer et que demain matin, tout sera rentré dans l'ordre. Mais si tu veux partir, ai-je repris à l'intention de Chuck, je comprends très bien. Fais au mieux pour ta famille. Vraiment.

Je l'ai regardé droit dans les yeux, avec le sourire, pour lui faire saisir que j'étais sincère.

— J'ai besoin de dormir un peu, ai-je soupiré.

Chuck s'est gratté le crâne et a reposé son verre sur le comptoir.

— Ouais, moi aussi. À plus, mon vieux, a-t-il dit en me donnant une accolade.

Susie s'est levée pour m'embrasser.

— À demain, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille tout en me serrant dans ses bras.

— S'il te plaît, pars, si c'est ce qu'il veut, ai-je répondu tout bas.

J'ai regagné mon appartement et notre chambre sur la pointe des pieds. Les seuls êtres qui comptaient au monde étaient étendus devant moi, sur le lit. À la lueur fantomatique de l'affichage LED de notre réveil, je n'arrivais qu'à distinguer deux formes enroulées ensemble. Une odeur d'humidité et de renfermé flottait dans la pièce – *comme dans un nid*, ai-je songé. Contempler ma femme et mon fils m'a empli d'émerveillement et de joie, et écouter leur respiration régulière m'a procuré un réel apaisement.

Luke a toussé puis inspiré plusieurs fois de suite, comme s'il avait les bronches encombrées, mais en fin de compte, il a poussé un soupir et s'est remis à respirer normalement.

Je me suis déshabillé sans un bruit et me suis glissé lentement sous les couvertures. Luke était allongé au milieu du lit, collé à sa mère. Je me suis enroulé contre lui, j'ai embrassé Lauren et écarté une mèche de son front. Elle a marmonné quelques mots, je l'ai embrassée de nouveau puis, en inspirant profondément, j'ai posé ma tête sur l'oreiller et j'ai fermé les yeux.

Tout va bien se passer.

Deuxième jour – 24 décembre

7 h 05

Je me suis réveillé en sursaut, au beau milieu d'un rêve.

Dans ce rêve, je flottais au-dessus d'une forêt où se trouvaient des hommes qui semblaient en colère. Je tenais la main de Luke mais je sentais qu'elle m'échappait, puis soudain, je remarquais que Lauren n'était plus à mes côtés, et je l'apercevais alors qu'elle glissait le long d'un escalier qui la ramenait à terre, pendant que moi, je continuais à flotter. Des hurlements m'ont arraché à cette vision, et des strates de rêve se sont désagrégées successivement, jusqu'à ce que je me retrouve assis sur mon lit, le souffle court.

La chambre était plongée dans le noir total. Enfin, non – pas tout à fait. Une lueur grisâtre formait un halo autour des rideaux. Lauren et Luke étaient allongés à côté de moi. Je me suis penché au-dessus de mon fils. *Il respire, Dieu merci.* Et puis Lauren a bougé, imperceptiblement. Tout allait bien.

Tremblant, j'ai remonté les couvertures sous mon menton et reposé la tête sur l'oreiller. Peu à peu, mon cœur a ralenti et j'ai pris conscience du silence total qui m'environnait. J'ai tourné la tête vers le réveil. L'écran était noir. *Sans doute une coupure d'électricité.*

Mon téléphone portable, sur la table de nuit, indiquait 7 h 05.

Il était encore tôt mais je me suis glissé hors du lit, sans bruit, et j'ai frissonné. Il faisait un froid de gueux. J'ai cherché à tâtons mes pantoufles, et mon peignoir de bain, dans lequel je me suis emmitoufflé.

Dans la pièce principale, les voyants des différents appareils électroménagers étaient tous éteints, et les lumières du sapin de Noël miniature avaient cessé de clignoter. Derrière les fenêtres, la neige tombait dans la semi-pénombre, et seule était audible la pression du vent contre les vitres, qui produisait un martèlement sourd à chaque bourrasque.

Je suis allé tapoter le thermostat, près de la porte d'entrée. Éteint, lui aussi. J'ai regagné la chambre, pour étendre une couverture supplémentaire sur Luke et Lauren, et enfiler un pull. Je me sentais subitement désemparé, pris au dépourvu.

Ce qui ne doit pas être le cas de Chuck, ai-je songé, et j'ai décidé d'aller voir s'ils étaient levés. J'ai enfilé un jean, des baskets, et suis sorti en silence dans le couloir.

Il était désert, mais les éclairages de secours s'étaient déclenchés : le projecteur fixé au-dessus de l'issue de secours déversait une coulée de lumière blanche qui allongeait mon ombre. Devant la porte de Chuck, j'ai hésité avant de frapper discrètement, puis, n'obtenant pas de réponse, plus fort. *Ils seraient déjà partis ?*

J'avais du mal à imaginer qu'ils aient pu s'en aller sans nous prévenir, mais en même temps...

J'ai frappé une nouvelle fois, plus énergiquement, mais sans plus de succès. Alors, à tout hasard, j'ai tourné la poignée. Il y a eu un déclic et la porte s'est ouverte sans bruit.

À l'intérieur, les rideaux étaient tirés et la pièce était plongée dans la pénombre, mais j'ai distingué l'enchevêtrement de sacs, par terre. J'ai fait le tour de l'appartement, chambres, salle de bains, mais il n'y avait personne nulle part. *Peut-être ont-ils laissé tout ça pour nous ?*

J'ai attrapé la couverture de leur lit pour m'en envelopper et, en trotinant, je suis allé m'asseoir sur le canapé. Je sentais la peur s'insinuer en moi.

Que s'est-il passé ? Pourquoi n'a-t-on plus d'électricité ? Et pourquoi Chuck ne m'a-t-il pas réveillé, s'il y avait un problème ?

Je me suis demandé si je devais appeler mes frères, pour voir s'ils allaient bien. La chaudière de notre vieille maison fonctionnait au mazout ; en cas de problème, ils auraient dans la cuve de quoi passer tout l'hiver au chaud. De toute façon, mes frères étaient des garçons pleins de ressources. Je n'avais pas besoin de m'en faire pour eux.

Les rafales de vent s'écrasaient contre les vitres et ces assauts résonnaient dans la pièce sans vie. *Sans vie*. Voilà l'impression que créait l'absence du bourdonnement monotone et discret des appareils électroménagers, de témoins lumineux familiers – toutes ces balises d'une activité invisible mais rassurante.

Mon téléphone avait encore de la batterie, du moins pour un petit moment. *Peut-être devrais-je rentrer pour vérifier si j'ai des messages, puis retirer la batterie, histoire de l'économiser ? Les réseaux téléphoniques sont peut-être moins saturés qu'hier ? Sinon, il reste toujours les téléphones fixes. Ils sont autonomes, en cas de coupure de courant, non ?* J'ai essayé de me souvenir si j'avais déjà utilisé une ligne fixe lors d'une coupure d'électricité. En même temps, je ne voyais pas qui possédait encore une ligne fixe.

La radio. Les stations continuaient forcément à émettre. Je ne possédais pas de transistor à piles, mais j'étais certain que Chuck en avait un dans ces sacs. *Dieu merci, il a laissé tous ces trucs*.

Et dire que la veille, mon plus gros problème consistait à livrer en temps et en heure quelques cadeaux de Noël ! Avec quelle rapidité le monde semblait avoir changé !

Et si Luke est vraiment malade ? Et si dehors, en plus de cette tempête, une épidémie faisait vraiment rage ?

— Un petit coup de main, peut-être ?

J'ai sursauté et tourné la tête. Chuck, ployant sous un chargement de sacs à dos, s'efforçait de passer à travers l'embrasure de la porte. À la vue de mon ami, l'émotion m'a submergé.

— Salut, ça va ? Luke, ça va ?

Jamais, de toute ma vie, je n'avais été à ce point heureux de voir quelqu'un.

— Oui, tout va bien, ai-je répondu en m'essuyant les yeux d'un revers de main.

— Si tu le dis. Tu pourrais m'aider, s'il te plaît ?

J'ai secoué la tête, histoire de m'éclaircir les idées, et me suis précipité pour soulager Chuck de quelques sacs. Susie n'a pas tardé à apparaître à son tour, lestée elle aussi d'un chargement, Ellarose dans le kangourou. Et puis, en dernier, j'ai vu entrer Tony, notre gardien, qui était le plus chargé des trois. Tout ce petit monde transpirait abondamment et, sitôt dans l'appartement, s'est délesté avec empressement.

— Vous voulez faire un autre voyage ? a demandé Tony à bout de souffle, plié en deux, mains calées sur les cuisses.

— Non, faites une pause avec Susie et Ellarose, a soupiré Chuck en s'essuyant le front d'un revers d'avant-bras. Peut-être pourriez-vous préparer du café sur le réchaud à gaz ? Mike et moi, on va remonter le groupe électrogène.

— Hou, ça m'a l'air lourd, cette affaire...

— Ça l'est, a confirmé Chuck en riant. Allez viens, mon gros, c'est l'heure de ta séance de gym.

Les ascenseurs ne fonctionnaient apparemment pas puisque Chuck s'est dirigé droit vers l'issue de secours. Je n'avais jamais emprunté cet escalier. Les murs étaient en parpaing, et chacun de nos pas résonnait sur les marches métalliques. On se serait cru dans une grotte.

— Que s'est-il passé ? ai-je demandé à Chuck tandis que nous dévalions la première volée de marches.

— Le courant a sauté vers cinq heures du matin et, depuis, je fais des allers-retours. J'essayais de remonter le plus de trucs possible avant que nos voisins soient réveillés.

— Quel rapport ?

— Traite-moi de paranoïaque si tu veux, mais je préfère rester discret sur la quantité de munitions stockées dans Fort Mumford.

— Non, ma question initiale était : que s'est-il passé avec l'électricité ? Pourquoi fait-il aussi froid ?

— Parce qu'il n'y a plus de courant. Il y a bien du mazout dans la cuve mais comme toutes les commandes de l'immeuble sont reliées à Internet et que les connexions sont en rade...

— Ah, la bonne blague !

Un des principaux arguments de vente du promoteur de l'immeuble avait

été précisément les commandes domotiques reliées à Internet, permettant de contrôler la température de chaque pièce à distance – voire même depuis Hong Kong si on le souhaitait. Manque de pot, cet ingénieux système dépendait des réseaux IP qui, à en croire Chuck, étaient hors service.

— Le groupe électrogène de secours n'aurait pas dû se déclencher ?

— Si – mais il ne l'a pas fait. Et ça n'aurait de toute façon en rien réglé le problème du chauffage. La garde nationale a été appelée à la rescousse, et demande à tout le monde de rester tranquille. On va devoir se débrouiller tout seuls.

— Pourquoi Tony est-il resté ?

— Souviens-toi, il a envoyé sa mère à Tampa pour les fêtes, chez sa sœur.

Nous avons atteint le palier du troisième étage, et Chuck s'est arrêté.

— J'étais en train de zapper entre les chaînes d'infos quand, vers 5 heures moins le quart, ils ont commencé à signaler des coupures de courant dans le Connecticut. Et juste après 5 heures, *bam* ! Les plombs ont sauté.

— À cause de la tempête de neige ? ai-je demandé, en espérant une réponse positive – les alternatives faisaient froid dans le dos.

— Peut-être.

— Ils ont donné des nouvelles de la grippe aviaire ?

— On nage en pleine confusion. Personne ne sait ce qui se passe. Toutes nos frontières sont fermées, le trafic aérien international est interrompu, et l'agence de veille sanitaire ne peut rien infirmer, ni confirmer, mais il paraît que les hôpitaux sont pris d'assaut par des gens qui se croient malades...

Tout en énumérant les ingrédients d'un effondrement planétaire comme il l'aurait fait pour ceux du petit déjeuner, Chuck a descendu d'un pas alerte quelques marches de plus.

— Il s'agirait d'une attaque biologique coordonnée, mais je n'y crois pas.

— Pourquoi ?

Pour une fois, j'étais très désireux d'entendre ses théories. Nous étions arrivés au rez-de-chaussée et nous nous sommes arrêtés un instant dans le hall tout de marbre blanc, où le jardin japonais était maintenant baigné de la lumière crue des éclairages de secours.

— Tu savais que près de quatre-vingt-dix pour cent des systèmes de notification d'urgence, aux États-Unis, sont fournis par la même société ?

— Et donc ?

— Et donc, si tu pirates un de ses serveurs, tu peux créer instantanément la panique à l'échelle planétaire.

— Pourquoi quelqu'un s'amuserait-il à ça ?

— Pour semer le chaos. La terreur. Cela dit, j'ai une autre théorie, a-t-il ajouté en ouvrant la porte qui conduisait au sous-sol. Selon moi, il s'agit d'une invasion.

— Une invasion ! me suis-je exclamé alors que je le suivais dans

l'escalier.

Dans le premier box, il a entrepris de scruter les étiquettes des cartons avec sa lampe de poche.

— Oui, réfléchis : quelqu'un sème la zizanie dans les services administratifs, interrompt circuits d'approvisionnement et transports, paralyse les communications, puis sape la base industrielle pour confiner les populations à l'intérieur – dans le cas présent en coupant l'électricité. C'est plus ou moins le même profil de cyberattaque que celui mis en œuvre par les Russes quand ils ont envahi la Géorgie, en 2008.

— Ça n'a pas de sens.

Ayant mis la main sur le carton qu'il cherchait, Chuck l'a dégagé de la pile.

— Je parle de la Géorgie en Asie centrale, a-t-il précisé.

— J'avais compris. Je sais que les Russes n'ont jamais envahi Atlanta.

— Allez, fiston, au boulot ! a lancé Chuck, et il a désigné le contenu du carton.

Je me suis penché pour attraper un des côtés du générateur, et hisser l'appareil vers moi, en lâchant un grognement. Chuck a fait de même de l'autre côté et nous avons trottiné vers l'escalier. La difficulté tenait moins au poids de l'engin qu'à l'absence de prises, qui rendait son transport malaisé. On avait l'impression de trimballer un cadavre.

— Stop ! ai-je haleté, une fois parvenus sur le palier du troisième étage. (J'ai posé l'appareil et me suis étiré en grognant.) Combien il pèse, ce machin ?

— Soixante kilos – d'après ce qui était écrit sur le carton. C'est une petite merveille qui fonctionne à l'essence, au diesel ou à toute autre substance capable de produire une explosion.

— À la vodka ?

— La vodka, on va la boire, a ri Chuck.

J'ai inspiré un grand coup et essuyé un filet de transpiration le long de mes tempes.

— Personne n'a jamais envahi l'Amérique. Ne raconte pas n'importe quoi, ai-je dit, en reprenant le fil de notre conversation.

— Ah non ? Et les Canadiens, alors ? Ils ont même incendié la Maison Blanche.

— C'était il y a longtemps, et c'était plus de l'ordre de la farce que de l'invasion.

— L'histoire a tendance à se répéter. (Chuck m'a désigné d'un mouvement de menton notre chargement.) Allez, mon garçon, on y va.

J'ai inspiré à pleins poumons, je me suis étiré une dernière fois, puis me suis penché pour soulever l'engin.

— C'est donc ça, ta grande théorie ? Nous sommes victimes d'une invasion canadienne ?

Chuck a éclaté de rire.

— Ça expliquerait la neige, non ? C'est une piste...

— C'est une piste, ai-je répété, sarcastique, en levant les yeux au ciel.

Haro sur les Canadiens !

J'ai réussi à gravir deux autres volées de marches, gémissant et haletant, avant de supplier Chuck de nous accorder une nouvelle pause. Il transpirait lui aussi, mais ne semblait pas souffrir, alors qu'il se livrait à ce petit manège depuis déjà plusieurs heures. Je ne l'entendais même pas souffler – mais cela n'avait peut-être rien d'étonnant puisque ma respiration sifflante et les battements sourds et précipités de mon cœur masquaient tous les autres sons. J'ai décidé, à titre de bonne résolution pour la nouvelle année, que j'allais me réinscrire dans une salle de sport – et, surtout, la fréquenter assidûment.

À cet instant, la porte qui communiquait avec le couloir du cinquième étage s'est ouverte à la volée, heurtant Chuck de plein fouet. Quelqu'un se trouvait sur le seuil, et le faisceau de sa lampe frontale m'éblouissait.

— Oups, pardon ! s'est exclamée une voix d'homme.

Chuck avait lâché un cri et vacillé en arrière en secouant frénétiquement la main. L'homme s'est avancé pour regarder derrière la porte.

— Je suis vraiment navré, je ne pensais pas...

— Pas de souci, a aussitôt répondu Chuck qui retrouvait sa contenance, mais continuait à se masser la main.

Nous nous sommes dévisagés tous les trois en silence, puis l'homme a demandé :

— Vous savez ce qui s'est passé, avec l'électricité ?

— Nous ne savons rien de plus que vous, ai-je répondu. Mike, ai-je ajouté en me présentant. Et voici Chuck.

— Ouais, je vous ai reconnus, on s'est déjà croisés dans le hall, a dit l'homme.

Pour ma part, sa tête ne me disait rien, mais nous étions assez nombreux dans l'immeuble.

— Je m'appelle Paul. Appartement 514, a-t-il précisé après une pause.

Il a tendu la main, et je m'apprêtais à en faire autant, mais Chuck s'est interposé.

— Excusez-nous, mais avec cette alerte à la grippe aviaire, on n'est jamais trop prudent, a-t-il expliqué en grimaçant, aveuglé par la lampe de Paul. Hé, vous ne pourriez pas éteindre ce machin ?

— Oui, bien sûr. (Paul s'est exécuté puis a examiné avec intérêt le générateur.) C'est quoi, ça ?

Chuck a marqué un temps d'hésitation.

— Un groupe électrogène.

— Qui appartient à l'immeuble ?

— Non, il est à nous.

— Vous n'avez rien qu'on pourrait vous emprunter ?

— Non, désolé, on n'a que ça, a menti Chuck. Je l'ai récupéré sur un chantier sur lequel j'ai bossé.

— Ah ouais ?

Chuck continuait à dévisager notre interlocuteur et il y a eu un silence bref, inconfortable.

— Ouais. Et si ça ne vous ennuie pas, on va continuer...

— Bon, je demandais ça à tout hasard, a lancé Paul d'un ton désinvolte. Faut bien s'entraider, entre voisins. Je ne sais pas ce qui se passe, mais c'est vraiment bizarre. Vous avez vu toute la neige qui est tombée dans la nuit ? C'est à peine si on voit encore les voitures.

Un autre silence.

— Bon, eh bien, bonne chance, a conclu Chuck en me faisant signe de soulever mon côté de l'engin, alors qu'il faisait de même, avec une seule main cette fois. Je suis sûr que l'électricité va revenir très vite et qu'on se donne tout ce mal pour rien, a-t-il ajouté.

Tandis que nous reprenions notre ascension, Paul est descendu et nous avons entendu la porte palière du quatrième étage s'ouvrir, puis se refermer.

— Tu as remarqué son pantalon ? a demandé Chuck en posant l'engin sur le palier de notre étage.

— Non. Pourquoi ?

— Il était mouillé jusqu'aux genoux. Et ses baskets aussi étaient trempées. Il a dû sortir.

— Et alors ? Il est sans doute allé jeter un œil dans la rue.

Chuck a fait une moue dubitative.

— À 7 heures du matin ? Et sa tête ne me dit absolument rien. Je parie que Tony a laissé la porte du hall ouverte... S'il habite au cinquième, qu'est-ce qu'il est allé fiche au quatrième ? En plus, il avait l'air pressé...

— C'est peut-être un voisin que tu n'as jamais croisé, ai-je hasardé, mais j'ai senti les poils se hérissier sur ma nuque – *un rôdeur*.

— Écoute, tu vas traîner l'engin jusque chez nous. Moi, je redescends verrouiller toutes les issues.

Chuck s'est élancé dans l'escalier. Le fracas de ses pas a résonné dans toute la cage, puis s'est peu à peu assourdi. J'ai ouvert la porte palière et, en pestant, j'ai tiré le générateur jusque dans le couloir.

10 h 05

En dépit de la situation, le reste de la matinée a pris peu à peu un air de fête.

Sitôt que Chuck a réapparu après avoir bouclé toutes les issues de l'immeuble, je suis allé frapper chez Pam pour lui demander d'examiner Luke. Tony est descendu vérifier que tout était bien verrouillé et en a profité pour placer une affichette dans le hall, indiquant qu'au besoin, on pourrait le trouver chez nous.

Chuck a édicté une règle stricte en vertu de laquelle seuls les membres de notre petite bande, Tony inclus, seraient autorisés à pénétrer chez Susie et lui. Il a accepté de faire une exception pour Pam, et, uniquement pour faire

taire nos protestations, son mari, Rory. Sitôt qu'on a eu allumé un poêle à kérosène, l'appartement s'est réchauffé et je suis allé réveiller Lauren et Luke, pour les installer dans la chambre d'amis de Chuck et Susie.

Pam a examiné Luke et confirmé qu'il ne présentait, du moins à sa connaissance, aucun des symptômes de la grippe aviaire. En outre, sa fièvre régressait. 38°9 demeurait une température critique, mais sans danger, et Pam a promis de rester dans les parages pour surveiller l'évolution de son état.

Elle nous a raconté qu'elle avait passé la nuit au centre de transfusion sanguine de la Croix-Rouge, qui avait été transformé en service d'urgence. Des médecins volontaires l'avaient rallié presque aussi rapidement que l'afflux de personnes affirmant présenter des symptômes.

Un de ces médecins, qui avait travaillé à l'agence de veille sanitaire, avait justement fait des recherches sur la grippe aviaire, et d'après lui, compte tenu des temps d'incubation, des modes de transmission, des symptômes, etc., les informations dont les médias nous abreuyaient n'étaient qu'une fausse alerte sans fondement, une rumeur.

Nous avions déjà oublié notre rencontre inopinée avec cet homme que nous suspicions d'être un rôdeur, et Chuck a insisté pour déboucher une bouteille de champagne et préparer une tournée de mimosas. À Noël – et qui serait en plus un Noël blanc, a-t-il lancé en levant son verre vers la fenêtre, derrière laquelle on entendait gronder le blizzard.

Son toast a réussi à nous faire rire. Nous étions tous ensemble, au chaud et à l'abri, affairés à déballer le matériel de Chuck comme pour installer un campement de plein air. Le sentiment de danger s'était évanoui. Mon petit garçon était encore malade, mais mon soulagement de savoir qu'il souffrait d'une grippe banale, voire même d'un simple rhume, était tel que je me sentais presque euphorique.

Nous avions laissé une radio allumée en sourdine. Le présentateur énumérait les routes fermées à la circulation – la I-95, la I-89, le New Jersey Turnpike – et tenait le décompte des foyers, toujours plus nombreux, privés d'électricité. Dans le nord-est du pays, ils étaient déjà estimés à dix millions, et ce n'était pas fini. Les métros étaient fermés. La panne générale d'électricité, apparemment, résultait de coupures en cascade dans le réseau – comme cela s'était déjà produit quelques années plus tôt, mais dans le cas présent, la situation était aggravée par la tempête de neige.

La voix du journaliste, ce lien ténu avec le monde extérieur, nous donnait la sensation d'être en terrain connu. Nous autres New-Yorkais avions affronté d'autres épreuves par le passé, et nous tiendrions bon, jusqu'au moment d'unir nos forces pour reconstruire. Quant à l'alerte à la grippe aviaire, les nouvelles corroboraient notre sentiment – les pouvoirs publics n'étaient pas en mesure de confirmer le moindre cas, ni d'identifier la source de l'alerte.

Requinqué par le cocktail, je suis allé prendre des nouvelles des Borodin. Je m'étais souvenu que la fille d'Irena, qui habitait avec sa famille à

deux pas de chez nous, était partie en vacances. À la radio, on nous rappelait de veiller sur les personnes âgées et isolées. Mon petit doigt me disait que les Borodin se portaient très bien et n'avaient besoin de personne, mais je suis tout de même allé frapper à leur porte.

J'ai entendu Irena qui m'invitait à entrer, et j'ai trouvé mes vieux voisins dans une attitude familière – l'une en train de tricoter dans son fauteuil à bascule, et l'autre allongé dans son relax, devant l'écran noir de la télé, Gorbatchev enroulé à ses pieds. La seule différence, c'est qu'ils étaient emmaillotés dans des couvertures. Leur appartement était glacial.

— Une tasse de thé ? a proposé Irena.

En regardant ses doigts terminer minutieusement une dernière maille, j'ai songé combien j'aimerais, à quatre-vingt-dix ans, avoir des mains aussi agiles que les siennes. *J'aimerais arriver jusqu'à cet âge-là tout court.*

— Avec plaisir.

Ils avaient dressé dans la cuisine une sorte de vieux réchaud de camping, sur lequel était posée une théière fumante. Tout juifs qu'ils étaient, les Borodin avaient un sapin, magnifiquement décoré, qui occupait la moitié de la pièce. L'année précédente, lorsqu'ils m'avaient demandé de les aider à monter un arbre jusque chez eux, j'avais fait part de mon étonnement, et appris à cette occasion que ce n'était pas un sapin de Noël – mais de nouvel an. Quel que soit son nom, leur sapin était le plus beau de tout l'étage.

Quand Irena a ouvert le placard pour attraper du sucre, j'ai remarqué qu'il était rempli, du sol au plafond, de boîtes de conserve, de sacs de haricots et de riz. En se retournant, Irena a surpris mon regard, et elle a souri.

— Les vieux réflexes ont la vie dure. Comment va le petit prince ?

J'ai pris la tasse qu'elle me tendait à deux mains.

— Mieux. Il a encore de la fièvre, mais son état s'améliore. Il fait affreusement froid ici, non ? Vous voulez venir chez Chuck ?

— Bah ! a éludé Irena avec un dédain amusé. Ce n'est pas ça, le froid. Après la guerre, j'ai passé quelques hivers dans des baraquements en Sibérie. Désolée pour vous, mais j'ai ouvert les fenêtres, pour aérer.

Aleksandr, comme pour y aller de son propre commentaire, a lâché à cet instant un ronflement sonore qui nous a fait éclater de rire.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? ai-je insisté. N'hésitez pas à venir nous voir – pour quoi que ce soit.

— Ça va aller, a répondu Irena en souriant. On reste tranquilles, on n'embête personne. (Elle a bu une gorgée de thé, l'air songeur, puis a ajouté :) Si *vous*, vous avez besoin de quelque chose, Mi-kay-hal, n'oubliez pas : vous venez me voir, *da* ? On est là. On veille.

Je l'ai assurée que je n'y manquerais pas, puis nous avons bavardé pendant un petit moment. J'étais frappé par la sérénité de ma vieille voisine. Être privé d'électricité me perturbait beaucoup. J'avais l'impression d'être amputé d'un sens, d'avoir perdu la vue, ou l'ouïe. Chez Chuck, environné par les gadgets et le son de la radio, j'éprouvais presque une sensation de

normalité. Mais chez Irena, même si je n'étais pas loin de grelotter, je me sentais aussi étrangement apaisé, en sécurité.

Irena était d'une autre génération, moins esclave que la nôtre de ce qu'on appelle le confort moderne.

Lorsque j'ai pris congé, j'ai trouvé plusieurs de nos voisins rassemblés dans le couloir, et tous étaient emmitoufflés dans de gros manteaux et des écharpes. Le moral des troupes ne semblait pas au beau fixe.

— Ce maudit syndic ! a grommelé Richard en me voyant sortir de chez les Borodin. Je te jure que des têtes vont tomber. Vous avez du chauffage, vous ?

— Non, mais Chuck a quelques ressources pour pallier le problème – tu sais comment il est.

— Je ne peux pas lui racheter quelques trucs ? a aussitôt demandé Richard. Mon appartement est une vraie chambre froide.

J'ai levé la main pour l'inviter à se tenir à distance.

— Désolé, mais avec ces histoires de grippe aviaire, mieux vaut être prudent. Je poserai la question à Chuck, mais *a priori*, non, je ne pense pas.

Richard a froncé les sourcils, mais n'a pas insisté.

Sitôt que j'ai poussé la porte de l'appartement de Chuck, j'ai senti une douce chaleur caresser mon visage. *Cette matinée se déroule de mieux en mieux.* Je m'apprêtais à raconter à mon ami ce petit échange avec Richard, histoire de rire un peu, mais, en m'avançant dans le salon, j'ai remarqué qu'ils étaient tous comme pétrifiés, et contemplaient la radio.

— Qu'est-ce que... ?

— Chuuut ! m'a intimé Lauren d'une voix tendue tandis que je refermais la porte derrière moi.

« ... nous ne connaissons pas encore le nombre exact de victimes, et personne n'est en mesure de dire, à ce stade, si cet accident résulte d'un déraillement, ou d'une collision. »

— Que s'est-il passé ?

Chuck a contourné le canapé, en écartant du passage sacs et cartons. Pour éviter de solliciter sa main blessée, il la collait contre sa poitrine. De plus en plus de neige, poussée par les rafales de vent, s'écrasait contre les vitres, et on ne distinguait quasiment plus l'immeuble d'en face, à moins de six mètres de nous. On était dans la purée de pois.

— Il y a eu un accident de train, à mi-chemin entre New York et Boston, a répondu Chuck d'un ton calme. C'est arrivé de très bonne heure ce matin, mais ils viennent juste de le découvrir. Ou, du moins, ils ne l'annoncent que maintenant...

« ... pertes humaines dramatiques, qui se compteront sans doute par centaines, sinon à cause de l'accident lui-même, surtout en raison du froid. »

12 h 30

— Pourquoi ne pouvions-nous pas l'installer à l'intérieur, et aérer ?

Penché à la fenêtre, à quelque trente mètres du sol, la moitié du corps basculé dans le vide sous une neige battante, je commençais à fatiguer. En dépit des épais gants de ski, mes doigts étaient engourdis et j'avais beau m'ébrouer, les flocons s'agglutinaient sur mon visage et s'infiltraient par tous les interstices entre ma peau et les vêtements. Un vrai supplice.

— Il aurait fallu souder, et tester la pression des joints. On n'a pas le temps, a expliqué Chuck.

Arrimer le générateur à l'extérieur s'avérait plus ardu qu'anticipé – d'autant que Chuck, dont la main blessée avait enflé et pris une vilaine teinte violacée, était pour ainsi dire manchot.

Tony s'était éclipsé pour donner un coup de main à quelques voisins du deuxième étage, et Pam était partie reprendre son service à la Croix-Rouge. Nous avons prié Lauren et Susie d'aller jouer avec les enfants dans la chambre d'amis. Un froid glacial avait envahi l'appartement, et par terre, il y avait un peu partout des flaques de neige fondue.

— Une mort lente par intoxication au monoxyde de carbone, c'est certes indolore, mais assez loin de ce que j'avais en tête pour Noël, a-t-il ajouté.

— Tu as bientôt fini ? ai-je grogné.

— Je connecte les câbles et c'est bon.

Pendant que je soutenais la planche de contreplaqué qui servait de support au générateur, je l'ai entendu tripataillier quelque chose dans mon dos, puis pousser un juron.

— C'est bon – tu peux lâcher !

Enfin ! Je suis rentré aussitôt. Chuck m'a lancé un grand sourire puis, de sa main valide, a tiré sur le câble de démarrage. Dehors, le moteur a toussoté, puis émis un grondement. C'était parti.

— Espérons juste que ce maudit truc ne va pas geler, a dit Chuck en refermant la fenêtre, tout en ménageant un petit espace pour le passage du cordon électrique.

En l'absence de balcon, nous aurions pu poser le générateur sur l'échelle incendie, mais c'était prendre le risque de se le faire voler. D'où l'idée de cette plate-forme improvisée, en équilibre sur l'appui de la fenêtre.

— Ce qui m'inquiète davantage, c'est que la neige risque de s'infiltrer à l'intérieur. Je ne suis pas sûr qu'il soit étanche, ou conçu pour supporter trente centimètres de neige.

— On verra bien, non ?

En pressant de tout le poids de son corps contre la fenêtre, Chuck a déroulé d'un geste énergique deux longs rubans de scotch électrique, puis me les a tendus pour que je colmate les interstices.

— Avec de bonnes réserves de scotch électrique, tu peux tout réparer, a-t-il plaisanté.

— Laisse-moi te dénicher un millier de rouleaux, et tu vas filer chez Con Edison pour nous rétablir le courant.

Ça nous a fait rire.

À la radio, les nouvelles concernaient encore et toujours l'accident de train, la sévérité croissante de la tempête, les pannes de courant. La Nouvelle-Angleterre était à son tour paralysée. Nous étions partis pour essayer un autre de ces blizzards monstrueux, provoqué cette fois par une collusion de puissants vents de nord-est et d'une dépression remontant du sud-est. Le phénomène allait s'attarder le long de nos côtes et il fallait s'attendre à voir tomber quatre-vingt-dix à cent vingt centimètres de neige sur New York et ses alentours. Quinze millions de personnes étaient à ce stade privées d'électricité, dont la majorité n'avaient ni réserves de nourriture, ni chauffage, ni aucun accès à des services d'urgence.

Quantité d'informations contradictoires circulaient au sujet de l'accident de train. Selon certains témoins oculaires, l'armée était arrivée presque immédiatement sur les lieux. Cependant, les bulletins d'infos n'ayant pas fait état du drame pendant plusieurs heures, doutes et spéculations fleurissaient maintenant sur les ondes : ce silence n'indiquait-il pas que les autorités avaient tenté de dissimuler ce drame à l'opinion ? Pour quelles raisons ? Et pourquoi les causes de l'accident n'étaient-elles jamais évoquées ?

Entre l'ampleur de la tempête et ces rumeurs autour de la catastrophe ferroviaire, notre bonne humeur a peu à peu laissé place à un silence anxieux.

Pendant que je retirais bonnet, écharpe et parka pour déloger la croûte de neige formée autour de ma nuque, Chuck, enjambant cartons et sacs, est allé rallumer le poêle à kérosène, puis s'est mis en quête de rallonges électriques.

Alors que Lauren et Susie venaient de nous rejoindre au salon, on a toqué à la porte.

— Déjà de retour ? me suis-je étonné en voyant Pam entrer.

— Je n'avais pas le choix.

Elle ne semblait vraiment pas dans son assiette.

— Comment ça ? a demandé Lauren.

— Seul un médecin, et la moitié des infirmières se sont présentés, aujourd'hui. On a fait de notre mieux, mais avec tous ces gens paniqués par les alertes à la grippe aviaire, et qui exigeaient des médicaments, un abri... Pour couronner le tout, le groupe électrogène nous a lâchés.

— Oh, mon Dieu ! s'est récriée Lauren en portant une main à sa bouche. Comment avez-vous fait ?

— On a voulu fermer les portes, mais c'était impossible. Ceux qui étaient là refusaient de partir. Et quand les éclairages de secours se sont allumés, ils ont commencé à s'emparer de tout ce qui se trouvait à portée de main. J'ai essayé de les contenir, mais...

Pam a éclaté en sanglots, le visage caché dans les mains. Elle tremblait.

— Personne n'est préparé à cette situation parce que tout le monde part du principe qu'il y aura toujours quelqu'un pour résoudre le problème. Et, en général, c'est vrai, a-t-elle ajouté, entre deux sanglots. Sauf que là, il n'y a personne pour nous aider.

Pam avait raison. À New York, on avait tendance à se sentir invincibles,

sans mesurer combien notre quotidien dépendait d'infrastructures en bon état. Dans la petite ville des environs de Pittsburgh où j'avais grandi, tempête ou pas, les coupures de courant étaient habituelles. Parfois, il suffisait qu'une voiture percute un pylône pour paralyser tout un secteur. Mais à Manhattan, un black-out, même de courte durée, était presque incompréhensible. Ici, pour faire face aux situations d'urgence, on faisait des réserves de vin, de sachets de pop-corn micro-ondables et de pots de Häagen-Dazs. En cas de catastrophe, la bête noire de la plupart des New-Yorkais, c'était l'ennui.

— Nous sommes là pour t'aider, Pam, l'a rassurée Chuck. Viens t'asseoir, bois une tasse de thé. Le spectacle va commencer, a-t-il ajouté en brandissant une rallonge électrique.

Lauren et Susie ont pris notre voisine sous leur aile et sont allées faire chauffer de l'eau sur le réchaud, pendant que Chuck et moi raccordions les rallonges au générateur. Nous allions pouvoir allumer quelques lampes, ainsi que la télé, pour voir ce qui se passait sur CNN.

— D'après ce qui se raconte dans le couloir, un avion se serait crashé à JFK, m'a chuchoté Chuck. En même temps que quelques autres, ailleurs dans le pays.

— Qui t'a dit ça ? ai-je soufflé en m'asseyant sur un carton. Ils n'en ont pas parlé, à la radio. Surtout, pas un mot de ça à Lauren.

— Sais-tu si ses parents ont eu le temps de partir avant que les aéroports soient bouclés ?

Les Seymour étaient censés s'être envolés la veille pour Hawaï.

— Je ne suis au courant de rien...

Et pour cause, ai-je aussitôt songé. Par quel moyen aurions-nous pu avoir des nouvelles ?

— Espérons que les liaisons satellites ne sont pas elles aussi hors service, a observé Chuck. Sans GPS, les pilotes en seraient réduits à naviguer à vue, et sachant qu'il y a en permanence plus d'un demi-million de personnes qui se baladent dans les airs...

— Mettons CNN, plutôt que de nous perdre en conjectures, l'ai-je coupé en branchant le dernier câble. À moi l'honneur ?

Chuck m'a tendu le bloc multiprises et s'est installé sur le canapé avec la télécommande.

— Les filles ! ai-je appelé à tue-tête. On est prêts ! Qui fait le compte à rebours ?

Lauren s'est avancée dans le salon et m'a jeté un regard agacé.

— Branche ton truc et arrête de faire l'imbécile, Mike.

— Bon, d'accord, ai-je dit en haussant les épaules. C'est parti !

Les quelques lampes que nous avions raccordées se sont illuminées en vacillant, la télé s'est mise en route. Et soudain, toutes les autres lampes de l'appartement se sont illuminées à leur tour, en même temps que se déclenchait un concert de bips dans la cuisine.

J'ai regardé avec stupéfaction la multiprise dans ma main.

— Comment c'est possible ?

Chuck m'a fait signe de me retourner. À travers le rideau de neige, j'ai distingué des lueurs sur la façade de l'immeuble, de l'autre côté de la rue.

— Le courant est revenu ?

Chuck a hoché la tête, fataliste, puis s'est mis à pianoté sur la télécommande. Les filles ont apporté le plateau à thé sur la table basse pendant que nous nous serrions tous sur le canapé. Chuck a fini par trouver la bonne chaîne et l'écran a repris vie.

Je me préparais au pire, j'étais persuadé que nous allions tomber sur l'annonce du crash aérien et découvrir l'image d'un appareil en flammes dans un paysage enneigé.

On n'a d'abord vu que des parasites, puis des blocs de pixels, avant que l'écran ne redevienne noir. Finalement, l'image s'est stabilisée, mais elle restait un peu floue, tremblotante, comme si on filmait depuis un hélicoptère. Elle montrait une vaste étendue verte, parsemée de maisons détruites. La caméra a pivoté pour opérer un panoramique, qui a révélé un paysage dévasté, au creux d'une vallée boisée et dominée par les premiers contreforts d'une chaîne de montagnes qu'on distinguait au loin.

Je n'arrivais pas à comprendre ce que nous avions sous les yeux, ni à faire le lien avec le mot Chine sur le bandeau défilant.

— C'est où ? ai-je demandé. C'est dans le Montana ? Ce sont les Chinois qui ont fait ça ?

— Non, a répondu Chuck. Ça se passe en Chine.

L'image a recommencé à disparaître par intermittence, et le son était haché. J'ai enfin réussi à déchiffrer le bandeau : *Une ville détruite par la rupture d'un barrage, dans la province chinoise du Shanxi – on redoute des centaines de victimes.*

La nature du son est subitement devenue évidente.

« ... préviennent les forces américaines de battre en retraite. Chacune des parties nie toute responsabilité. Le Conseil de sécurité des Nations unies a convoqué d'urgence une réunion, à laquelle la Chine refuse de siéger, alors que les États-Unis ont de leur côté invoqué l'article 5 du traité de l'OTAN. »

— Ils sont en train de nous déclarer la guerre ? a demandé Chuck en se levant pour asséner un coup de poing à la box, et l'image s'est stabilisée à nouveau.

« Nous sommes en direct avec le professeur Grant Latham, d'Annapolis, spécialiste de la guerre d'information, a annoncé le présentateur de CNN. Professeur, pouvez-vous nous expliquer ce qui se passe en ce moment ?

— *Nous sommes face à un cas typique de cyberescalade, a répondu le professeur Latham. Nous avons eu connaissance de coupures d'électricité un peu partout en Chine, et l'accident survenu dans ce barrage semble n'être qu'une grave défaillance d'infrastructure parmi d'autres, mais nous n'avons à ce stade aucune idée de l'ampleur du problème.*

— *Professeur, pouvez-vous nous préciser ce qu'on entend par*

cyberescalade ?

— *Il s'agit d'une attaque tous azimuts des systèmes et réseaux informatiques. »*

Le présentateur s'est accordé un temps de réflexion avant de poser la question suivante :

« Auriez-vous des recommandations à adresser à nos concitoyens afin qu'ils puissent se préparer ? Que peut-on faire ? »

Le professeur Latham a inspiré profondément. Il a fermé les yeux, les a rouverts, et a répondu, en fixant la caméra :

« Prier. »

19 h 20

— 38,3. La fièvre est tombée, a annoncé Pam en montrant l'écran digital.

Elle a tendu ensuite le thermomètre à Lauren, qui a souri et s'est penchée au-dessus du lit pour roucouler quelques mots à Luke. Son visage était encore un peu marbré, mais il gigotait, et pleurait moins.

— Et ça, c'est cassé, a ajouté Pam en regardant la main gauche de Chuck, toujours aussi enflée.

Il a grimacé, puis souri.

— Pour l'instant, il n'y a pas grand-chose qu'on puisse faire.

— Si, je pourrais la bander.

— Peut-être plus tard. Ça ne fait pas si mal.

Nous avons invité Pam et Rory, ainsi que Chuck et Susie, à dîner chez nous. Même si le retour du courant nous avait rassurés, l'ambiance demeurerait tendue. Alors qu'il était déjà tombé près de soixante centimètres de neige en vingt-quatre heures, la tempête empirait, et une autre était annoncée dans la foulée.

Néanmoins, face au drame de plus en plus surréaliste qui se déroulait sur les chaînes d'information, ces intempéries n'étaient pas notre première préoccupation.

Aux images du village chinois dévasté et de l'assaut du consulat américain à Taiyuan avaient succédé celles de la bannière étoilée qu'on brûlait en place publique à Téhéran. Une vidéo dénigrant le Prophète était apparue sur un serveur Internet iranien et avait déclenché des émeutes au Pakistan et au Bangladesh. La planète tout entière semblait s'être liguée contre nous.

Personne ne connaissait l'origine de cette vidéo mais les Iraniens affirmaient qu'elle émanait du gouvernement américain lui-même. Sur CNN, le président iranien soutenait que les tempêtes qui frappaient la côte Est des États-Unis, ainsi que les coupures de courant et l'épidémie de grippe aviaire, étaient l'œuvre de la main de Dieu, qui jetait ses foudres sur l'Amérique, l'incarnation du Mal.

Imaginer que le gouvernement américain avait un quelconque lien avec cette vidéo était absurde, et cela avait naturellement été démenti. D'ailleurs,

ce jour-là, tous les gouvernements aux quatre coins du globe passaient leur temps à nier toute accusation et à se renvoyer la balle. Et pourtant, pendant qu'ils se livraient à leurs joutes verbales, quelque chose avait enrayé la marche du monde.

Internet ne fonctionnait plus qu'au ralenti, paralysant échanges commerciaux et communications. Le problème était de même ampleur en Europe, où les populations se ruaient dans les banques et les supermarchés. Il y avait même eu des émeutes en Grèce et au Portugal.

Seuls l'Iran et la Chine (avec la Corée du Nord, qui n'était, pour ainsi dire, pas connectée) étaient relativement peu affectés par la paralysie d'Internet car dotés de puissants systèmes de contrôle et de censure. Le pays le plus touché, parce que le plus connecté, restait l'Amérique, où les théories du complot envahissaient à présent les ondes.

En dépit de cette situation, ou peut-être à cause d'elle, Susie avait insisté pour préparer un vrai dîner de fête. Tony allait nous rejoindre. J'avais même proposé d'inviter Richard et sa femme, mais Lauren avait semblé mal à l'aise à cette idée. Chuck avait eu beau me faire les gros yeux, je n'avais pas pu résister à faire un brin de provocation.

— Pourquoi, tout à coup, tu ne veux pas inviter Richard ? C'est ton meilleur ami, ces derniers temps.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, avait-elle répondu, et comme Chuck me dévisageait d'un air consterné, et que Susie me fusillait du regard, j'avais laissé tomber.

Le dîner se tiendrait chez nous puisque l'appartement de Chuck et Susie était envahi de sacs et de bonbonnes d'eau. Nous nous sommes relayés pour préparer le repas, en nous accordant quelques pauses bières devant CNN. Tout au long de la journée, la réception avait été médiocre, avec des images pixélisées et un son lui aussi capricieux, mais le problème était général. À en croire CNN, tous les opérateurs du câble, partout dans le pays, rencontraient des difficultés techniques avec la bande passante.

Périodiquement, la chaîne nous montrait les tanks garés devant son siège, sans doute pour souligner sa propre situation critique aux yeux de la nation. Et à New York, avaient-ils également quelques tanks ? me demandais-je. *En ce moment, quelques blindés ne seraient pas du luxe.*

— Toute cette neige, dehors, c'est apocalyptique, a commenté Rory qui, un peu plus tôt, avait bravé la tempête pour se rendre au *New York Times*, où il était journaliste.

Pendant que nous bavardions, les présentateurs de CNN poursuivaient en arrière-plan leur mission d'information : *« Le Pentagone a laissé entendre, il y a des années déjà, que si jamais les États-Unis devaient être la cible d'une cyberattaque provoquant des pertes humaines, l'armée américaine répondrait, elle, par des attaques cinétiques... »*

J'avais passé le plus clair de ma journée à aider quelques-uns de nos voisins à tenter de remettre leur chauffage en route. Le courant était revenu,

mais Internet ramait encore trop pour assurer un bon fonctionnement de la centrale de commande, et seuls les couloirs s'étaient réchauffés. Chacun avait donc dû laisser ouverte la porte de son appartement.

« ... et par attaque cinétique, il faut entendre des opérations de terrain, menées avec des armes conventionnelles, des bombes, des tanks... »

Naturellement, les Borodin se portaient comme un charme et n'avaient nul besoin d'aide. Lorsque j'étais passé prendre de leurs nouvelles, j'avais trouvé Aleksandr assoupi devant un de ses sempiternels feuillets russes. Je projetais de leur apporter une assiette de dinde après le dîner.

— Les chasse-neige ne dégagent que les avenues, a poursuivi Rory. À l'heure qu'il est, sur la Huitième, les congères sont plus hautes que moi. Plein de gens se sont déjà réfugiés à Port Authority et Penn Station.

« ... le Président vient de déclarer l'urgence nationale et, en vertu du Stafford Act, d'autoriser une intervention domestique des forces armées... »

J'étais moi aussi sorti, mais sans m'aventurer plus loin que notre portion de trottoir : au-delà du périmètre protégé par notre auvent, en plus des bourrasques et du thermomètre qui affichait – 17°, la neige m'arrivait déjà presque à la taille. C'était plutôt dissuasif, et j'étais impressionné que Rory ait affronté ces intempéries sur près de vingt blocs pour aller travailler.

« La tempête qui sévit actuellement le long de la côte affecte soixante millions de personnes, et même si l'électricité a été rétablie en de nombreux secteurs, plusieurs millions de foyers en sont toujours privés, car les services d'urgence demeurent paralysés. »

La liste des dégâts ne cessait de s'allonger. Je me suis tourné vers Rory.

— On est donc en guerre ? On est déjà en train de bombarder la Chine ?

Je voulais juste plaisanter – enfin, à moitié seulement. Rory a haussé les épaules.

— Pour l'instant, on est surtout en guerre contre cette tempête. Ce professeur Latham, tout à l'heure sur CNN, il en a un peu rajouté pour le bénéfice des caméras.

— Arrête ! me suis-je récrié, agacé par sa désinvolture. Tu crois vraiment que tout ça n'est qu'une coïncidence ? Hier, la Chine nous déclarait la guerre sous prétexte qu'on aurait descendu un de leurs avions, et maintenant, il y a des coupures de courant, un train a déraillé...

— Mike n'a pas entièrement tort, est intervenu Chuck. Il se passe un truc, ça ne tombe pas du ciel.

— Certes, a concédé Rory, mais on ne peut pas se mettre à bombarder toute la planète au motif qu'Internet est en panne.

— C'est forcément un coup des Chinois, ai-je insisté. Pourquoi aurions-nous riposté, sinon ?

— Tu veux parler de ce village englouti sous les eaux du barrage ? D'accord, tu marques un point, mais note que l'armée américaine n'a rien revendiqué. Et, non, les Chinois n'ont pas déclaré la guerre. Ils nient tout en bloc. Ce type qu'on a vu aux infos, c'était le gouverneur de la province du

Shanxi, qui est prêt à tout pour passer à la télé. Il a été écarté des décisions du bureau politique...

— Tout le monde nie tout ! l'ai-je coupé en haussant le ton. On est peut-être visés par une attaque virtuelle, mais il n'empêche que dans la *vraie* vie, il y a des gens qui sont en train de mourir !

Je m'étais levé et désignais les tourbillons de neige derrière la fenêtre.

— Chuuut, les garçons ! Un peu moins de bruit, s'il vous plaît ! Les enfants dorment, nous a rappelés à l'ordre Susie d'une voix posée, tout en nous décochant un regard agacé.

— Pardon, ai-je dit, penaud.

— Et pourriez-vous éteindre la télé ? a-t-elle ajouté avec autorité. Je pense que nous avons tous notre dose pour aujourd'hui.

— Mais si jamais on loupe quelque...

— Mike, ce que tu vas louper si tu n'éteins pas la télé, c'est un excellent dîner, est intervenue Lauren. Bon, les garçons, mettez le couvert.

Tout en attrapant la télécommande, j'ai jeté un dernier regard à l'écran.

« ... la question, maintenant, est de déterminer en quoi consistera l'usage de la force, mais il y a incontestablement eu d'ores et déjà des pertes humaines. La compagnie ferroviaire Amtrak a confirmé que l'accident de ce matin a coûté la vie à plus d'une centaine de passagers, et que des dizaines d'autres restent portés disparus. Huit décès pourraient par ailleurs être imputables à la grippe aviaire, et les coupures de courant et les pillages ont déjà fait douze victimes. »

J'ai éteint.

21 h 00

Nous nous tenions les mains, baignés dans la lueur tremblotante des bougies. Les rafales de vent sifflaient derrière les fenêtres, ébranlant vitres et châssis. *Quelles sont ces âmes en détresse qui semblent exiger un droit d'asile ?* me demandais-je. Et quels accidents de parcours les avaient condamnées à lutter ainsi, seules et abandonnées de tous, contre les éléments déchaînés ? Sentant les doigts de Lauren se crispier sur les miens, je lui ai souri et me suis efforcé de chasser ces pensées sombres.

— S'il te plaît, Seigneur, veille sur nous et sur nos familles, ainsi que sur tous ceux qui sont dans la détresse. Nous te remercions pour ce repas, et te remercions de nous avoir mis au monde. Nous prions pour que tout le monde soit sain et sauf, et te demandons d'être notre guide vers la lumière.

Nous étions tous les six perchés sur les tabourets de bar disposés en demi-cercle autour de notre comptoir de granit noir. J'avais placé le minisapin de Noël à une extrémité, contre le mur, et ses ampoules clignotantes faisaient danser des lueurs multicolores dans le faisceau des spots. Lauren avait aussi allumé quelques bougies parfumées à la vanille.

— Amen ! Et maintenant, mangeons ! s'est exclamé Chuck avec enthousiasme, et personne ne s'est fait prier.

Je ne pensais pas avoir très faim, mais lorsque les filles ont apporté la dinde, la farce, la purée de patates douces, les pommes de terre rôties et bien d'autres victuailles, mon estomac a manifesté bruyamment son intérêt. Au vu des généreuses portions que chacun mettait dans son assiette, je n'étais pas le seul à me sentir en appétit.

— Vous allez souvent à l'église, ces temps-ci ? m'a lancé Chuck tout en découplant une cuisse de dinde.

Il avait remarqué mon hésitation, lorsque Susie nous avait demandé de nous tenir les mains pour réciter les grâces, et il prenait un malin plaisir à me taquiner. Je me suis remémoré les fastidieux dimanches matin de mon enfance, à gigoter d'impatience sur les bancs de l'église à côté de mes frères, à tirer sur les fils des coussins râpés pour tromper mon ennui, pendant que le pasteur discourait d'une voix monocorde à propos de sujets qui me dépassaient.

— Peut-être est-ce la punition que Dieu envoie aux pécheurs de New York, a plaisanté Chuck en versant une généreuse rasade de jus de viande sur son assiette. Je parie qu'en ce moment, en Pennsylvanie, il y a quelques Amish qui rigolent bien.

J'ai hoché la tête mais je ne l'écoutais que d'une oreille. À ma droite, Pam demandait à Lauren si ses parents avaient pu s'envoler pour Hawaï, et pourquoi nous ne les avons pas accompagnés. Lauren lui a répondu qu'ils étaient sans doute partis, mais d'une voix qui manquait de conviction, puis elle a marqué une hésitation et ajouté que c'était elle qui n'avait pas eu envie de passer Noël sous les tropiques.

Pourquoi ce mensonge, alors qu'elle m'avait supplié d'accepter cette invitation ? Pour prendre ma défense, ou parce qu'elle était embarrassée d'avouer la vérité ? Si je n'avais pas fait ma mauvaise tête, nous aurions été en cet instant à des milliers de kilomètres de New York, nous aurions regardé le déroulement de ce drame depuis une plage ensoleillée, et Chuck se serait déjà replié dans son chalet de montagne.

Au lieu de quoi, nous étions coincés à New York. Par ma faute.

En entendant les gazouillis de Luke dans le baby-phone, mon estomac s'est noué et j'ai reposé le morceau de dinde que je venais de piquer.

— Tu as réussi à le faire marcher ?

— Quoi donc ? ai-je demandé en levant les yeux vers Rory, assis en face de moi.

— Internet. Est-ce que tu as réussi à aller sur Internet, cet après-midi ?

— Oui, euh... enfin, non, ai-je bafouillé. Je me suis connecté, mais c'était extrêmement lent.

— Les techniciens informatiques, au *New York Times*, ont dit que c'était tout le système qui était infecté, de la base au sommet, et qu'il allait falloir réinitialiser les nœuds un par un, partout dans le monde. Un peu comme si on nettoyait une ville maison par maison.

J'ai hoché la tête, mais je n'étais pas sûr de bien comprendre.

— Hé, c'est quand la dernière fois que tu as mangé de la viande ? a demandé Chuck, en désignant la fausse escalope de dinde dans l'assiette de Rory.

Susie avait préparé un menu spécial pour nos voisins végétariens.

— Plus de dix ans. Je pense que mon organisme ne pourrait plus le supporter.

— OK, c'est un crime – mais qu'est-ce que c'est bon ! s'est exclamé Chuck. Et tu serais surpris de ce que ton organisme peut supporter, quand il n'a pas le choix.

— Oui, peut-être, a concédé Rory.

— Qu'est-ce qui se dit de la situation, au *Times* ? a demandé Lauren.

— Ah non ! s'est insurgée Susie. Je croyais que nous n'allions pas parler de ça.

— Ils ont peut-être des infos qu'on ne nous donne pas à la télé, au sujet des avions...

Le silence s'est fait autour du comptoir.

— Je n'ai rien entendu à propos des accidents aériens, l'a rassuré Rory. Cela étant, nous ne recevons quasiment plus aucune information, et les rares qui nous parviennent sont contradictoires.

— Que veux-tu dire ?

— Même après le 11 septembre, il a fallu une semaine pour y voir plus clair dans ce qui se passait. Et aujourd'hui, on a l'impression que ces cyberattaques viennent à la fois de Russie, du Moyen-Orient, de Chine, du Brésil, d'Europe... et même, pour beaucoup, des États-Unis.

— Ça suffit ! s'est énervée Susie en brandissant sa fourchette. Pouvons-nous, s'il vous plaît, parler d'autre chose ?

— Mais je répondais juste à...

Susie l'a coupé avec un grand sourire.

— L'électricité est revenue – et d'ailleurs, j'ai oublié de remercier Dieu à ce sujet. Demain, tout sera probablement rentré dans l'ordre et vous aurez tout loisir d'épiloguer. Mais ce soir, j'aimerais que nous profitons de notre dîner de Noël. S'il vous plaît.

— Oui, cette dinde n'était-elle pas un régal ? a renchéri Chuck d'une voix de stentor. Allons, les amis, portons un toast à nos superbes épouses !

J'ai levé mon verre en même temps que Chuck et Rory.

— À ma superbe épouse, ai-je répété en me tournant vers Lauren.

Elle m'a décoché un coup d'œil et s'est empressée de se reconcentrer sur son assiette. J'ai voulu la forcer à relever le menton vers moi, mais elle s'est dégaînée d'un mouvement d'épaules.

— Qu'y a-t-il ? ai-je demandé à voix basse.

— Rien, a-t-elle chuchoté, en croisant mon regard. Joyeux Noël.

J'ai bu une gorgée de vin, mais j'ai remarqué que Lauren trempait à peine les lèvres dans le sien.

— Joyeux Noël à toi aussi, ma chérie.

— Juste une minute. S'il te plaît ! ai-je insisté.

Lauren a soupiré et repêché un saladier dans l'eau savonneuse, puis elle a commencé à le rincer, l'air pensif. Susie ayant fourni le dîner, nous avons renvoyé nos invités chez eux, afin de les dispenser de corvée de rangement. Pendant que Lauren et moi faisons la vaisselle en sirotant un verre de vin à la lumière des bougies, je voulais regarder CNN pour connaître les dernières nouvelles. L'envie de rallumer la télé m'avait démangé toute la soirée.

— D'accord, mais une minute, c'est tout, a répondu Lauren d'un ton ferme. Il faut qu'on parle, Mike.

Ces derniers mots étaient lourds de menaces, et j'ai arrêté d'essuyer la casserole que j'avais dans les mains. À table, alors que j'avais copieusement rempli mon assiette, mon appétit s'était envolé et je n'avais fait que picorer. Tout au long du dîner, Lauren avait été très silencieuse et s'était ingéniée à éviter mon regard. Peut-être était-elle juste inquiète pour ses parents, mais...

— De quoi veux-tu parler ? ai-je lancé d'un ton faussement désinvolte, tandis que je sentais grandir ma nervosité.

— Finissons d'abord de ranger.

J'ai abandonné, rangé casseroles et poêles dans le placard, glissé les derniers verres dans le lave-vaisselle et reposé le torchon sur le comptoir pour attraper la télécommande. Juste avant que CNN ne ressuscite, Lauren a soupiré une fois de plus.

« Le niveau d'alerte militaire est relevé à DEFCON¹ 3... »

— Quoi ? me suis-je étranglé en me laissant choir sur notre canapé.

J'ai entendu Lauren lâcher la casserole qu'elle était en train de gratter.

L'image d'un porte-avions a envahi notre écran géant et cette fois, il s'agissait d'un bâtiment américain.

« Jusqu'à aujourd'hui, nos forces armées n'avaient été placées que par trois fois en DEFCON 3 : au plus fort de la guerre froide, en 1962, lors de la crise des missiles de Cuba ; en 1973, quand l'attaque-surprise de la Syrie et de l'Égypte sur Israël a déclenché la guerre du Kippour... »

— Mike ? Que se passe-t-il ? a demandé Lauren en venant s'asseoir à côté de moi.

— Je ne sais pas...

« ... et, naturellement, le 11 septembre 2001, à la suite des attaques perpétrées par Al-Qaïda. »

J'ai voulu me lever pour aller voir si Chuck en saurait un peu plus, mais Lauren m'a retenu par le bras. Sans poser de questions, je me suis rassis, le regard happé par l'écran.

« D'après la seule information dont nous disposons, la sécurité du CENTCOM, le commandement central des États-Unis, a été compromise... »

— Mike, tu pourrais éteindre la télé ?

Ce que me demandait Lauren était au-delà de mes forces. Des intrusions

informatiques s'étaient produites dans plusieurs centres névralgiques de notre dispositif stratégique – depuis la NSA jusqu'au commandement des unités militaires déployées sur divers fronts – mais personne encore ne connaissait l'étendue des dégâts, ni les intentions des pirates. Nos forces armées se préparaient à une riposte.

— Mike, s'il te plaît, a insisté Lauren.

— Tu te fiches de moi ? ai-je éclaté en me tournant vers elle. C'est le moment que tu as choisi pour avoir une conversation ? Le monde est sur le point d'exploser et toi, tu veux parler ?

— S'il explose, laisse-le brûler, m'a-t-elle rétorqué, les larmes aux yeux. On doit parler, ça ne peut plus attendre. J'ai quelque chose à te dire.

Mon cœur s'est emballé. Je savais ce qu'elle allait me dire, et je ne voulais pas l'entendre. Je l'ai dévisagée, en serrant les dents pour ne pas exploser moi-même.

— C'est si urgent que ça ? ai-je grommelé.

— Non. Je... je, euh...

Et tandis qu'elle bafouillait, en larmes, le présentateur de CNN a annoncé :

« Nous recevons à l'instant un communiqué urgent émanant du Département de la Sécurité intérieure – oh, mon Dieu... »

Nous nous sommes retournés vers l'écran, où le présentateur avait du mal à trouver ses mots.

« ... le Département de la Sécurité intérieure nous informe que plusieurs cibles aériennes non identifiées ont été visées un peu partout sur notre territoire, et demande au public de bien vouloir faire remonter toute informa... »

Et là, l'image et le son ont disparu d'un coup, tout est devenu noir, le ronronnement discret de tous les appareils électriques s'est tu et je n'ai plus entendu que les martèlements sourds de mon cœur qui résonnaient jusque dans mes tympanes. Pétrifié, le souffle court, je m'attendais plus ou moins à être aveuglé par la déflagration d'une explosion thermonucléaire.

Peu à peu, j'ai distingué, étouffé derrière nos vitres, le sifflement des rafales, puis les flammes des bougies qui continuaient à brûler sur le comptoir. Mes yeux se sont ajustés à la pénombre. J'ai laissé passer quelques secondes.

— On va prendre Luke et aller à côté, d'accord ? ai-je dit d'une voix blanche. Chuck saura peut-être ce qui se passe.

Lauren m'a attrapé le bras.

— S'il te plaît, a-t-elle supplié. J'ai besoin de te dire ça.

— Ça quoi ? ai-je aboyé en laissant déborder la colère et la peur qui bouillonnaient en moi. Ta confession ne peut pas attendre ?

— Non.

— Je ne veux pas l'entendre ! ai-je riposté avec hargne. Je ne veux pas entendre que tu as couché avec Richard, que tu es désolée, et que tu ne voulais blesser personne.

Elle a éclaté en larmes.

— Et tu choisis *ce* moment ! ai-je hurlé. Ce...

— Arrête, espèce de connard ! Mike, s'il te plaît, arrête, s'est-elle reprise en sanglotant.

— C'est moi, le connard ? Tu couches avec un autre, et c'est moi le connard ? Je vais le tuer, ce fils de pute.

— S'il te plaît...

— Quoi ? ai-je hurlé.

Dans la chambre, Luke a commencé à pleurer. Lauren a porté une main tremblante à sa bouche, puis a soufflé :

— Je suis enceinte.

¹. DEFCON est un sigle américain, contraction des termes « DEFense » et « CONdition », qui désigne le niveau d'alerte militaire des forces armées des États-Unis.

Troisième jour – 25 décembre

— Rassure-moi : tu n’as quand même pas demandé s’il était de toi ?

J’ai arrêté de creuser et j’ai lentement vidé mes poumons.

— Si, tu l’as fait, n’est-ce pas ? a repris Chuck, mort de rire. Tu es bel et bien un connard.

Tête basse, j’ai frictionné mon visage de mon gant incrusté de neige avant de recommencer à creuser.

— Bon, ne te flagelle pas trop non plus, a-t-il ajouté en se calant contre le chambranle de la porte. Elle va te pardonner. C’est Noël.

Pour toute réponse, j’ai grogné et mis toute mon énergie à dégager les dernières pelletées de neige. Pam avait bandé sa main blessée, et Chuck était officiellement manchot, dispensé de travaux. *C’est bien ma chance.*

— Tu dois arrêter d’imaginer des choses, Mike. Tu te fais des idées. Ta femme t’adore.

— Mm, ai-je marmonné, nullement convaincu.

Il neigeait toujours, quoique moins fort que la veille. Jamais New York n’avait connu de Noël aussi blanc. La ville entière était ensevelie sous un épais manteau ouaté, et les voitures garées le long de la 24^e Rue n’étaient repérables qu’aux protubérances qui semblaient le soulever par endroits. Étouffée, réduite au silence, la ville offrait un paysage irréel, glacé – et glaçant.

La veille, après le nouveau black-out, aucun nuage en forme de champignon n’avait embrasé le ciel, le pire n’était donc pas arrivé. Chuck, Tony et moi avions risqué le nez dehors et crapahuté jusqu’aux quais de Chelsea, à deux blocs de chez nous. Entre l’absence d’éclairage urbain et la neige qui continuait à tomber, la visibilité était quasi nulle. Je m’étais dit que, depuis les rives de l’Hudson, on pourrait peut-être voir, ou entendre quelque chose. Mais non, rien. Nous étions restés là deux heures, sur le qui-vive, et rien ne s’était passé – sinon que la couche de neige avait gagné en épaisseur.

Dès l’instant où le courant avait été coupé, Chuck avait mis en route le générateur. Notre immeuble étant relié au réseau de fibre optique, si on disposait d’une source d’alimentation pour la box, la télé aurait dû fonctionner. Nous avions en effet réussi à regarder CNN pendant quelques heures, même si l’image et le son étaient brouillés, puis l’écran était devenu complètement noir, d’un coup, et le problème était le même avec toutes les chaînes.

Les stations de radio continuaient à émettre, heureusement, mais relayaient des informations contradictoires. D'après certaines, les fameuses cibles non identifiées étaient des drones ennemis qui avaient envahi notre espace aérien ; selon d'autres, il s'agissait de missiles, qui auraient détruit des villes entières.

Aux alentours de minuit, les radios avaient diffusé une brève allocution du Président, qui nous annonçait que le pays était aux prises avec une cyberattaque dont le périmètre restait à vérifier, que les cibles aériennes demeuraient non identifiées mais qu'aucune attaque physique, de quelque ville que ce soit, n'avait été signalée. Il n'avait rien dit concernant des drones. À le croire, l'électricité était déjà rétablie dans de nombreux secteurs. Chez nous, le black-out continuait.

— Tu es sûr que c'est indispensable ? ai-je demandé à Chuck. Hier, l'électricité est revenue au bout de quelques heures. Ce sera probablement pareil cet après-midi.

— Mieux vaut prévenir que guérir, comme disait mon grand-père.

Il avait eu une idée : siphonner les réservoirs d'essence des voitures garées dans notre rue. Il n'était pas question de les vider jusqu'à la dernière goutte, avait-il raisonné, et de toute façon, dans l'immédiat ces voitures ne seraient utiles à personne. Chuck n'avait pas pu, pour des raisons de sécurité, stocker des jerrycans d'essence dans la cave de l'immeuble – or nous avions besoin de carburant pour le générateur, et tout laissait supposer que les stations-service étaient fermées.

En théorie, le plan semblait assez malin ; une fois dehors, c'était une autre histoire.

Pour commencer, ouvrir la porte de service avait été toute une aventure, car elle était bloquée par la neige. J'avais tout de même réussi à me faufiler à l'extérieur, au prix de quelques contorsions, puis j'avais passé vingt minutes à dégager un passage à la pelle avant de pouvoir l'ouvrir correctement.

— Allez, on y va, ai-je lancé à Chuck en me débarrassant de la dernière pelletée.

Nous avons crapahuté entre les congères qui nous arrivaient à la taille et, le temps de parvenir à la voiture la plus proche, je transpirais tellement sous mes couches et sous-couches de vêtements que j'étais assailli de démangeaisons. En revanche, mes mains, mon visage et mes pieds étaient anesthésiés par le froid.

— Fais-moi penser à ajouter des après-ski à ma liste de courses en vue de la prochaine catastrophe, a plaisanté Chuck.

Après avoir dégagé soixante centimètres de neige le long de la première voiture, nous avons découvert que le clapet de son réservoir était verrouillé, et il a fallu renouveler l'opération avec sa voisine. Cette fois, la chance nous a souri, et dix minutes plus tard, le temps de creuser une tranchée pour caler notre jerrycan le plus bas possible, nous avons introduit un tube en caoutchouc dans le réservoir.

— Je me souviens que le jour où j'ai acheté ce tube médical, je me suis demandé à quoi il pourrait bien me servir, a observé Chuck en s'agenouillant dans la neige. Maintenant, je sais.

Je lui ai présenté l'extrémité du tube.

— J'ai creusé. À toi de siphonner.

— Génial.

Chuck a arrondi les lèvres sur l'extrémité du tube et a commencé à aspirer. Il s'est interrompu à plusieurs reprises en bloquant l'orifice avec son pouce, pour reprendre son souffle, et recracher les vapeurs d'essence. La manœuvre a fini par payer : quand, délicatement, il a glissé le tube dans l'ouverture du jerrycan, puis dégagé son pouce, j'ai entendu un gargouillis. Ça marchait. J'étais impressionné.

— Joyeux Noël ! l'ai-je taquiné pendant que, plié en deux, il toussait comme un damné. Tu es plutôt doué, à cet exercice.

Il m'a adressé un sourire, tout en essuyant de sa main bandée un filet de bave à la commissure des lèvres.

— Au fait – félicitations, pour le bébé.

Assis là, dans la neige, je me suis soudain revu enfant, dans l'arrière-cour de notre petite maison de Pittsburgh, un lendemain de tempête, en train de construire avec mes frères un igloo aux allures de fort. J'étais le plus jeune, et je me souvenais que ma mère sortait sans arrêt sur le perron, pour nous surveiller – *me* surveiller, en réalité ; elle devait craindre que mes chahuteurs de frères ne m'ensevelissent sous la neige.

Désormais, j'avais à mon tour une famille à protéger. Moi tout seul, je pouvais toujours jouer les vagabonds, partir dans la nature avec seulement un sac à dos et tenter de survivre, de surmonter tous les obstacles sur ma route, mais avec des enfants, la donne était radicalement différente. J'ai inspiré un grand coup et contemplé les flocons qui tombaient.

— Non sérieux, félicitations, c'est ce que tu voulais, je le sais, a insisté Chuck en me tapant sur l'épaule.

J'ai regardé notre jerrycan de quinze litres calé dans la neige. Il était rempli au tiers.

— Mais Lauren n'en voulait pas.

— Que veux-tu dire ?

— Elle avait prévu de se faire avorter.

J'ai senti la main de Chuck glisser de mon épaule. Autour de nous, les flocons se déposaient en douceur sur le tapis neigeux. J'ai rougi, de gêne et de colère.

— C'est ce qu'elle m'a dit, en tout cas. Elle comptait s'en occuper après les fêtes.

— Elle est enceinte de combien ?

— Dix semaines, peut-être. Elle le savait déjà à Thanksgiving, quand ses parents étaient là et que son père lui a offert ce poste dans le cabinet de Boston.

Chuck, lèvres pincées, n'a rien dit.

— Luke était un accident. Un accident heureux, mais néanmoins. Le père de Lauren rêvait que sa fille devienne la première sénatrice du Massachusetts, ou quelque chose comme ça. Elle subissait une pression énorme, et j'imagine que je n'étais pas à l'écoute.

— Et avoir un autre bébé maintenant...

— Elle comptait ne le dire à personne. Elle allait partir à Boston en début d'année.

— Tu as accepté de t'installer à Boston ?

— Non, elle projetait d'y aller seule, et de demander une séparation si je refusais de suivre.

Une larme a coulé le long de ma joue, et s'est gelée à mi-chemin. Chuck a détourné les yeux.

— Désolé, vieux.

— Bah, ai-je fait en secouant la tête. De toute façon, ce point-là est réglé – du moins pour le moment.

Le jerrycan était maintenant presque plein.

— Lauren aura trente ans le mois prochain. C'est un cap qui peut semer pas mal de confusion. Chacun cherche à redéfinir ses priorités.

— Et apparemment, elle les a redéfinies, ai-je dit avec hargne, en retirant le tube en caoutchouc du jerrycan.

Quelques gouttes d'essence ont giclé dans ma direction et imprégné mon gant. J'ai lâché un juron tout en vissant le bouchon. Il s'est grippé sur le pas de vis et j'ai juré de nouveau. Chuck s'est avancé et a posé la main sur la mienne.

— Ne t'énerve pas, Mike. Ne sois pas trop dur avec toi-même, et surtout, ne sois pas trop dur avec elle. Lauren n'a rien fait. Elle a juste *envisagé* de le faire. Je suis sûr que ça t'arrive à toi aussi de penser à des choses que tu ne ferais jamais en réalité.

— Oui, mais envisager un truc pareil...

— Elle a perdu pied un instant, mais elle n'a rien fait. Elle a besoin de toi. *Luke* a besoin de toi, a-t-il dit en empoignant le jerrycan de sa main valide.

Il s'est redressé avec maladresse, et s'est aussitôt affalé sur le flanc.

— J'ai besoin de toi, a-t-il ajouté.

J'ai secoué la tête, je l'ai délesté du jerrycan et nous avons commencé à rebrousser chemin.

— Pourquoi selon toi CNN ne marchait plus hier soir ? a demandé Chuck.

— À l'échelle locale, les réseaux sont probablement saturés, ai-je spéculé. C'est peut-être aussi une panne d'alimentation des générateurs.

— Ou alors, CNN a été bombardé, a plaisanté Chuck. Ce à quoi je ne trouverai pas entièrement à redire.

— Les centres de big data possèdent des générateurs de secours et suffisamment de réserves de gazole pour tenir plusieurs semaines. N'est-ce

pas ce que nous disait Rory ?

— Je crois qu'il parlait du *New York Times*. Mais ce n'est pas demain la veille qu'ils vont pouvoir refaire le plein, a-t-il observé en regardant l'épais tapis blanc alentour.

Nous étions de retour devant notre porte. Poussée par le vent, la neige recommençait déjà à s'accumuler sous l'auvent. *On a intérêt à venir la dégager régulièrement, si on veut pouvoir sortir*. Tony, fidèle à son poste, nous a salués depuis le fond du hall d'entrée.

Le grondement rassurant d'un gros chasse-neige qui descendait la Neuvième Avenue nous est parvenu et nous l'avons aperçu progresser lentement au loin, entre les immeubles. Cet engin était pour ainsi dire l'unique preuve que les services municipaux opéraient encore.

Depuis le matin, sur nombre de radios locales, on n'entendait plus que le grésillement des parasites. Les rares qui émettaient encore se livraient maintenant à des spéculations sauvages. La seule information sur laquelle tout le monde s'accordait, c'était que cette seconde coupure n'avait pas affecté seulement la Nouvelle-Angleterre mais l'ensemble du pays, et qu'une centaine de millions d'Américains, au moins, se retrouvaient privés de courant. Les radios ne pouvaient faire mieux que relayer les informations locales. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait dans le monde, ni même s'il existait toujours.

On aurait dit que New York avait été déconnecté du reste de la planète, et que la ville flottait seule, sans bruit, dans un nuage gris et neigeux.

20 h 45

Les visages devant moi étaient nimbés d'un halo vert, aveuglant, puis le faisceau de lumière verte a balayé le couloir et illuminé les portes.

— C'est cool, non ?

— Super cool, ai-je approuvé en retirant les lunettes à vision nocturne. Lumière, s'il vous plaît ?

Le système d'éclairage que nous avons bricolé dans le couloir, et connecté au générateur de Chuck, s'est rallumé. J'ai contemplé le bazar d'accessoires paramilitaires entassés autour de mon ami.

— Je n'en reviens pas que tu aies pour dix mille dollars de lunettes de vision nocturne et de lampes infrarouges, et pas une seule radio à ondes courtes !

— J'en ai une – mais dans ma planque, en Virginie.

Là où il aurait dû se trouver en ce moment même – mais il ne l'a pas dit.

— Merci encore d'être resté, ai-je murmuré.

— Oui, merci ! a renchéri Ryan, un de nos voisins d'étage, en levant sa tasse fumante de rhum au beurre.

— Je propose de porter un toast à notre voisin si prévoyant, a ajouté son copain Rex en l'imitant.

— Oui, bravo ! a entonné, mais sans grand enthousiasme, le reste de la

troupe – soit une vingtaine de personnes, serrées sur les fauteuils et les canapés qu’elles avaient tirés jusque dans le couloir.

Tout le monde a levé sa tasse.

Pour fêter Noël, Susie avait décidé d’offrir une tournée générale de grogs à nos voisins. Les murs avaient beau retenir la chaleur, elle s’évanouissait rapidement. Dans l’appartement de Chuck, nous avions mis en route des radiateurs électriques. Le poêle à kérosène était plus puissant, mais il dégageait du monoxyde de carbone, et Susie s’inquiétait pour les enfants. Le temps de cette petite fête entre voisins, nous avions poussé le poêle jusqu’au milieu du couloir. Les gens s’en approchaient pour se réchauffer, comme autour d’un feu de camp.

Le couloir faisait désormais office de salon commun, où l’on pouvait se retrouver et bavarder. Une radio y restait allumée en sourdine pour diffuser les dernières nouvelles, mais les bulletins d’infos se limitaient pour l’essentiel à la liste des abris d’urgence qui ouvraient çà ou là dans la ville. Régulièrement, on nous promettait que l’électricité serait rétablie sous peu, et on nous conseillait de rester au chaud en attendant. De toute façon, la plupart des routes et autoroutes étaient impraticables.

Chacun s’était installé plus ou moins devant son pas de porte. Le couple de Chinois, les voisins immédiats de Richard tout au bout du couloir, s’était enfin décidé à sortir. Ils s’étaient serrés sur un canapé avec leurs parents, qui étaient arrivés juste avant que tout ne parte à vau-l’eau. Pour une première visite aux États-Unis, ils tombaient mal, et aucun d’entre eux ne parlait très bien l’anglais.

Il y avait aussi un couple de Japonais (le mari s’appelait Hiro), installé en face de Rex et Ryan. Les Borodin se trouvaient à ma droite. Aleksandr était réveillé, pour une fois, mais juste ce qu’il fallait pour siroter son rhum. À ma gauche se tenaient Chuck, Susie, Pam et Rory, et la petite Ellarose, sur les genoux de Tony.

Il ne manquait que Lauren.

Je ne savais pas trop quoi lui dire, d’autant qu’elle se refusait à toute discussion. J’avais tenté de la prendre dans mes bras, je lui avais demandé de se joindre à nous – en vain. Elle voulait rester seule. Elle s’était isolée dans la chambre de Susie, pour dormir, ou avoir la paix.

Luke n’avait, bien entendu, aucune idée de ce qui se passait. À ses yeux, cet étrange rassemblement était un jeu, une fête, et il trottnait d’un bout à l’autre du couloir, harnaché dans sa combinaison de ski, pour saluer tout le monde et faire admirer le camion de pompiers qu’il avait reçu à Noël. Avec ses loupottes clignotantes et son bruit de sirène, le jouet pouvait vite taper sur les nerfs mais, dans ces circonstances, il était plutôt rassurant. Je ne savais pas trop combien de temps les piles allaient tenir.

Richard a remonté le couloir pour s’asseoir sur le bras de mon fauteuil.

— Alors ? Je peux l’avoir ?

Il parlait du poêle à kérosène. Il avait passé la journée à nous harceler à

ce propos.

— J'ai des provisions. On pourrait faire du troc.

Il était en possession d'un stock impressionnant de conserves et autres denrées ; j'ignorais comment il s'était débrouillé. Sans doute avait-il offert une petite fortune à quelqu'un.

— Si les températures continuent à baisser, et si on reste chacun chez soi, on va tous mourir de froid. Il faut s'organiser. Je vais prendre chez moi les Chinois, le couple de gays, Hiro et sa femme, et vous installer un autre refuge à votre extrémité de couloir. Tout ce dont j'ai besoin, c'est de ce poêle, et de quelques autres babioles.

J'étais impressionné qu'il propose d'accueillir chez lui quelques-uns de nos voisins. *Peut-être que j'ai mal jugé ce type.*

— Je dois d'abord en parler à Chuck, ai-je éludé.

Richard a regardé mon ami qui, sans nul doute, n'avait pas perdu une miette de cette conversation. Chuck soutenait mordicus qu'il ne fallait se séparer d'aucun équipement, mais Susie, tout aussi catégorique, affirmait que nous devions partager.

— Charles Mumford, a-t-elle chuchoté à son mari. On n'a pas besoin de ce machin. Accepte.

Chuck a poussé un soupir à fendre l'âme.

— Bon, d'accord, a-t-il capitulé en regardant Richard. Je vais aller chercher quelques autres trucs. C'est une bonne idée de s'organiser.

— On pourrait avoir aussi une rallonge électrique ?

À nouveau, Chuck a soupiré – plus démonstrativement cette fois. Nous avions tiré une rallonge jusque chez Pam et Rory, les voisins directs de Chuck, afin de raccorder une lampe et un radiateur d'appoint au générateur. Comme leur appartement était petit, plus encore que le nôtre, c'était jouable. Mais ce faisant, nous avions créé un précédent et maintenant, tout le monde réclamait un branchement.

— Le générateur ne fait que six mille watts, et il alimente déjà trois radiateurs, a protesté Chuck.

Susie lui a asséné un coup dans la cheville.

— Bah, d'accord. Pas de problème. Mais uniquement pour l'éclairage. Et tout le monde participe à la corvée de siphonnement.

— Tope là ! a répondu Richard. Tu es un brave mec.

Il s'est levé et tourné vers moi.

— Ça va, Lauren ?

— Ouais, ça va, ai-je répondu d'une voix éteinte.

Richard a froncé les sourcils, puis est allé rejoindre sa femme, qui tentait de converser avec la famille chinoise. Luke était avec eux et faisait admirer son beau camion au grand-père. Je leur ai souri, et le vieil homme m'a souri à son tour. Nous avons décidé que l'alerte à la grippe aviaire était une intox.

Juste à ce moment-là, la porte de la cage d'escalier s'est ouverte et tout le monde a sursauté.

Un visage est apparu lentement, avec un sourire gêné. C'était Paul, l'homme que nous avions croisé la veille. Chuck l'a toisé en plissant les paupières, puis il s'est penché pour murmurer quelques mots à Tony.

— Bonjour, tout le monde, a lancé Paul en faisant un petit signe. Waouh ! C'est sympa, ici.

— Hé, pourriez-vous éteindre ce machin ? ai-je râlé en levant la main pour abriter mes yeux du faisceau de sa lampe frontale.

— Pardon, j'ai oublié. Vous êtes les seuls à avoir de la lumière.

— Paul – c'est bien ça ? Du 514 ?

— Mmh.

Chuck s'est penché vers moi.

— Tony a verrouillé la porte d'entrée il y a déjà plusieurs heures, et le visage de ce type lui dit vaguement quelque chose, a-t-il chuchoté. Au temps pour moi.

Dans le couloir, tout le monde s'était tu et attendait notre réaction. J'ai souri au visiteur.

— Vous voulez un verre ?

— C'est pas de refus.

Les conversations ont repris, j'ai brièvement présenté Paul à la ronde pendant que Susie lui servait un grog. Paul a serré toutes les mains en lançant des « Joyeux Noël ! » enthousiastes, jusqu'à ce qu'il arrive devant Irena et Aleksandr.

— Joyeux Noël !

Irena a regardé la main tendue vers elle, elle a pincé les lèvres et froncé les sourcils.

— Bonnes fêtes, a-t-elle répondu en hochant la tête, mais ni elle ni Aleksandr n'ont esquissé le moindre geste.

Peut-être parce qu'ils sont juifs ? J'avais rarement vu les Borodin manifester des mouvements d'humeur, mais sans doute commençaient-ils à stresser, eux aussi.

Paul a baissé le bras, sans se départir de son sourire, puis il a désigné la place libre sur leur canapé. Irena a haussé les épaules et s'est déplacée. Paul s'est serré contre l'accoudoir, en réchauffant ses mains autour de la tasse que Susie lui avait donnée. Il a soufflé sur le liquide et bu une gorgée.

— Vous êtes drôlement bien organisés. Quelqu'un a une idée de ce qui se passe ?

— Nous n'en savons pas plus que vous, ai-je répondu en secouant la tête.

— Oui, mais on a tous une idée sur la question, est intervenu Chuck. Et si on faisait un petit sondage ? (Il a regardé notre invité.) À vous l'honneur.

— Facile : c'est forcément un coup des Chinois. Ça fait des années qu'on se prépare à leur foutre sur la gueule. Sans vouloir vexer personne, a-t-il ajouté à l'intention de nos voisins asiatiques.

Les Chinois lui ont souri, peut-être parce qu'ils ne comprenaient pas ce

qui se disait, mais Hiro, lui, a secoué la tête :

— Nous sommes japonais.

Chuck est parti d'un grand éclat de rire.

— D'accord – cette fois, vous n'y êtes pour rien, mais vous votez pour qui ?

Hiro a regardé sa femme et lui a pris la main.

— La Chine ?

— Entièrement d'accord avec toi, mon frère ! a lancé Paul en levant sa tasse. Et j'espère bien qu'en ce moment même, ils bombardent ces salopards pour les ramener à l'âge de pierre.

Cette fois, il n'a pas daigné présenter d'excuses à la famille chinoise.

— L'Inde et la Chine sont en train de s'écharper à propos de ces barrages dans l'Himalaya, a fait valoir Chuck. Qui nous dit que ce ne sont pas les Indiens qui sont à l'origine de la rupture du barrage ?

— Que les Indiens soient impliqués, pourquoi pas... Mais que la Chine veuille raser l'Amérique, c'est improbable. Cela reviendrait à incendier volontairement sa propre maison pour virer les locataires. La Chine possède la moitié de ce pays !

— Les responsables politiques passent leur temps à faire n'importe quoi, ai-je observé.

— Pas en Chine, est intervenu Chuck. Les Chinois planifient tout à l'échelle d'un millénaire.

— C'est de la poudre aux yeux, a tempéré Rory. Leurs politiciens sont aussi nuls que les nôtres. Moi, je parie sur les Iraniens. Vous n'avez pas vu leur ayatollah à la télé, juste avant le black-out ?

Cette dernière suggestion avait apparemment les faveurs de Tony.

— Si on doit aller mettre sur la figure de quelqu'un, c'est bien à ces Arabes enturbannés. Ils n'arrêtent pas de nous chercher des poux depuis qu'ils ont pris notre ambassade en otage, en 79.

— Parce qu'on avait renversé leur gouvernement élu démocratiquement pour installer un dictateur qui faisait régner la terreur, a observé Rory. Et puis, ce ne sont pas des Arabes, mais des Perses.

— Je croyais que vous pensiez que c'étaient eux, les responsables, a protesté Tony, l'air perdu.

— Oui, peut-être, a soupiré Rory. C'est difficile à dire.

— C'est les Russes, a asséné Richard. Qui d'autre a les moyens d'envahir un espace aérien ?

Chuck a éclaté de rire.

— Ouais, c'est ça – un coco planqué sous chaque lit.

— Tu n'es pas au courant ? Ils viennent de recommencer les vols stratégiques de bombardiers au-dessus de l'Arctique. Ils avaient fait exactement la même chose pendant la guerre froide.

— Non, je l'ignorais, a reconnu Chuck.

— Je confirme, a dit Rory.

— À un moment donné dans les années 90, les Ruskoffs se sont trouvés un peu à court d'argent, mais je te parie que ça ne leur plaît pas de jouer les seconds couteaux pour l'Amérique et la Chine. Ils vont probablement nous régler notre compte en même temps.

Il y a eu un bref silence.

— Et moi, je parie que la moitié de l'Amérique n'est déjà plus qu'un cratère fumant. C'est pour ça que nous n'avons pas vu l'ombre d'un soldat. On est foutus.

— Quel besoin avez-vous de flanquer la trouille à tout le monde ? a protesté Sarah de sa voix fluette. Je suis sûre que tout ça n'est qu'un accident.

Richard s'est tourné vers sa femme, avec une grimace de colère.

— Comme si tu savais de quoi tu parles ! a-t-il grondé. Les porte-avions, le village détruit en Chine, DEFCON 3, les trains qui déraillent, plus d'un million de foyers privés d'électricité... Ce n'est pas un accident !

Tous les regards étaient braqués sur eux et Sarah s'est recroquevillée sur elle-même. Pour détourner l'attention générale, je me suis adressé à Irena et Aleksandr :

— Vous croyez que ce sont vos cousins russes qui nous ont agressés ?

— Ça, ce n'est pas une agression, a reniflé Irena en agitant un doigt vers le plafond. Une agression, c'est quand quelqu'un pointe une arme sur votre tempe. Ça, c'est le travail de criminels qui rampent dans l'ombre.

— Vous pensez que des réseaux criminels disposent des moyens nécessaires pour priver l'ensemble des États-Unis d'électricité, et pour envahir notre espace aérien ?

— Les criminels, ils sont partout, a insisté Irena, nullement démontée. Même au gouvernement.

— Nous y voilà enfin : les théories du complot ! ai-je plaisanté en me tournant vers Chuck. Tout ça ne serait donc qu'un sabotage perpétré de l'intérieur.

— D'une manière ou d'une autre, nous sommes probablement responsables de ce qui nous arrive.

— Je croyais que tu aimais bien la théorie du complot canadien ?

— La neige comme arme stratégique – c'est sûr que c'est signé Canada en toutes lettres, a convenu Chuck en souriant. Mais je suis de l'avis d'Irena – la seule explication qui fait sens, c'est la piste criminelle.

— Quelqu'un d'autre a-t-il une suggestion ?

Comme personne n'a répondu, je me suis levé pour récapituler.

— Nous avons la thèse russe, et la thèse de l'accident, qui ont recueilli chacune une voix ; l'Iran et les réseaux criminels : deux voix. (Je tenais le décompte sur mes doigts.) Et le gagnant incontesté, élu à la majorité : la Chine, avec trois voix.

À cet instant, la porte de l'appartement de Chuck s'est ouverte à la volée et Lauren a fait irruption dans le couloir, l'air paniqué.

Que se passe-t-il ? Je me suis précipité pour la serrer dans mes bras.

— Ça va ? Le bébé, ça va ?

C'était la question qui m'avait traversé l'esprit.

— Le bébé ? a dit Susie dans mon dos. Quel bébé ?

J'ai surpris Chuck qui lui faisait signe de se taire. Lauren m'a tendu son portable.

— C'est mes parents.

— Ils sont en ligne ?

— Non – ils m'ont laissé un message. Le serveur a dû le récupérer quand il y avait encore du réseau. Leur vol pour Hawaï a été annulé à la dernière minute, à cause des alertes à la grippe aviaire. Ils étaient déjà à Newark, et demandaient si on pouvait aller les chercher.

Il m'a fallu un petit moment pour traiter les informations.

— Donc, ils sont toujours à l'aéroport ?

— Oui, ils sont coincés là-bas.

Quatrième jour – 26 décembre

7 h 35

— Réveille-toi !

J'ai ouvert les yeux. Tout était noir.

— Tu dors ? a demandé Chuck, à voix basse mais pressante.

— Plus maintenant, ai-je ronchonné en me redressant.

Lauren était allongée à côté de moi, enroulée sous les couvertures avec Luke. Le jour n'était pas encore levé et, dans la pénombre, je distinguais à peine Chuck accroupi à côté de moi. Nous avions dormi dans leur chambre d'amis.

— Tout va bien ?

— Non, tout ne va pas bien.

La peur a affûté mes sens et je me suis levé d'un bond. Je m'étais couché tout habillé. Il ne me restait plus qu'à enfiler mes baskets.

— Que se passe-t-il ?

— On nous a braqué nos affaires.

— Ici ? Dans l'appartement ?

— Non, en bas. Dans le box.

J'ai inspiré profondément et mon pouls a ralenti. *Personne n'est entré pendant qu'on dormait, c'est déjà ça.*

D'un mouvement de tête, Chuck m'a fait signe de le suivre dans le salon. Tony dormait sur le canapé et quand Chuck lui a touché l'épaule, il s'est réveillé en sursaut.

— Tout va bien ?

— Non, a lâché Chuck, et il s'est agenouillé pour ramasser des parkas et un sac. Enfilez ça, a-t-il ajouté en nous lançant les vestes. Et mettez des bottes.

Il a pris son fusil de chasse.

— On sort.

*

— Putain !

Chuck, un cadenas cisaillé dans la main, contemplait son box désormais presque vide. Les cadenas de tous les autres box avaient subi le même sort,

mais à la différence de ces derniers, qui renfermaient essentiellement des bicyclettes, des cartons de vieux vêtements et de livres, le box de Chuck, avant le casse, était encore à moitié plein de matériel de survie et de stocks de nourriture.

— J'imagine que ça, c'était trop lourd, a observé Tony en désignant les bombonnes d'eau.

— Quel con je fais ! a enragé Chuck à mi-voix.

Au rez-de-chaussée, nous avons vérifié que tout était en ordre dans le hall d'entrée et que la porte principale était bien verrouillée. Ce qui n'était pas le cas de la porte de service. Chuck possédait un double de la clé, et sans doute était-il le seul occupant de l'immeuble à en avoir une, avec Tony. Nous avons probablement oublié de la verrouiller, après notre sortie la veille. Sur le moment, j'étais transi de froid et épuisé ; ce détail m'était sorti de l'esprit.

— Je suis aussi fautif que toi, ai-je tenté pour le réconforter. Heureusement que nous avons déjà remonté pas mal de trucs.

— Oui, mais surtout les gadgets, a soupiré Chuck.

En descendant, nous nous étions arrêtés au cinquième, pour frapper à la porte du 514 – l'appartement où Paul avait dit habiter. Comme personne ne répondait, Chuck, dans un accès de colère, avait enfoncé la porte d'un coup de pied. L'appartement était désert. Ses occupants étaient partis pour les fêtes. En fouillant dans les tiroirs de la cuisine, les seuls documents que nous avons trouvés étaient au nom de Nathan et Belinda Demarco.

Ensuite, nous avons entrepris d'aller frapper à toutes les portes de l'étage.

La plupart des appartements étaient vides. Nous n'avions obtenu que deux réponses. Dans le premier cas, nous avons eu beau expliquer qui nous étions, les gens avaient refusé de nous ouvrir. Dans le second, nous étions tombés sur un jeune couple emmitoufflé dans des vêtements de haute montagne, visiblement paniqué, qui espérait voir apparaître des équipes de secours, ou la police.

Ces jeunes gens nous avaient expliqué qu'à leur étage, tout le monde ou presque était parti pour les fêtes, ou à l'annonce de la tempête. Eux-mêmes s'apprêtaient à rallier un des centres de secours, afin de trouver un moyen de transport pour quitter la ville.

En fait, l'immeuble était presque entièrement désert. Notre étage était le seul où les gens étaient restés, rassurés sans doute par tout le matériel de Chuck. Les rares auxquels nous avons pu parler ne connaissaient pas de Paul.

Chuck est allé inspecter un box à quelques pas du sien. Le sous-sol en abritait une douzaine et Chuck savait à qui appartenait chacun d'eux.

— Ils ont dû utiliser les luges des petits Rutherford. Ils ont aussi fauché les après-ski de Mike et Christine. Mais au moins, ils ont laissé les planches. Il ne faut pas traîner, si on veut se lancer à leurs trousses.

Partant de la porte, il y avait effectivement des traces de luges sur le tapis blanc immaculé, mais comme la neige continuait à tomber, elles

n'allaient pas tarder à s'effacer.

— À leurs trousses ? ai-je répété, surpris. Tu veux qu'on les pourchasse, dehors, dans la tempête ? Et à supposer qu'on les retrouve, tu veux faire quoi ? Leur demander de tout nous rendre ?

— Un peu que je veux.

Chuck a plongé la main dans son sac et en a sorti un revolver qu'il a donné à Tony, puis un second, qu'il m'a tendu. J'ai aussitôt reculé et levé les deux mains.

— Tu es devenu fou ? Je ne sais même pas m'en servir !

Pour le fusil, je n'avais rien dit, mais deux revolvers en plus, c'était trop pour moi. À New York, si les criminels pouvaient toujours se débrouiller pour s'en procurer « facilement », leur détention légale, en revanche, était presque impossible pour un citoyen ordinaire. Je n'ai même pas pris la peine de lui demander s'il avait des permis.

— Eh bien, c'est le moment d'apprendre, a répondu Chuck d'un ton sinistre. Tony, vous savez vous en servir ?

— Oui, chef. J'ai servi en Irak.

J'ai ouvert des yeux ronds.

— Ah bon ?

Je me suis aperçu que j'ignorais tout de la vie de Tony. Il était pour moi une présence joviale et constante, une solide paire d'épaules toujours prête à aider, mais je n'avais jamais cherché à creuser davantage. De tous les employés de l'immeuble, Tony était le seul à être resté, et j'avais le sentiment qu'il ne l'avait fait que pour nous, pour Luke.

— Ben, oui...

— Bon, Mike, tu n'as qu'à remonter et rester avec les filles. Tony et moi, on va se débrouiller.

J'ai inspiré à fond, pour calmer le jeu. *Je ne veux pas rester planqué là-haut – je veux savoir ce qui se passe dehors.* Je ne pouvais pas non plus demeurer les bras ballants. Si jamais je parvenais à apprendre ce qui s'était passé à Newark, si je découvrais que les voyageurs avaient été rapatriés en ville, la nouvelle remonterait le moral de Lauren.

— Tu sais quoi ? Je serais plus rassuré de savoir Tony là-haut, avec les filles et les enfants.

— Vous êtes sûr, Mr. Mitchell ? Avec Lauren enceinte, et tout ça ?

Tout le monde était déjà au courant.

— Oui, sûr et certain.

Je savais que Tony prendrait soin d'eux comme de sa propre famille et, pour être franc, en cas de bagarre, mieux valait compter sur lui que sur moi.

— Je doute fort qu'on les retrouve, mais je voudrais faire un saut dans quelques centres de secours, ai-je ajouté d'un ton qui ne laissait pas de place pour la discussion.

Tony a obtempéré et nous a suivis dans le hall d'entrée, où Chuck et moi avons mis les pantalons de ski que nous avions descendus. Tony m'a expliqué

le mécanisme de mise à feu du revolver, et a glissé quelques balles dans les poches de ma parka. La scène était surréaliste.

— Tu es prêt ? a lancé Chuck en enfilaient de gros gants.

J'ai mis les miens qui n'avaient pas eu le temps de sécher et qui empestaient l'essence, et j'ai acquiescé.

Tony a déverrouillé la porte de service et l'a ouverte d'un puissant coup d'épaule, pour repousser la neige accumulée derrière. Un courant d'air glacial, chargé de flocons, s'est aussitôt engouffré dans le couloir. Chuck m'a adressé un signe de tête puis s'est faufilé dans l'entrebâillement. J'ai inspiré à fond, et je me suis élancé après lui dans le tourbillon de grisaille.

9 h 45

En progressant péniblement dans l'épaisse couche de neige, nous avons suivi les traces de luges le long de la 24^e Rue. Chuck était sur le pied de guerre, et je bataillais pour ne pas me laisser distancer, mais au fond de moi, effrayé à l'idée de ce qui pourrait se passer si jamais on retrouvait nos voleurs, j'espérais que nous ferions chou blanc.

Une fois escaladé le flanc de la congère qui fermait la rue au croisement avec la Neuvième Avenue, mes craintes se sont avérées sans fondement. L'artère en contrebas avait été déblayée et, sur la mince couche de neige, ce qu'il restait des traces de pas et de luge se perdait dans les empreintes du trafic piétonnier. Les espoirs de Chuck se sont envolés, emportés par les petits tourbillons de neige.

En haut de notre poste d'observation, Chuck fulminait. Du paysage tout blanc ont émergé des taches sombres, des ombres, qui progressaient d'une démarche maladroite dans le creux du ravin. *On dirait des bateaux qui passent dans la nuit.* J'ai adressé un signe de tête à l'une de ces ombres, sans obtenir de réponse.

— On pousse jusqu'à Penn Station ? ai-je proposé en frappant mes bottes l'une contre l'autre pour me réchauffer.

Je voulais, si possible, rapporter quelques bonnes nouvelles à Lauren. Je me sentais coupable.

Chuck a hoché la tête, résigné, et nous nous sommes laissés glisser vers l'avenue. Au loin, une lueur de phares a transpercé le rideau de neige et j'ai senti sous mes pieds une vibration sourde. *Les chasse-neige continuent à passer, c'est déjà ça.* Nous avons commencé à remonter l'avenue en direction de Penn Station et des phares qui avançaient à notre rencontre.

— Tu tiens à ce point à ton barda, que tu aurais risqué nos vies pour le protéger ? ai-je demandé à Chuck en réglant mon pas sur le sien.

— Ce qui nous met en danger, c'est de ne pas tout faire pour le conserver, a-t-il rétorqué.

— Arrête ! À Noël, l'électricité a été rétablie en moins de vingt-quatre heures, et même après Sandy, dans la plupart des quartiers, les coupures n'ont pas excédé quelques jours. Sans compter que, cette fois, il n'y a ni inondation,

ni ouragan. Il neige, c'est tout.

— À croire que les gens ne retiennent jamais la leçon, a riposté Chuck avec agacement. Les systèmes de contrôle sont tous interdépendants, et ce qui se passe n'est pas seulement le résultat de la neige.

— Donc, tu crois que ça va prendre quoi... une semaine ? Même la majeure partie de Long Island...

Chuck s'est arrêté et m'a regardé.

— Ce qui se passe en ce moment, c'est complètement inédit.

— Il faut toujours que tu exagères ! Je te parie que l'électricité sera rétablie d'ici quelques heures.

— Tu as déjà entendu parler du test Aurora ? a-t-il demandé en se remettant en route.

J'ai secoué la tête.

— En 2007, à titre d'exercice, le Laboratoire national de l'Idaho a simulé une cyberattaque, en coopération avec le département de l'Énergie. Ils ont bidouillé un petit programme viral simple comme bonjour, qu'ils ont envoyé par e-mail dans une centrale électrique : un des générateurs s'est autodétruit en réarmant en continu ses disjoncteurs.

— Ça leur en aura valu un neuf.

— Sauf que ce n'est pas le genre de générateur que tu trouves au Walmart. Ceux-là font plusieurs étages, ils pèsent des centaines de tonnes, et il faut des mois pour les construire.

— Ils n'ont pas trouvé comment régler le problème ?

— Pas vraiment. La plupart de ces équipements sont des systèmes hérités, qui datent d'avant Internet. Tu ne peux pas remplacer juste un élément.

— S'ils datent d'avant Internet, ne devraient-ils pas être immunisés contre les virus informatiques ?

— Ils l'étaient mais, pour faire des économies, quelqu'un a eu la brillante idée de tous les relier à un centre de contrôle électronique – exactement comme dans notre immeuble. Alors oui, on a fait des économies, sauf que maintenant, ils peuvent se faire attaquer via Internet. Et il y a pire.

Le chasse-neige était arrivé à notre niveau ; nous nous sommes rabattus en hauteur sur la congère, le temps qu'il nous dépasse en grondant. Une petite lumière illuminait l'intérieur de la cabine et, à travers la vitre striée de filets de neige fondue, j'ai distingué le conducteur. Il portait un masque et j'ai eu le temps d'apercevoir une photo fixée au tableau de bord. Je me suis imaginé que c'était un portrait de sa femme et de ses enfants, qu'il n'avait pas pu rejoindre, parce qu'il devait sillonner interminablement ces canyons glacés.

— Comment ça, *pire* ?

— Aux États-Unis, on ne fabrique plus ce type de générateurs.

— Qui en fabrique, alors ?

— Devine, a répondu Chuck après un silence.

Je commençais à entrevoir où cette conversation allait nous mener.

— Les Chinois ?

— Gagné.

— Ce qui signifie qu'ils pourraient les détraquer à distance, et qu'on serait dans l'incapacité de trouver les pièces pour les réparer ?

— Qui te dit qu'ils ne les ont pas *déjà* détraqués ? Que nous allons rester sans électricité pendant des mois, des années ? Et le pire de tout...

Cette fois, je n'ai pas pu retenir un soupir.

— ... le pire de tout, c'est que des menaces de ce type pèsent plus ou moins sur tous les systèmes de gestion – traitement et distribution de l'eau, barrages, réacteurs nucléaires, transports et expéditions, nourriture, services de secours, ou administratifs... Même l'armée est concernée. Cite-moi un truc qui n'est pas relié à Internet et qui n'utilise pas de composants chinois ?

— Ils sont dans le même cas que nous, non ? Je veux dire – s'ils nous attaquent, on va forcément riposter. La cybernétique a aussi valeur de dissuasion.

— Non, ils ont moins à craindre que nous. Nous sommes le pays le plus connecté au monde. Toutes nos infrastructures sont accessibles par Internet. En Chine, beaucoup de centrales électriques et de systèmes hydrauliques fonctionnent encore avec des interrupteurs et des leviers. Et si nous, on considère que l'accès à Internet relève d'une liberté fondamentale, d'autres pays ont une vision différente. Ils censurent le web, le contrôlent. En cas de cyberattaque à grande échelle, les Chinois sont bien moins exposés que nous, qui sommes vulnérables sur tous les fronts.

— Mais à la moindre attaque, on irait les bombarder direct, non ?

— Ce n'est pas si simple. Comment t'y prends-tu pour identifier l'agresseur ? La moitié de la planète, pour une raison ou pour une autre, a une dent contre les États-Unis. On ne peut pas se mettre à lâcher des bombes tous azimuts.

— C'est pourtant ce qu'on a fait jusqu'à présent, non ?

Chuck a éclaté de rire.

— J'adore que tu gardes ton sens de l'humour.

Parvenus au croisement avec la 31^e Rue, il ne nous restait plus qu'à longer le bloc pour atteindre l'accès situé à l'arrière de Penn Station. Mais c'était plus simple à dire qu'à faire car nous devions avancer bras en croix et ventre collé à la façade latérale de la monumentale Poste centrale, en nous agrippant tant bien que mal à l'enfilade de portes des aires de chargement puis, plus loin, au muret qui surplombait une sorte de douve. La guérite des agents de sécurité, à mi-distance, était déserte, mais plusieurs des fenêtres du bâtiment étaient éclairées.

La flèche de l'Empire State Building étendait son ombre menaçante au-dessus du Madison Square Garden.

Une fois escaladée la congère qui bordait la Huitième Avenue, nous avons eu un premier aperçu de la situation, et mon cœur a chaviré. Des gens, par centaines, étaient massés devant l'entrée de Penn Station et du Madison

Square Garden, et on apercevait, au loin, d'autres files d'attente qui s'allongeaient sur la 31^e Rue.

— Mon Dieu ! Ils sont déjà si nombreux ?

— Nous sommes bien là, nous aussi, a observé Chuck. Les gens ont peur, ils veulent savoir ce qui se passe.

Nous avons glissé au bas de la congère pour nous attaquer à sa jumelle, de l'autre côté de l'avenue. En nous faufilant dans la foule, pressée en petits groupes denses, nous avons surpris des bribes de conversations. Il était question de guerre, de bombardements. La garde nationale tenait les différentes entrées du complexe de bâtiments, et tentait de remettre un peu d'ordre dans le chaos. Une autre file d'attente serpentait le long de l'avenue, sous un échafaudage, à l'abri sous des bâches en plastique qui avaient été déployées en hâte pour protéger du vent. Des volontaires distribuaient des couvertures grises marquées du logo de la Croix-Rouge.

Aux abords immédiats de l'entrée la plus proche de nous, des cris et des pleurs montaient d'une foule désordonnée, et visiblement en colère. Tous exigeaient de pénétrer. Les gardes tenaient bon, et secouaient la tête en montrant l'extrémité de la file d'attente, qui s'allongeait à vue d'œil. Après avoir observé la scène pendant un petit moment depuis la périphérie, Chuck s'est avancé vers un garde.

— Désolé, monsieur, vous devez repartir en bout de queue, a crié le jeune garde en avançant une main, et en nous indiquant, de l'autre, l'avenue.

— Nous ne voulons pas entrer, a annoncé Chuck, d'une voix puissante. Est-ce que nous sommes en guerre ?

— Non, monsieur, nous ne sommes pas en guerre.

— Donc, nous ne bombardons personne ?

— Non, pas à ma connaissance, monsieur.

— Me le diriez-vous, si c'était le cas ?

Le garde a soupiré et contemplé la foule alentour.

— Tout ce que je sais, c'est que les secours sont en route, que l'électricité devrait revenir bientôt. Vous devez rentrer chez vous, et rester au chaud et en sécurité. *Monsieur*, a-t-il ajouté avec autorité, en regardant Chuck dans les yeux.

Mon ami s'est tout de même approché de quelques pas et le garde s'est raidi, la main crispée sur son M16.

— Votre masque, monsieur, a-t-il dit en désignant d'un mouvement de tête une pancarte de mise en garde contre la grippe aviaire.

— Excusez-moi, a marmonné Chuck, et il a sorti deux masques de son sac. Donc, cette alerte à la grippe aviaire est bien réelle ?

— Oui, monsieur.

— Mais vous n'en savez pas beaucoup plus que moi, n'est-ce pas ?

Les épaules du garde se sont affaissées.

— Rentrez chez vous, vous mettre au chaud et à l'abri, monsieur. Et s'il vous plaît, reculez.

— Il n'y a personne, à l'intérieur, qui pourrait m'en apprendre un peu plus ?

Le jeune garde a fait non de la tête, mais son expression s'est radoucie.

— Vous pouvez faire la queue, si vous voulez, mais à l'intérieur, c'est la panique.

Ce gamin semblait déjà avoir son compte.

— Merci. Je parie que vous préféreriez être avec les vôtres, a observé Chuck avec sympathie.

Le garde a battu des paupières et regardé le ciel.

— C'est sûr. Je prie Dieu pour que tout aille bien pour eux.

— Comment vous ont-ils convoqués ? Les téléphones ne marchent plus, Internet non plus...

— J'étais déjà en service. Quand les ordres sont arrivés, nous n'avons pas pu rameuter grand monde. Et pour la coordination, c'est l'enfer – on a une radio terrestre, et c'est à peu près tout.

— Selon vous, si on revient demain, il y aura des nouvelles ?

— Vous pouvez toujours essayer, monsieur.

— Avez-vous entendu parler de voyageurs qui auraient été rapatriés de l'aéroport de Newark ? ai-je demandé.

Le garde a tourné la tête vers moi et au même moment, dans mon dos, un mouvement de foule m'a poussé vers lui. Ses traits se sont durcis et il nous a repoussés avec son M16.

— Reculez ! a-t-il hurlé, tout en me regardant et en secouant la tête. Reculez, bon sang !

Chuck m'a tiré par le bras.

— Viens, je crois qu'il est temps de partir.

15 h 40

— C'est lequel ?

— Le noir, sur le cinquième plateau.

— Celui-là ? ai-je demandé, un doigt dressé en l'air.

La lumière déclinait et la neige tombait plus dru ; il y avait de nouveau du blizzard dans l'air. Au retour de Penn Station, nous avons décidé de pousser tant bien que mal jusqu'à Meatpacking, où se trouvait le garage de Chuck. Nous avons cheminé le long de rues quasi désertes, sauf lorsque nous étions passés devant l'hôtel Gansevoort, sur la Neuvième Avenue.

Une foule impressionnante était massée devant le bâtiment, encore illuminé comme un sapin de Noël, et exigeait à cor et à cri de se réfugier dans l'hôtel de luxe. Une armada d'imposants cerbères lui tenait tête. Tout le monde hurlait. Nous avons poursuivi notre route en rasant les murs.

— Non, l'autre – à côté, a précisé Chuck tandis que je plissais les paupières.

— Waouh ! C'est un très beau 4×4. Dommage qu'il soit perché à quinze mètres du sol.

Ce garage à voitures vertical, à l'angle de Gansevoort et de la Douzième Avenue, offrait un accès direct à la voie rapide du West Side. Une situation géographique idéale pour s'échapper vite fait bien fait de New York – quand il y avait moyen de ramener le véhicule sur la terre ferme.

Chuck a lâché un juron.

— Je leur avais pourtant demandé de le descendre au premier niveau, a-t-il râlé.

Le parking, ouvert aux quatre vents, se composait d'un ensemble d'étroites plates-formes superposées et reliées, de part et d'autre, à un mât métallique. Chacune était conçue pour accueillir un seul véhicule ; pour l'extraire, les opérateurs devaient lever ou abaisser chaque plate-forme en actionnant les vérins hydrauliques. Le système était ingénieux mais, naturellement, avait besoin d'électricité pour fonctionner.

— C'est râpé, personne ne va venir, maintenant. Et si on essayait d'en trouver un garé dans une rue ? Ou même n'importe quel type de bagnole. On casse le neiman, et on démarre avec les fils.

— Impossible. Avec toute cette neige, sans parler du verglas, on a besoin de *mon* 4x4. C'est le seul qui peut nous sortir d'ici, a asséné Chuck en contemplant d'un air énamouré son Land Rover, réplique d'un véhicule militaire.

— C'est une belle bête, ai-je concédé. Mais même si on parvenait à la descendre, tu crois qu'elle pourrait franchir cette congère ?

Un mur de neige verglacée de plus de deux mètres barrait l'accès à la Douzième Avenue. C'était le seul obstacle à surmonter pour accéder à la voie rapide – mais il était de taille.

— En insistant un peu, oui, sans doute. Enfin avant ça... à supposer qu'on puisse grimper jusqu'à la plate-forme, on ne pourrait pas le précipiter de là-haut. Même le Wolf ne survivrait pas à une chute pareille.

— On ferait mieux d'y aller, non ? ai-je lancé – la température avait chuté et je grelottais. On va réfléchir à une solution. La bonne nouvelle, c'est que personne ne l'a volé.

Chuck s'est arraché à regret à la contemplation de son 4x4 et nous avons rebroussé chemin.

Avec la tombée de la nuit, la foule qui assiégeait l'hôtel Gansevoort s'était clairsemée. Sur notre passage, quelques irréductibles nous ont dévisagés avec beaucoup d'insistance, visiblement intéressés par nos sacs à dos. Chuck a glissé la main dans la poche de sa parka, pour agripper son .38 et il a toisé les curieux. L'affaire en est restée là et nous avons poursuivi notre route. En longeant la façade de l'Apple Store tout proche, nous avons constaté que ses vitrines avaient été fracassées, et que la neige avait pénétré à l'intérieur.

— Drôle de moment pour décider qu'on a besoin d'un nouvel iPad, ai-je plaisanté mais, la seconde d'après, un détail m'a fait froncer les sourcils. Dis donc, il y a vachement de neige...

On marchait pourtant au milieu de la chaussée. Jusque-là, sur les différentes avenues que nous avions arpentées, nous avions croisé des chasse-neige en action, et la neige nous arrivait à peine aux chevilles. Alors qu'à présent, à chaque pas, on s'enfonçait jusqu'à mi-mollet.

J'ai cherché à distinguer dans l'obscurité naissante les phares d'un engin – en vain.

— S'ils ont arrêté de déblayer les grandes artères, c'est que les services municipaux doivent être totalement à la ramasse, a grommelé Chuck. Ça ne va pas être beau à voir.

— Peut-être qu'il s'agit d'un simple ralentissement...

— Peut-être, a concédé Chuck, sans une once de conviction. Et par simple précaution, je te propose d'aller récupérer tout ce que nous pourrons dans les cuisines de mes restaurants, avant que d'autres ne s'en chargent à notre place.

Nous avons fait un crochet pour gagner celui de ses établissements qui se trouvait le plus près de chez nous. Nous avons rempli nos sacs à dos au maximum de leur capacité, et lorsque nous sommes ressortis, il faisait presque nuit noire.

Pendant que nous crapahutons en direction de notre rue, je m'inquiétais. Et si la serrure de notre porte de service avait gelé ? Si nous restions bloqués dehors ? *On pourrait mourir de froid.* J'ai accéléré le pas.

Lorsque Chuck a glissé la clé dans la serrure, j'étais complètement transi. Sans qu'il ait besoin de la tourner, la porte s'est ouverte.

— Qu'est-ce que je suis content de vous voir, les gars ! s'est exclamé Tony avec un immense sourire un rien béat.

— Pas autant que nous !

Le hall d'entrée était aussi obscur qu'un puits de mine. Sans nos lampes frontales, on n'y aurait rien vu. Nous avons demandé à Tony pourquoi il restait assis dans le noir total.

— Pour ne pas attirer l'attention, a-t-il répondu, et nous n'avons pas cherché à en savoir davantage.

Il nous a conseillé de monter sans l'attendre, car les filles étaient malades d'inquiétude, tandis qu'il restait derrière pour tout verrouiller et éponger les flaques de neige dans le hall. Nous nous sommes élancés dans les escaliers d'une humeur joyeuse, retirant parkas, bonnets et gants. Je savourais la tiédeur, quoique toute relative, qui régnait à l'intérieur et je me réjouissais à la perspective d'un repas chaud, d'un café et d'un lit douillet. Nous avons marqué une pause sur le palier du sixième étage pour reprendre notre souffle, puis j'ai ouvert la porte. Comme je m'attendais à ce que Luke arrive en courant à ma rencontre, j'ai bondi dans le couloir comme un diable sortant de sa boîte pour le surprendre.

Je me suis retrouvé nez à nez avec quantité de visages inconnus, aux expressions paniquées.

Il y avait un gros bonhomme, visiblement un sans-abri, vautré sur le

canapé devant ma porte, une femme accompagnée de deux jeunes enfants, tous recroquevillés sur le canapé des Borodin, et une bonne dizaine d'autres personnes que je n'avais jamais vues de ma vie.

Un jeune homme, emmitouflé dans une des luxueuses couettes de Richard, s'est levé et s'est avancé vers moi, main tendue. Chuck m'a bousculé pour braquer son .38 droit sur le visage du gamin.

— Qu'avez-vous fait à Susie et à Lauren ?

Le garçon a levé les mains en l'air et gesticulé en direction de l'appartement de Chuck.

— Tout va bien. Elles sont là, dedans.

Des pas précipités ont résonné dans la cage d'escalier puis on a entendu Tony qui s'époumonait :

— Attendez ! Attendez ! J'ai oublié de vous dire un truc.

Chuck tenait toujours le jeune homme en joue lorsque notre portier a déboulé dans le couloir, soufflant comme un bœuf. Il s'est avancé vers Chuck et l'a obligé à baisser son arme.

— C'est moi qui les ai laissés entrer.

— Quoi ? a explosé Chuck. Tony, ce n'est pas à vous de décider...

— C'est moi qui ai pris la décision, a crié Susie en émergeant de chez elle, et elle a accouru pour serrer son mari dans ses bras.

Lauren est apparue à son tour, avec Luke, et elle s'est précipitée vers moi.

— Je croyais qu'il t'était arrivé quelque chose, m'a-t-elle chuchoté au creux de l'oreille entre deux sanglots de joie.

— Tout va bien, ma chérie, tout va bien.

Elle a inspiré et s'est écartée, et je me suis penché pour embrasser Luke, qui s'était cramponné à une de mes jambes.

— C'est bon ? a demandé le gamin, sans oser encore baisser les mains.

— Je suppose, a maugréé Chuck en rangeant son arme. Comment tu t'appelles ?

— Damon, a répondu le garçon en me tendant à nouveau la main. Damon Indigo.

Cinquième jour – 27 décembre

9 h 00

Du soleil entrait par la fenêtre. C'était le matin, mais je n'avais aucune idée de l'heure. La batterie de mon téléphone était à plat, et je ne portais plus de montre-bracelet depuis des lustres.

Et soudain, j'ai pris conscience de ce qui, derrière la vitre, s'offrait à mes yeux : un grand ciel uniformément bleu.

Lauren était encore recroquevillée sous les couvertures ; je me suis étiré par-dessus Luke, qui dormait entre nous deux, pour l'embrasser sur la joue, et j'en ai profité pour tenter de dégager mon bras, coincé sous sa tête. Elle a protesté d'une voix ensommeillée.

— Pardon, ma chérie, je dois me lever, ai-je chuchoté.

Elle a pincé les lèvres mais m'a libéré, et je me suis glissé hors du lit, avant de border ma petite famille. En frissonnant, j'ai enfilé mon jean glacé et raide, un pull, et j'ai quitté à pas de loup la chambre d'amis de Chuck – qui était désormais devenue notre chambre.

Les petits radiateurs électriques, alimentés par le générateur, derrière la fenêtre du salon, peinaient à nous protéger du froid. Bon, qu'importe ! Ce grand ciel bleu – c'était magnifique.

J'ai pris un verre dans le placard, et j'ai ouvert le robinet de l'évier.

Qui est resté sec.

J'ai froncé les sourcils, j'ai fermé le robinet, je l'ai rouvert – rien. J'ai essayé d'ouvrir l'eau chaude. Toujours rien.

La porte de l'appartement s'est entrebâillée, laissant pénétrer le son d'une radio dans le couloir, et Chuck est apparu. Sans doute m'avait-il vu jouer avec le robinet.

— Il n'y a plus d'eau, a-t-il confirmé en se déchargeant de deux bonbonnes de quinze litres chacune. Au robinet, du moins.

— Tu ne dors donc jamais ?

Ma question l'a fait rire.

— Quand je me suis levé, à 5 heures, l'eau était déjà coupée. Je ne sais pas si c'est un problème de pression du côté du réseau de distribution, ou si ça vient de nos canalisations, ou si les conduites municipales sont hors service, mais une chose est sûre...

— Quoi donc ?

— Dehors, on se croirait au pôle Nord, il fait dans les – 23°, et il y a un vent d'enfer. Le beau temps a ramené le froid. Je préférerais la neige.

— Tu crois qu'on peut réparer l'alimentation d'eau ?

— J'en doute.

— Tu veux que je t'aide à remonter des bonbonnes ?

— Je ne pense pas...

J'ai attendu la suite car je voyais bien qu'il avait une mauvaise nouvelle pour moi.

— On a besoin d'essence pour le générateur.

J'ai poussé un gémissement.

— Et Richard ? Et tous ces gens, là, dans le couloir ?

— Hier soir, j'ai demandé à Richard de s'en charger, et on a vu le résultat – une catastrophe. Pour ce genre de truc, il est nul. Vas-y avec le gamin.

— Le gamin ?

— Hé, Damon ! a trompété Chuck dans le couloir.

— Oui ? a répondu une voix au loin.

— Trouve-toi des vêtements de ski. Mike et toi partez en mission, a annoncé Chuck avant de me lancer un grand sourire. Et vous remplissez *deux* jerrycans de quinze litres, d'accord ?

*

— Indigo – c'est de quelle origine, ce nom ?

Je m'étais accroupi à l'abri du vent et laissais Damon faire tout le boulot. Pendant que nous marchions, il n'avait pas desserré les dents, le regard comme perdu dans le vague. Quand je lui avais demandé de creuser pour dégager la première voiture, il s'était contenté d'acquiescer d'un signe et, toujours sans un mot, il avait commencé à pelleter méthodiquement.

— Ma famille est de Louisiane. Elle cultivait autrefois ces plantes. Le nom nous est resté.

Ce gamin n'avait pas un physique d'Afro-Américain, mais cela dit, il n'était pas non plus de type caucasien – des cheveux bruns coupés court, et des traits exotiques, presque asiatiques. Ce qu'on remarquait avant tout chez lui, ou qui du moins surprenait le plus, c'était le gros pendentif en cristal qui se balançait au bout d'une chaîne en or à son cou.

— L'indigo, c'est du poison, non ? ai-je demandé, déterminé à faire la conversation.

Nous nous trouvions sur la 24^e Rue, sur le trottoir opposé au nôtre, à quelques immeubles de chez nous. Notre bande avait déjà siphonné la plupart des voitures les plus proches.

— Oui, il paraît, a répondu le gamin en continuant à creuser.

En contemplant la rue, j'ai songé aux millions de gens qui se retrouvaient, comme nous, prisonniers de ce désert glacé. New York avait pris

des airs de ville fantôme et, pourtant, il me semblait sentir la présence de cette multitude, calfeutrée, recroquevillée à l'intérieur de ces immenses monolithes gris qui s'étiraient presque à perte de vue.

J'entendais un sifflement omniprésent, et j'ai craint qu'il ne s'agisse d'une fuite d'essence, jusqu'à ce que je comprenne : ce n'était que le crissement des petites particules de glace que le vent poussait sur les surfaces enneigées.

— Comment avez-vous eu l'idée de venir frapper à la porte de notre immeuble ?

Le gamin a tendu le doigt vers nos fenêtres, au sixième.

— Il n'y avait pas beaucoup d'autres lumières, dans le coin. Si j'avais été seul, je ne l'aurais jamais fait, mais cette famille avait besoin d'un abri.

Il parlait de la mère et de ses deux enfants en bas âge. Nous avons accepté de les héberger pour la nuit, sur un canapé, dans le couloir. Ils paraissaient à bout de forces.

— Vous n'êtes donc pas ensemble ?

Le garçon a secoué la tête.

— Non. Ils étaient juste dans le train, avec moi.

— Quel train ?

Il a planté la pelle dans la neige et s'est penché pour dégager la pellicule de glace qui recouvrait encore le clapet du réservoir. Puis il a donné un petit coup sec, et le clapet s'est ouvert.

— Celui qui a déraillé.

— Oh, mon Dieu ! Tu étais dans ce train ? Tu as été blessé ?

Il a fermé les yeux, et son dos s'est voûté.

— Non, je... On peut parler d'autre chose ? a-t-il lancé en soulevant un des jerrycans. (Il m'a dévisagé, et le ciel s'est réfléchi dans ses yeux bleus très clairs.) Vous n'avez pas un générateur de secours, dans votre immeuble ?

— Si, mais on n'a pas réussi à le démarrer. Pourquoi ? Tu penses pouvoir le faire marcher ?

— Je ne sais pas si ça servirait à grand-chose. Je doute qu'il soit assez puissant pour alimenter le chauffage central.

— Pourquoi cette question, alors ?

— Parce que Chuck a dit que son générateur fonctionnait à l'essence *et* au mazout, a répondu Damon en se dressant sur un genou. Vous avez vérifié le niveau de carburant dans la cuve qui alimente le générateur ?

Une rafale de vent a sifflé autour de nous.

— Non, ai-je répondu en riant. Nous n'y avons pas pensé.

Moins de cinq minutes plus tard, nous étions au sous-sol, en train d'écouter le bruit des gouttes résonner à l'intérieur du second jerrycan. Il faisait froid, mais bien moins que dehors. Et nous n'avions même pas eu besoin de siphonner puisque la cuve était équipée d'une vanne de décharge.

— Sept cent cinquante litres ! ai-je jubilé en lisant les informations techniques placardées sur le flanc de la cuve. On a de quoi alimenter notre

petit générateur pendant des semaines !

Damon a refermé la vanne, revissé le bouchon du jerrycan et m'a souri. J'avais très envie de le cuisiner sur cette histoire de déraillement de train, mais il paraissait encore sous le choc.

— Il faut que tu me promettes une chose, ai-je chuchoté même si nous étions seuls. Ceci est notre petit secret. *La cuve*, ai-je clarifié en le voyant froncer les sourcils. N'en parle à personne d'autre. On se portera volontaire pour les corvées d'essence, et quand tout le monde nous croira en train de siphonner des réservoirs dans la rue, dans la neige et le froid, on pourra rester ici et bavarder un peu. Qu'en penses-tu ?

Il a éclaté de rire.

— Si tu veux. Mais tu ne crois pas qu'ils vont remarquer qu'on rapporte du mazout à la place de l'essence ?

Il était malin, ce gosse.

— Mis à part Chuck, non, personne ne fera la différence.

Damon a hoché la tête et contemplé ses pieds.

— Ça te dirait qu'on commence à bavarder tout de suite ?

— Non, je ne crois pas.

— Allez ! Raconte-moi ce qui s'est passé.

15 h 45

— Je ne pourrais pas monter ?

J'étudiais attentivement la moquette pour éviter son regard.

— Nous sommes déjà plus nombreux que nous ne pouvons nous le permettre, a répondu Chuck à ma place.

L'occupante du 315, Rebecca, avait une peur bleue de rester chez elle. À son étage, tous les autres appartements étaient maintenant vides.

Elle était emmitouflée dans une doudoune en tissu noir brillant, et ourlée de fausse fourrure. À contre-jour, les quelques cheveux blonds qui dépassaient de la capuche serrée autour de son visage au teint très pâle évoquaient un halo éthéré.

Bon, au moins, elle ne souffrait pas du froid. À la voir tripoter nerveusement le chambranle de sa main gantée, j'ai eu pitié.

— Ce n'est pas prudent de rester seule ici, ai-je convenu, en l'imaginant, la nuit, isolée dans le noir glacial. Montez boire un café bien chaud, et ensuite, on vous accompagnera au Javits – d'accord ?

— Merci ! Merci infiniment ! (Elle semblait sur le point d'éclater en larmes.) Savez-vous ce que je dois emporter ?

— Autant de vêtements chauds que vous le pourrez, a répondu Chuck en me lançant un regard dépité. Mais ne vous chargez pas trop. Vous devez être capable de porter votre sac.

Quatre stations de radio continuaient à émettre, et celle qui relayait les instructions des secours d'urgence à l'intention des habitants de Midtown avait annoncé que le Javits Center, entre les 34^e et 39^e Rues, avait été

transformé en plate-forme d'évacuation pour l'ouest de Manhattan.

— Pouvez-vous vous emprunter des couvertures, ou des vêtements chauds ? ai-je demandé.

— Je vous apporte tout ce que j'ai, a promis Rebecca.

— Et aussi toute la nourriture dont vous n'aurez pas besoin, ai-je ajouté.

Sitôt qu'elle a eu refermé sa porte, nous nous sommes retrouvés dans le noir total, puisque les couloirs étaient dépourvus de fenêtres. Seules brillaient les deux veilleuses de secours, au-dessus des ascenseurs et de la porte de la cage d'escalier. On se serait cru dans une grotte.

Chuck et moi avions décidé de faire du porte-à-porte pour recenser, à chaque étage, les personnes encore présentes dans l'immeuble – et « connaître les positions » de chacun, selon l'expression de mon ami. Nous n'avions pas trouvé grand monde. Cette ronde m'a rappelé celle que j'avais faite pour inviter nos voisins au barbecue de Thanksgiving – à peine quelques semaines plus tôt, mais dans ce qui semblait être une autre vie.

— Ça nous fait un total de cinquante-six personnes, a résumé Chuck en ouvrant la porte de la cage d'escalier. Dont la moitié environ est à notre étage.

— Combien de temps crois-tu que la bande du deuxième étage va tenir ? ai-je demandé tandis que nous commencions à remonter.

Neuf personnes s'étaient réunies dans l'appartement 212, et avaient bricolé avec les moyens du bord un petit générateur. Ils s'étaient organisés, à une échelle plus modeste, comme notre groupe du sixième, mais ils n'étaient pas aussi bien équipés.

— Pas la moindre idée, a répondu Chuck en haussant les épaules.

À force d'accueillir des transfuges des étages inférieurs, le sixième se transformait progressivement en centre de secours. Richard continuait à m'impressionner. Il avait réussi à sortir et à dégoter un poêle à mazout, avec une réserve de carburant. Il avait aussi rapporté tout un chargement de provisions.

Avec de l'argent, il y avait donc toujours moyen de se procurer l'essentiel – du moins jusqu'à nouvel ordre.

— L'eau est coupée dans tout Manhattan ? ai-je demandé, mais c'était une question rhétorique puisque nous avions entendu à la radio que toute la ville était privée d'eau.

— En situation de survie, par ordre d'importance, il y a la chaleur, l'eau et la nourriture, m'a expliqué Chuck. On peut survivre des semaines, voire des mois, sans nourriture, mais seulement deux jours sans eau, et on peut mourir de froid en quelques heures à peine. Nous devons rester au chaud, et trouver trois litres d'eau, par jour et par personne.

Nous grimpions l'escalier d'un pas lourd, notre ascension résonnait dans la cage d'escalier. La température y était quasiment la même qu'à l'extérieur et, à chacune de nos respirations laborieuses, nous exhalions un panache de buée. Chuck avait glissé son bras en écharpe pour protéger sa main blessée et, de l'autre, il s'accrochait à la rampe pour se hisser, une marche après l'autre.

— Il y a plus d'un mètre de neige, dehors. Je doute qu'on manque d'eau.

— Détrompe-toi. Les explorateurs de l'Arctique ont souffert de la soif autant que ceux du Sahara. Il faut d'abord faire fondre la neige, et ça, ça te pompe de l'énergie. Si tu la croques, ça fait baisser la température de ton corps, ce qui te donne des crampes, qui peuvent être fatales. La diarrhée et la déshydratation sont des ennemis, tout autant que le froid.

J'ai gravi péniblement quelques marches de plus.

Sans même parler de s'hydrater, comment allons-nous faire pour rester propres et conserver des installations sanitaires en bon état de marche ?

Je continuais à culpabiliser d'avoir obligé Chuck à rester ici pour nous.

— Tu ne crois pas qu'on devrait partir nous aussi ? Emmener tout le monde dans un centre d'évacuation ?

Si nos voisins de palier, auxquels s'ajoutaient désormais les réfugiés, étaient encore là, c'était uniquement parce que nous-mêmes étions restés, que nous avons un générateur, et du chauffage. Peut-être étions-nous en train de commettre une erreur épouvantable.

D'autant que nous n'avions pas, en tout état de cause, assez de stock pour nourrir trente personnes pendant bien longtemps. Cela m'a frappé de m'apercevoir que, dans mon esprit, les gens qui avaient débarqué à notre étage étaient devenus des « réfugiés ».

— Luke n'est pas encore assez bien remis pour voyager, et Ellarose est trop petite pour supporter tout ça. Selon moi, les centres d'évacuation vont tourner au désastre. Si nous partons, nous perdrons ce qu'on a ici. Et si jamais on se retrouve coincés dehors... Là, on sera vraiment dans la panade.

Nous avons poursuivi notre ascension ; je me suis concentré sur le rythme méthodique de nos bottes. Au cours des deux derniers jours, je devais avoir grimpé ces escaliers une bonne vingtaine de fois. *Voilà ce qu'il faut, pour me mettre à la gym.* En dépit de tout, j'ai souri.

Parvenus au sixième étage, avant d'ouvrir la porte palière, Chuck s'est retourné vers moi.

— On est là-dedans jusqu'au cou, Mike, et il faut faire en sorte que ça marche, quoi qu'il arrive. Est-ce que je peux compter sur toi ?

J'ai inspiré profondément et hoché la tête.

— Tu peux.

Alors que Chuck tendait la main vers la poignée, la porte s'est ouverte à la volée, manquant de l'assommer et de le faire basculer à la renverse.

— Nom de Dieu ! a-t-il éructé. Vous ne pouvez pas faire attention !

Tony est apparu, tout essoufflé.

— Je pars à la clinique presbytérienne. Ils demandent des volontaires, à la radio.

Chuck et moi l'avons regardé, sans comprendre.

— Il y a des malades en train de mourir.

— Continuez simplement à oxygéner.

Dans la cage d'escalier de l'hôpital, la scène qui se déroulait était droit sortie d'un cauchemar. Sous le faible éclairage des veilleuses de secours, on distinguait des civières, des corps inertes, intubés, et toute une forêt oscillante de goutte-à-goutte, de poches de sang, de supports métalliques. Dans les escaliers, c'était un ballet frénétique de faisceaux de frontales et de lampes torches, une bousculade effroyable, entrecoupée d'ordres et de cris.

Pris dans cette débandade, je bataillais pour avancer tout en maintenant la coque d'un respirateur sur le nez et la bouche d'un nouveau-né. Toutes les cinq secondes, je devais, d'une pression, lui délivrer de l'oxygène. Le bébé était un prématuré, né cinq semaines avant terme la nuit précédente.

Où est le père ? Qu'est-il arrivé à la mère ?

Le bébé se trouvait dans les bras d'une infirmière, et je dévalais l'escalier à ses côtés. Sitôt arrivés au rez-de-chaussée, nous avons foncé vers l'entrée principale.

— Où l'emmenez-vous ?

— Je n'en sais rien, a lancé l'infirmière sans me regarder. On nous a dit qu'au Madison Square Garden, ils ont du courant.

Le sas de l'entrée principale était obstrué par un chariot que deux soignants tentaient de manœuvrer vers l'extérieur. Le patient, un vieux monsieur avec ses bras croisés sur sa poitrine, m'a regardé et a essayé de parler. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait.

Un officier du NYPD a surgi à mes côtés et m'a pris le respirateur des mains.

— C'est bon, monsieur, je m'en occupe !

L'hôpital, par chance, se trouvait à deux pas de la Sixième Avenue, une des rares grandes artères que les chasse-neige continuaient à dégager. Depuis le perron, à travers un passage creusé dans l'imposante congère bordant l'avenue, j'ai aperçu quelques voitures de police, des ambulances et une poignée de véhicules civils.

Tandis que l'infirmière et le policier poursuivaient leur chemin, je suis resté sans trop savoir quoi faire, pris en étau dans un flot continu de gens qui entraient, sortaient. Puis j'ai remarqué que l'infirmière était en manches courtes, et je me suis élancé à sa poursuite tout en retirant ma parka, pour la lui poser sur les épaules. Ensuite je suis vite rentré me réfugier dans le hall, en grelottant.

De tout le temps que nous dévalions l'escalier et que j'avais les yeux rivés sur ce bébé, j'avais pensé à Lauren, un peu comme si ce nouveau-né était le mien. Maintenant, j'étais au bord des larmes, et je cherchais mon souffle.

— Ça va, mon vieux ? a lancé un officier de police.

J'ai inspiré un grand coup et hoché la tête.

— Ils ont besoin de renforts, dehors, pour accompagner les malades à pied jusqu'à Penn Station. Vous pouvez vous en charger ?

J'ignorais si j'en aurais encore la force, mais j'ai tout de même acquiescé.

— Vous n'avez pas de manteau ?

— Je l'ai donné à l'infirmière...

Le policier a pointé du doigt un grand bac à côté des portes.

— Prenez-en un aux objets trouvés et sortez devant la porte. On vous indiquera quoi faire.

Quelques minutes plus tard, je poussais un chariot le long de la Sixième Avenue, vêtu d'un anorak rouge vif décoloré et taché, orné de frou-frou blanc aux poignets. Et comme les gants de ski que Chuck m'avait donnés étaient restés dans les poches de la parka, j'avais dû me rabattre sur une paire de mitaines en laine grise. Je me maudissais de ma générosité impulsive.

L'anorak était un vêtement de femme, trop petit pour moi. La fermeture Éclair avait eu du mal à franchir le cap de l'estomac : cet exploit réussi, j'étais transformé en saucisse rose.

Après le branle-bas de combat de l'hôpital, le calme qui régnait dans la rue paraissait irréel. L'obscurité était presque totale, comme le silence. Seuls les phares des véhicules, qui passaient dans un sens puis dans l'autre pour convoyer des malades, éclairaient la rue par intermittence. En me dépassant, une ambulance a illuminé brièvement la procession fantomatique qui cheminait devant moi – une parade hétéroclite de chariots et de bipèdes qui crapahutaient dans la neige.

Si le froid avait été supportable sur une vingtaine de mètres, passé deux blocs, il était devenu mordant, d'autant que j'avais face à un vent contraire qui soufflait sans discontinuer. J'avais les pieds gourds, et je réchauffais mes joues en pressant contre elles les mitaines en laine rêche. À un moment donné, j'ai retiré l'une d'elles pour tâter une bosse grumeleuse sur ma joue. *Est-ce que c'est une gelure ?*

La chaussée était recouverte d'une croûte de neige tassée et verglacée, et je devais redoubler de vigilance pour éviter que les roues du chariot ne se coincent dans une ornière. Il me fallait en permanence faire marche arrière puis pousser d'un grand coup sec pour pouvoir continuer à avancer.

Je distinguais à peine la femme allongée sur le chariot, emmaillottée telle une momie dans plusieurs couches de couvertures blanc et bleu. Elle était parfaitement réveillée et me regardait, les yeux noyés d'angoisse. Je lui répétais de ne pas s'inquiéter.

Une poche de liquide, reliée à un tube qui disparaissait sous les couvertures, et suspendue à un support sur le côté du lit, n'arrêtait pas de bringuebaler. Je me demandais ce qu'elle contenait, et j'essayais de la stabiliser en maudissant celui ou celle qui ne l'avait pas mieux sécurisée. *Que se passera-t-il, si jamais elle tombe ? Est-ce que ça arrachera la perfusion d'une veine ?*

Le chariot a buté une fois de plus sur un obstacle, manquant de verser de côté. La femme a laissé échapper un petit cri. J'ai mobilisé toutes mes forces

pour le redresser puis, haletant, je suis reparti de l'avant.

Entre deux passages de voitures ou d'ambulances, le paysage alentour s'effaçait, m'enfermant dans un cocon obscur et glacial. Pour voir où diriger mes pas à la lueur de ma frontale, mes yeux devaient faire un effort continu. J'étais comme seul au monde avec cette femme, luttant pour conserver cet équilibre précaire entre la vie et la mort, et nos sorts semblaient intimement liés le temps de ce combat.

Le mince croissant de lune suspendu dans le ciel me faisait penser à la lame d'une faux. Je ne me souvenais même pas avoir déjà aperçu la lune à New York.

Sept blocs sont devenus une éternité.

Ai-je raté le croisement ?

J'ai scruté l'obscurité et distingué des piétons devant moi. Finalement, deux blocs plus loin, j'ai aperçu un fourgon blanc et bleu du NYPD et j'ai agrippé de plus belle les barres glacées du chariot, en poussant comme un forcené. Je ne sentais plus mes mains ni mes pieds, mes jambes se consumaient, et j'étais en nage.

Deux officiers de police sont venus à ma rencontre.

— On va prendre le relais à partir d'ici, a annoncé l'un d'eux en se saisissant des poignées du chariot.

Tandis qu'on la poussait vers la trouée ménagée dans la congère bloquant la 31^e Rue, j'ai entendu la femme dire « Merci ». Je n'avais même plus la force de lui répondre. Plié en deux, à bout de souffle, j'ai juste esquissé un sourire. Puis je me suis redressé, et j'ai commencé à rebrousser chemin dans le noir, en direction de l'hôpital.

2 h 25

— J'aurais aimé pouvoir vous offrir davantage, a déploré le sergent Williams.

— Je vous en prie, c'est déjà très bien. Merci infiniment, l'ai-je rassuré en savourant la chaleur qui irradiait du bol de soupe au creux de mes mains.

Le sang recommençait à affluer et mes doigts étaient parcourus d'élancements ; mes pieds, eux, étaient toujours complètement gourds. Un peu plus tôt, j'étais allé inspecter mon visage aux toilettes. La peau était rouge, irritée, mais sans trace de gelures – rien, du moins, qui ressemblait à l'idée que je me faisais des gelures.

J'ai continué à longer le comptoir de la cafétéria. Il ne restait plus grand-chose – des biscuits, des sachets de chips. J'ai pris un beignet rassis, et une petite portion de beurre.

Le NYPD avait investi le premier étage de la tour de bureaux qui flanquait Penn Station et le Madison Square Garden, et cette caserne improvisée avait des airs de ruche. J'avais effectué plusieurs allers-retours pour évacuer des malades et, comprenant que je serais bientôt à bout de forces, le sergent Williams m'avait obligé à lever le pied, et invité à rejoindre

leur mess.

Personne n'avait sourcillé en me voyant débarquer dans ma parka rose à frou-frou. On était tous bien trop épuisés.

J'ai passé en revue les visages alentour, mais je n'en ai reconnu aucun. J'avais rallié l'hôpital avec Tony et Damon – Chuck, handicapé par sa main cassée, était resté avec les filles – mais dans la confusion, j'avais vite perdu leur trace. Quant à Richard, il s'était opportunément volatilisé lorsque nous avions annoncé que nous partions donner un coup de main.

Pendant les manœuvres d'évacuation, tout le monde portait des masques, ce qui n'était pas le cas à la cafétéria. Soit la police savait quelque chose que la population ignorait, soit ils avaient renoncé.

Le sergent Williams a indiqué deux places libres à une grande table et je suis allé me glisser entre deux officiers du NYPD. J'ai serré quelques mains pendant que le sergent Williams s'installait en face de moi. Il a posé sa casquette et son écharpe par-dessus les parkas entassées sur un coin de table, et j'en ai fait autant avec mon anorak.

— Quel foutu bazar ! s'est lamenté un des officiers en se voûtant au-dessus de son bol de soupe.

— Je me demande ce qui s'est passé, a repris un autre.

— Les Chinois – voilà ce qui s'est passé, a grommelé le premier. J'espère bien qu'on a rasé Pékin. On m'a fait évacuer quelques vieux salauds de Jaunes et je jure devant Dieu que j'étais à deux doigts de les planter sur la congère, pour les laisser crever de froid.

— Ça suffit, est intervenu le sergent Williams. La situation est assez pénible comme ça, inutile d'en rajouter. Personne ne sait encore ce qui se passe, et je ne veux plus entendre ce genre de propos.

— Personne ne sait ce qui se passe ? a répété le policier, incrédule. On est en guerre dans notre propre ville – voilà ce qui se passe !

— Pour chaque fauteur de troubles, il y a cinq autres personnes comme Michael, ici, qui risquent leur vie pour aider, a rétorqué le sergent Williams en me désignant.

— Des *fauteurs de troubles* ? a riposté hargneusement le policier. La belle blague ! Qu'ils aillent tous au diable. J'ai mon compte.

Tout à son élan de colère, le policier s'est levé et est parti s'installer avec son bol de soupe dans un autre coin de la salle. Ses collègues ont fait mine de l'ignorer mais, un par un, n'ont pas tardé à l'imiter.

— Je vous demande d'être indulgent à l'égard de l'officier Romales, a dit le sergent Williams. Nous avons perdu quelques-uns des nôtres aujourd'hui, dans une fusillade... Quelques crétins se sont mis en tête de piller les boutiques de luxe de la Cinquième Avenue – ils étaient tout un gang.

Je me suis penché pour délayer mes bottillons et remuer les orteils. Une intense douleur, comme une brûlure, s'est aussitôt propagée dans tout le pied.

— Vous devriez carrément les enlever, a suggéré le sergent. Il fait chaud ici, et les bottes sont étanches. Si vous les gardez, vos pieds ne pourront pas se

réchauffer.

Il a soupiré et regardé autour de lui.

— Après cette fusillade, sur la Cinquième, il y avait des corps et du sang partout. On ne savait pas quoi faire des victimes, et on ne pouvait pas faire venir d'ambulance, alors on a laissé les corps geler dans la rue. Un cauchemar.

J'ai retiré les bottes et calé un pied sur mon genou pour pétrir mes orteils.

— Je suis désolé de l'apprendre.

Que convenait-il de dire, en pareille circonstance ? Existait-il seulement des paroles adéquates ? J'ai observé un silence respectueux, tout en commençant à pétrir les orteils de l'autre pied.

— De toute façon, toutes les morgues municipales affichent complet, a poursuivi le sergent Williams. Et les hôpitaux eux-mêmes sont en train de se transformer en chambres froides.

Une douleur aiguë a traversé le pied que je massais.

— Que s'est-il passé à la clinique presbytérienne ? ai-je demandé en grimaçant.

— Un joint de la pompe du générateur a lâché pendant qu'ils basculaient d'un réservoir à un autre. La ville compte quatre-vingts hôpitaux, une centaine de cliniques, et tous vont devoir fermer d'ici peu. Cette situation dure depuis bientôt trois jours. Même sans dysfonctionnement des installations, aucun établissement n'a de réserves suffisantes pour alimenter les groupes électrogènes au-delà de cinq jours. Et il n'y a pas de réapprovisionnement de carburant à l'horizon.

Le sergent a trempé un morceau de pain dans sa soupe.

— Mais le pire, c'est l'eau, a-t-il ajouté. Le département de la Protection de l'environnement a décrété la fermeture de deux conduites d'Hillview Reservoir, parce que leur système de repérage des défaillances indiquait un débordement d'eaux usées. Et quand, ensuite, ils se sont aperçus que c'était un pépin sans importance, impossible de rouvrir ces maudites vannes. Les commandes ne répondaient plus. Une manœuvre de génie.

— Il n'y a pas de solution au problème ?

— Si : faire sauter le système de commande. Mais en fait, ça ne résoudra rien. Vu les températures, et en l'absence d'écoulement pendant plusieurs jours, le réseau de canalisations en aval est certainement gelé. Quatre-vingt-dix pour cent de l'alimentation en eau de la ville dépendent d'Hillview Reservoir. D'ici peu, les New-Yorkais en seront réduits à casser de la glace sur l'East River pour boire un bouillon de culture. Huit millions de personnes mourront de soif bien avant de mourir de froid.

J'ai reposé les deux pieds par terre, en dépit de la douleur qui s'est immédiatement propagée le long de mes jambes.

— Et où est la grosse cavalerie ?

— L'Agence fédérale des situations d'urgence ? (Le sergent a éclaté de rire, mais s'est très vite repris.) Les malheureux font ce qu'ils peuvent mais ils

n'ont aucun plan pour secourir soixante millions de personnes. Vu que tous les réseaux de communication sont interrompus, ils ne peuvent même pas rameuter leurs troupes, ni demander du matériel. Boston est dans la même mouise que nous. Là-bas, ils ont eu droit en prime à plusieurs tempêtes de neige, comme d'ailleurs Hartford, Philadelphie et Baltimore.

— Je croyais que le Président avait demandé l'intervention de l'armée...

Une fois de plus, le sergent Williams a lâché un rire sans joie.

— À Washington, ils sont logés à la même enseigne, fiston. On est sans nouvelles d'eux depuis deux jours – à croire qu'ils ont été aspirés dans un trou noir. Depuis ces alertes à la grippe aviaire, c'est le chaos généralisé dans tout le pays. Du moins d'après ce qu'on a pu entendre, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Mais nos soldats, vous les avez vus, tout de même ?

— Oui. Ils ont fait une apparition, mais ils étaient affolés à cause des cibles non identifiées. Ils sont persuadés qu'on est dans une de ces nouvelles guerres de drones, et ils viennent de remonter l'alerte à DEFCON 2, pour protéger un pays qui se désintègre à l'intérieur de ses frontières. Ces imbéciles se préparent à livrer une guerre à l'autre bout de la planète pendant qu'ici, on crève de faim et de froid. Et personne n'a aucune idée de ce qui se passe.

— Mais quelqu'un a bien fait quelque chose.

— Ouais, *quelqu'un* a fait quelque chose.

J'ai contemplé la salle grouillante de monde.

— J'ai une femme et un fils. Vous pensez qu'on devrait partir ? Rejoindre un centre d'évacuation ?

— Pour aller où, ensuite ? Et même si vous aviez quelque part où aller, comment vous y rendriez-vous ? On est cernés par un désert de glace.

Soudain, il m'a pris la main. C'était un geste intime, auquel je ne m'attendais pas.

— Avez-vous un lieu où vous êtes en sécurité ? Au chaud ?

J'ai hoché la tête.

— Alors restez-y. Procurez-vous de l'eau potable, et faites le gros dos. On va trouver une solution. Con Edison affirme que le courant sera rétabli d'ici quelques jours et, à partir de là, tout rentrera dans l'ordre.

Il a lâché ma main, s'est reculé contre son dossier et s'est frictionné les yeux.

— Une dernière chose...

J'ai posé ma cuiller.

— Une nouvelle tempête arrive – presque aussi violente que la première.

— Quand ?

— Demain.

Je l'ai regardé, sans voix.

— Que Dieu nous aide, a-t-il ajouté, dans un murmure.

Sixième jour – 28 décembre

8 h 20

Le bébé hurlait, hurlait au creux de mes bras, et je faisais tout pour l'y retenir, mais il était encore enveloppé du placenta, et je le sentais glisser, m'échapper. J'étais seul au milieu des bois, j'avais les mains sales, couvertes de feuilles, et de la terre incrustée sous les ongles. Je n'arrêtais pas de frotter mes mains l'une contre l'autre, pour essayer de les récurer, mais sans lâcher le bébé, que je sentais glisser, glisser...

Mon Dieu, faites que je ne le laisse pas tomber. À l'aide ! À l'aide !

Je me suis redressé d'un coup, avec un hoquet. J'étais dans la chambre, sur le lit. Une lumière grise filtrait de l'extérieur. *Temps couvert.* Il n'y avait pas un bruit, hormis le ronronnement imperceptible du radiateur électrique, à côté du lit. Lauren dormait encore mais Luke, niché entre nous deux, était réveillé et m'observait en souriant.

— Salut, mon grand, ai-je chuchoté.

J'étais en nage et mon cœur tambourinait toujours. L'image du bébé flottait encore en lisière de ma conscience. Je me suis penché pour déposer un baiser sur la joue rebondie de mon fils, qui s'est aussitôt mis à gazouiller.

Il avait faim.

Lauren a bougé, cligné des yeux puis s'est soulevée sur un coude.

— Ça va ?

J'ai fauflé une main sous les couches de couverture, puis sous son sweat à capuche, et lorsque mes doigts froids se sont posés sur sa chair tiède, elle a cillé, imperceptiblement. J'ai descendu la main pour caresser son ventre. *Onze semaines, peut-être.* Mais son estomac était toujours plat.

Elle m'a gratifié d'un sourire gêné avant de détourner les yeux.

— Hier soir, c'était affreux, ai-je soupiré. Je n'arrêtais pas de penser à toi.

— Parce que je suis affreuse ?

Le radiateur a lâché un ronflement. J'ai glissé la main au creux de ses reins pour l'attirer vers moi et l'embrasser sur la joue. J'ai senti son corps frémir.

— Non, parce que tu es incroyable.

— Non, je suis une horrible personne. Je te demande pardon, Mike.

— C'est à moi de te demander pardon. Je n'étais pas à l'écoute. Et je t'ai

accusée à tort.

— Ce n'est pas ta faute, a-t-elle murmuré, les yeux noyés de larmes.

— Tu sais, Damon a perdu sa fiancée dans l'accident de train, ai-je soufflé.

— Oh, mon Dieu !

— Et cela m'a fait penser que si jamais je te perdais...

Luke a poussé un glapissement impérieux. Je lui ai souri, en luttant pour retenir mes larmes.

— Une seconde, mon grand, je dois parler à ta maman, d'accord ? (J'ai reporté mon regard sur Lauren.) Tu es tout pour moi. Je regrette de n'avoir pas été attentif et disponible. Quand tout ça sera terminé, si tu veux rentrer à Boston, je te suivrai. Je deviendrai père au foyer, tu prendras ce poste, ou un autre. Tout ce que je veux, c'est qu'on soit ensemble, qu'on reste une famille.

— C'est ce que je veux moi aussi.

Le gouffre qui nous avait un temps séparés s'est résorbé, et elle s'est avancée pour m'embrasser. Luke a protesté une fois de plus.

— Oui, oui, on va te préparer le petit déjeuner, a dit Lauren en riant, mais sans détacher ses lèvres des miennes.

Je me suis écarté le premier.

— Tu sais, tout part en vrille, dehors. Les gens sont en train de mourir.

— Je sais que tu veilleras sur nous et que nous ne risquons rien, m'a-t-elle chuchoté au creux de l'oreille.

Notre partie de couloir était devenue un vrai espace communautaire. En plus des canapés qui, à chaque extrémité, servaient aussi de couchages, nous avions disposé quelques fauteuils autour de deux tables basses, et quelqu'un avait même sorti une étagère pour poser des lampes, la radio, et une cafetière. Le poêle à mazout, coincé entre les tables basses, permettait de maintenir une température ambiante acceptable.

Le sans-abri était reparti, mais la jeune mère était toujours là, blottie avec ses deux enfants dans un nid de couvertures, sur le canapé des Borodin. Rebecca, la femme du 315, avait fini par passer elle aussi la nuit dans notre couloir. Richard, pour sa part, avait recueilli la famille chinoise et Tony dormait sur le canapé, dans le salon de Chuck.

Une fois levé, j'ai découvert que Damon n'avait pas chômé : il avait réuni une équipe de travail et bricolé, dans la cage d'escalier, un système de cordes et de poulies permettant d'acheminer des récipients de neige jusqu'au sixième étage. Des seaux remplis de neige étaient déjà stockés dans la cabine de l'ascenseur, à l'angle du couloir principal : il ne restait plus qu'à attendre qu'elle fonde pour pouvoir la boire.

Tout en me frictionnant les yeux pour chasser quelques derniers restes de sommeil, j'ai salué Tony, qui arrivait avec un chargement de neige, et je me suis dirigé vers la cafetière fumante sur l'étagère. Pam était en train de remplir une tasse, qu'elle m'a tendue.

— Je peux te parler une seconde ? a-t-elle demandé à voix basse.

— Bien sûr, ai-je marmonné en prenant la tasse.

Elle m'a attiré à l'écart. J'ai bu une gorgée de café et savouré la chaleur du liquide sur ma langue.

— Tu vas devoir faire très attention à Lauren. La déshydratation et la malnutrition, même légères, peuvent provoquer des fausses couches.

— Évidemment que je vais veiller sur elle, ai-je répondu, et j'ai bu une autre gorgée.

— Ce bébé compte sur toi, a-t-elle insisté.

Elle commençait à m'agacer.

— Je le sais, Pam. Merci de ta sollicitude.

— Et tu n'hésites pas à venir me voir si quoi que ce soit...

— Je n'y manquerai pas, l'ai-je coupée.

On s'est dévisagés un instant, puis elle est repartie aider la chaîne des seaux. J'ai repris du café et je suis allé rejoindre Chuck et Rory, sur le canapé devant notre porte, pour voir ce qu'ils trafiquaient. Ils semblaient fort affairés avec leurs portables.

— Les téléphones remarchent ? ai-je demandé, plein d'espoir.

— Non – mais presque, a répondu Chuck sans lever les yeux.

« D'autres hôpitaux ont prévu de fermer leurs portes aujourd'hui, et le NYPD lance un appel à volontaires... »

— Ça veut dire quoi, « presque » ?

— Damon m'a montré comment se servir d'une messagerie point à point et je suis en train d'installer l'application sur le téléphone de Rory.

« ...on annonce d'importantes chutes de neige et des vents puissants, qui ralentissent les efforts de l'armée... »

— C'est quoi, une messagerie point à point ?

— Un réseau maillé.

Chuck a retiré une puce mémoire du téléphone, replacé la batterie dans son compartiment et rallumé l'appareil.

— Cette puce est une vraie mine ! s'est-il réjoui. Et cette appli est incroyable ! Elle te permet d'envoyer des SMS directement de téléphone à téléphone, dans un rayon de cent mètres, sans passer par les antennes-relais des opérateurs. On peut même mettre les téléphones en réseau.

« Faute de ravitaillement en carburant de notre station émettrice, nous interrompons tous nos programmes à 16 heures, avant une trop forte dégradation des conditions météorologiques. Pour les messages d'urgences, veuillez vous brancher sur... »

— Tu pourras l'installer sur le mien ?

Chuck a tendu le bras vers l'étagère : sous la machine à café, il y avait un Tupperware plein de téléphones portables, barré chacun d'un ruban-cache.

— Le tien est déjà prêt, et la batterie est chargée. On va installer cette appli sur un maximum d'appareils. Le téléphone doit être déverrouillé, et elle ne fonctionne pas sur tous les modèles, mais tout de même sur pas mal d'entre

eux.

— Je suppose que vous êtes au courant qu’une nouvelle tempête arrive ?
Chuck a hoché la tête.

— Ouais, et ils annoncent trente à soixante centimètres de neige de plus. On va bientôt partir pour aider à évacuer Beth Israël et le V.A. Ils transfèrent les malades à Bellevue. Tu peux nous accompagner ?

Beth Israël, Bellevue et le V.A., l’hôpital des anciens combattants, étaient de grands centres hospitaliers du East Side, tous situés à proximité de Stuyvesant Town.

— Si Lauren est d’accord, pas de problème.

Chuck m’a lancé un sourire satisfait, à l’instant où le téléphone, dans sa main, se rallumait avec un bip.

— Tu es sûr que tu es prêt à sortir ? ai-je demandé en le voyant pianoter aussitôt sur le clavier, tout en tenant vaillamment l’appareil au creux de sa main violacée et enflée.

— Ouais. Damon va rester pour installer l’appli sur tous les téléphones qui restent, et expliquer aux voisins comment ça fonctionne.

— Au fait, tu es passé voir Irena et Aleksandr ?

— Non, occupe-t’en, a répondu Chuck en me désignant leur porte d’un mouvement de tête. Tu sais faire du ski de randonnée ?

— Bien sûr, si tu peux me prêter une autre parka.

15 h 30

La neige a recommencé à tomber alors que le jour déclinait.

Planifiée en amont – autant que possible au vu des conditions –, l’évacuation de Beth Israël et du V.A. s’était déroulée de façon bien plus méthodique et disciplinée que celle de la clinique presbytérienne. Sachant à quel moment leurs générateurs allaient s’arrêter, ces établissements avaient pris les devants et procédé par avance au transfert des malades. Seuls les patients dans un état critique étaient acheminés vers Bellevue. Les autres étaient dirigés vers les centres d’évacuation.

Pour parer à l’urgence, toutes les ressources, et notamment les réserves de carburant, avaient été concentrées dans quelques grands centres hospitaliers.

Chuck et moi avons gagné le East Side à ski, grâce au matériel dans les box que les voleurs avaient dédaigné. Nous n’étions pas les seuls à avoir eu cette idée. Un réseau dense de traces de planches avait déjà fait son apparition sur les rues. Les New-Yorkais s’adaptaient vite et, le temps de traverser Manhattan d’ouest en est, j’avais pu apercevoir toutes sortes d’équipements de neige improvisés. J’avais même vu quelques kamikazes descendre la Sixième Avenue à vélo.

La plupart des voitures étaient désormais complètement ensevelies sous la neige, mais quelques intrépides n’avaient pas hésité à en dégager certaines pour s’aventurer dans les rues – avant de se retrouver bloqués à nouveau.

Suite aux appels à volontaires diffusés à la radio, des centaines de personnes s'étaient présentées pour prêter main-forte au NYPD et aux services de secours, et la Première Avenue était transformée en ruche hyperactive. Dans une ville qui, les jours précédents, semblait désertée, la mission du jour avait réveillé un sens de fraternité et de solidarité. New York n'était pas encore vaincue.

Quand, avant de partir, j'étais passé prendre des nouvelles des Borodin, j'avais trouvé Aleksandr endormi sur le canapé, Gorby enroulé à ses pieds, et Irena tricotait une énième chaussette. Comme d'habitude, comme si tout était normal. Irena m'avait même offert des saucisses qu'elle avait fait cuire pour le petit déjeuner (et que j'avais bien entendu acceptées) en même temps qu'une tasse de thé. Ils préféreraient rester chez eux plutôt que de se joindre à nous, ce n'était pas la première fois qu'ils affrontaient un blocus, m'avait-elle expliqué.

Pendant les manœuvres d'évacuation, j'avais recroisé le sergent Williams, qui se trouvait à bord d'un véhicule de police. Comme nous n'allions pas dans le même sens, il m'avait fait signe, de loin, et avait même klaxonné.

— Il est temps de rentrer, non ? a proposé Chuck lorsque les premiers flocons de neige ont commencé à tomber.

Nous avons réussi à faire sept allers-retours et j'étais épuisé.

— Absolument.

Nous avons descendu à pied la Première Avenue jusqu'à Stuyvesant Town. À l'entrée du grand ensemble de tours en briques rouges, une plaque en bronze dressait la liste de la centaine de bâtiments où logeaient quelque cinquante mille personnes.

J'avais une soif épouvantable. La Croix-Rouge nous avait distribué des couvertures et des vivres, mais comme ils étaient ric-rac en réserves d'eau, nous n'avions eu droit qu'à une bouteille chacun. Même avec celle que nous avions emportée de la maison, cela ne suffisait pas. Dans la journée, la température avait remonté et stagné aux alentours de -10° , ce qui restait très froid, mais pas assez cependant pour m'empêcher de transpirer à foison. Et maintenant que la lumière faiblissait, la température chutait brutalement.

Nous avons récupéré nos skis au poste de sécurité, dans le hall du V.A., et tandis que nous les chaussions, j'ai résisté à la tentation, pour la millième fois de la journée, de sortir mon téléphone portable pour voir si j'avais reçu des e-mails. La rumeur allait bon train au cours de l'opération d'évacuation et j'avais glané une bonne dizaine de théories sur ce qui se passait.

— Alors, qu'est-ce que tu as entendu ? m'a demandé Chuck tandis que nous nous élancions le long de la 23^e Rue.

Il nous restait près de trois kilomètres à parcourir pour regagner Chelsea. Les flocons tombaient plus dru, recouvrant les rues d'une couche de neige fraîche et poudreuse. Les skis glissaient aisément sur les traces qui entaillaient

la chaussée et Chuck, qui me précédait, avançait à vive allure, ce qui m'obligeait à crier pour me faire entendre :

— Air Force One s'est crashé, et les Russes et les Chinois se sont alliés pour nous envahir. Tout le monde s'interroge sur le silence radio de Washington, et se demande pourquoi l'armée n'intervient pas.

— Ouais, ça recoupe plus ou moins ce que j'ai entendu, a crié Chuck par-dessus son épaule. Mais ma préférée, c'est l'invasion d'extraterrestres. Je me suis retrouvé coincé avec une bande de bobos complètement allumés, qui voulaient se faire des bonnets en feuilles d'aluminium pour empêcher les petits hommes verts de lire dans leurs pensées.

— Ça ne sera pas plus inefficace que tout le reste jusque-là.

— Mais ce qui énerve le plus, c'est l'absence flagrante de mesures d'urgence. D'autant que tout le monde panique à l'idée de la nouvelle tempête qui s'annonce.

— Moi aussi, ça me fout la trouille.

Nous avons progressé en silence pendant un petit moment, en surveillant le ciel et le rideau de neige qui s'opacifiait. La 23^e Rue s'étirait devant nous tel un canyon glacé. La chaussée se réduisait à un boyau au creux duquel se déroulaient, à perte de vue, deux couloirs de skis, flanqués d'empreintes de pas. De part et d'autre, les voitures ensevelies s'étaient transformées en murets de neige, qui se prolongeaient jusqu'aux façades des immeubles. À certains endroits, les congères grimpaient même jusqu'au premier étage, au ras des échelles incendies. À intervalles réguliers, d'étroits passages avaient été creusés devant les portes d'entrée, pour donner accès à ces terriers dans lesquels des humains, réduits à la condition animale, luttèrent pour survivre.

Au carrefour de la Seconde Avenue, nous avons entendu des bris de glace et un attroupement s'est matérialisé dans la lumière déclinante. Des gens avaient défoncé la vitrine d'un supermarché et attendaient que quelques-uns terminent de retirer les tessons accrochés sur les bords. J'avais vu la vitrine fracassée de l'Apple Store de Chelsea, mais n'avais assisté jusque-là à aucune scène de pillage. Si certains avaient profité de la situation, la grande majorité des New-Yorkais avait tenu bon.

Sans doute le manque d'eau et de nourriture devenait-il plus pressant. Et il n'avait pas fallu plus de quatre jours pour que, effrayés, affamés, et voyant qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, ils ne brisent la loi. En de telles circonstances, c'était inévitable. Irena m'avait souvent parlé du siège de Leningrad – les bandes de rôdeurs aux abois qui trucidèrent les gens, les patrouilles de police spécialement constituées pour combattre les actes de cannibalisme – et ce qui se déroulait sous mes yeux m'a rappelé ces visions d'horreur.

Nous avons observé la scène de loin. Le pillage ne donnait pas lieu à des bousculades et des empoignades. Bien au contraire, il procédait avec ordre et méthode, contrition presque. Deux hommes ont pris le temps d'aider une vieille dame à enjamber le cadre de la devanture, et quand l'un d'eux s'est

aperçu qu'on les regardait, il a haussé les épaules.

— Que voulez-vous ? nous a-t-il crié. Il faut bien que je nourrisse mes gosses. Je reviendrai les payer quand tout ça sera fini.

Chuck s'est tourné vers moi.

— Qu'en penses-tu ?

— Comment ça ? Tu crois qu'on devrait les en empêcher ?

Il est parti d'un grand éclat de rire et a secoué la tête.

— Et si on faisait quelques provisions ?

J'ai soupiré et contemplé les tourbillons blancs au loin, là où se trouvaient ma maison, ma famille.

— Ouais, on devrait même en faire le plus possible.

Nous avons attaché nos skis à son sac à dos et rejoint la file d'attente qui s'était formée. Sitôt enjambée la devanture, nous avons raflé des sacs en plastique et foncé vers le fond du magasin, qui était très sombre et donc moins fréquenté.

— Prends des trucs bien caloriques, mais évite tout de même les cochonneries, m'a averti Chuck.

Même avec une frontale, on n'y voyait pas grand-chose, alors j'ai attrapé ce qui me tombait sous la main, pour ressortir au plus vite. Quelques minutes plus tard, nous étions de retour sur l'avenue, après avoir rempli autant de sacs que nous pouvions en transporter. Les anses me sciaient déjà les doigts.

— Ça ne va pas être une partie de plaisir, me suis-je plaint. Je ne suis pas certain de pouvoir traverser la ville avec ce chargement.

Le vent s'était levé et la neige nous fouettait le visage. *On a peut-être eu les yeux plus gros que le ventre.*

— À ski, ça risque d'être compliqué, a convenu Chuck. On peut tenter, et abandonner un sac ou deux en route si on galère trop.

Cela m'a donné une idée. J'ai posé mes sacs, retiré une mitaine avec les dents et attrapé mon portable dans mes couches de vêtements. J'ai ouvert une appli de géolocalisation que j'avais utilisée l'été précédent, lors d'une chasse au trésor organisée par la crèche de Luke.

— C'est tout droit, s'est impatienté Chuck, en fronçant les sourcils. Il nous suffit de descendre la 23^e Rue. Je peux te montrer plus tard comment marche la boussole, mais là, on ferait mieux de se mettre en route.

— Non. Pose tes sacs et va en remplir d'autres. J'ai une idée. Tu as bien dit que le GPS fonctionnait encore ?

— Oui. C'est quoi, l'idée ?

— Fais-moi confiance, et va faire d'autres provisions avant qu'il ne reste plus rien.

Tout intrigué qu'il était, Chuck a obtempéré. Pendant ce temps, j'ai traîné comme j'ai pu tous nos sacs sur quelques mètres pour m'éloigner de l'attroupement qui s'était formé devant le supermarché, puis je me suis rapproché de la congère qui bordait la rue, à hauteur d'un magasin dont l'enseigne restait visible. À coups de pied, j'ai creusé un gros trou dans la

neige, dans lequel j'ai poussé quelques sacs après m'être assuré que personne ne m'observait. Cela fait, j'ai photographié l'enseigne du magasin, et je suis reparti devant le supermarché, où Chuck m'attendait, avec de nouveaux sacs.

— Tu vas m'expliquer ?

— On planque notre butin dans la neige, on photographie l'endroit exact et, grâce à cette appli, l'image s'ajoute à la base de données du GPS. Quand, plus tard, on viendra récupérer nos sacs, il nous indiquera les coordonnées de leur cachette, à un mètre près.

— On se transforme en cyberécureuils, c'est ça ? a dit Chuck, amusé.

— Oui, quelque chose comme ça.

Les rafales étaient de plus en plus puissantes et on avait du mal à garder l'équilibre.

— On ferait mieux de ne pas traîner.

Nous n'avons eu le temps de faire que deux autres incursions dans le supermarché avant que ses rayons ne soient entièrement vides. Mais en poursuivant notre trekking, partout nous sommes tombés sur des pillages.

L'annonce d'une nouvelle tempête avait rempli la population d'effroi, et poussait chacun à s'y préparer en faisant feu de tout bois. Quitte à enfreindre la loi. Celle-ci était conçue pour maintenir une communauté or, à présent, la communauté avait en priorité besoin d'assurer sa survie. Elle organisait et administrait elle-même ses services de secours.

Sur notre chemin de retour, nous nous sommes arrêtés à chaque pillage pour nous emparer de tout ce qui pourrait être utile ou comestible, et chaque fois, nous avons enfoui nos sacs dans la neige.

Il était près de 22 heures lorsque nous sommes enfin arrivés devant notre porte de service, où Tony et Damon nous attendaient, déblayant avec diligence la neige du passage. J'étais à bout de forces, et transi de froid. J'ai retrouvé Lauren qui ne dormait pas, morte d'inquiétude ; je me suis effondré sur le lit sans un mot, et j'ai sombré.

Septième jour – 29 décembre

— Le problème, c'est la dégradation progressive.

J'ai attrapé un bol sur le comptoir.

— Comme pour une star du porno vieillissante ?

Déconcerté par ma comparaison, Chuck a froncé les sourcils.

— Si tu envisages que la technologie est un peu comme le sexe, alors oui peut-être, a-t-il hasardé après un silence. On vieillit, mais tout doit rester en état de marche.

— Pas mal de gens *préfèrent* la technologie au sexe.

— À commencer par toi, s'est-il gentiment moqué. J'ai bien vu que ça te démangeait de vérifier tes e-mails.

— Les garçons, il y a des enfants, ici ! a protesté Susie avec une feinte indignation, faisant mine de couvrir les oreilles d'Ellarose.

Nous étions réunis chez Richard, le seul à posséder un appartement assez vaste pour accueillir vingt-huit personnes – Rex et Ryan avaient rallié un centre de secours dans l'espoir de trouver un moyen de quitter la ville, mais nous avons recueilli trois autres « réfugiés » en provenance des étages inférieurs. Tout le monde était dans le salon-cuisine-salle à manger qui occupait le premier niveau du triplex.

— Combien de temps va-t-elle durer, selon toi, cette coupure d'électricité ? a demandé Sarah en remplissant mon bol de ragoût.

Richard avait invité tout le monde à déjeuner, et délégué à sa femme le soin de cuisiner. Sarah avait préparé plusieurs grandes marmites de ragoût et de soupe, qu'elle était en train de servir dans des assiettes et des bols assortis. J'étais sidéré par la quantité de victuailles que Richard avait réussi à se procurer.

— Je dirais qu'on en a encore pour une semaine. Cette nouvelle tempête sera passée d'ici demain, et le sergent du NYPD m'a dit que Con Edison avait résolu les problèmes, du moins à Manhattan. On devrait avoir de la lumière pour le Nouvel An.

Chuck, éternel pessimiste, m'a adressé une moue dubitative. À laquelle j'ai répondu, moi l'incorrigible optimiste, par un haussement d'épaules. À quoi bon effrayer les gens ?

— Ça me va, a dit Tony.

Nous avons mis en place une rotation pour assurer la surveillance du hall d'entrée, mais Tony faisait, de nous tous, le plus de tours de garde. Je

venais de lui envoyer un message, grâce à l'appli de Damon, pour l'inviter à nous rejoindre, et à manger un morceau.

Seules quelques stations de radio continuaient à émettre et, par consensus, nous écoutions la radio publique de New York, et son flot ininterrompu d'annonces. Nombre d'entre elles relayaient des demandes d'assistance, mais aucune n'émanait de notre voisinage proche. De toute façon, avec les rafales qui sifflaient derrière les vitres, il aurait été bien trop dangereux de sortir.

— Ce que j'entends ici par dégradation progressive, c'est qu'en cas de panne, nous n'avons plus les moyens de revenir à une précédente technologie, a repris Chuck en tendant son assiette à Sarah.

— Par exemple ?

— Par exemple, le problème logistique qui a paralysé les envois. Autrefois, dans les villes, les grosses boîtes possédaient des entrepôts de stockage pour la distribution à l'échelle locale. Maintenant, tout fonctionne « à la demande », et tout est centralisé dans une poignée de sites au milieu de nulle part, qui n'ont quasiment pas de stock.

— Donc, si jamais la chaîne d'approvisionnement s'interrompt, on est mal, c'est ça ?

— C'est exactement ça, et c'est ce qui se passe en ce moment. Aucune marchandise n'est disponible dans les dépôts locaux. Nos villes sont ravitaillées par des systèmes en permanence sur le fil du rasoir. Tu fiches en l'air un des piliers du système – la logistique, par exemple – et *pfuiit* ! a fait Chuck en soufflant sur sa main. C'est tout le truc qui s'effondre. Notre talon d'Achille, c'est la chaîne d'approvisionnement.

— Ce qui nous ramène aux chariots et aux chevaux, donc ? a déclaré Richard, qui était assis au comptoir de la cuisine avec Damon, Chuck, Rory et moi-même.

— Non, il n'existe plus de solution de repli. Tu les trouves où, les chevaux ? a demandé Chuck.

— À la campagne ?

— Non, il n'y en a plus – plus autant qu'autrefois, du moins. Depuis l'époque où nous les utilisions encore pour le transport, la population a été multipliée par cinq, et le nombre de chevaux divisé d'autant. En outre, au début du ^{xx} siècle, quatre-vingts pour cent de la population vivait à la campagne et avait la possibilité de fonctionner en autosubsistance. Aujourd'hui, quatre-vingts pour cent de la population vit en ville et ne dispose donc pas des mêmes ressources.

— Les chevaux ? ai-je lancé d'un ton éberlué. Vous êtes sérieux ?

— Ce n'était qu'un exemple, s'est défendu Chuck. J'adore les chevaux. Mais tu saisis l'idée.

Richard a hoché la tête.

— Bon, les mecs, je vous laisse débattre. Je dois passer aux toilettes, a-t-il annoncé en se levant pour aller chercher un seau d'eau.

En l'absence d'eau courante, pour maintenir un minimum d'hygiène, nous avons forcé les portes des appartements vides du cinquième étage afin de transformer leurs toilettes en sanitaires communs. Nous collectons les eaux usées dans des seaux, pour les réutiliser en lieu et place des chasses d'eau.

— Je vais vous dire où est le problème, est intervenu Damon. Il vient de l'absence de cadre législatif.

— Parce que selon toi, des juristes seraient en mesure d'arrêter la tempête de neige ? s'est moqué Chuck.

— La tempête de neige, non. Mais la cybertempête oui, peut-être.

C'était la première fois que j'entendais ce terme de cybertempête.

Tout le monde s'est tu.

— On a déjà essuyé des tempêtes aussi violentes, a poursuivi Damon. Ce n'est pas la neige qui paralyse New York, mais la cybernétique.

— Et tu penses que des juristes pourraient tout faire rentrer dans l'ordre ?

Damon a levé les yeux au ciel.

— Tu sais ce qu'est un botnet ?

— Des ordinateurs mis en réseaux et infectés pour lancer des attaques informatiques ?

— Oui, à ce détail près que les ordinateurs peuvent avoir été piratés avec le consentement de leur propriétaire pour servir à des usages malveillants.

— Pourquoi quelqu'un laisserait-il des hackers prendre le contrôle de son ordi ? a demandé Chuck, perplexe.

— On peut vouloir s'associer à un botnet pour défendre d'excellentes causes, est intervenu Rory.

Rory et Chuck étaient tous les deux des libéraux, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons, et Chuck penchait un peu plus vers la droite.

— Tu te régales, avec ta nourriture de lapin ? l'a-t-il asticoté. (Rory s'efforçait de rester fidèle à son régime végétarien et mangeait des carottes et des haricots.) C'est peut-être le bon moment pour décider de renouer avec une alimentation à indice d'octane élevé.

— Dans les situations de survie, le végétarisme est la meilleure option, et nous n'en sommes pas encore réduits à nous nourrir de chips à l'oignon, lui a rétorqué Rory en souriant. Et pour en revenir aux botnets, les attaques par déni de service constituent une forme légitime de désobéissance civile. Vois ça comme la version cybernétique des *sit-in* des années soixante.

— C'est toi le blogueur qui couvre les manifestations des Anonymous pour le *Times*, n'est-ce pas ? a demandé Damon.

Rory a hoché la tête.

— Donc, tu soutiens ce que les Anonymous ont fait aux grandes boîtes de logistique, et qui nous a mis dans cette panique ? a demandé Chuck, d'un ton péremptoire.

— Je soutiens leurs droits à défendre et exprimer leur point de vue, oui.

Mais je ne pense pas que ce soit eux qui...

— On va te boucler sur le toit, sous la tempête, et on verra combien de temps tu les soutiendras ! l'a interrompu mon ami avec hargne.

— Hé, doucement ! suis-je intervenu en levant les mains.

— Ce sont des pratiques criminelles ! a éré Chuck.

— Eh bien justement, non, a souligné Damon, et c'est ce que je voulais dire, au sujet du cadre législatif.

— C'est donc légal de créer un botnet, et de s'en servir pour lancer des attaques ?

— C'est illégal de *créer* un botnet mais, à titre individuel, il est parfaitement légal d'en rejoindre un. Dans une attaque par saturation, chaque ordinateur ne fait rien de plus que se connecter plusieurs fois par seconde au serveur de la cible et, en soi, il n'y a rien de mal à ça. Mais quand tu contrôles des centaines de milliers de machines, qui vont toutes faire la même chose au même moment – là, les problèmes commencent.

— Donc c'est illégal de créer un botnet, mais légal de participer à une attaque ? Ça ne tient pas debout !

— Et à l'échelle internationale, ça se complique encore plus. Ce qui est illégal dans un pays sera légal dans un autre. Tu peux engager les services d'un botnet sur le Web, et le payer avec PayPal pour attaquer un concurrent. Comment le FBI s'y prendra pour arrêter quelqu'un au Khouzistan ? Il existe des lois internationales pour lutter contre le blanchiment d'argent, le narcotrafic, le terrorisme... mais presque aucune concernant la cybernétique.

— Tout doit être mis en œuvre pour faire savoir à ceux qui s'impliquent dans ce genre de trafic qu'ils seront poursuivis, a asséné Chuck en fixant Damon. Il faut renforcer la sécurité. À l'intérieur comme à l'extérieur du pays. Et leur flanquer une peur bleue.

Rory a fait une moue dubitative.

— La peur comme arme de dissuasion ? C'était la logique de la guerre froide. Puisqu'on a peur, on va leur flanquer la trouille à notre tour – c'est ça, ton plan ?

— Ça a plutôt bien, et même très bien fonctionné pendant quarante ans.

— Oui, et regarde où ça nous a menés ! s'est emporté Rory. Une démocratie basée sur la peur n'est pas une démocratie. Peur des lames de rasoir planquées dans les pommes à Halloween, peur des cocos, peur des terroristes... C'est sans fin ! Tu sais qui d'autre a utilisé la peur pour contrôler les peuples ? Staline, Hitler...

— Ça, c'est les arguments à la con des mecs de gauche. Tu veux des responsables ? Eh bien, les voilà, tes responsables ! Ces salopards de Chinois ! s'est emporté Chuck, un doigt pointé vers nos voisins chinois, serrés les uns contre les autres sur l'escalier à l'angle de la pièce.

Il a baissé le bras et a repris, les yeux portés vers ses pieds :

— Vous savez quoi ? J'ai peur. Peur de ce qui est en train de se passer. *J'ai. Peur.*

Le silence est tombé dans la pièce. On n'entendait plus que le vent siffler derrière les fenêtres, puis soudain, quelqu'un a lancé d'une voix puissante :

— Vous voulez avoir des raisons plus concrètes d'avoir peur ?

Nous nous sommes tous tournés vers la porte d'entrée.

C'était Paul, le « rôdeur », et il braquait un pistolet sur la tête de Richard. Un petit groupe d'hommes le suivait, parmi lesquels j'ai reconnu Stan, le propriétaire du garage. Lui aussi était armé.

— Navré, les gars, a-t-il dit en regardant Chuck et Rory. Mais nous aussi on a une famille. Personne n'a besoin d'être blessé.

Paul a poussé sans ménagement Richard au centre de la pièce avant de déplacer lentement son arme en direction de Tony.

— On n'a pas de héros ici, n'est-ce pas ? a-t-il dit en souriant.

*

— Je vous demande pardon.

— Ce n'est pas votre faute, Tony. C'est moi qui vous ai dit de monter, souvenez-vous. Et je ne voulais évidemment pas de fusillade ici, avec les enfants.

Il a hoché la tête, sans avoir l'air convaincu.

Paul et ses hommes s'étaient introduits dans l'immeuble à la faveur des quelques minutes où le hall était resté sans surveillance. Sans doute nous épiaient-ils depuis un certain temps car, sitôt entrés chez Richard, ils s'étaient empressés de délester Tony du .38 qu'il avait dans la poche.

— Et si on se jetait sur eux ? m'a chuchoté Chuck.

— Tu as perdu la tête ?

Lauren était assise, Luke sur les genoux, et elle me fixait pour m'intimer l'ordre de ne rien tenter. À l'idée que je pouvais être abattu sous les yeux de mon fils, j'étais terrifié. Nous n'avions d'autre choix que les laisser emporter tout ce qu'ils voudraient. Et même s'ils faisaient main basse sur toutes nos provisions, il nous resterait encore celles que nous avions enfouies dans la neige. Le mieux à faire, c'était d'attendre que ça se passe.

— Silence ! a rugi Paul.

Il nous avait tous parqués au fond la pièce, et s'était assis avec Stan à côté de la porte. Nous entendions leurs complices s'affairer dans le couloir, traîner, pousser des objets lourds, et à chaque frottement, chaque bruit sourd, Chuck, le regard rivé sur Paul, se tendait un peu plus en ravalant des jurons.

— On ne peut quand même pas se laisser dépouiller, a-t-il marmonné entre ses dents.

— Chuck, ne tente rien, ai-je imploré à mi-voix. Tu m'entends ?

Il y a eu un bruit sourd, qui évoquait la chute d'un objet contondant. Sans doute étaient-ils en train d'emporter le générateur. Puis le calme est revenu. Paul a tripoté nerveusement son arme, un rictus agressif déformait ses traits.

La porte de l'appartement s'est entrebâillée.

— C'est bon ? Vous avez fini, les gars ? a demandé Paul en tournant la tête.

— *Niet.*

Le canon d'un fusil s'est glissé dans l'ouverture, avant de rabattre entièrement la porte, et Irena s'est matérialisée sur le seuil, vêtue de son tablier de cuisine, taché comme toujours, et un torchon jeté sur l'épaule. Voûtée au-dessus d'un vieux fusil de chasse à double canon, elle est entrée à petits pas dans l'appartement. On voyait le canon du fusil trembloter tandis qu'elle gardait Paul et Stan en ligne de mire.

Ils ont reculé.

— Lâche ton joujou, grand-mère, a dit Paul en pointant son arme. Ne m'oblige pas à te descendre.

À ce moment-là, Aleksandr est apparu à son tour derrière Irena. Il tenait dans une main la hache du dispositif d'urgence d'incendie. Elle ruisselait de sang.

Irena a calé plus confortablement son fusil au creux de l'épaule, en visant la poitrine de Paul.

— Tu sais combien de fois on m'a tiré dessus ? a-t-elle lancé. Si ni les nazis, ni Staline n'ont réussi à me tuer, tu ne crois tout de même pas que c'est un asticot de ton espèce qui y parviendra ?

— Baissez ce foutu fusil, madame ! a hurlé Stan en agitant son arme dans notre direction. Sinon, j'en tue un – je le jure devant Dieu.

Aleksandr a grimacé et s'est avancé aux côtés de sa femme.

— Tu touches un cheveu, je mange ton foie sous tes yeux. Ta putain de mère était pas née que je tuais déjà des salopards de ton espèce.

— Je t'avertis, grand-mère, tu poses ça ! a hurlé Paul, la voix stridente et mal assurée, en pointant son arme vers la tête d'Irena, mais il fixait comme hypnotisé la hache dégoulinante de sang.

Irena a éclaté de rire et plissé les paupières.

— *Tupoy.* Si tu veux tuer, tu ne vises pas la tête, mais la poitrine. C'est plus douloureux, et plus sûr. (Elle a souri de toutes ses dents en or, et a commencé à presser sur la détente de son fusil.) *Dolboeb, durak.*

— D'accord, d'accord, arrêtez ! a supplié Paul en détournant son arme.

D'un mouvement de menton, Irena lui a intimé l'ordre de la lâcher et le pistolet a heurté le parquet avec un bruit sourd.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? a protesté Stan d'une voix enrouée, en visant Irena. Tu ne m'avais jamais parlé de ces deux tarés !

— Pointe pas ton arme sur ma femme, a grondé Aleksandr, et il s'est rapproché de lui en deux enjambées étonnamment souples.

Face à la menace de la hache, Stan a immédiatement lâché son arme et reculé, mains tendues devant lui pour se protéger.

Je me suis levé d'un bond pour aller refermer la porte derrière Irena.

— C'est bon, c'est bon ! ai-je crié. Où sont les autres ?

— Il y en a un au bout du couloir, m’a répondu Irena. Mort, je pense.
Les autres ont filé sans demander leur reste.

— On doit s’en assurer, a dit Chuck.

Il a ramassé les deux armes abandonnées par terre, puis a récupéré le .38 de Tony dans la poche de Paul.

— Toi, tu surveilles ces deux-là, m’a-t-il ordonné en me tendant le revolver. Tony, Richard et moi, on va vérifier que les autres sont bien partis.

Il a regardé la jambe de Paul.

— Un dernier truc, a-t-il dit.

— Quoi encore ?

— Je pense que cette *grand-mère* t’a fait mouiller ta culotte.

Huitième jour – 30 décembre

— Il y a un truc qui pue.

— Avance !

Nous conduisions nos prisonniers à Penn Station, pour les livrer au NYPD. Après avoir fait rage toute la nuit, la tempête s'était calmée, mais la neige continuait à tomber, à petits flocons paresseux. Sous ce ciel tout couvert, New York avait des airs de paysage sépulcral.

Les ordures avaient fait leur apparition dans les rues, la plupart du temps rassemblées dans des sacs verts ou noirs, entassés çà et là sur la neige immaculée. Mais il y en avait aussi dans des sacs en papier ou en plastique fin, qui tourbillonnaient, soulevés par les rafales de vent. Je reniflais pour essayer d'identifier d'où venaient ces odeurs fétides, quand une jonchée marron et molle a manqué de s'abattre sur moi. Là, j'ai vite compris de quoi il s'agissait.

Les gens se débarrassaient de leurs excréments par les fenêtres. Et si la couche de neige fraîche les dissimulait aux regards, elle ne masquait pas les odeurs. D'autant que ce jour-là, la température était remontée et frôlait le zéro. Pour la première fois de ma vie, je me réjouissais qu'il fasse froid.

En me voyant esquiver de justesse la volée d'immondices, Paul a éclaté de rire.

Qui a jeté ça ?

J'ai levé les yeux, en pure perte : au-delà de vingt étages, l'immeuble devant moi disparaissait dans le ciel blanc, et personne n'était visible aux fenêtres les plus basses.

— Rira bien qui rira le dernier, fils de pute, a grincé Chuck. J'ai dans l'idée que bientôt, c'est toi qui macéreras dans ta merde.

Je continuais à contempler cette muraille percée de fenêtres. Lorsque je marchais dans la rue, je pensais rarement à relever la tête et l'immensité du monde au-dessus de moi me fascinait. *Tous ces gens, mon Dieu ! Que de gens !*

— Ça va, Mr. Mitchell ? s'est enquis Tony.

J'ai inspiré à fond.

— Mouais.

Après avoir sécurisé le sixième étage, un petit groupe d'éclaireurs, Chuck en tête, était descendu pour passer les autres étages au peigne fin. Nous devions nous assurer que les complices de Paul avaient tous quitté les lieux.

Ils avaient eu le temps de mettre à sac presque tous les appartements : chez nous, ils avaient raflé pas mal de provisions et d'équipements mais, grâce à l'intervention d'Irena et Aleksandr, nous avons pu limiter les pertes. Le générateur, par exemple, était encore là.

Finalement, l'homme qu'Aleksandr avait frappé avec la hache n'était pas mort, et il se tortillait et gémissait dans une mare de sang lorsque nous l'avions trouvé. Pam lui avait dispensé les premiers soins d'urgence, mais la blessure entre le cou et l'épaule était profonde, et il avait perdu énormément de sang.

Cet homme était le frère de Paul.

Richard et Chuck, en présence d'Irena et Aleksandr, avaient soumis nos prisonniers à un interrogatoire en règle pour obtenir des noms, des adresses. Visiblement terrifié à l'idée qu'on puisse le laisser seul avec les Borodin, Paul avait répondu sans trop se faire prier. Nous avons appris qu'ils n'avaient pas eu besoin de forcer la porte pour s'introduire dans l'immeuble : ils avaient dérobé un trousseau de clés sur le tableau des gardiens quelques jours plus tôt.

— On passe par la Neuvième ? a proposé Chuck.

— Sûrement pas, ai-je répondu en secouant la tête. On va pousser jusqu'à la Septième, et remonter à partir de là-bas. L'entrée du baraquement du NYPD est de ce côté-là d'ailleurs. Je n'ai pas envie de me retrouver coincé dans la foule à l'extérieur de Penn Station.

— Tu es sûr ?

— Sûr et certain.

Chuck a poussé son prisonnier sans ménagement pour le faire avancer. Damon nous accompagnait, et soutenait le frère de Paul.

À l'aube, Chuck, Tony et quelques autres s'étaient aventurés jusqu'à l'adresse que Paul avait indiquée, à deux pas de chez nous. J'avais refusé de les accompagner. L'équipée avait donné lieu à un face-à-face armé, qui avait abouti à une impasse. Chuck avait eu beau vociférer, hurler les noms des voleurs et proférer des menaces, ceux qui étaient en faction à l'entrée de l'immeuble avaient fait barrage à la petite bande.

Tony m'avait glissé, en aparté, que Chuck avait même menacé de venir exécuter Paul et Stan devant leur porte, si leurs complices ne nous restituaient pas ce qu'ils nous avaient dérobé.

L'immeuble en question se trouvait sur la Neuvième Avenue, et il fallait à tout prix éviter que nous passions devant. Chuck était encore d'une humeur massacranche.

En file indienne, nous avons longé le chemin de neige tassée par le trafic piétonnier au milieu de la 24^e Rue. Nous n'étions pas seuls : il y avait là pas mal de gens qui transportaient des ballots et des sacs à dos, et qui, parvenus au carrefour avec la Septième Avenue, sont allés grossir le flot humain qui remontait vers Midtown.

Lorsque nous nous sommes joints à eux, toutes armes dehors, certains se sont écartés mais personne ne s'est arrêté pour s'enquérir de ce qui se passait.

Le long de l'avenue, toutes les vitrines des magasins étaient défoncées et, par endroits, des rebuts et autres ordures émergeaient des congères.

New York était en guerre contre un ennemi invisible, qui commençait à gagner la partie.

Quand nous sommes enfin arrivés en vue de Penn Station, tous ces flux humains ont convergé vers le bâtiment devant lequel des milliers de gens étaient déjà massés. Il y avait des cris, des bousculades. Quelqu'un s'égosillait dans un mégaphone pour tenter de diriger la foule. Une bannière avait été déployée au frontispice de l'entrée nord – *Aide alimentaire d'urgence*. La queue s'étirait tout autour du pâté de maisons.

Tony et Chuck avaient entravé les mains de nos prisonniers derrière leur dos, et Chuck les tenait par des cordes. Il s'est penché vers Paul.

— J'aimerais bien que tu essaies de t'échapper, fils de pute, juste pour pouvoir te mettre une balle dans la tête. Essaie un peu, qu'on rigole.

Paul, la tête basse, est resté muet.

— Suivez-moi ! ai-je lancé à mes camarades, en leur faisant signe de fendre la foule.

Je venais d'aviser quelques officiers du NYPD postés devant l'entrée principale de la tour qui se dressait au-dessus de la gare. En nous faufilant, nous sommes parvenus jusqu'à la première barricade.

— J'ai besoin de parler au sergent Williams ! ai-je crié au policier qui la surveillait. (J'ai désigné Paul et Stan.) Ces individus nous ont attaqués à main armée.

Damon m'a rejoint, et le policier a posé la main sur son pistolet.

— Je dois vous demander de ranger vos armes ! a-t-il crié à son tour.

— S'il vous plaît, pouvez-vous trouver le sergent Williams ? ai-je insisté. C'est un ami. Je m'appelle Michael Mitchell.

Le policier a dégainé son pistolet.

— Vous devez...

— Le sergent est un ami. Vous avez ma parole.

Le policier a rangé son arme dans le holster et reculé d'un pas. Il a dit quelques mots dans son talkie-walkie, sans nous quitter des yeux, puis il nous a fait signe d'avancer.

— Suivez-moi ! a-t-il crié en écartant la barricade. Vous avez de la chance qu'il soit là. Mais vous allez devoir me laisser vos armes.

Il nous a escortés dans le hall de l'immeuble, puis dirigés vers la cafétéria, où nous avons remis le frère de Paul entre les mains de leurs urgentistes. Le sergent Williams nous attendait.

— Des soucis ? s'est-il enquis, avec un regard qui trahissait son épuisement.

J'imaginai qu'il allait nous conduire dans un bureau, prendre nos dépositions, puis mettre nos prisonniers en lieu sûr, dans quelque salle en béton munie de doubles vitrages – mais non. Il nous a simplement invités à prendre place à une des tables de la cafétéria.

— Ces types nous ont attaqués, hier soir.

— Nous vous avons attaqués ? a éréuté Paul. Vous avez massacré mon frère à la hache ! Bande de sauvages !

— Vous, la ferme, a riposté le sergent Williams, et il s'est tourné vers moi. C'est vrai ?

J'ai hoché la tête.

— Mais ils nous avaient pris en otages, avec nos femmes et nos enfants. Ils nous menaçaient avec leurs armes, et ils étaient en train de tout nous voler. Nous n'avions pas le choix...

Le sergent Williams a levé la main.

— Je vous crois, fiston, et on peut les garder ici pendant un petit moment, mais en l'état actuel des choses, je ne peux rien promettre.

— Comment ça ? est intervenu Chuck. Enfermez-les ! On va vous faire nos dépositions.

Le sergent Williams a poussé un profond soupir.

— Oui, je vais prendre vos dépositions, mais je n'ai nulle part où les enfermer. Depuis ce matin, les pénitenciers fédéraux relâchent les détenus des quartiers de sécurité minimale. Ils n'ont pas eu le choix : ils n'ont plus de nourriture, plus d'eau, plus de personnel, les générateurs sont hors service et ils ne peuvent plus ouvrir et fermer les cellules par commande électronique. C'est près de trente prisons qui se sont vidées. Que Dieu nous vienne en aide, si jamais ils sont contraints d'en faire autant à Attica ou Sing-Sing.

— Alors quoi ? Vous allez laisser ces types repartir dans la nature ?

— Non, pour l'instant, on va les boucler quelque part dans les étages, mais si cette situation s'éternise, on pourrait être contraints et forcés de les relâcher. Cela étant, ce ne sera que partie remise pour eux. C'est soit ça, soit on leur colle une balle dans la tête au sous-sol, a-t-il conclu en se tournant vers Paul et Stan.

J'ai retenu ma respiration. *Il est sérieux ?* Chuck, lui, a hoché la tête.

Le sergent Williams a tapé des deux mains sur la table et a éclaté de rire.

— Si vous aviez vu vos têtes ! Foutus imbéciles. L'armée est arrivée, et est en train de prendre le contrôle des postes de secours. La loi martiale sera décrétée, un peu plus tard dans la journée. À compter de ce moment-là, si vous persistez dans vos conneries, ce sera une balle direct – compris ? a-t-il lancé à nos agresseurs.

Les deux, qui avaient repris quelques couleurs, ont opiné.

— Bon, Ramirez ! Virez-les moi d'ici.

Le policier qui nous avait accompagnés a empoigné chaque prisonnier par un bras, et avant de les emmener, a posé nos armes sur la table, à côté du sergent Williams.

— Désolé, les gars, mais c'est le mieux qu'on puisse faire pour l'instant. Autre chose ? Votre famille va bien ? m'a demandé le sergent.

— Ouais, ça va.

J'ai balayé des yeux la cafétéria. Quelques jours plus tôt, elle grouillait

de monde et d'activité. À présent vide et calme, elle semblait envahie par la crasse et la saleté. En suivant mon regard, le sergent Williams a anticipé ma pensée.

— J'ai perdu la majorité de mes hommes. Enfin, ils ne sont pas morts, encore que nous avons eu quelques victimes dans nos rangs... mais la plupart sont rentrés chez eux. Manque de sommeil, de nourriture. C'est une bénédiction que l'armée soit arrivée, même si pour l'heure, ils n'ont pas un dixième des effectifs nécessaires.

— Et vous, vous n'allez pas rentrer retrouver votre famille ?

Le sergent a lâché un rire sans joie.

— Ma famille, c'est la police. Je suis divorcé, mes mômes me détestent et seraient prêts à vivre n'importe où, du moment que c'est loin de moi.

— Oh, je suis désolé...

— Donc, je suis aussi bien ici, a-t-il ajouté en tapant sur la table. Et j'aurais peut-être besoin de *votre* aide avant que tout ça soit terminé.

— Nous avons quelque chose qui, d'ores et déjà, pourrait vous aider, est intervenu Chuck.

— *Vous ?* Vous avez quelque chose qui pourrait m'aider avec tout ce bazar ? a dit le sergent Williams, l'air dubitatif.

— Tout à fait, a confirmé Chuck en sortant de sa poche une petite carte à puce.

Neuvième jour – 31 décembre

— Le goût du risque, a asséné Chuck d'une voix pâteuse. Le voilà, le problème de l'Amérique. C'est pour ça qu'on est dans ce pétrin.

— À cause du goût du risque ?

J'étais sceptique.

— Oui, ou plutôt, de notre absence de goût pour le risque, a précisé Chuck.

Nous étions une fois de plus tous réunis chez Richard, pour le réveillon. Presque tous les occupants de l'immeuble étaient là, soit plus de quarante personnes.

Suite à l'effraction et aux événements dramatiques de la veille, nous avions instauré des rondes. Deux personnes restaient postées en permanence dans le hall, chacune armée d'un .38 et équipée d'un portable, afin de pouvoir diffuser des messages d'alerte à tous les résidents via le réseau maillé de Damon.

Quelques lueurs d'espoir avaient fini par apparaître au bout du tunnel : à en croire les deux stations officielles qui continuaient d'émettre, le courant serait très bientôt rétabli dans le sud de Manhattan. C'était l'affaire de quelques jours. Le corps des ingénieurs de l'armée était arrivé et avait pris les choses en main. Le problème, quel qu'il soit, était en passe d'être résolu.

Toute la journée, des hélicoptères militaires avaient survolé la ville et ce ballet assourdissant nous avait procuré un sentiment de sécurité. Les « grandes personnes » étaient enfin arrivées.

Chacun avait mis la main à la pâte pour organiser le réveillon : les hommes avaient remonté des seaux de neige pour l'approvisionnement en eau, et les femmes s'étaient débrouillées du mieux qu'elles pouvaient pour nettoyer, décorer l'appartement et préparer un dîner. Chuck avait accepté de brancher le home cinéma de Richard sur le générateur, pour diffuser les vidéos et la musique stockées sur le téléphone de Damon. Il y avait même des serpents pendus au plafond.

Nous avions convié les neuf personnes du deuxième étage, qui n'avaient pas été épargnées par le raid de la veille. Mais Paul et ses complices n'avaient pas eu le loisir de terminer leur pillage, et la petite bande n'en finissait plus de rendre hommage à Irena et Aleksandr, devenus de véritables héros. Le vieux couple n'était pas très à l'aise dans ce rôle, mais acceptait les remerciements avec le sourire.

Les invités discutaient par petits groupes ; certains, même, dansaient. On aurait presque pu croire que la situation était normale – *presque*. Personne ne s'était douché depuis cinq jours.

— Le goût du risque ? s'est étonné Rory. Hier, tu nous faisais l'apologie de la peur, et aujourd'hui, tu nous dis qu'on a besoin de prendre plus de risques ?

— Je suis d'accord avec toi, a répondu Chuck.

— Ah bon ? a fait Rory, perplexe.

— Oui, j'ai réfléchi, et tu as raison. La peur, ce n'est pas la bonne réponse. Quand on a peur de tout, on a également peur d'*agir* et, du coup, on *renonce* à notre liberté. Tu avais raison !

J'ai regardé Damon et Tony. Eux aussi avaient du mal à suivre.

— Et si tu nous expliquais ? ai-je lancé à Chuck avec un sourire patient.

Il s'est fendu d'un grand sourire et s'est emparé d'une des bouteilles qui trônaient entre nous – Richard avait sorti pour l'occasion un assortiment de ses meilleurs whiskys.

— Devinez qui est venu dîner dans un de mes restaurants, il y a quelques semaines ? a-t-il demandé en se resservant une rasade.

Je sens qu'on n'est pas sortis de l'auberge...

— Qui ça ?

— Gene Kranz.

— Le directeur de vol des missions Apollo ? a aussitôt réagi Damon, tandis que nous nous lancions des regards interrogateurs.

— Lui-même ! À son époque, ils s'attachaient aux rails de lancement et faisaient la mise à feu avec un cigare. Vous savez quelle était la moyenne d'âge des contrôleurs de mission du programme Apollo ?

Bien entendu, personne n'en savait rien, et de toute façon la question était purement rhétorique.

— Vingt-sept ans !

— Bon, où veux-tu en venir ? me suis-je impatienté.

— Aujourd'hui, quand tu as vingt-sept ans, on te fait à peine confiance pour cuire un steak correctement, alors pour ce qui est de se poser sur la Lune... Et le moindre projet doit être validé par une myriade de comités. À l'égard du risque, nous en sommes arrivés au degré zéro de tolérance – et c'est ça qui est en train de flinguer notre pays.

— Comme les savons antibactériens pour les enfants ? ai-je hasardé. À force de leur désinfecter les mains, on affaiblit leur système immunitaire et ils tombent plus souvent malades – ce qui est l'inverse du but recherché. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, les mêmes développent autant d'allergies. Je répète à Lauren qu'on ferait mieux de laisser Luke vivre un peu plus souvent avec ses mains sales.

J'ai conclu ma tirade ainsi et contemplé mes interlocuteurs avec solennité. J'étais ivre, moi aussi.

— Parce que tu es flemmard, s'est moqué Chuck. On est un peu loin des

fusées spatiales et des alunissages, mais ce n'est pas un mauvais parallèle.

— Je vois où tu veux en venir, est intervenu Damon. Si on se refuse à prendre des risques, on est contraint de déléguer cette responsabilité à d'autres, et le résultat est à l'inverse de ce que nous voulons.

— Zéro risque égale zéro liberté, a martelé Chuck en haussant le ton.

Pour une fois, Rory a acquiescé.

— Je suis d'accord. Par peur du terrorisme, nous avons accepté que le gouvernement collecte des informations personnelles, surveille nos faits et gestes, mette des caméras partout.

— Mais si tu ne fais rien de mal, tu n'as rien à craindre, ai-je souligné. Moi, ça m'est égal de renoncer à un peu de liberté en échange d'une meilleure sécurité.

— C'est là que tu te plantes. Tu as *toutes les raisons* d'avoir peur. Où vont-elles, ces informations ?

J'ai balayé l'objection d'un mouvement d'épaules. Le secteur des nouveaux médias reposait sur la collecte d'un maximum d'informations sur les consommateurs en ligne, que nous revendions à des entreprises. Franchement, où était le mal ?

— Tu es au courant qu'en vertu des nouvelles lois, le gouvernement a le droit de lire tes e-mails, d'accéder à toutes tes archives, de surveiller tout ce que tu fais, toutes tes allées et venues ?

— Non, je l'ignorais.

— Dans ce pays, chaque fois qu'on *soupçonne* le gouvernement de vouloir réglementer la vente de fusils d'assaut, les gens deviennent fous et hurlent au liberticide. Ces nouvelles lois donnent au gouvernement un droit de regard sur tout ce que tu fais, sans ton consentement – et personne n'ouvre la bouche ! Qu'est-ce qui définit la liberté ? Les libertés civiles, qui elles-mêmes reposent sur le respect de la vie privée. Si on foule ce respect aux pieds, c'est la fin des libertés civiles, et donc de la *liberté* tout court. Vous savez pourquoi ils ne prennent pas tout bêtement les empreintes digitales de tout le monde ?

— Ce serait pourtant une bonne idée, a lancé Chuck en rigolant.

— Parce que dès lors que tes empreintes sont fichées, on les comparera automatiquement avec celles retrouvées sur toutes les scènes de crime, a poursuivi Rory en ignorant l'intervention de Chuck. De citoyen libre, tu deviendras suspect potentiel.

— Et ces empreintes digitales ne sont qu'un moyen d'identification parmi d'autres, a renchéri Damon. La géolocalisation, la reconnaissance faciale, les traces de tes achats – toutes ces informations personnelles créent elles aussi une empreinte *digitale*.

Chuck n'avait pas l'air convaincu.

— Qu'est-ce que j'en ai à fiche, que le gouvernement ait tout un tas d'informations sur moi ? À quoi ça peut leur servir ?

— C'est *précisément* toute la question, a répondu Rory en s'animant de plus en plus. L'idée d'être un suspect potentiel chaque fois qu'un crime est

commis dans le pays te plaît ? Fais-tu *vraiment* confiance au gouvernement pour conserver ces informations en lieu sûr ? C'est dans ces serveurs que les sales types opèrent les vols massifs de données personnelles – là, et dans ceux des grandes entreprises. Autant dire que la vie privée a fait long feu. Et ces nouvelles applications médias sur lesquelles tu travailles, a-t-il ajouté en me pointant du doigt, ce sont les pires.

— Eh, on se calme !

Tout bien pesé, Rory était encore plus soûl que Chuck, détail qui m'avait jusque-là échappé.

— Dès lors que tu as accès *gratuitement* à un produit, c'est *toi* le véritable produit. Je me trompe ? Ton boulot consiste à collecter des informations d'ordre privé sur les consommateurs pour les revendre à des boîtes de marketing !

Chuck a volé à mon secours.

— Où veux-tu en venir ?

Rory a battu des paupières et bu une rasade de whisky.

— Où je veux en venir ? Je vais te le dire : nos grands-pères ont débarqué sur les plages de Normandie pour protéger notre liberté. Et aujourd'hui, parce que nous avons *peur* de tout, nous renonçons à ces mêmes libertés pour lesquelles ils se sont battus, et ont donné leur vie.

Il s'est levé.

— Parce que, comme l'a dit Chuck, nous répugnons à prendre quelques risques à titre individuel, nous donnons au gouvernement le droit d'envahir notre vie. Nous sommes en train de renoncer à notre liberté, par simple trouille.

Force était de reconnaître qu'il n'avait pas tort.

— On ne protège pas sa liberté en y renonçant, a renchéri Damon.

— Mais qu'est-ce que tout ça a à voir avec la situation actuelle ? a demandé Tony.

Rory s'est tourné vers lui.

— Personne ne s'émeut quand les Chinois piratent notre réseau électrique parce que tout le monde présume que quelqu'un va arranger les choses – or ce n'est pas le cas. Protéger notre liberté est un travail de chaque jour, et cela commence par la protection de nos données personnelles sur Internet – qui est, elle, de notre responsabilité. Si on suspend notre vigilance, petit à petit, on perdra toutes les libertés pour lesquelles nos ancêtres ont combattu.

À ce moment-là la musique s'est tue, remplacée par une voix qui s'élevait des enceintes :

« *C'est un spectacle incroyable, je n'arrive pas à trouver les mots pour le décrire...* »

— Ça va, les garçons ? On est sage ?

Susie s'était faufilée à notre insu derrière Chuck, Ellarose dans les bras.

— On papote, ai-je répondu tandis que Chuck enlaçait sa femme et se

penchait pour embrasser Ellarose.

— Venez, a repris Susie. Ils commencent le compte à rebours, à la radio.

« ... des milliers de gens sont là, dans la neige, avec des bougies, des lanternes, tout ce qu'ils ont pu trouver... »

Je me suis levé, intrigué.

— Où ça ?

— À Times Square, évidemment.

J'ai pris mon verre et je suis allé m'asseoir à côté de Lauren sur un canapé, Luke sur mes genoux.

« ... pour la première fois depuis plus d'un siècle, Times Square est entièrement plongé dans le noir un soir de Nouvel An, mais les néons ont beau être éteints, la lumière n'en continue pas moins de briller dans le cœur des New-Yorkais, qui affluent de toutes parts... »

Les conversations se sont tues dans la pièce et, comme envoûté par cette voix, chacun avait les yeux rivés sur la chaîne stéréo. Derrière les fenêtres, de gros flocons de neige surgissaient de la nuit, scintillaient fugacement en passant devant les lumières qui irradiaient de notre sanctuaire, puis poursuivaient leur chute, avalés par le noir.

« ... la célébration officielle a été annulée et les autorités ont vivement déconseillé tout rassemblement, mais les gens continuent à converger vers Times Square, où une structure improvisée a été érigée dans la neige... »

— Souviens-toi de cet instant, ai-je chuchoté à l'oreille de Luke.

« ... et alors que nous ne sommes plus qu'à une minute du premier coup de minuit, la foule vient d'entonner spontanément notre hymne national. Je vais essayer de repositionner mon micro... »

Mais nous les entendions déjà percer les clameurs et les parasites, ces voix qui s'élevaient pour chanter cette mélodie reconnaissable entre toutes, et elles vibraient d'une émotion palpable. « La bannière étoilée » avait été composée en un temps où notre pays subissait les affres d'un autre siècle, mais n'avait pas abdiqué, et ce poème, tel un pont jeté entre le passé et l'avenir, n'avait rien perdu de son actualité.

« ... sur le pays de la liberté, au pays des braves. »

Des applaudissements ont crépité, des cris de joie ont fusé.

« Dix... neuf... huit... »

J'ai serré mon fils dans mes bras, et je l'ai embrassé.

— Je t'aime, Luke. Je t'aime, ai-je répété en embrassant Lauren.

« ... deux... un... Bonne année ! »

Autour de nous, la pièce a résonné de cris joyeux ponctués par les stridulations des crécelles et tout le monde s'est levé pour échanger des accolades et des vœux.

— Hé ! Venez voir ! s'est exclamé quelqu'un.

J'ai aperçu Damon qui gesticulait, et nous faisait signe d'approcher d'une main tout en désignant la fenêtre de l'autre.

— La lumière ! La lumière est revenue !

Effectivement, là où, quelques instants plus tôt, les flocons virevoltaient devant un rideau noir, on distinguait maintenant un halo lumineux. J'ai soulevé Luke dans mes bras et je me suis avancé.

De cette fenêtre en renfoncement, il était impossible de localiser la source exacte de ce halo dont on ne voyait que le reflet vacillant sur les vitres de l'immeuble en face, mais l'illumination semblait se diffuser dans toute la rue. En levant les yeux, j'ai remarqué que même le ciel était éclairé. Autant de lumière ne pouvait pas être le fait de quelques lampes, ni même des réverbères. *Le courant est sans doute revenu dans le bloc voisin – exactement comme prévu.*

— Venez ! a hurlé Chuck. Descendons voir !

— Je vais rester ici avec les enfants, a annoncé Lauren. Mais vas-y, toi.

— Non ! ai-je protesté en l'enlaçant. Viens avec moi, je ne veux pas que Luke loupe ce moment.

L'alcool n'était sans doute pas pour rien dans la frénésie qui s'est emparée des convives, qui tous étaient en train de chercher de quoi se vêtir chaudement. J'ai emmitouflé mon fils et, comme il ne faisait pas si froid que ça, je me suis contenté de ce qui me tombait sous la main, avant d'emboîter le pas à la troupe dans les escaliers. Notre porte d'entrée étant obstruée par un mur de neige, nous nous sommes fauflés, à la queue leu leu, dans l'entrebâillement de la porte de service. Luke avait l'air un peu perdu, dans tout ce remue-ménage, mais il gardait le sourire.

Torche braquée devant moi, j'ai gagné avec prudence le milieu de la 24^e Rue. Sur le passage ménagé au centre de la chaussée, la neige était tassée, mais inégalement, et dans la pénombre, avec Luke dans les bras, je préférerais prendre mon temps pour regarder où je mettais les pieds. Chuck et Tony me précédaient, et Damon me suivait. Devant nous, un vrai ruissellement de lumière se déversait sur le croisement de la Neuvième Avenue, où était déjà massée une foule assez compacte. Toutes les têtes semblaient tournées vers la 23^e Rue.

Quand je suis parvenu au carrefour, il a commencé à neiger plus dru, en même temps que le vent se levait. J'ai dépassé Chuck pour me faufler dans un interstice, persuadé de découvrir des réverbères et des enseignes illuminées.

Au lieu de quoi, j'ai vu une colonne de fumée, et des flammes. Un incendie ravageait la tour à l'angle de l'avenue et de la 23^e Rue. Luke lui aussi avait les yeux levés vers ce spectacle et tandis que le reflet des flammes dansait sur sa frimousse, il a tendu le doigt en souriant – pile au moment où quelqu'un a sauté d'une fenêtre, au dernier étage. Le corps a fendu le vide et lorsqu'il s'est écrasé dans la neige, le choc a produit un bruit atroce.

La foule de badauds a d'abord reculé, puis deux personnes se sont précipitées au secours du malheureux. Je me suis retourné pour apercevoir Lauren, qui nous avait finalement suivis, mais pas encore rejoints. De là où elle se trouvait, elle ne pouvait encore rien voir du drame. Ce n'est que

lorsqu'elle a remarqué ma mine décomposée qu'elle a compris que quelque chose n'allait pas.

Je suis allé à sa rencontre aussi vite que j'ai pu, en attrapant Damon par le bras au passage.

— Tu peux remonter avec Lauren et Luke, s'il te plaît ? lui ai-je demandé, mais il était trop tard.

Lauren venait de découvrir ce qui se passait, et j'ai lu l'effroi sur son visage.

— Rentre à la maison, ma chérie, l'ai-je suppliée, en me déchargeant de mon fils dans ses bras. S'il te plaît, ramène Luke à la maison.

L'incendie s'était déjà propagé à d'autres immeubles du bloc. Des langues de fumée noire grimpaient entre les tourbillons de flocons blancs, pour s'agglomérer en un nuage menaçant, qu'illuminait l'incendie qui le nourrissait. Et dans la rue, à perte de vue, des milliers de gens étaient agglutinés, hypnotisés par le brasier.

Aucune sirène ne s'annonçait au loin, on n'entendait que le grondement et le craquement des flammes qui dévoraient le froid et la neige. New York gelait et brûlait en même temps.

Dixième jour – 1^{er} janvier

— Essayez de ne pas bouger, ai-je dit avec douceur. On va aller chercher des secours.

L'homme étendu sur le matelas m'a regardé en exhalant un gémissement. Son visage était sévèrement brûlé. Il a hoché la tête avec un rictus de douleur, et a fermé les yeux.

Nous avons improvisé une infirmerie dans notre hall d'entrée, avec des matelas empruntés dans les appartements inoccupés, et posés à même le sol. Pam était aux commandes, avec un médecin et quelques urgentistes du voisinage.

L'odeur âcre de la fumée se mélangeait aux odeurs corporelles et à celle, très forte, des plaies ouvertes. Sans compter que nous avions descendu un poêle que, faute de réserves suffisantes de kérosène, nous alimentions désormais au fioul. Il ne brûlait pas très bien, et la puanteur de la suie et du pétrole stagnait dans l'atmosphère. Même en laissant la porte de service entrebâillée, l'aération demeurait insuffisante. Heureusement, dehors, ça s'était réchauffé. Après une semaine de froid intense, les températures étaient repassées dans le positif, il ne neigeait plus. Le soleil brillait pour la première fois depuis plusieurs jours.

Les incendies, eux, continuaient. Par chance, notre immeuble n'était pas mitoyen.

Le vent qui avait soufflé sans relâche tout au long de la nuit avait propagé les flammes de bâtiment en bâtiment. Et, hélas, ce foyer d'incendie n'était pas un cas isolé. Le NYPD en avait signalé deux autres, à Manhattan, pendant la nuit du réveillon – feux de cheminées et bougies ne faisaient pas bon ménage avec l'alcool. Les autorités enjoignaient désormais aux New-Yorkais de se priver de flambées, et de faire montre de prudence avec les bougies et les chauffages d'appoint.

Des mesures insuffisantes, et trop tardives. Et comment faire, quand on se gèle et qu'on vit dans le noir ?

La nuit précédente, les incendies avaient précipité à la rue un flot de gens, dont bon nombre souffraient d'inhalation de fumée, et quelques-uns de brûlures très graves. La plupart d'entre eux, cependant, étaient sains et saufs, mais désemparés, terrifiés de se retrouver sans toit, condamnés à errer dans le froid en pleine nuit.

Un convoi de Humvees, en provenance de la West Side Highway, était

venu prêter main-forte. Mais sans eau, sans équipements spécifiques ni services de secours, l'armée avait été impuissante à juguler les incendies. Les soldats avaient transmis par radio les maigres informations dont ils disposaient, et chargé des blessés à bord de leurs véhicules. Une heure plus tard, un deuxième convoi était venu les relayer.

Le troisième convoi, lui, n'était jamais arrivé.

À ce moment-là, une équipe de secours hétéroclite s'était constituée : des pompiers, des médecins, des infirmières et des policiers qui n'étaient pas en service avaient uni leurs forces pour tenter d'organiser le chaos. Faute de mieux, nous avons recueilli quelques blessés et avons essayé de convaincre des voisins, dans la rue, d'en faire autant. Les larmes aux yeux, les nouveaux sans-abri nous imploraient. Si les premiers rescapés avaient trouvé sans trop de problèmes des voisins disposés à les accueillir – nous-mêmes hébergions deux couples dans notre appartement –, les demandes avaient rapidement dépassé les bonnes volontés, et les laissés-pour-compte, parmi lesquels beaucoup d'enfants, avaient entrepris une marche solitaire vers les centres de secours, abattus, effrayés, réduits à mendier l'asile auprès des badauds. Un peu en retrait, nous avons observé cette colonne humaine, où chacun ne pouvait compter que sur un téléphone ou une torche pour affronter la nuit, se faire engloutir peu à peu par la ville enneigée.

Du bruit, à la porte de service, m'a ramené à l'instant présent, et j'ai vu réapparaître Damon, accompagné d'un ado. Il nous a hélés, Pam et moi.

— J'ai fait du porte-à-porte pour collecter des antalgiques et des antibiotiques, mais je n'ai pu récupérer que ça, a-t-il annoncé en nous montrant quelques tablettes d'Advil et d'aspirine au creux de sa main. Et même pour ça, j'ai dû batailler. Les gens rechignaient à s'en séparer.

— Et ça, c'est quoi ? a demandé Pam en désignant l'objet qu'il tenait dans son autre main – et qui ressemblait à s'y méprendre à un bong.

Damon a hésité avant de répondre.

— On va leur faire fumer de l'herbe. Comme antidouleur, c'est super efficace, a-t-il expliqué, et il s'est tourné vers le gamin qui, avec un sourire gêné, a sorti de sa poche un énorme sac de marijuana.

— Ces gens souffrent d'inhalation de fumée, et même pour certains de brûlures des poumons, a sifflé Pam. Et tu veux les faire *fumer* ?

Damon et l'adolescent ont dévisagé Pam.

— Attendez ! a dit l'adolescent. Et si on faisait des gâteaux au chocolat ou... non ! du thé ! On prépare une infusion et on y ajoute une goutte d'alcool pour dissoudre la THC. Ça devrait marcher.

L'expression de Pam s'est radoucie.

— C'est une idée géniale. Tu peux t'en occuper tout de suite ? a-t-elle demandé au gamin, qui a acquiescé.

Damon lui a dit de monter au sixième, et de demander à Chuck tout ce dont il aurait besoin. Soudain, son portable a laissé entendre un petit signal.

Cela n'avait pas arrêté de la journée et de la nuit, au fur et à mesure que

des gens rejoignaient le réseau maillé qu'il avait mis en place.

Après avoir expliqué au sergent Williams comment installer l'application et se connecter au réseau, nous lui avons demandé de faire œuvre de prosélytisme. Plus grand serait le nombre d'utilisateurs connectés, plus loin les messages pourraient être acheminés. Damon avait fait le tour des immeubles du voisinage, pour distribuer quelques cartes mémoire et expliquer la procédure. À en juger par l'activité du réseau, ni lui ni le sergent Williams n'avaient chômé.

Le réseau était devenu viral.

Les New-Yorkais qui l'avaient rejoint se comptaient déjà par centaines, et cette communauté grandissait d'heure en heure. Chacun se débrouillait pour recharger son portable à l'aide d'un générateur ou d'une cellule solaire, voire même en déblayant des voitures pour les faire démarrer. Quelqu'un avait posté un message à l'ensemble du réseau pour expliquer comment retirer une batterie de voiture et la transformer en chargeur de portable.

— Damon ? Tu pourrais envoyer un message aux membres du quartier pour leur demander qui aurait de l'herbe ? ai-je proposé. On pourrait la récupérer plus tard, sur le chemin du retour.

Nous nous apprêtions à rallier une fois de plus Penn Station, pour y emmener les blessés les plus amochés. Deux d'entre eux avaient besoin de soins intensifs, bien au-delà de ce que nous pouvions fournir. Au sous-sol, Tony était en train de bricoler des brancards en fixant des luges improvisées à des harnais de sacs à dos. Je descendais aux nouvelles quand, justement, il s'est engagé dans l'escalier, en remorquant sa cargaison, Luke sous le bras. Mon fils avait joué les assistants, ce qui avait consisté à réaligner les bonbonnes d'eau vides.

— Ça y est, les lumières de secours ont rendu l'âme, a annoncé Tony en reposant Luke. Les batteries sont une denrée rare, on ferait bien de les économiser pour les lampes frontales.

J'ai approuvé d'un signe de tête et je l'ai aidé à hisser son chargement de luges, que nous avons fait glisser dans le hall.

— C'est vous le meilleur skieur, m'a dit Tony. Je pense que vous et moi, on devrait tirer, et emmener Damon en renfort.

Damon a fait une moue dubitative.

— Désolé, mec, mon truc, c'est plus le surf que le ski.

J'ai soupiré. *Comment un gamin qui a grandi en Louisiane et est en fac à Boston devient-il surfeur ?*

En enfilaient mon jean, ce matin-là, j'avais serré ma ceinture d'un cran supplémentaire. Le bon côté des choses, c'est que j'étais bien parti pour perdre ces quelques kilos de trop dont Lauren me rebattait les oreilles. Le mauvais, c'est que j'avais faim – j'étais même affamé.

Affamé.

Mon cœur s'est serré à l'idée que j'étais peut-être sur le point de découvrir, par moi-même, les souffrances que pouvait infliger un ventre vide.

Tony, Damon et moi nous sommes chaudement vêtus pendant que quelques urgentistes installaient sur les luges les deux grands brûlés que nous emmenions à Penn. Ignorant les cris étouffés et les gémissements, ils les ont emmaillotés dans des couvertures, et attachés du mieux qu'ils pouvaient sur ces brancards de fortune.

Nous sommes sortis par la porte de service et avons escaladé à petits pas l'énorme tas de neige accumulé sur le trottoir. Le ciel était uniformément gris, mais il semblait faire plutôt bon. Les facultés d'adaptation du corps ne sont-elles pas incroyables ? Alors qu'à peine quinze jours plus tôt, je me serais plaint du froid, et maintenant que la température dépassait de peu le zéro, l'environnement me paraissait presque tropical.

Une fois perchés tout en haut de la congère, nos pieds étaient au niveau de la tête de ceux qui se trouvaient dans le hall de l'immeuble. Quelqu'un a glissé une cale sous la porte d'entrée pour la maintenir ouverte, pendant que d'autres poussaient les brancards pour leur faire gravir la pente enneigée. Ils avaient beau déployer d'innombrables précautions, le moindre soubresaut arrachait des cris de douleur aux blessés.

Nous avons chaussé nos skis sans perdre de temps et nous nous sommes mis en route, en file indienne. Damon fermait le convoi. Nous avançons à vive allure car les traces de ski étaient maintenant bien formées au centre de la chaussée.

Au carrefour avec la Neuvième Avenue, nous nous sommes arrêtés un instant pour regarder, un bloc plus bas, l'immeuble dans lequel l'incendie avait commencé. Ce n'était plus qu'une carcasse calcinée, mais à en juger par l'épais panache de fumée noire qui envahissait le ciel un peu plus au sud, au niveau de la 22^e Rue, il restait encore un ou plusieurs foyers d'incendie.

Plus nous progressions le long de la 24^e Rue, plus nous croisions de gens, à pied, qui charriaient tout ce qu'ils pouvaient.

La quantité de sacs d'ordures ménagères avait considérablement augmenté ; ils s'entassaient désormais de part et d'autre de la chaussée et, à cause du réchauffement de l'air et de la fonte de la neige, le moindre souffle de vent dispersait des odeurs nauséabondes. Aux intersections, ces tas d'immondices étaient encore plus volumineux, et les rats n'étaient pas les seuls charognards à les fouiller, dans l'espoir d'y trouver un truc à se mettre sous la dent.

Tout en traversant ce paysage de décadence urbaine, dans un état proche de la transe, j'observais ces gens, je scrutais leurs visages, fasciné par ce qu'ils avaient choisi d'emporter avec eux : un fauteuil, un sac de livres. Un peu plus loin, quelqu'un transportait une cage à oiseaux en fil de fer doré.

Derrière les vitrines défoncées, j'ai aperçu, à l'intérieur des magasins, des ombres blotties autour de barils d'essence transformés en brasero ; les langues de fumée qui s'échappaient de ces cavernes noircissaient les façades. Malgré cette activité, tout était silencieux : l'épais manteau de neige étouffait les bruits de pas comme les voix de ces cohortes de populations déplacées.

— Hé, attendez ! a crié Damon dans mon dos, au moment où nous allions bifurquer sur la Septième Avenue.

Je me suis retourné, et je l'ai vu s'accroupir à côté d'un tas de poubelles, puis sortir son portable, pour prendre en photo quelqu'un qui s'était assis là.

Que fabrique-t-il ?

Quelques secondes plus tard, il nous a rattrapés en trotinant, puis dépassés sans s'arrêter pour filer vers un autre tas d'ordures, qu'il a sondé sans trouver, apparemment, ce qu'il cherchait.

— Ce type, là-bas, il était mort, a-t-il expliqué en revenant vers nous, essoufflé.

Blasé, je n'ai rien répondu.

Des morts, il risque d'y en avoir un paquet, et s'ils sont morts, on ne peut plus rien pour eux.

Nous nous sommes remis en route et Damon s'est activé sur le clavier de son portable.

— Cet homme, peut-être que quelqu'un l'aimait, a-t-il repris. On devrait garder une trace de ce qui se passe. Je viens de créer une boîte aux lettres dédiée, sur le réseau, afin que chacun puisse envoyer des photos et ajouter quelques mots d'explication, une date, un lieu. Elles seront stockées dans mon ordinateur portable, et quand tout cela sera terminé, ça nous aidera peut-être à assembler des pièces du puzzle, à résoudre certains mystères.

À ces mots, j'ai compris à quel point je me trompais. Peut-être pouvions-nous faire un dernier geste pour ces malheureux : aider leurs proches à faire leur deuil.

— C'est une idée géniale. Tu pourras m'envoyer le lien ?

— C'est déjà fait.

Quelque autre détail a accroché son regard, et il a filé.

— Il est intelligent, ce gamin, a observé Tony dans mon dos.

Nous arrivions en vue de Penn Station. La foule rassemblée alentour était bien plus impressionnante que deux jours auparavant.

À force d'être piétinée, la neige n'était plus qu'un cloaque brun où flottaient des détrit. Des milliers de gens étaient massés autour des accès de la gare, et des soldats en uniforme de combat, leurs armes bien visibles, avaient remplacé les officiers du NYPD à la surveillance des barricades. Un petit poste de commandement protégé de sacs de sable dissimulait des armes plus lourdes.

Plus nous approchions, plus le brouhaha diffus s'est transformé en une clameur où se mêlaient cris, sirènes et instructions amplifiées par les mégaphones.

Nous avons ralenti et nous nous sommes arrêtés un instant pour prendre la mesure de cette pagaille.

— On n'arrivera jamais à entrer là-dedans, a pronostiqué Tony. Peut-être qu'on devrait essayer Port Authority, voire même pousser jusqu'à Grand Central ou Javits ?

— Ça ne sera pas mieux qu'ici.

J'ai sorti mon téléphone : je venais d'avoir une idée.

— Je vais envoyer un message au sergent Williams. Peut-être pourra-t-il dépêcher quelqu'un à notre rencontre.

Pendant que j'expédiais mon message, Damon et Tony ont détaché nos harnais, et ont expliqué à nos passagers pourquoi notre convoi était à l'arrêt. Je n'ai même pas eu le temps de ranger le téléphone qu'il a bipé.

— Le sergent envoie quelqu'un nous chercher, ai-je annoncé.

Ce réseau nous sauve la vie.

— Damon ! ai-je appelé. As-tu des nouvelles de...

J'ai été interrompu net par un cri strident qui est monté de la foule, à quelques pas devant nous.

— Lâche-le, putain ! a gueulé une voix d'homme.

Un grand type, avec des dreadlocks blondes qui dansaient autour de son visage, venait de s'emparer du sac à dos d'une femme, une Asiatique toute menue, et il tirait avec acharnement sur sa prise. La femme se cramponnait de toutes ses forces à une des bretelles et, tout en la remorquant, son agresseur a soudain brandi un pistolet.

La foule alentour s'est aussitôt clairsemée.

— Je te préviens ! a-t-il grondé.

La femme a crié quelques mots en coréen, ou en chinois, puis elle a lâché prise et s'est affalée sur la neige sale.

— Mon sac, a-t-elle sangloté en anglais, épaules voûtées. C'est tout ce que j'ai.

— Maudite Chinetoque, tu mérites une balle dans la tête.

À côté de moi, Tony s'était redressé et il avait dégainé son .38, qu'il tenait dissimulé entre nous deux. J'ai secoué la tête et tendu le bras pour le retenir, puis j'ai ressorti mon téléphone pour prendre une photo du type.

Qui m'a dévisagé avec un sourire mauvais.

— Tu kiffes ?

J'ai pris une seconde photo.

— Pas du tout, ai-je répondu en pianotant sur mon clavier. J'envoie juste votre portrait au sergent du NYPD qui sera là d'un instant à l'autre.

Le sourire de l'homme s'est évaporé, et a laissé place à une grimace de confusion.

— Il n'y a plus de réseau.

— Détrompez-vous.

Il a éclaté :

— Tu défends cette salope de Chinoise ?

Je n'étais pas un grand adepte des confrontations viriles, je ne m'étais jamais battu de ma vie, mais si les circonstances l'imposaient...

— On traverse un moment difficile, mais ce n'est pas une excuse pour aggraver les autres.

L'homme s'est redressé de toute sa hauteur. Il était bien plus balèze que

je ne l'avais cru.

— Un moment difficile ? Tu te fous de ma gueule ? C'est la fin du monde, mec, et ces salopards de Chinois...

— Ce que vous êtes en train de faire ne va pas aider...

— Si, moi, ça va m'aider, m'a-t-il rétorqué.

— Vous avez commis un délit, et il sera rendu public. La preuve est là, ai-je ajouté en brandissant mon téléphone. Cette situation ne durera pas toujours, et vous devrez répondre de vos actes.

Le type m'a ri au nez.

— Avec toutes ces merdes qui nous tombent dessus, tu crois que quelqu'un en aura quelque chose à battre, que j'aie volé le sac de cette pétasse ?

— Oui, moi, est intervenu Tony, son arme toujours à couvert.

Une petite foule avait fait cercle autour de nous.

— Et qui d'autre, ici ? a gueulé le type en balayant des yeux le rassemblement.

Si la plupart sont restés cois, quelques voix de soutien à Tony se sont élevées.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça, a hurlé quelqu'un, dans les derniers rangs.

— Allez tous vous faire foutre ! a craché le type en commençant à s'éloigner.

Tony a levé son arme mais, juste à ce moment-là, le type a lancé le sac par-dessus son épaule. Il avait eu le temps d'y dérober deux ou trois bricoles.

— Laissons-le partir, ai-je dit d'une voix mal assurée pour retenir Tony. Ça n'en vaut pas la peine.

Je tremblais. Tony a obtempéré et rangé son arme en maugréant. Les gens ont commencé à se disperser, deux personnes se sont avancées pour aider la femme à se relever, et plusieurs autres sont venues vers nous.

— C'est vrai que votre téléphone fonctionne ?

— En quelque sorte. Il vous faut voir ça avec lui, ai-je répondu en montrant Damon du doigt.

En deux minutes, une large foule s'était massée autour de lui. Tout le monde ou presque conservait son téléphone à portée de main, même si la batterie était à plat. Damon a indiqué différents moyens pour les recharger, puis il a commencé à copier l'appli du réseau maillé sur la carte mémoire de quelques-uns.

— C'était une bonne idée de prendre ce type en photo, a remarqué Tony tandis que nous observions Damon dispenser son cours sur les réseaux maillés. Quand la police n'est plus là, certains s'imaginent pouvoir faire n'importe quoi en toute impunité. S'ils savent qu'on garde des preuves, peut-être qu'ils y réfléchiront à deux fois.

— Oui, peut-être, ai-je soupiré. En tous les cas, c'est mieux que rien.

— C'est *bien* mieux que rien, et mieux que de se tirer dessus.

J'ai aperçu du mouvement dans la foule agglutinée devant la barricade à l'entrée de Penn, puis j'ai distingué le visage de l'officier Romales. Une minute plus tard, il écartait quelques dernières personnes de sa route ; deux collègues l'accompagnaient. Quand il nous a vus, il a secoué la tête.

— Nous ne pouvons plus accueillir personne.

— Ce sont des victimes de l'incendie d'hier soir, ai-je expliqué. Si on ne les soigne pas, ils vont mourir.

— Des gens qui sont en train de mourir, ce n'est pas ce qui manque, a marmonné Romales en s'agenouillant à côté d'un des blessés.

Il a écarté les couvertures, et cillé en découvrant la gravité des brûlures.

— Bon, d'accord, a-t-il dit en se relevant. Les gars, emportez ces traîneaux, a-t-il ajouté à l'intention de ses collègues, avant de se retourner vers moi. On va prendre ces deux-là, mais ensuite, c'est terminé. Là-dedans, la situation n'est guère plus brillante que dehors. Pour ne pas dire pire. Compris ?

J'ai hoché la tête. *C'est à ce point ?*

— Ah, une dernière chose, a-t-il ajouté. Ce type que vous nous avez amené... Paul ?

— Oui...

— Son frère est mort hier soir des suites de ses blessures. Et ce Paul, on va peut-être devoir le relâcher.

— Le relâcher ?

J'avais beau me souvenir que le sergent Williams avait évoqué cette éventualité, je n'en croyais pas mes oreilles.

Romales a haussé les épaules, l'air dépassé.

— Aujourd'hui, ils ont laissé sortir tous les détenus des quartiers de sécurité intermédiaire. On n'a aucun endroit où les parquer tous. Alors les gens qu'on arrête, on les boucle un ou deux jours, on prend les dépositions, mais après, on n'a pas le choix. On les relâche. Jusqu'à ce que tout ça soit réglé.

Je me suis frotté le visage et j'ai contemplé le ciel.

Mon Dieu, s'ils relâchent Paul alors que son frère est mort...

— Quand allez-vous le libérer ? ai-je crié à Romales qui déjà rebroussait chemin.

— Demain, ou après-demain, a-t-il répondu avant de se faire avaler par la foule.

Mon estomac vide a chaviré.

— Ça va ? a demandé Damon, qui avait terminé son « tutoriel ».

— Moyen.

Tony avait lui aussi entendu la mauvaise nouvelle, et j'ai vu sa main, dans sa poche, se crispier sur la crosse du .38. Damon nous a dévisagés l'un et l'autre, intrigué, puis a repris :

— Juste avant que ce mec attaque la fille, tu étais en train de me demander si j'avais des nouvelles de... ?

— Ah oui ! me suis-je exclamé. Des nouvelles de l’herbe. Tu as eu des réponses ?

— Oui, quelques-unes.

— Génial. Parce que là, tout de suite, un petit joint serait plus que bienvenu.

Onzième jour – 2 janvier

— Deux jours. Trois, peut-être.

— C'est tout ?

Chuck a confirmé d'un signe de tête.

— Et Ellarose ne peut pas manger n'importe quoi. On vient tout juste d'arrêter le lait de croissance a ajouté Susie. Contraints et forcés, a-t-elle soupiré en contemplant son bébé dans ses bras.

J'ai failli lui demander pourquoi elle ne l'allaiterait pas, mais la question semblait un peu trop intrusive. Sans compter que Susie était bien trop maigre pour se départir de quelque calorie que ce soit.

La veille, pendant notre équipée jusqu'à Penn, Lauren était restée au rez-de-chaussée pour aider Pam à soigner les brûlés, et depuis, elle avait remarqué que certaines choses avaient disparu. Nous étions donc en train de procéder à l'inventaire chez Chuck et Susie. Luke faisait le fou dans le salon et s'était emparé d'une paire de lunettes de vision de nuit, qu'il brandissait en poussant des cris pour attirer mon attention.

— Ne joue pas avec ça, Luke, ai-je dit en les extirpant délicatement d'entre ses mains.

Comme il a cherché à les récupérer, j'ai pioché un substitut dans le sac posé à côté du canapé et lui ai tendu un tube en carton, qu'il a immédiatement enfoncé dans sa bouche.

Un des téléphones portables était allumé, et transformé en radio grâce à une nouvelle appli que Damon avait dénichée. Elle nous avait permis de découvrir que plusieurs dizaines de petites radios pirates avaient vu le jour à Manhattan. Chacune diffusait dans un rayon de quelques blocs à peine, mais c'était une alternative au service public, qui seul continuait à émettre. En arrière-plan, nous écoutions donc les fulminations d'un de ces animateurs amateurs – JikeMike :

« C'est une pagaille noire dans tout le pays. Et moi je dis que le problème, il ne vient pas seulement des Chinois, mais aussi de ces maudits Russkoffs... »

Chuck m'a regardé, l'air interloqué.

— Tu sais que tu viens de donner à ton fils une fusée éclairante, n'est-ce pas ?

— Bon sang, Mike, fais un peu attention ! s'est emportée Lauren en s'étirant devant moi pour confisquer la fusée.

Luke a protesté d'un cri perçant puis a aperçu Tony qui passait dans le couloir et il a couru le rejoindre de sa démarche instable. Lauren m'a fusillé du regard.

— Désolé, ai-je marmonné.

J'étais encore un peu assommé par ce que Chuck venait de m'apprendre. En partie convaincu que le courant serait rétabli d'un moment à l'autre, et que le retour de l'électricité sifflerait la fin de ce petit jeu de survie, je n'avais pas totalement intégré l'idée que cette situation puisse s'éterniser.

— Donc, il ne nous reste que deux jours de provisions ?

« ... tous les rassembler – Iraniens, Russes, Chinois, et même tous les Jaunes, et tous les enturbannés – et les enfermer dans un grand cachot bien profond, jusqu'à ce que la lumière revienne... »

— On ne pourrait pas éteindre ça ? a lancé Susie, exaspérée.

Chuck a tendu le bras vers le téléphone sur la table basse et le silence est revenu.

— Deux jours – si on continue à partager nos provisions avec tous nos voisins au même rythme, a repris Chuck. Nous avons... (il a levé les yeux au plafond pour faire le calcul dans sa tête) ... trente-huit personnes ici, à l'étage, plus quatre blessés au rez-de-chaussée. On ne peut pas continuer comme ça. Certains se sont introduits chez nous, pour nous voler. Et quoi qu'il puisse se raconter ici ou là, rien ne sera rentré dans l'ordre dans un ou deux jours – ni même trois.

Sur les ondes du service public, ils continuaient à annoncer que la New York Power Authority allait voler à notre secours dès le lendemain et mettre ses générateurs au service de Con Edison et du sud de Manhattan. Mais plus personne n'y croyait.

Quelques premières vraies informations nous étaient parvenues de la situation ailleurs : un gigantesque incendie avait dévasté les banlieues résidentielles du sud de Boston, et à Philadelphie, Baltimore et Hartford, la situation n'était guère plus brillante. New York restait cependant – du moins jusque-là – la seule ville privée d'eau. On ne donnait aucune nouvelle de Washington et à en croire quelques dépêches, l'Europe, où Internet ne fonctionnait toujours pas, était elle aussi en proie à une pagaille monstre.

S'il était confirmé que les pannes affectant les infrastructures résultaient bien d'une cyberattaque, personne ne pouvait encore désigner avec certitude son origine. Les serveurs de commande et de contrôle rendaient l'âme les uns après les autres.

Un fil rouge, cependant, commençait à se dessiner, et il conduisait à la Chine.

— Il y a un truc qui me chiffonne, a poursuivi Chuck. Le jour où Paul et sa bande se sont introduits dans l'immeuble, il ne manquait aucune clé sur le tableau des gardiens – Tony avait vérifié. Donc quelqu'un les a laissés entrer.

L'armée américaine restait en DEFCON 2, un niveau d'alerte signalant que le pays se préparait à essuyer une attaque imminente – mais venant d'où, et

perpétrée par qui... Personne n'avait les réponses. Les recherches se poursuivaient pour identifier ces fameuses cibles qui avaient violé notre espace aérien, juste avant la première série de coupures d'électricité. Les radios pirates bruissaient de rumeurs, et spéculaient que des villes, un peu partout dans le Midwest, avaient été envahies. On parlait d'Aube rouge cybernétique.

Autant de nouvelles intéressantes, mais qui concernaient de moins en moins notre situation immédiate.

— Bon – on fait quoi ?

— On doit commencer à se retrancher et penser sur le long terme. On arrête d'essayer de sauver le monde. (Chuck a levé la main pour repousser toute objection de la part de Susie.) On doit d'abord et avant tout se sauver nous-mêmes.

— Si on garde tout pour nous, on va déclencher une guerre à l'intérieur de notre propre immeuble.

— Ce n'est pas ce que je suggère. Selon moi, on devrait partager les stocks dont on dispose et expliquer aux voisins qu'à partir de maintenant, ils ne doivent compter que sur eux. Avec toutes les provisions qu'on a enterrées dans la neige, on devrait s'en sortir.

— En supposant qu'on puisse les retrouver, ai-je fait valoir.

Certes, cela avait semblé une idée intelligente sur le moment, mais que notre survie repose uniquement sur ce trésor enfoui me semblait très risqué.

— Eh bien, allons vérifier ça tout de suite. Et si on récupère ces provisions, on ne peut pas les partager, ni en parler avec qui que ce soit.

— Ce n'est pas bien, a commenté Susie, mais avec moins de conviction que par le passé.

— La situation va dégénérer, a pronostiqué Chuck. C'est déjà moche, et jusque-là, on a été gentils. On ne peut plus se le permettre. Demande à Damon de convoquer une réunion du conseil d'étage, a-t-il ajouté en se tournant vers moi.

— Quand ?

— En fin d'après-midi, au coucher du soleil.

D'un doigt, il a balayé l'écran du portable pour rallumer la radio.

« ... selon moi, nous sommes sans nouvelles de Washington et de Los Angeles parce qu'elles ont été rayées de la carte par une attaque biologique, une nouvelle souche de cette grippe aviaire. Il est hors de question que je quitte New York, absolument hors de question, et si qui que ce soit se présente à ma porte, j'ai mon fusil... »

*

Damon avait installé son centre de contrôle – soit deux téléphones portables reliés par des câbles USB à son ordinateur – dans le couloir, entre ma porte d'entrée et celle de Chuck et Susie.

— C'est eux qui assurent la connexion avec notre réseau, m'a-t-il expliqué. Je suis allé faire le tour du quartier et à emplacements fixes, il y a maintenant des gens, dans le voisinage, qui maintiennent des téléphones actifs sur le réseau. (Il m'a désigné un bloc-notes sur lequel il avait griffonné des notes et des diagrammes.) En général, ces relais se trouvent au troisième étage, à l'angle d'un bloc. Il y en a un environ tous les cent mètres. C'est un peu comme si on avait nos propres antennes-relais. Cela nous assure au moins quelques nœuds aux alentours, mais le reste du réseau est dynamique. Ce n'est pas un réseau en étoile, comme ceux auxquels tu es habitué, mais une topologie point à point, qui utilise un protocole de routage réactif, et non proactif.

J'avais insisté pour avoir quelques explications, mais l'eau avait coulé sous les ponts depuis mes cours d'ingénierie, et là, j'étais franchement dépassé.

— Les gens savent comment l'utiliser ?

— Le fonctionnement est celui d'un mandataire transparent à la base de l'empilement de réseau, a-t-il répondu, mort de rire devant la tête que je tirais. Pour l'utilisateur, ça ne change pas grand-chose. Il se sert de son portable comme d'habitude, sauf qu'il doit ajouter une « adresse maillée » pour chaque correspondant de son répertoire.

— Combien y a-t-il de personnes connectées, jusque-là ?

— C'est difficile à dire précisément, mais plus de mille, déjà.

Damon avait créé une adresse maillée qui était l'équivalent d'un numéro d'urgence, et tous ces messages, à raison de dizaines par heure, étaient acheminés directement jusqu'aux téléphones du groupe constitué par le sergent Williams.

— Et tu as reçu des photos ?

Nous demandions à tous les membres du réseau, chaque fois qu'ils étaient témoins d'une infraction, d'un crime, qu'ils croisaient des blessés ou des morts, de documenter les faits en images – assorties de notes et de toutes les indications qui leur paraissaient pertinentes. Damon stockait ces informations sur le disque dur de son ordinateur.

— Oui, plusieurs dizaines, déjà. Je suis super heureux que ça fonctionne, mais si tu voyais les photos...

— Peut-être devrais-tu les stocker sans les regarder, ai-je suggéré.

— Plus facile à dire qu'à faire, a-t-il soupiré, et je lui ai tapoté le dos pour le réconforter.

Damon s'était vraiment démené. Il avait également créé une boîte de dépôt afin que chacun puisse partager des astuces pratiques, des techniques de survie pour lutter contre le froid, et des applis utiles telles que radio d'urgence, lampe torche, boussole, plan de New York, soins relatifs aux brûlures ou premiers secours d'urgence. Damon avait inauguré sa boîte de dépôt en postant une recette pour distiller de la marijuana et fabriquer une tisane antidouleur.

— Tu fais déjà beaucoup de bien, Damon. Il y aura des vies sauvées grâce à toi.

— Peut-être qu'on aurait pu éviter tout ça, si on avait été capables de prédire l'avenir.

— Personne ne peut faire ça.

Il m'a dévisagé.

— Un jour, je changerai tout ça, a-t-il dit avec le plus grand sérieux.

Ne sachant trop quoi répondre, j'ai marqué une pause, avant de demander :

— Peux-tu envoyer un message à tous nos voisins d'étage pour les convoquer à une réunion au coucher du soleil ?

— À quel sujet ?

J'ai contemplé le couloir. Tony était en train de jouer à cache-cache avec Luke.

— Demande-leur simplement d'être là. On doit parler.

— Aucun de nous n'imaginait que cette situation allait durer aussi longtemps, a expliqué Chuck au petit comité réuni dans le couloir. Nous continuerons à partager l'alimentation électrique, le chauffage et les outils, mais pour le reste, chacun sera désormais responsable de lui-même.

— Ce qui signifie ? a demandé Rory.

J'avais compté trente-trois participants à la réunion. Malgré tous nos efforts, le couloir était de plus en plus sale. Les couvertures et les draps qui recouvraient les meubles étaient tachés. Personne n'avait pris de douche depuis une semaine, voire plus, et rares étaient ceux et celles à avoir changé de vêtements dans l'intervalle.

L'air était imprégné d'odeurs d'humidité et de transpiration. Au cinquième étage, l'état des toilettes communes s'était considérablement dégradé et la puanteur semblait maintenant filtrer par le sol, s'exsuder par les murs. À force de trimballer des seaux de neige et de les stocker dans l'ascenseur et alentour, la moquette du couloir était imbibée d'eau et cette humidité avait fini par pénétrer à l'intérieur des canapés, des coussins. Des traces de moisissures apparaissaient le long des plinthes.

— Ce qui signifie qu'à compter de maintenant, chacun va devoir se procurer de quoi se nourrir, ai-je clarifié en inspectant la crasse accumulée sous mes ongles. Nous ne pouvons plus continuer à partager nos provisions.

Ou plus exactement celles de *Chuck*. Mais la précision était inutile. Tout le monde avait compris que nous venions de tracer une ligne dans le sable : d'un côté, il y avait ceux avec qui Chuck et Susie partageraient, de l'autre, les exclus du festin.

— Donc, c'est chacun pour soi ? C'est ça que tu es en train de dire ? a lancé Richard.

En plus de ses voisins chinois, il avait accueilli chez lui plusieurs victimes des incendies et il commençait – bien malgré moi – à m'inspirer un

certain respect.

— Non. On doit continuer à assurer les rondes de garde, les corvées d'eau et de ménage, mais pour ce qui est des réserves de nourriture, on doit les rationner. Voici ce que nous pouvons partager avec vous, ai-je poursuivi en désignant le stock de vivres entassés sur la table basse. En complément de ce que vous avez déjà, et de ce qu'on vous distribuera dans les centres de secours.

Dans l'après-midi, Chuck et moi nous étions éclipsés discrètement afin de tester l'efficacité de l'appli de chasse au trésor. Tout avait fonctionné à merveille : du premier coup, nous avions localisé – et exhumé – trois sacs remplis de bouffe.

— Chacun de vous va recevoir une de ces rations, a expliqué Chuck. À vous de décider à quelle allure vous les consommerez. Ensuite, vous devrez sortir, et vous débrouiller comme vous pourrez.

Richard, en rage, s'est avancé et a raflé plusieurs rations d'un coup.

— Tu fais quoi, là ? a lancé Chuck.

— Nous sommes dix, a-t-il riposté en gesticulant en direction du petit groupe qu'il hébergeait. On va partager entre nous.

Et il s'est replié chez lui, suivi par sa troupe.

Rory s'est avancé à son tour et, tout en dévisageant Chuck, a pris quatre rations. Pam et lui avaient recueilli un couple d'un autre étage.

— J'imagine que maintenant, on sait qui sont nos amis.

— Désolé, vieux, mais on doit bien tracer la limite quelque part, ai-je dit.

Rory a posé un regard appuyé sur Damon, mais s'est abstenu de commentaire et il est parti s'enfermer chez lui, avec Pam et leurs invités.

Les autres – la mère et les jeunes enfants arrivés avec Damon, et six personnes des étages inférieurs – sont venus récupérer leurs rations en marmonnant un simple merci.

Cela fait, Tony est redescendu au rez-de-chaussée et le reste de notre petite bande s'est replié chez Chuck.

— Ça ne s'est pas trop mal passé, non ?

— On va barricader notre extrémité de couloir, a décidé Chuck. À part nous, plus personne ne doit entrer ici.

— Une barricade ? Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ? a demandé Damon.

À ce moment-là, mon téléphone a bipé dans ma poche.

C'était un message du sergent Williams : « Nous avons été obligés de relâcher Stan et Paul. Nous les avons prévenus qu'ils ne devaient pas vous approcher, mais restez sur vos gardes. Je n'ai rien pu faire de plus. »

J'ai relu le message puis, tout en tendant le téléphone à Chuck, j'ai dit :

— Oui, Damon – c'est une excellente idée.

— Et il va falloir trouver d'autres armes, a renchéri Chuck, mâchoires crispées.

Douzième jour – 3 janvier

Nous étions tous agglutinés autour de la table basse du salon, les yeux rivés sur l'ordinateur de Damon. Lauren était assise à mes côtés. Luke, glissé entre ses jambes, était en train de jouer avec une spatule. Ellarose pleurait sur les genoux de sa mère, mais soudain elle s'est tue, et a lâché un petit pet, avant de recommencer à pleurer.

— Je crois que c'est ton tour de la changer, a annoncé Susie en tendant leur fille à Chuck. Je vais essayer de dénicher des vêtements propres et de l'eau.

Chuck n'a pas protesté et a réceptionné sa fille entre ses bras. Il a reniflé sa couche, puis a haussé les épaules. Apparemment, c'était une fausse alerte. Durant les quelques premiers jours, nous avons réussi à gérer la pénurie de couches-culottes en les remplaçant par des serviettes de toilette et des épingles de nourrice, mais malgré toutes nos tentatives, il était devenu très compliqué de recycler ces couches de fortune.

Chuck a fredonné une berceuse et Ellarose s'est calmée. Pendant ce temps, en fond sonore, à la radio, un présentateur a annoncé d'une voix monocorde :

« À tous les habitants de Midtown qui comptent se rendre aujourd'hui dans des centres de secours, la Croix-Rouge conseille d'éviter Penn et Madison, pour se diriger vers des centres de plus petite taille. »

Nous laissions tremper les couches dans un seau d'eau javellisée, dans un des appartements du cinquième étage, mais pour les faire sécher, il aurait fallu les suspendre à proximité du poêle. Une option qui ne faisait pas l'unanimité.

— En utilisant la puissance du signal des téléphones-relais fixes, je peux, par quadrillage, retrouver la position de chaque personne connectée au réseau dans notre quartier.

— Et tu les as repérés ? ai-je demandé.

Damon a dodeliné de la tête.

— Peut-être, si on part du présupposé qu'ils sont connectés. Ce qui, selon moi, est le cas.

Il a indiqué sept points qui clignotaient sur la carte de contrôle qu'il avait passé la nuit à établir.

— Chaque adresse du réseau fonctionne plus ou moins comme un numéro de téléphone. Lorsque les gens créent la leur, en général, ils y

attachent leur nom. Et comme c'est un réseau ouvert, toute personne avec un minimum de connaissances techniques est en mesure de localiser chaque autre membre. Je suis en train de traquer toutes les adresses associées aux prénoms « Paul » et « Stan » qui ont récemment été créées dans le coin.

— Tu ne crois pas qu'ils vont se douter qu'on pourrait les suivre à la trace, si jamais ils se connectent ?

Damon a balayé l'objection d'un mouvement d'épaules.

— Comment pourraient-ils savoir que nous sommes à l'origine du réseau ? Ça m'étonnerait qu'ils fassent le rapprochement. L'application a été partagée par tant de monde et, d'autre part, les gens se soucient rarement de ce genre de détail.

— D'autant que ces deux-là n'ont pas l'air d'avoir inventé l'eau tiède, a renchéri Chuck. Tu peux créer un genre d'alerte, si jamais l'un d'eux approchait à moins d'un bloc d'ici ?

— Oui, a soupiré Damon. Je peux programmer l'envoi d'un message à tout le monde.

— Non, non, pas à tout le monde ! a protesté Chuck. Juste à notre groupe. Je ne fais confiance à personne.

— Tu es sûr que Paul et sa bande ont des complices à notre étage ? est intervenue Lauren. J'ai du mal à imaginer que l'un de...

— Quelqu'un les a pourtant bien laissés entrer la première fois, l'a coupée Chuck. Il ne manquait aucune des clés de la porte de service, n'est-ce pas, Tony ?

Ce dernier a opiné.

— Et comment ont-ils su que nous étions tous chez Richard, ce soir-là ? Par hasard ? Je ne pense pas.

— Qui est le traître, alors, selon toi ?

— J'en sais rien. Mais ces gens des autres étages, on ne les connaît pas, et Rory...

— Rory ? s'est exclamée Lauren. Tu es sérieux ?

— Il est copain avec Stan, et il s'intéresse aux Anonymous – à ces pirates, ces criminels...

— Ce ne sont pas vraiment des criminels, ai-je protesté.

Chuck s'est tourné vers moi, l'air peu convaincu par mon affirmation.

— Bon, d'accord. Alors, c'est qui, selon toi ?

— Richard ?

Cette fois, Lauren s'est vraiment mise en colère.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, Mike ? Tu es encore jaloux ?

— C'est lui qui a organisé cette fête, et qui nous a tous rassemblés chez lui, me suis-je défendu.

— Et qui nous a tous généreusement nourris, si je me rappelle bien !

Chuck, sans lâcher Ellarose, a levé sa main libre pour calmer le jeu.

— Hé ! Ce ne sont que des suppositions. Tout ce que je dis, c'est que

quelque chose ne tourne pas rond, et que cet outil de traçage doit rester notre petit secret. (Il a posé un regard appuyé sur Damon.) Et ce, afin de pouvoir suivre tout le monde, même les habitants de cet immeuble.

— Et c'est exactement à cause de ce type d'attitude idiote que le monde est plongé dans cette situation ! a vitupéré Lauren avant de se lever et de gagner le couloir, en emportant Luke dans ses bras.

Chuck s'est gratté la tête. Il a attendu que la porte se referme, puis a interrogé Damon du regard.

— Oui, tant qu'ils restent dans le quartier et qu'ils sont connectés, on peut les suivre à la trace, a confirmé celui-ci.

Le visage d'Ellarose a viré au cramoisi et elle s'est lancée dans un nouveau round de hurlements.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ? lui a chuchoté Chuck, puis il s'est tourné vers nous. Ça ne vous embête pas, si je vérifie sa couche ?

— Non, bien sûr, ai-je marmonné, en même temps que Damon.

Chuck a allongé sa fille sur la table basse, à côté de l'ordinateur portable, et a dégrafé la couche. Le problème n'était pas celui auquel je m'attendais. Ellarose, qui continuait à hurler, avait les fesses toutes rouges, la peau irritée et comme à vif. Cela semblait douloureux, et infecté. Nous étions tous sans voix.

Chuck a fermé les yeux un instant, puis a regardé de nouveau sa petite fille.

— Vous m'accordez une minute, les gars ? a-t-il demandé. On a encore quelques points à aborder, mais d'abord, je dois...

Sa voix s'est cassée.

— Pas de problème, l'a rassuré Damon en débarrassant la table de son ordinateur.

Vu les conditions sanitaires déplorables dans lesquelles nous vivions, un érythème fessier de cette ampleur n'était pas sans danger. Susie, en raison du stress qu'elle subissait, ne pouvait guère produire de lait et Ellarose avait du mal à s'habituer à notre alimentation. La petite fille maigrissait à vue d'œil, et il n'y avait pas grand-chose que nous puissions faire pour enrayer cette spirale. Un adulte pouvait endurer presque n'importe quelle douleur, n'importe quel inconfort, mais un bébé...

— Je ferais mieux d'aller parler à Lauren, ai-je annoncé en regardant la porte.

Je voulais aussi examiner Luke.

Treizième jour – 4 janvier

— Couvre-toi le nez et la bouche, ai-je dit en tendant un bandana à Chuck.

J'en avais déjà un en place sur le bas de mon visage, et ce n'était pas pour me protéger du froid.

La pestilence était devenue insoutenable. Les rues puaient presque autant que les latrines de notre cinquième étage.

Avec le redoux et sous ce grand ciel bleu et ensoleillé, la neige fondait à vue d'œil et avait transformé les chaussées en cloaque. Nous partions récupérer les provisions que nous avions planquées et, cette fois, plutôt que de chausser des skis, nous avions enfilé des bottes en caoutchouc épais.

— Tu sais, Lauren n'avait pas tort, hier, ai-je enchaîné en regardant Chuck nouer le bandana au ras de ses lunettes de soleil, à la façon d'un bandit.

Notre projet de petite agence d'espionnage déplaisait grandement à Lauren et, la veille au soir, elle m'avait passé un savon : garder à l'œil les déplacements de nos agresseurs, d'accord. Mais espionner nos voisins ? De quel droit ?

J'avais eu beau faire, ses réticences m'avaient rendu soupçonneux – *essaierait-elle de me cacher quelque chose ?* – mais je lui avais promis de transmettre ses réserves à Chuck.

— Ce n'est pas bien d'espionner nos voisins, ai-je repris, sans y mettre beaucoup de conviction.

— Tu n'as donc pas envie de savoir où se trouvent Paul et Stan ?

La consistance molle et granuleuse de la neige, en lisière du ruisseau de boue, rendait notre progression pénible ; à chaque pas, on s'enfonçait jusqu'à mi-mollet, et parfois au-delà. Malgré nos précautions, des paquets de neige restaient coincés chaque fois qu'on remontait la jambe. À ce stade, j'avais les pieds trempés.

— Si, bien sûr, mais ça ne justifie pas de surveiller les faits et gestes de nos voisins.

— Même si on sait que l'un d'eux est de mèche avec ces crapules ?

— Justement, *ça*, on n'en sait rien. Tu vois des conspirations partout, et tu foules aux pieds la liberté des autres pour alimenter ta paranoïa.

— Paranoïa, hum ? Venant de toi, laisse-moi rire. Tu restes convaincu que Lauren fricote dans ton dos.

J'ai soupiré, et préféré ne pas répondre.

Nous avons parcouru un bloc sans plus rien dire.

Le beau temps avait incité pas mal de New-Yorkais à mettre le nez dehors. Si certains déambulaient sans but précis, la plupart, toutefois, étaient occupés à fouiller les décombres. À l'intérieur des magasins aux vitrines défoncées, on en apercevait qui inspectaient les linéaires dégarnis, au cas où quelque chose y aurait été oublié.

Comme les gens s'efforçaient de regrouper les sacs d'ordures aux croisements, ces monticules, agglomérés entre eux par les suintements des détritiques et les rafales de neige, ne cessaient de gagner en hauteur.

Çà ou là, on remarquait des câbles partant des voitures enfouies sous la neige en direction d'appartements en rez-de-chaussée. C'était là encore une idée de Damon – mettre le contact et transformer les voitures en générateur électrique – et elle n'avait pas tardé à faire tache d'huile sur le réseau.

— Tu sais, nous avons besoin de criminels, ai-je observé.

— *Besoin ?*

— Oui, la société a besoin d'eux. Sans eux, je ne donnerais pas cher de notre peau.

Chuck a éclaté de rire.

— Ce qu'il ne faut pas entendre !

— N'importe quel jeu de simulation théorique montre que le groupe social se renforce au contact d'un ou plusieurs éléments criminels. Ils l'obligent à se bonifier. Ils l'aident à éradiquer ses faiblesses. Les criminels nous forcent à consolider nos institutions et nos réseaux.

— Ce sont les loups et nous sommes les agneaux ?

— En quelque sorte.

La cachette la plus proche, à en croire le marqueur affiché par mon appli, se trouvait au croisement de la Huitième Avenue et de la 22^e Rue. Le vent commençait à se lever. J'ai frissonné et indiqué à Chuck la direction à prendre. Nous n'étions plus très loin.

— Sans une certaine part de profiteurs, une société ne fonctionne pas, ai-je poursuivi.

— Ça m'a tout l'air d'une mauvaise affaire pour ceux qui se font exploiter.

— Oui, mais la communauté dans son ensemble gagne au change. Je ne dis pas qu'il ne faut pas attraper et punir les criminels. Simplement que nous avons besoin d'eux.

— Jolie théorie, mais attends de faire une mauvaise rencontre dans une rue sombre et on en reparle.

— Les criminels aident la société à *évoluer*. Gandhi était hors la loi quand il a lancé la Marche du Sel. Aujourd'hui, c'est un héros. Les criminels nous aident à repousser les limites.

— Tu compares Stan et Paul à Gandhi maintenant ?

— Non, mais j'ai de l'admiration pour certains criminels.

— Lesquels ?

— Ces pirates d'Anonymous, peut-être... ?

Chuck a secoué la tête.

— Je te les laisse, tes criminels.

Nous étions parvenus à l'endroit indiqué. J'ai affiné la position exacte de notre trésor au moyen de la photo que j'avais prise, puis j'ai sorti la pelle de mon sac à dos.

— C'est ici, ai-je annoncé en me laissant choir à genoux.

J'ai commencé à creuser et comme la neige était molle, en quelques coups de pelle à peine, j'ai buté sur un obstacle. J'ai fini de dégager la cache à la main, empoigné un sac plastique, et j'ai tiré.

Chuck a éclaté de rire.

— Jackpot ! Je me souviens très bien de celui-là – steaks et saucisses.

J'ai élargi le trou, tâtonné et attrapé d'autres sacs, et lorsque je me suis retourné vers Chuck, j'ai vu qu'un petit attroupement s'était formé autour de nous.

— Comment saviez-vous que ces trucs étaient là ? a demandé un homme qui semblait n'avoir pas mangé depuis une semaine. Je vous achète ces sacs. Je vous donne un million ! Je suis gérant d'un fonds d'investissement. Je vous jure que je vous payerai !

Je savais que Chuck avait le .38 dans la poche de sa parka. Et j'ai deviné, en le voyant pivoter vers l'homme, qu'il s'apprêtait à le dégainer.

— Chuck, non...

Au même instant, du coin de l'œil, j'ai capté un mouvement, immédiatement suivi d'un bruit sourd.

Un tasseau de bois venait de s'abattre sur le crâne de Chuck, et mon ami a basculé tête la première avant de s'effondrer, comme une poupée de chiffon. Le sac qu'il tenait s'est renversé, et son contenu s'est éparpillé sur le sol. Mais loin de se contenter de cette manne, la meute affamée qui nous encerclait s'en est aussi prise à son sac à dos et j'ai vu Chuck, inanimé, se faire traîner sur plusieurs mètres, laissant un sillage rouge très sombre sur la neige.

Quatorzième jour – 5 janvier

— Il a perdu beaucoup de sang.

— Mais ça va aller ?

Susie s'efforçait de contrôler sa voix, même si ses joues étaient striées de larmes.

Chuck n'avait repris connaissance que par intermittence pendant toute la journée, et lorsqu'il émergeait de son coma, c'est à peine s'il nous reconnaissait.

— Oui, je pense, a répondu Pam, sans lâcher le poignet de mon ami. Son pouls est fort et régulier. Il a besoin de sommeil, de beaucoup d'hydratation et...

— Et quoi ? ai-je lancé en notant son hésitation.

— Il faut qu'il s'alimente le plus possible.

Personne n'a plus rien dit pendant un petit moment.

— Merci, Pam, on va y veiller.

J'ai laissé Chuck sous bonne garde de Susie, dans leur chambre, le temps de raccompagner Pam à la porte de l'appartement, pour lui faire franchir notre barricade.

Le couloir était resté désert toute la journée. Suite à notre mise au point sur l'amenuisement préoccupant de nos ressources alimentaires, nos voisins avaient pris le pli de partir, dès le matin, faire la queue au guichet d'un centre de secours. La Croix-Rouge allouait à chaque personne qui s'y présentait une ration de nourriture équivalente à un apport calorique journalier. En trois jours, au prix d'une grande discipline, chaque autre groupe de l'étage s'était constitué un vrai petit trésor de guerre quand nous, nous en étions presque réduits à la famine. La roue pouvait décidément tourner bien vite. Susie était en train de préparer une bouillie de riz, et ce serait là notre dîner. Nous n'allions plus tarder à nous trouver à court de nourriture et dès lors que Chuck avait mis les points sur les i en déclarant que c'était désormais chacun pour soi, on se doutait que nos voisins ne seraient guère enclins à partager.

Nous comptions beaucoup sur ces réserves enfouies sous la neige, or l'incident de la veille avait sacrément entamé notre butin. Et dans notre groupe, personne n'avait trop le temps d'aller poireauter cinq ou six heures devant un guichet d'alimentation : il fallait s'occuper des enfants, soigner Chuck, Damon devait assurer le bon fonctionnement du réseau, et Tony veiller sur la sécurité de l'immeuble.

Comme j'insistais pour donner à Lauren et Luke la plus grosse partie des rations qui m'étaient allouées, j'étais affamé en permanence. Personne ne m'avait jamais dit quelles souffrances la faim pouvait infliger au corps. À certains moments, les crampes s'accompagnaient d'une sensation diffuse d'inconfort, mais la plupart du temps, une douleur intense incendiait mes tripes et me privait de toute faculté de concentration. Le pire, c'était pendant la nuit. Impossible de trouver le sommeil avec un ventre qui crie famine.

Avec un lourd soupir, je me suis avachi dans un fauteuil à côté de Damon, qui était, pour ne pas changer, rivé à son ordinateur. On aurait dit que cette machine lui avait été greffée au corps. Damon semblait n'avoir besoin que de café pour survivre – mais de ça aussi, nous étions presque à court.

— C'est vrai que des gens ont sorti leur téléphone pour prendre des photos ?

— Oui, et ça nous a probablement sauvé la vie. *Tu* nous as sauvé la vie.

Alors que Chuck se faisait assommer puis traîner dans la neige, j'avais lancé les sacs que je tenais au milieu de l'attroupement, avant de me précipiter au secours de mon ami. Tout en me cramponnant à une de ses jambes pour le retenir, j'avais plongé la main dans les poches de sa parka pour m'emparer de son pistolet. Sans succès. Sans doute avait-il glissé et se trouvait-il quelque part dans la neige. Voyant l'agresseur revenir sur ses pas et se diriger vers moi, tasseau brandi, j'avais reculé précipitamment, en me protégeant de mes bras. Par chance, à ce moment-là, quelqu'un s'était interposé en apostrophant le type, et un autre avait dégainé son téléphone pour prendre une photo. L'agresseur – dont le bras, déjà, s'élevait – avait hésité. Une femme, à son tour, lui avait crié d'arrêter. Le type, soudain au centre de l'attention, avait lâché son arme de fortune et battu en retraite, non sans récupérer au passage quelques provisions.

Finalement, j'avais retrouvé le pistolet de Chuck à moitié enfoui dans la neige, sous son corps. Je l'avais glissé dans ma poche, avant d'envoyer, via le réseau, un appel de détresse. Damon et Tony étaient arrivés en quelques minutes.

L'attroupement avait fini par se disperser, et nous avions rapatrié Chuck, en le transportant comme un sac de patates. Tout au long du chemin, la blessure de son crâne avait saigné profusément.

— Ce ne serait pas la première fois qu'un réseau social sauve des vies, a observé Damon. À ce propos, j'ai déjà des photos du type qui vous a agressés.

— Ah bon ?

La veille, personne n'avait encore posté de témoignage de notre mésaventure. Ce réseau était un outil incroyable, mais jusque-là, en raison de points de collecte trop peu nombreux et trop éparés, l'acheminement des messages restait assez lent.

— Depuis que des hackers de East Village ont trouvé le moyen de télécharger le logiciel en wifi, le réseau s'est vraiment étendu. Il compte désormais des dizaines de milliers d'hôtes.

Je me suis levé pour scruter l'écran.

— Tu le reconnais ?

Les images étaient grenues mais lisibles. On y voyait un grand gaillard coiffé d'un bonnet et vêtu d'une veste à carreaux rouges et noirs, en train de menacer une pauvre chose pathétique et recroquevillée dans la neige. Mon visage était de profil et en partie masqué par ma main levée pour dévier le coup, mais celui de l'homme, lui, était parfaitement visible.

— Oui, c'est bien nous, ai-je confirmé quand Damon a zoomé.

Dans le feu de l'action, je n'avais guère eu le loisir de dévisager notre assaillant.

Où ai-je déjà vu sa tête ?

— Hé ! C'est un des mecs du garage, en bas !

— Tu es sûr ?

Oui – je me souvenais très bien de lui : le jour où Chuck et moi avions réceptionné les provisions d'eau, ce type était resté à traîner à deux pas de la palette et bavardait avec Rory.

— Sûr et certain.

— Ces salauds sont donc à nos trousses. Je vais faire une cartographie de réseau pour essayer de le filtrer, et voir s'il y aurait des nœuds qui remontent vers Paul ou Stan.

— Rory est de retour des guichets alimentaires ?

— Non, pas encore. Pourquoi ?

— Pour rien, ai-je éludé par souci de ne pas alimenter d'autres ragots.

Damon m'a décoché un regard interrogateur, puis il s'est remis au travail.

— Ce serait possible de programmer un message d'alerte, chaque fois qu'un de ces types s'approche à moins de cent mètres de nous ?

— Vu les délais d'acheminement, il aura du mal à nous parvenir en temps réel, mais je peux essayer.

J'ai frissonné et gratté une soudaine démangeaison. Même si le poêle à mazout fonctionnait au maximum de sa puissance, un courant d'air glacial balayait le couloir. La veille, les températures avaient brutalement rechuté et, en repassant en dessous de zéro, transformé la ville en patinoire géante. Tout déplacement ressemblait maintenant à une course d'obstacles sur terrain verglacé.

— Que se passe-t-il d'autre, sur le réseau ?

— Je me suis branché avec ces hackers d'East Village. Ils viennent de coder un genre de Twitter, sur le même principe que notre réseau, et ils ont déjà assuré quelques stations bases. Ça leur permet d'organiser des rondes de quartier, de faire du troc, de mettre des bornes de charge à disposition, de rapporter des délits... La communication est la clé de la civilisation.

— Des hackers, hum ? ai-je relevé, avec circonspection.

Damon s'est gratté la tête et m'a regardé.

— J'utilise le terme dans son sens originel : les hackers sont des gens qui

bricolent du code pour créer quelque chose, pas pour escroquer leur prochain. On leur a fait une mauvaise réputation, qui n'est absolument pas méritée.

— Les Anonymous ont tout de même reconnu avoir attaqué les sociétés de logistique, et c'est là pour moitié l'origine de ce bazar.

— Non, ils n'y sont pour rien ! a protesté Damon.

J'ai décidé d'en rester là. *Il est étonnamment sûr de son fait...*

— On gèle, ici, ai-je gémi en grattant une nouvelle démangeaison.

— Hier, quand il faisait bon, on a voulu en profiter pour aérer le couloir, et la fenêtre est restée ouverte, a expliqué Damon en se remettant au travail. Tu devrais peut-être aller la fermer ?

J'ai suivi son conseil. Mais le doute me taraudait. *Jusqu'où Damon est-il impliqué dans le mouvement des Anonymous ?*

Quinzième jour – 6 janvier

Au-dessus de nos têtes, la voûte céleste brillait de mille feux.

— Je ne pensais pas qu'il y avait des étoiles à New York, a remarqué Damon en se dévissant le cou pour contempler le spectacle. Pas dans le ciel, du moins.

— La côte Est n'a pas produit beaucoup de pollution depuis quinze jours, et le froid aide, ai-je observé.

C'était la première fois que je remontais sur le toit depuis le début des événements. En poussant la porte, j'avais moi aussi été saisi face à ce champ très dense de points lumineux, comme je n'en avais jamais vu qu'en rase campagne. Et les étoiles étaient d'autant plus visibles que c'était ce soir-là la nouvelle lune.

On aurait cru que les dieux, après un bannissement momentané, étaient de retour à leurs postes de surveillance célestes, et se délectaient du spectacle de Gotham luttant pour sa survie.

— Tu es sûr de vouloir faire ça, ce soir ? a demandé Damon.

Je me suis penché pour regarder les poches d'obscurité entre les immeubles.

— C'est la nuit idéale. Et de toute façon, nous n'avons pas vraiment le choix, n'est-ce pas ?

En pensant aux dieux, des bribes de souvenirs de l'école du dimanche me sont revenues à l'esprit. Nous étions justement à l'Épiphanie et, tels les rois mages de la légende qui, guidés par les étoiles, étaient allés offrir leurs trésors à l'Enfant Jésus, nous devions à notre tour, et en jouant de notre propre magie, trouver et délivrer un trésor. Je comptais sur la bienveillance des étoiles et des dieux.

— Es-tu sage, Damon ?

— Intelligent, c'est sûr. Sage, c'est une autre histoire.

J'ai frissonné et remonté la fermeture Éclair de ma parka jusqu'au cou. Même si Irena et Aleksandr avaient raclé presque toute la neige accumulée sur la terrasse pour leurs besoins en eau – il était plus facile pour eux de descendre un seau d'un étage, plutôt que de le hisser depuis le rez-de-chaussée –, le vent mordant qui venait de se lever a soulevé des petits tourbillons qui nous ont acculés contre le mur, tout au bout de la terrasse.

— Ce soir, j'ai besoin d'un sage.

Damon m'a regardé en riant.

— En ce cas, sage je serai.

— Il n'y a pas une seule lumière, ai-je murmuré en scrutant le vaste trou noir en contrebas.

De là où nous nous trouvions, la seule preuve tangible qu'une ville existait bel et bien autour de nous, c'étaient les gratte-ciel dont on devinait la présence à ces rectangles sombres qui, par endroits, oblitéraient les étoiles.

Damon s'est assis sur le banc à l'abri du vent et, dans la flaque de lumière dansante projetée par sa frontale, il a entrepris de relier mon téléphone à des câbles. Je me suis recroquevillé à côté de lui, contre la rambarde, en songeant à ces millions d'autres personnes elles aussi tapies dans le noir.

— Tu sais quelle est l'aspiration humaine qui a fait progresser le ^{xx}e siècle, et a jeté les fondations du monde que nous connaissons ?

— Le fric ? a hasardé Damon en tripotant le téléphone.

— Oui, bien sûr – mais également la lumière artificielle.

Sans elle, la nuit venue, les êtres humains redevenaient des animaux sans défense, terrorisés, qui n'avaient d'autre choix que regagner dare-dare leur terrier. L'obscurité libérait les monstres qui sommeillaient dans l'imaginaire collectif primitif : ces créatures qui se cachent sous les lits mais détalent sitôt qu'on actionne un interrupteur. Les villes contemporaines regorgeaient de monuments grandioses, mais sans lumière artificielle ; qui voudrait habiter dans les entrailles de ces grottes conçues par l'homme ?

— Tu sais que c'est grâce à l'électricité que Rockefeller est devenu un titan ?

En tant qu'entrepreneur, j'avais toujours été fasciné par les débuts des grands hommes d'affaires, et Rockefeller était un modèle entre tous.

— Ah bon ? Je croyais que c'était le pétrole.

Damon venait de chausser les lunettes à réalité augmentée, qui semblaient l'obliger à renverser sans cesse la tête. Je l'ai entendu pester à mi-voix. Quelque chose ne fonctionnait pas.

— Le pétrole, c'était la devise, mais l'électricité, c'était le produit. C'est le désir de lumière de l'Amérique qui a conduit Rockefeller... sous le feu des projecteurs.

Damon a gloussé de ma plaisanterie nullement intentionnelle.

— Avant qu'il ne commence à approvisionner New York en pétrole, dans les années 1870, l'Amérique se retrouvait plongée dans le noir dès que le soleil se couchait. Le pétrole a été le premier combustible bon marché, et propre, permettant de produire de la lumière artificielle. Avant ça, Rockefeller n'était qu'un homme d'affaires dans la dèche, assis sur son lopin de terre, à Cleveland, et qui ne savait pas quoi faire de son pétrole trop lourd.

— Je l'ignorais..., a dit Damon distraitement.

— Du temps de la conquête de l'Ouest, Cleveland était l'Arabie Saoudite de l'Amérique. Et comme, au tout début du ^{xx}e siècle, Rockefeller produisait plus de pétrole qu'il ne pouvait en écouler si son seul débouché

restait l'éclairage, devine dans quoi il s'est lancé ensuite ?

— La construction du Rockefeller Center ?

— La construction automobile. Les premières voitures étaient électriques – tu le savais ? En 1910, dans les rues de New York, on voyait plus de voitures fonctionnant à l'électricité qu'à l'essence et, à l'époque, tout le monde pensait que l'avenir appartiendrait aux voitures électriques. Cela paraissait bien plus logique que de prédire un futur à ces engins fous munis d'un moteur à explosion, alimentés par un produit chimique, volatil et toxique. Mais Rockefeller, pour assurer des débouchés à son pétrole, a financé Ford afin que les voitures à essence gagnent la partie contre leurs concurrentes électriques.

— Ça y est, je crois que ça marche, a annoncé Damon.

— Et là-dessus, arrive tout le cortège des problèmes du xx^e siècle : les tensions au Moyen-Orient, les guerres, la dépendance mondiale au pétrole, sans oublier le réchauffement climatique. À quoi on peut ajouter ce qui se passe en ce moment. Tout cela découle du désir de lumière.

— Ouais, parce que c'est trop nul de vivre dans le noir. (Damon m'a tendu les lunettes à réalité augmentée.) Essaie-les.

Je les ai chaussées, j'ai éteint ma frontale et regardé vers l'est. Au loin, au niveau des rues, de minuscules points rouges éparpillés ont troué l'obscurité.

— J'ai rentré les données du plan dans les lunettes. Elles sont connectées à ton appli de géolocalisation, sans fil. Tous les endroits où vous avez caché les provisions vont apparaître sous forme de points rouges.

— Oui, je les vois.

Après ce qui était arrivé à Chuck, nous avons exclu de repartir récupérer nos sacs en plein jour. C'était bien trop dangereux. Lauren m'avait supplié de ne rien tenter, et je lui avais promis de me tenir tranquille – du moins pendant la journée.

Mais nous venions de terminer nos dernières provisions.

Des émeutes avaient éclaté devant les centres de secours, et je m'étais opposé à ce que les filles aillent faire la queue aux guichets alimentaires, même sous notre protection. Malheureusement, nous avions besoin de ces rations, et elles avaient prévu de se rendre le lendemain à Penn, ou Javits.

Sauf si, entre-temps, je sortais et ramenaï notre trésor.

Damon et moi étions montés sur le toit pour vérifier que les rues étaient aussi sombres que nous l'imaginions. Ce que nous avions découvert était à la hauteur de nos espérances.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que Tony ou moi t'accompagnions ?

— On n'a qu'une seule paire de lunettes. Celui qui n'en a pas serait plus un boulet qu'autre chose. Et je suis le mieux placé pour retrouver les sacs, puisque c'est moi qui les ai enterrés. De toute façon, ai-je repris après une pause, avec la loi martiale, c'est inutile d'être plusieurs à courir le risque.

Damon a acquiescé d'un haussement d'épaules.

— Contente-toi de marcher en direction des points rouges, tu n'as pas besoin de regarder ton téléphone. Lorsque tu approches d'une des planques, tu tapotes l'écran de ton portable, sans le sortir de ta poche, et tu vas voir défiler tes photos sur les lunettes à réalité augmentée. Si tu mets les lunettes à vision de nuit par-dessus, les images devraient être assez nettes.

J'ai aussitôt fait un essai. En effet, j'ai vu défiler, en transparence, la série de photos que j'avais prises lorsque j'avais enterré les sacs.

— Ce que tu racontais tout à l'heure est intéressant, mais appartient au passé, a repris Damon pendant que je me familiarisais avec mon nouveau jouet en actionnant le zoom et le défilement. Je suis plus intéressé par le futur, et notre capacité à le prédire.

— Tu es obsédé par l'avenir, n'est-ce pas ?

Damon a soupiré.

— Si j'avais pu ne serait-ce que l'entrevoir, peut-être que j'aurais pu la sauver.

J'avais tendance à oublier un peu trop facilement le drame qu'il avait vécu quelques jours plus tôt à peine.

— Excuse-moi, Damon, je ne voulais pas...

— Ne t'excuse pas. Ah, au fait, j'ai eu une idée. Je crois que j'ai trouvé comment descendre la voiture de Chuck de sa plate-forme.

Je commençais déjà à grelotter. J'ai compris que, si je devais passer plusieurs heures dans les rues, j'allais devoir me couvrir.

Et je ferais mieux de prendre le .38 de Tony, au cas où.

— C'est vrai ? Vas-y, dis-moi en deux mots.

À la lumière de ma lampe, j'ai vu Damon sourire.

— Quand on a un treuil, il y a toujours une solution.

*

J'avancais lentement dans le paysage glacé, en veillant à poser les pieds dans les traces de ceux qui m'avaient précédé. La première cachette, la plus proche, se trouvait à deux blocs de chez nous, et il m'avait fallu une demi-heure pour l'atteindre. Ce froid extrême avait au moins un avantage : il avait neutralisé les odeurs fétides et je ne redoutais plus, si jamais je me cassais la figure, de m'écraser sur un tas d'excréments frais.

Comme le système d'amplificateur de lumière des lunettes à vision de nuit se doublait d'une illumination par faisceau infrarouge, même dans le noir total, je voyais étonnamment bien. Mais au besoin, j'avais aussi une torche infrarouge de secours dans la poche.

Devant mes yeux, le point rouge a grossi, puis s'est transformé en cercle d'environ six mètres de diamètre, soit le taux approximatif d'erreur de reconnaissance du GPS.

Damon est un gamin super malin.

Je me suis placé au centre de ce cercle, en écartant au passage un sac-

poubelle d'un coup de pied, et j'ai tapoté l'écran du téléphone, dans ma poche. L'image associée à cette cachette, qui s'est ouverte sur les lunettes à réalité augmentée, coïncidait presque avec la devanture de magasin et le réverbère que j'avais devant moi. J'ai reculé de quelques pas, je me suis déporté sur la gauche... L'image coïncidait maintenant parfaitement.

Je me suis laissé tomber à genoux en me débarrassant de mon sac à dos, d'où j'ai extrait ma pelle pliante. J'ai martelé la couche de glace avec l'extrémité du manche, jusqu'à ce qu'elle éclate, puis j'ai dégagé les plus gros morceaux à la main avant d'élargir l'orifice à la pelle.

Ce n'était pas un mince travail, et le temps de sentir la pelle buter enfin sur le premier sac, j'avais les reins en compote. J'ai fini de creuser à la main et sitôt que j'ai eu ramené deux sacs vers moi, j'ai examiné le contenu de l'un d'eux à la lumière fantomatique de mes lunettes de vision nocturne.

— Des Doritos, ai-je ricané en secouant la tête. J'adore les Doritos !

J'ai enfourné mon butin dans le sac à dos et je me suis intéressé à ma prochaine étape : ce cercle rouge qui brillait à une quarantaine de mètres de moi. Au-dessus de ma tête, dans les trouées entre deux immeubles, et telles des pelotes d'épingles fluorescentes, les étoiles veillaient sur moi, le cyberécureuil qui fourrageait dans la nuit glacée de New York.

Seizième jour – 7 janvier

Sitôt de retour de mon expédition, juste avant l'aube, je m'étais mis au lit, épuisé. Mais j'avais le sommeil agité, peuplé de rêves intermittents. Je n'arrêtais pas de me gratter et de me tortiller dans les draps sales, dans l'espoir de trouver enfin une position confortable. J'ai roulé mon oreiller en boule, et cherché une autre position.

Dans mon rêve, quelqu'un pleurait – quelqu'un, ou quelque chose...

Non, ce n'est pas un rêve.

J'ai ouvert les yeux. Lauren était pelotonnée dans le fauteuil, à côté du lit, drapée dans cette couverture synthétique à motif floral qu'elle avait adoptée. Jambes repliées sous les fesses, buste calé contre le lit de Luke – qui, lui, dormait du sommeil du juste –, elle inspectait ses cheveux à la lueur grise de l'aube, en tendant une mèche après l'autre devant ses yeux, et en se balançant imperceptiblement d'avant en arrière. C'était elle qui pleurait.

J'ai bataillé pour dissiper la brume de fatigue.

— Ça va, ma chérie ? Luke va bien ?

Lauren a rabattu ses cheveux dans le dos, puis elle a essuyé ses yeux et reniflé.

— Oui, ça va.

— Tu es sûre ? Viens te recoucher. Parle-moi.

Pour toute réponse, elle a fixé le plancher.

— Tu es en colère parce que je suis sorti cette nuit ?

Elle a secoué la tête.

— Je comptais te le dire mais...

— Je savais que tu envisageais de le faire.

— Et ce n'est pas pour ça que tu es en colère ?

Elle a fait signe que non.

— Tu t'es fait mal ? Tu ne te sens pas bien ?

Elle a haussé les épaules.

— Lauren, que se passe-t-il ? Parle-moi...

— Je ne me sens pas bien et j'ai mal aux dents.

— C'est à cause du bébé ?

Elle a contemplé le plafond, hoché la tête, et elle s'est remise à pleurer.

— Et j'ai des poux. Tout est infesté de poux.

Les démangeaisons qui m'importunaient depuis une semaine ont subitement pris une nouvelle dimension. Je me suis gratté la nuque et il m'a

soudain semblé que tout mon corps grouillait d'envahisseurs. Je me suis assis sur le lit, et le froid m'a arraché un frisson qui a achevé de me réveiller.

— Luke en est couvert, lui aussi, a repris Lauren en pleurant. Mon pauvre bébé.

Je suis allé m'asseoir à côté d'elle, pour la prendre dans mes bras, et j'ai regardé mon fils, qui avait l'air de dormir paisiblement – c'était déjà ça. Lauren a inspiré plusieurs fois de suite pour se calmer, puis elle s'est redressée.

— Je sais, c'est juste des poux, a-t-elle soupiré. Pas la fin du monde. Je sais que je fais des histoires pour rien.

— Mais non, pas du tout.

— Jamais de ma vie je n'avais passé une journée sans me laver.

— Moi non plus.

— Et Luke et Ellarose ont des éruptions cutanées atroces, à cause des couches.

Un instant, nous avons contemplé notre fils en silence, puis je me suis tourné vers Lauren et je l'ai regardée dans les yeux.

— Tu sais quel est le projet d'aujourd'hui ?

— Un nouveau système de poulies ? a-t-elle soupiré. J'ai entendu Damon en parler, hier.

— Non, non, le projet du jour, c'est un merveilleux bain brûlant pour ma femme.

Elle a baissé la tête.

— Nous avons des choses plus importantes à faire.

— Rien n'est plus important que toi, ai-je protesté en frottant mon nez contre le sien, et elle a éclaté de rire. Je suis sérieux. Laisse-moi une heure ou deux, et je te prépare un bain fumant.

— C'est vrai ?

Elle s'est remise à pleurer mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie.

— C'est vrai. Tu pourras barboter aussi longtemps que tu le souhaites, te détendre, faire une toilette digne de ce nom à Ellarose. Et Luke pourra jouer avec ses canards en plastique. Quand tu auras fini, on récupérera l'eau pour laver quelques fringues. Ça va être super, ai-je conclu en l'étreignant.

Elle s'est pelotonnée entre mes bras, ses larmes de joie n'étaient pas encore taries.

— Pourquoi ne te recouches-tu pas ? Je dois aller parler à Damon et voir comment vont les autres.

Tandis qu'elle se glissait dans le lit, j'ai quitté la chambre en refermant sans bruit la porte derrière moi. Dans la pièce principale, les rideaux étaient tirés et Tony ronflait bruyamment sur le canapé, enfoui sous un amoncellement de couvertures. Il était souvent de service pour les gardes de nuit, et c'était lui qui, quelques heures plus tôt, m'avait accueilli au retour de ma mission. Je me suis bien gardé de le réveiller.

Le couloir était silencieux, et presque désert. Le gros des troupes était

déjà parti pour la randonnée quotidienne jusqu'aux centres de secours, et les autres occupants dormaient encore. Tout au bout, j'ai avisé Rory, qui remplissait une bouteille d'eau. Je lui ai adressé un signe de tête, et il m'a dévisagé un instant avant de finalement chuchoter « Bonjour », et de s'engouffrer dans la cage d'escalier.

Derrière la barricade de cartons qui délimitait notre territoire, Damon dormait à poings fermés. Je l'ai enjambé pour aller frapper discrètement à la porte des Borodin. Je voulais voir comment ils se portaient.

Irena m'a ouvert presque aussitôt. Elle était en train de préparer du thé ; Aleksandr, lui, dormait dans son fauteuil. Irena m'a demandé si nous avions besoin de quoi que ce soit, elle m'a assuré qu'eux allaient très bien, puis elle s'est enquis de Lauren. Quand j'ai mentionné les poux, elle a promis de lui préparer une lotion, et a ajouté que pour nous les hommes, le plus simple serait de nous raser la tête.

J'avais remarqué un détail intéressant : personne n'allait quémander de la nourriture auprès des Borodin, qui paraissaient avoir pourtant un stock inépuisable de thé et de biscuits. Sans doute parce qu'ils avaient fait comprendre, sans ambiguïté, qu'ils ne demanderaient rien à personne, et ne voulaient pas être sollicités. Néanmoins, j'avais souvent surpris Irena en train de glisser un biscuit à un des enfants du couloir, ou même à Luke – qui était assez malin pour ne pas s'en vanter, même auprès de moi.

Après dix minutes de conversation et presque autant de biscuits, je me suis resservi une dernière tasse de thé et j'ai pris congé.

Dans le couloir, Damon était réveillé, mais il avait de petits yeux.

— Ça va ?

— Non, a-t-il répondu, la voix groggy. J'ai un mal de crâne lancinant, et des courbatures... Je me sens malade.

Instinctivement, j'ai reculé d'un pas.

Grippe aviaire ? Peut-être nous sommes-nous trompés ?

Damon a éclaté de rire.

— Je te pardonne. Va chercher les masques. Même si c'est juste un rhume, ce n'est pas le moment de prendre des risques.

Il m'a dévisagé, l'air vaseux, et a commencé à se gratter la tête.

Peut-être devrais-je le mettre au courant, pour les poux ?

— Tu veux de l'eau ? De l'aspirine ?

Il a acquiescé et s'est rallongé, sans cesser de se gratter.

— Des œufs au bacon ? ai-je plaisanté.

— Demain, peut-être, a-t-il répliqué en riant, mais le cœur n'y était pas.

De retour chez Chuck, je suis allé taper sur l'épaule de Tony qui ronflait toujours sur le canapé.

— Damon ne se sent pas bien, et Lauren non plus, lui ai-je chuchoté avant qu'il ne se réveille tout à fait. Veillez à ce que la porte de l'appartement reste fermée, et mettez un masque si vous devez en sortir.

Il a acquiescé sans un mot en se frottant les yeux. Je suis allé chercher

dans la salle de bains quelques masques, de l'aspirine et une bouteille d'eau de notre stock, puis j'ai chuchoté le même avertissement à Susie, qui n'était pas encore levée.

À mon retour dans le couloir, masque bien en place, Damon était déjà devant son ordinateur. Il a avalé l'aspirine que je lui tendais et a mis le masque en place.

— Les méchants gardent leurs distances ? ai-je demandé.

Il a pianoté sur son clavier et fait apparaître une carte.

— Jusque-là.

J'ai hésité avant de lui poser la question suivante – je me sentais un peu honteux.

— Tu aurais assez de force pour m'aider à faire un truc ?

Il s'est étiré en soupirant.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— De préparer un bain.

*

— Je peux entrer ?

— Mmh, a répondu une voix étouffée.

J'ai ouvert la porte de la salle de bains et souri en découvrant ma femme en train de se prélasser dans un bain moussant et fumant.

Irena m'avait donné une lotion et un peigne à fines dents. Elle m'avait expliqué que la meilleure technique, pour déloger les poux, consistait à peigner de la racine vers les pointes, sur toute la longueur.

Préparer le bain avait pris bien plus de temps que les deux heures promises.

Première déconvenue, très contrariante : les réserves de neige fondue dans le couloir de l'ascenseur étaient presque à sec. Heureusement, lorsque je m'étais engouffré dans les escaliers avec les seaux vides, Damon m'avait emboîté le pas sans rechigner.

Une fois dans la rue, j'ai vite compris pourquoi nos réserves étaient épuisées : la neige, partout, était sale, et le plus souvent recouverte d'une épaisse couche de glace, guère plus reluisante. Nous avions déjà collecté quasiment toute celle qui se trouvait à proximité de nos portes, et dénicher de la neige propre n'était pas un mince travail. Cela étant, ce n'était pas d'eau potable dont j'avais besoin – juste de neige en quantité suffisante pour faire un bain digne de ce nom. J'ai commencé à remplir une première fournée de seaux, que Damon a acheminés jusqu'au sixième.

Au contact de l'air frais, il avait repris du poil de la bête, mais fournir un effort physique avec un masque sur la bouche et le nez n'était pas tâche aisée.

Ce matin-là, c'était Richard qui était de garde dans le hall d'entrée. Comme je n'avais pas envie de l'informer que je préparais un bain pour Lauren, j'ai expliqué que je reconstituais nos réserves d'eau. Il n'a pas

cherché à en savoir davantage. Mais à nous voir transporter un chargement après l'autre, il devait bien se douter qu'on manigançait quelque chose.

En promettant ce bain à Lauren, j'avais largement sous-estimé l'ampleur de la tâche.

La baignoire de Chuck avait beau être de taille moyenne, il fallait tout de même deux cents litres pour la remplir. Sachant qu'en fondant, la neige voyait son volume divisé par dix, c'était donc douze chargements de cent cinquante litres qu'il nous faudrait hisser dans la cage d'escalier avec le système de treuil et de poulies.

Non seulement nous ne disposions que de deux containers métalliques adaptés à ce système, mais en plus, après m'avoir prêté main-forte pour les quatre premiers chargements, Damon a entrepris de transformer l'un d'eux en chauffe-eau, en le posant sur une sorte de brasero à huile qu'il avait improvisé. Je me suis alors retrouvé seul pour creuser et acheminer le reste jusqu'au sixième.

Après trois heures de ce labeur intolérable pour le dos, j'avais décidé que cent cinquante litres feraient un bain très correct. D'autant qu'une fois la neige amenée à bon port, nous devions encore la faire fondre et la chauffer pour honorer ma promesse d'un bain brûlant. Malgré tout, Lauren allongée dans la mousse, le visage illuminé d'un grand sourire, c'était un tableau merveilleux et une récompense à la hauteur de mes efforts.

— Encore une minute, a-t-elle protesté tandis que j'entraîs.

Dans la salle de bains éclairée aux bougies, il faisait chaud et les miroirs étaient complètement embués.

Ce qui était au départ un cadeau à l'intention de Lauren avait donné naissance à un projet collectif : nous allions tous faire une grande toilette. Certes, on se savonnait les mains, on se débarbouillait, on faisait des toilettes de chat, mais depuis onze jours que l'eau était coupée, aucun de nous ne s'était réellement lavé.

— Prends ton temps, l'ai-je rassurée en agitant le peigne et la lotion qu'Irena m'avait donnés. J'ai un soin spécial pour toi.

Toute précision était superflue.

Lauren s'est laissée glisser en souriant pour s'immerger entièrement et son ventre a fendu la surface de l'eau. Le renflement était discret, mais visible. Je me suis souvenu de mes lectures, du temps où nous attendions Luke, sur le développement du fœtus.

À quatorze semaines, il n'est pas plus gros qu'une orange, mais c'est déjà un être humain miniature, formé, avec des bras, des jambes, des yeux et des dents – et sa survie repose sur moi.

Lauren s'est redressée et essuyé les yeux. Cela faisait des semaines que je n'avais plus vu son corps, et en contemplant ses épaules, sa peau tiède et mouillée, j'ai senti quelque chose frémir en moi.

— Tu comptes rester habillé, pour me prodiguer ton soin ? s'est-elle moquée avec un sourire aguicheur.

Elle a tendu la main vers une étagère à côté de la baignoire et balayé l'écran de son téléphone ; les premiers accords jazzy d'un morceau de Barry White ont résonné.

— Non, m'dame, ai-je répondu en commençant à défaire ma ceinture – que je serrais maintenant de trois crans supplémentaires.

J'ai retiré le pull, les chaussettes, le jean et, avant de tout poser sur le comptoir, j'ai reniflé brièvement mes frusques. *Waouh, qu'est-ce qu'elles puent !* Je me suis vite aperçu, cependant, qu'elles n'étaient pas les seules à faire tache dans cette atmosphère saturée de vapeur parfumée à la lavande. *Non, rectification : c'est moi qui pue.*

J'ai verrouillé la porte de la salle de bains, retiré mes derniers vêtements et je me suis glissé derrière Lauren dans la baignoire. La chaleur a aussitôt imprégné ma peau et il me semblait qu'elle pénétrait jusque dans mes os. C'était une sensation prodigieuse. J'ai lâché un gémissement de plaisir juste au moment où de sa voix chaude de baryton, Barry se mettait à évoquer sa soif d'amour inextinguible.

— C'est sympa, non ? a murmuré Lauren en se reculant contre moi.

— Merveilleux, ai-je répondu, et j'ai attrapé la lotion et le peigne.

J'ai appliqué le produit sur ses cheveux mouillés, avant de les peigner soigneusement, à l'affût de toute bestiole que je pourrais capturer.

Je n'aurais jamais imaginé que chercher des poux pouvait être sexy. J'ai songé à un couple de singes, dans une forêt, affairé à débusquer les parasites dans le pelage de l'être aimé... Et j'ai gloussé, en pensant que, peut-être, j'éprouvais en cet instant des sentiments qui n'étaient nullement étrangers aux primates.

— Pourquoi tu ris ?

— Pour rien. Je t'aime, c'est tout.

Elle a soupiré et s'est collée contre moi.

— Tu sais, je suis très fière de toi, et de la façon dont tu prends soin de nous. Tu es incroyablement courageux.

D'un mouvement souple et agile, elle s'est soulevée et retournée pour s'asseoir face à moi, et elle m'a embrassé.

— Je t'aime.

J'ai glissé les mains le long de son dos pour les poser en coupe sous ses fesses, et je l'ai attirée plus près. J'étais très excité ; Lauren a souri et elle commençait à me mordiller la lèvre, quand on a toqué à la porte.

Non – c'est une blague ?

— Qu'y a-t-il ? ai-je grogné tandis que Lauren égrenait des baisers dans mon cou. Une minute, s'il vous plaît !

— Je m'en veux de vous déranger, mais il y a urgence, a répondu Damon à travers la porte, d'une voix gênée.

— Mais encore ?

Lauren était en train de me lécher le torse.

— Ils viennent d'annoncer une épidémie de choléra à Penn Station.

Le choléra ? C'était grave, certes, mais...

— Que veux-tu que j'y fasse ? Je sors dans quelques minutes.

— Ouais, mais le vrai problème, c'est que Richard est en bas, dans le hall, avec un pistolet, et qu'il refuse l'accès à tous ceux qui rentrent de Penn. Je pense qu'il va tuer quelqu'un.

Lauren s'est redressée d'un coup. J'ai fermé les yeux et lâché un soupir à fendre l'âme.

Dieu me hait.

— C'est bon, ai-je répondu d'une voix vibrante de frustration. J'arrive tout de suite. On finira ça plus tard, d'accord ? ai-je glissé à Lauren en m'extirpant de la baignoire.

Elle a acquiescé, éteint la musique, et elle est sortie du bain à son tour.

— Je t'accompagne.

Je me suis offert encore un instant le plaisir de contempler son corps nu et ruisselant.

— N'oublie pas de mettre un masque.

Dix-septième jour – 8 janvier

— Comment te sens-tu ?

— Vaseux, a indiqué Chuck. Mais ça va. Alors, tu penses toujours que la société a besoin de criminels ?

— Non, plus vraiment, ai-je répondu en souriant.

Après trois jours passés dans une semi-conscience, mon ami était de retour parmi les vivants, ragaillardi, et plutôt volubile. Assis sur le lit, il était en train de jouer avec les enfants.

Du temps qu'il était en convalescence, nous avions volontairement évité de le tenir informé des derniers développements. Il fallait espérer que la cause de son état « vaseux » était sans lien avec ce que couvaient peut-être certains de nos voisins.

— Alors, qu'est-ce que j'ai loupé ?

Susie, assise derrière lui avec Lauren, lui frictionnait délicatement le dos. Luke, pour ne rien changer, courait partout.

— Rien de plus que d'habitude : épidémies, odeurs pestilentielles, affrontements armés et décadence de la civilisation occidentale. Mais t'inquiète ! j'ai géré.

La veille, sitôt arraché à cette parenthèse enchantée dans laquelle je me prélassais en écoutant Barry White, j'avais été projeté dans l'univers caveux de notre hall d'entrée, et m'étais retrouvé à vociférer, éructer des jurons, arme au poing, pour tenir tête à un bataillon de zombies qui tambourinaient et pressaient de tout leur poids contre les portes vitrées, en nous suppliant de les laisser entrer. La transition avait été brutale et surréaliste.

Par chance, lorsque nous avons finalement cédé à leurs suppliques, il n'y avait pas eu de représailles.

J'avais dû reconnaître que la réaction de Richard n'était pas complètement infondée. Si une épidémie de choléra avait bel et bien éclaté à Penn Station, ouvrir les portes à ceux qui en revenaient, c'était nous faire courir un risque à tous. D'un autre côté, leur refuser l'entrée équivalait à les condamner à mort puisque la nuit, la température chutait aux alentours de -20.

J'avais fini par convaincre Richard qu'on pourrait les isoler en quarantaine pendant deux jours au rez-de-chaussée, soit un laps de temps largement supérieur à la période d'incubation du choléra. Information que j'avais pu vérifier grâce à l'appli sur les maladies infectieuses que Chuck

m'avait poussé à installer sur mon smartphone.

Masques et gants en caoutchouc avaient donc repris du service, le temps de descendre un poêle à mazout et d'installer ces malheureux dans un des bureaux, le plus vaste, contigu au hall d'entrée. Lorsque j'étais descendu les voir, ce matin-là, nos séquestrés étaient tous malades et courbatus, mais ni plus ni moins que nous autres, au sixième. Ces symptômes ne ressemblaient en rien à ceux du choléra, et bien plus à ceux d'un rhume, ou de la grippe.

— Tu as pensé à bien aérer ? a demandé Chuck lorsque je lui ai eu brossé le tableau de la situation. Vous avez allongé l'essence au mazout, n'est-ce pas ?

— Oui, et hier, j'ai dû fermer les fenêtres, à cause du froid, ai-je reconnu, en comprenant immédiatement ma bêtise.

Comment ai-je pu être aussi con ? Pour ma défense, avec l'estomac vide, c'était difficile de garder des idées claires.

— Les symptômes d'une intoxication au monoxyde de carbone sont très proches de ceux de la grippe. Ici, dans l'appartement, personne n'est malade parce qu'on chauffe à l'électricité...

Je me suis levé d'un bond.

— Damon ! ai-je appelé à tue-tête en ouvrant la porte de la chambre.

Tout malade qu'il était, il continuait d'assurer la maintenance du réseau. Il épluchait les centaines de photos qui, chaque heure, arrivaient des quatre coins de la ville, et il faisait suivre les messages relatifs à une urgence au sergent Williams.

Damon a entrebâillé la porte de l'appartement et glissé timidement la tête. Je lui avais fait comprendre qu'il était interdit de séjour jusqu'à nouvel ordre. Il avait les yeux rouges et bouffis.

— Ce dont tu souffres, c'est probablement d'un empoisonnement au monoxyde de carbone. Ouvre quelques fenêtres, et envoie un message aux gens du rez-de-chaussée pour relayer l'information. Dis-le aussi à Tony.

Damon, au bord de l'épuisement, s'est frotté les yeux et s'est contenté de hocher la tête.

— Ils iront mieux d'ici demain. Les dégâts sont de courte durée, a promis Chuck. Mais la quarantaine, c'était néanmoins un bon réflexe.

J'étais heureux de l'entendre, mais je me sentais vraiment bête.

Chuck a posé les pieds par terre et, tout en se frictionnant la nuque, a pris son élan pour se lever.

— Tu es sûr que tu as assez de forces ? s'est inquiétée Susie en lui massant le dos.

— J'ai un peu les jambes en coton, mais ça va aller.

— Tu sais qu'on l'a échappé belle. Ce type qui nous a attaqués, il n'a pas choisi ses victimes au hasard. Il fait partie de la bande de Paul.

— Quoi ? a lâché Chuck, et il s'est laissé retomber sur le lit.

— On a une photo de l'agression...

— Tu as pris le temps de faire une *photo* ?

Il était facile d'oublier que, pour avoir été H.S. pendant quelques jours, mon ami n'avait connu que les balbutiements du réseau. D'après les estimations de Damon, plus d'une centaine de milliers de personnes étaient, à ce jour, connectées.

— Non, pas moi. Quelqu'un d'autre. C'est ce qu'on fait, maintenant, et ça aide à garder le contrôle de la situation.

Chuck n'a rien répondu, le temps d'assimiler ces informations.

— Et si tu remontais un peu en arrière pour m'expliquer en détail ce qui se passe ?

— Qui a envie d'une tasse de thé ? a lancé Lauren. On va vous laisser rattraper le temps perdu, d'accord ?

Susie a soulevé Ellarose dans ses bras et, sitôt les filles parties, j'ai mis Chuck au courant des évolutions du réseau : grâce à lui, et à partir de quelques ordinateurs tels que celui de Damon, qui centralisaient les informations, on pouvait désormais coordonner des rondes de quartier, des services de secours, et conserver une trace de tout ce qui se passait dans la ville.

— Tu as réussi à récupérer nos provisions ?

La nourriture était devenue, pour chacun de nous, une préoccupation de tous les instants. Depuis que les centres de secours avaient été placés en quarantaine, les sources d'approvisionnement s'étaient taries. Nous avions même vidé tous les flacons de ketchup et de moutarde que nous avions récupérés lors d'un raid dans les appartements vacants – on avait fracturé les serrures, et pillé tout ce qui était comestible.

— Nous avons environ trois jours de nourriture devant nous, à des rations de famine, ai-je expliqué. J'ai fait mes expéditions de nuit, par mesure de sécurité, en superposant les lunettes à vision nocturne et celles à réalité augmentée, pour retrouver les emplacements.

Chuck a eu l'air abasourdi.

— Je vous laisse seuls à peine quelques jours et...

— Et ce n'est pas tout, l'ai-je coupé.

— Tu as retrouvé des œufs et du bacon ?

— J'aurais bien aimé.

— Alors quoi ? s'est-il impatienté, intrigué par mon sourire.

— Damon a trouvé un moyen de descendre ton Land Rover.

— Il est temps de mettre les voiles, c'est ça ?

J'ai hoché la tête.

— Alors, on s'y prend comment ?

J'ai commencé à lui expliquer le plan de Damon, mais j'ai été interrompu par un soudain remue-ménage dans le couloir.

— Mike ! Chuck !

C'était justement la voix de Damon. J'ai ouvert la porte de la chambre, et je l'ai découvert sur le seuil de l'appartement.

— Ils sont tous morts, a-t-il lancé.

— Qui, « ils » ? ai-je demandé, saisi d'épouvante en songeant aussitôt

aux personnes en quarantaine, emportées par une épidémie fulgurante de choléra. Au rez-de-chaussée ?

Damon a baissé la tête, l'air accablé.

— Non, au premier. Je viens d'y passer, et ils sont tous morts. Ils avaient un poêle à kérosène, monté au maximum, et ils avaient laissé les fenêtres fermées.

— Où se sont-ils procuré un poêle ?

Quand j'étais descendu les voir, pas plus tard que la veille, ils chauffaient l'appartement avec un radiateur électrique alimenté par un générateur fixé, comme chez nous, à l'extérieur des fenêtres.

— Je ne sais pas, mais nous avons un problème autrement plus grave.

Un problème autrement plus grave que neuf décès ?

Damon avait un regard qui ne présageait rien de bon et mon estomac s'est noué.

— Paul est en route.

Dix-huitième jour – 9 janvier

— Ils arrivent.

Mon ventre a grondé et, dans quelque région de mon cerveau où la folie dictait sa loi, je me suis pris à espérer qu'ils nous apportaient à manger. *Si on doit se battre, il devrait au moins y avoir un repas en récompense, à l'arrivée.* Une pensée surgit de nulle part, qui n'obéissait à aucune logique – comme si, au volant, on songeait soudain qu'il suffisait d'un seul mouvement de main pour percuter les voitures en face. En général, j'ignorais d'où me venaient ces pensées absurdes, mais là, c'était différent : ce raisonnement erratique découlait de ce que j'étais persécuté, de ce que ma femme, mon fils, et moi, étions devenus des proies.

La faim parasitait chacune de mes pensées. Je me nourrissais de moins en moins. Devant Lauren, je jouais la comédie, je faisais semblant de manger, alors qu'en réalité, je me privais pour faire des réserves en douce, afin d'offrir quelques miettes à Luke quand je jouais avec lui dans le couloir. Ces modestes cadeaux étaient accueillis avec des glapissements d'excitation, et voir la frimousse de mon fils s'éclairer d'un sourire justifiait toutes les privations.

— Hé, Mike, tu es avec nous, là ? a lancé Chuck. On dirait qu'ils sont six.

Il y avait, sur le comptoir de la cuisine, une coupe décorative remplie de billes en verre. J'en ai pioché une et, tout en la suçotant, je me suis penché vers l'ordinateur. Effectivement, il y avait plusieurs points en mouvement sur l'écran.

Un vent froid pénétrait dans l'appartement par la fenêtre de la chambre de Chuck, qui était ouverte. Susie, Lauren et les enfants étaient déjà partis, par l'échelle incendie, pour se réfugier sur le toit de l'immeuble voisin. Nous n'allions plus tarder à gagner nous-mêmes notre toit. Le plan consistait à nous réintroduire ensuite dans l'immeuble à un étage inférieur afin de piéger Paul et sa bande en les prenant en étau. De chasseurs, ils allaient devenir proies.

Ce plan, ourdi par Damon, avait été l'argument déterminant dans notre décision de rester, plutôt que de fuir et d'aller chercher le Land Rover – essayer, du moins, de le descendre de la plate-forme. Sans savoir quand Paul et sa bande étaient susceptibles d'arriver, notre marge de manœuvre pour préparer l'expédition était trop incertaine.

Une fois la décision arrêtée, nous avons annoncé aux voisins que nous allions organiser une petite fête pour l'anniversaire de Luke, à laquelle seul le

cercle restreint était convié. Et de tout ce temps, avions-nous insisté, nous ne serions ni joignables, ni disponibles pour des tours de garde. Cette annonce n'avait suscité aucun commentaire, seulement quelques regards appuyés, lourds de rancœurs, de la part de ceux qui se croyaient exclus d'un festin. Nous n'avions soufflé mot à quiconque de nos manigances, ni prévenu qui que ce soit que Paul risquait de revenir, mais certains indices laissaient penser que quelqu'un, à l'étage, était en contact avec lui.

L'idée de prétexter une fête en petit comité était venue de Chuck. J'étais à peu près certain qu'on se donnait du mal pour rien, mais peu avant 17 heures, au moment où la fête d'anniversaire était censée commencer, plusieurs points rouges s'étaient agglutinés sur la carte du réseau.

Ils étaient en route.

— Ils laisseront au moins un homme en faction dans le hall, une fois entrés dans l'immeuble, a pronostiqué Tony.

Puisqu'il était le seul d'entre nous à avoir un entraînement militaire, c'était lui qui dirigeait l'opération.

— Irena et Aleksandr se chargeront de celui-là, et nous quatre, on va attendre que les autres arrivent au sixième, et on les prendra à revers.

— Vous restez à l'arrière – on est bien d'accord ? a dit Tony en nous regardant, Chuck et moi.

Nous étions mariés et pères de famille, avait-il insisté ; Damon et lui avanceraient donc en première ligne. Damon n'avait pas soulevé d'objection, mais était resté très silencieux de tout le temps qu'avait duré la mise au point du plan.

Tony est parti le premier, enjambant la fenêtre de la chambre pour gagner le toit par l'échelle incendie.

— Et si jamais ils se séparent ? ai-je demandé.

Damon, qui venait de s'éclipser pour remettre son ordinateur en charge dans le couloir, m'a tendu les lunettes à réalité augmentée.

— C'est là que tu intervien, a-t-il dit en déverrouillant son smartphone. Tu les as déjà utilisées pour repérer tes sacs sous la neige. Maintenant, les sacs, ce sont les méchants.

J'ai chaussé les lunettes et regardé par la fenêtre, dans la direction que m'indiquait Damon. Effectivement, six petits points rouges progressaient vers nous, le long de la Neuvième. L'immeuble d'en face obstruait la perspective sur l'avenue, mais les points restaient visibles, comme si je voyais à travers les murs.

— Et si jamais l'un d'eux n'a pas un téléphone connecté au réseau ?

Damon a soupesé un instant l'éventualité.

— Une fois là-haut, on pourra vérifier de visu.

Quand on s'est hissés sur le toit, je me suis enfoncé dans la neige presque jusqu'à la taille. Heureusement, nous avions pensé à débayer un passage menant de l'échelle incendie jusqu'au bord du toit, à l'aplomb de notre rue. La lumière avait déjà pas mal faibli, mais la nuit n'était pas encore

tombée, et le ciel était dégagé. Tapis dans la neige au ras de la rambarde, nous avons scruté la 24^e Rue en contrebas et attendu de les voir apparaître.

Sitôt que je les ai aperçus, j'ai dressé le pouce. Chaque point coïncidait parfaitement avec les hommes qui venaient de tourner à l'angle de la rue.

Pendant que nous observions leur progression, la tension est montée d'un cran et pour la première fois depuis plusieurs jours, j'ai oublié la faim. Quand le groupe est parvenu devant notre entrée de service, je pouvais même distinguer les visages. J'ai vu Paul sortir un trousseau de clés de sa poche, et se pencher pour déverrouiller la porte.

— J'ai relevé Manuel de son quart, a chuchoté Tony. Il n'y a plus personne qui garde la cage d'escalier.

Dès que la bande au complet a eu pénétré dans l'immeuble, nous sommes allés nous poster, en file indienne, sur l'échelle d'incendie. J'avais les tempes battantes, le souffle court. Je ne quittais pas des yeux les points rouges qui indiquaient la position de nos agresseurs.

— L'un d'eux a un fusil, a prévenu Tony à voix basse. Vous les voyez toujours ? Où sont-ils ?

— Pour l'instant, toujours dans le hall. Ah, non, ai-je corrigé en remarquant que les points se mouvaient. Ils s'engagent dans la cage d'escalier.

Ainsi que Tony l'avait prédit, un point est demeuré immobile, au niveau de la porte d'entrée. J'ai envoyé un message à Irena et Aleksandr, qui étaient en planque au second, pour leur indiquer la position de celui qui montait la garde.

— Ils se sont arrêtés d'abord à l'espace de quarantaine ?

J'ai secoué la tête, sans cesser de fixer le mur devant moi. Le diamètre des points rouges s'élargissait à vue d'œil, comme si les intrus progressaient droit vers nous, puis soudain, c'est le mur tout entier qui s'est illuminé de rouge.

— Ils montent. Ils approchent, ai-je chuchoté.

Nous retenions tous notre respiration. L'aplat rouge, qui semblait animé de pulsations, s'est déporté de côté, puis a entamé une nouvelle progression, vers le haut cette fois, avant de se morceler.

— On dirait qu'ils savent précisément où ils vont. Ils ne se sont arrêtés nulle part.

À mon signal, nous sommes descendus nous poster devant la porte d'accès du cinquième étage, où nous avons patienté.

— Qu'est-ce que vous voyez ? a chuchoté Tony.

— Apparemment, ils sont sur le palier du sixième, et ils attendent.

— À mon avis, ils comptent agir vite et se séparer en deux groupes – un qui ira chez Richard, et l'autre chez Chuck. Prévenez-nous dès qu'ils ouvrent la porte. On entrera en même temps.

Le vent sifflait autour de nous. D'un geste nerveux, Chuck a balayé un peu de la neige qui s'était déjà accumulée sur la plate-forme que nous avions déblayée quelques heures plus tôt. Mon regard était concentré sur les points

rouges qui, soudain, se sont mis en mouvement, pour se disperser aussitôt dans le couloir.

— Maintenant !

Chuck a ouvert la porte. Tony est passé le premier, suivi par Damon. J'ai fermé la marche avec Chuck.

— L'un d'eux s'est dirigé chez Rory et Richard, ai-je indiqué tandis que nous gravissions l'escalier jusqu'au sixième. Les autres semblent aux aguets devant chez Chuck.

Le souffle lourd, nous nous sommes massés derrière notre porte palière. Tony, Damon et Chuck avaient leur pistolet en main. J'ai cherché avec fébrilité le mien dans ma poche.

— À la seconde où ils semblent entrer chez Chuck, vous nous donnez le signal, m'a ordonné Tony. Damon va s'occuper du type chez Rory et Richard, et nous trois, on va surprendre les autres chez Chuck. D'accord ?

J'ai acquiescé sans détacher les yeux des points rouges qui s'étaient immobilisés à ma droite et avaient fusionné pour n'en former qu'un, plus gros. *Combien sont-ils ? Trois, ou quatre ?*

Soudain, on les a entendus faire irruption chez Chuck, en hurlant. Il était inutile que je donne le moindre signal. Tony a ouvert la porte sans bruit, et nous nous sommes glissés dans le couloir. Avec réticence, en ce qui me concerne. J'étais terrifié, mais je ne pouvais faire autrement qu'emboîter le pas à mes camarades. Lorsque je suis parvenu devant la porte de Chuck, l'appartement résonnait déjà de vociférations, mais aucun coup de feu n'avait été tiré.

— C'est nous, que vous cherchez, enfoirés ? a hurlé Chuck. Lâchez vos armes !

Les trois hommes qui nous faisaient face ont levé les mains en nous dévisageant, l'air éberlué. J'ai retiré mes lunettes à réalité augmentée et pointé mon arme. L'un après l'autre, ils ont lâché la leur, puis Tony a filé à la rescousse de Damon, dans l'autre partie du couloir.

— La voie est libre ! l'ai-je entendu crier après quelques secondes.

— Vous avez Paul ? a demandé Chuck, à tue-tête.

— Non !

En effet, aucun de ces hommes n'était Paul. *Peut-être était-il dans la cage d'escalier ?*

— Où est le sixième mec ? a demandé Damon en déboulant dans mon dos.

Il m'a désigné d'un geste nerveux les lunettes à réalité augmentée, dans ma main.

Il m'a fallu une seconde pour comprendre ce qu'il voulait dire. Une fois les lunettes remises en place, j'ai vu trois points rouges flotter devant moi – nos prisonniers – et en pivotant, j'en ai vu apparaître un quatrième – le complice que Tony et Damon venaient de capturer. Sur ma gauche, j'ai aperçu d'autres points qui se rapprochaient vers nous, sans doute Irena et Aleksandr,

qui nous ramenaient le type chargé de surveiller le hall d'entrée.

— Ça en fait cinq. Où est le sixième ?

— Nom de Dieu ! a éruaté Chuck. Attachez-les. Il est forcément quelque part.

Nous avons poussé les quatre hommes dans mon appartement, jusque dans la salle de bains, où nous les avons ligotés. Irena et Aleksandr nous ont rejoints, avec l'intrus qui était tombé dans leur embuscade.

— Où est Paul ? a demandé avec autorité Chuck à l'un des prisonniers.

C'est à ce moment-là que j'ai reconnu l'homme qui l'avait assommé. Il a compris que je l'avais démasqué.

— Il est resté dans le couloir, a-t-il répondu, paniqué. S'il vous plaît, ne me tuez pas.

— Quel couloir ? La cage d'escalier ?

L'homme a hoché la tête.

— Pourquoi ?

— Pour surveiller nos arrières.

Chuck a lâché un juron et s'est frotté la nuque avec le canon de son .38.

— Qu'êtes-vous venus faire ?

L'homme a fait un geste évasif.

— Il a dit que vous aviez plein de trucs, de la nourriture, des équipements...

— Mais il ne vous a pas accompagnés ?

— Il a parlé d'un ordinateur portable, a marmonné l'homme. Il a dit que, dedans, il y avait des photos de nous. En train de faire des choses... à des gens.

— Merde ! a lâché Damon à mi-voix.

Il a passé la tête dans le couloir et j'ai vu ses épaules s'affaisser.

— Quelqu'un a fauché l'ordi, a-t-il lancé.

— C'était donc ça que vous étiez venus chercher ?

L'homme a opiné.

— Bon, on en fait quoi, de ces types ? ai-je demandé. On n'a pas besoin de cinq bouches supplémentaires à nourrir.

— Les nourrir ? a lancé Chuck avec un rire mauvais. On les garde sous clé, mais pas question de les nourrir. Si jamais cette situation s'éternise, on sera obligés de les relâcher, j'imagine. Mais en attendant, ils ne sortent pas d'ici.

Dès lors que le danger immédiat était passé, j'ai envoyé un message à Lauren et Susie pour leur dire qu'elles pouvaient revenir. Tony et Chuck sont partis fouiller l'immeuble, mais je savais qu'ils ne retrouveraient pas Paul. Mon petit doigt me disait qu'il s'était débrouillé pour ne jamais apparaître sur notre réseau maillé.

— Chuck, qu'est-ce qu'on fait d'eux, concrètement ?

— Pour ça, laissez-nous faire, Mi-kay-hal, a répondu Irena à mi-voix. Nous avons une certaine expérience du goulag.

— Et c'est agréable d'être enfin du côté du manche, a ajouté Aleksandr avec un sourire.

Dix-neuvième jour – 10 janvier

Je suçotais consciencieusement une bille en verre. *Qui disait que sucer des cailloux atténuait la sensation de faim ?* Je l'ai recrachée.

Il s'était remis à neiger, et c'était une bénédiction. Un tapis blanc immaculé avait recouvert la décharge à ciel ouvert que la ville était devenue.

Ce matin-là, Chuck et moi avions décidé d'aller jusqu'au garage, pour voir si nous pourrions mettre en œuvre l'idée de Damon. Il était encore tôt et nous avançons en silence sur la Neuvième Avenue, chacun perdu dans ses pensées. On n'entendait que le crissement de la neige fraîche sous nos semelles.

La veille au soir, quelqu'un avait posté un tweet, sur le réseau, pour dire que les gens jetaient près de la moitié de la nourriture qu'ils rapportaient chez eux. Déjà, en temps normal, j'aurais été frappé par l'ampleur du gaspillage mais, compte tenu des circonstances, j'avais été outré. Tout en avançant péniblement dans la neige, je rêvais à tout ce que j'aurais pu faire maintenant avec cette nourriture qui, il n'y avait pas si longtemps, finissait dans la poubelle après quelques jours passés dans notre réfrigérateur sans avoir trouvé preneur.

Lauren s'était rendu compte que je me privais pour lui laisser de plus grosses portions, mais elle n'avait rien dit.

Je me sentais honteux de ces rations de misère auxquelles nous nous étions condamnés, j'avais le sentiment de manquer à mes devoirs envers ma famille. Pourtant, avant chaque repas, Lauren me souriait et m'embrassait, comme si nous nous attablions devant un festin. Un banal paquet de chips faisait figure de gros lot, et moi, tel un tamia, je constituais des réserves avec tout ce que je pouvais mettre de côté pour elle.

Quoi de plus normal, puisque j'avais de toute façon quelques kilos en trop ? Mais la faim était une sensation inédite pour moi, et quand je n'étais pas sur mes gardes, je me surprénais à manger ce que j'étais censé conserver. Au moindre relâchement d'attention, mon estomac sabotait ma volonté.

— Tu as vu ça ? a chuchoté Chuck à voix basse.

Nous étions parvenus au croisement de la 14^e Rue, et il me désignait l'hôtel Gansevoort – ou plutôt ce qu'il en restait. Nous ne nous étions plus aventurés *downtown* depuis quinze jours, lors de notre dernière expédition au garage le lendemain de Noël, et le quartier, entre-temps, était devenu méconnaissable.

Sur le terre-plein juste en face de l'Apple Store, qui accueillait autrefois une terrasse sur laquelle je m'étais souvent arrêté pour boire un café et observer l'animation à l'orée de Chelsea, la cime des arbustes émergeait d'un tapis blanc accidenté, bosselé par des amas de poubelles. Les feux de circulation suspendus, alourdis par leur coiffe de neige, se balançaient maintenant à hauteur de tête. Quant au bâtiment à l'angle de la Neuvième et de Hudson Street, et dont la forme évoquait la proue d'un navire, les monticules d'ordures enneigés pressés contre ses flancs donnaient l'impression qu'il fendait une lame jaillie des entrailles de la ville. Et en saillie se trouvait, telle une coquille vide calcinée, l'hôtel Gansevoort. Toutes les vitres étaient brisées, et les traînées noires qui s'étiraient sur sa façade témoignaient de la violence de l'incendie qui avait dévasté l'intérieur. En revanche, le panneau d'affichage géant fixé au frontispice était demeuré intact et, sur la publicité, un couple en smoking et robe de sirène continuait à siroter leurs vodkas de luxe en riant, indifférents au naufrage. On aurait dit des créatures extraterrestres.

J'ai surpris un mouvement du coin de l'œil et aperçu quelqu'un qui nous observait depuis le premier étage de l'Apple Store, bientôt rejoint par un comparse. J'ai tiré Chuck par le bras.

— On ferait mieux de ne pas traîner.

Il a hoché la tête et nous avons poursuivi notre chemin.

Nous avons pris soin de voyager léger pour n'avoir rien à offrir à la tentation, et nous étions vêtus des pires hardes que nous avons pu trouver. Seules nos armes étaient parfaitement visibles – mon .38 dans son holster en cuir, et le fusil pendu à l'épaule de Chuck.

Les armes envoyaient un message limpide : il ne fallait pas venir nous chercher des poux. Neige mise à part, je me sentais dans la peau d'un aventurier d'un autre âge, lâché dans quelque avant-poste sans loi du Far West.

Dans le couloir, la situation s'était détériorée de façon abrupte trois jours plus tôt, dans la foulée de l'annonce de l'épidémie de choléra à Penn Station, et du placement en quarantaine de tous les centres d'hébergement. Jusque-là, les expéditions quotidiennes de ravitaillement avaient scandé les journées de nos voisins, elles leur donnaient une bonne raison de se lever, de ne pas baisser les bras. Désormais coupés de tout contact avec l'extérieur, ils restaient prostrés du matin au soir sur les canapés et dans les fauteuils.

La suppression de ce soutien extérieur n'était cependant pas la seule cause de leur abattement.

Jusqu'à présent, chacun était parvenu à caboter au jour le jour, en grappillant ce qu'il restait encore de ressources dans les appartements vacants : un peu de nourriture, des vêtements, des draps et des couvertures propres. Or ces réserves étaient maintenant épuisées. Tout était sale, infesté de vermine.

Mais surtout, notre système consistant à transformer la neige en eau

potable, s'il avait bien fonctionné pendant la première semaine et assez bien au cours de la deuxième, était devenu ingérable. Au bout de la troisième semaine, tous les récipients de collecte étaient noirs de crasse, tout comme la neige. On avait bien tenté d'aller puiser de l'eau dans l'Hudson mais, le long des rives, elle avait gelé.

Après avoir capturé la bande de Paul, nous avons levé la quarantaine du groupe parqué au rez-de-chaussée. Outre que nous n'étions que six ou sept pour tenir une trentaine de personnes en respect sous la menace des armes, nous ne pouvions affirmer qu'ils présentaient les symptômes de choléra : nous étions tous malades, d'une façon ou d'une autre – la plupart souffrant de diarrhées à force de boire de l'eau polluée. Et il n'y avait plus un seul w.-c. praticable dans tout l'immeuble.

Et puis, il y avait ces neuf cadavres, au premier étage, qui me hantaient. Jamais, avant ce jour, je n'avais vu de mort. Et je me sentais responsable. Nous avons ouvert les fenêtres pour transformer l'appartement en chambre froide, et je craignais, ce faisant, d'attirer des charognards, y compris humains.

Cependant, force était de constater que notre situation n'était jamais qu'au diapason de celle de la ville tout entière. L'espoir se volatilisait dans l'air glacé de l'hiver, même si les radios publiques continuaient à nous promettre, inlassablement, un prompt rétablissement de l'électricité et de l'eau, et à conseiller de se calfeutrer, de rester au chaud et en sécurité. Ce refrain était même devenu une plaisanterie : « Le courant sera bientôt rétabli, restez au chaud, restez en sécurité ! » entonnions-nous en guise de salutations le matin.

Mais la plaisanterie avait fait son temps.

Nous étions arrivés devant le garage.

— Le voilà ! a roucoulé Chuck en désignant son 4×4, et pour la première fois depuis des lustres, sa voix vibrait d'enthousiasme.

À cet instant, nous avons entendu un convoi de l'armée remonter la West Side Highway. La présence de nos soldats m'avait un temps rassuré. Maintenant, elle me mettait en colère. *Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Pourquoi ils ne nous aident pas ?*

Sur le réseau, des rumeurs annonçaient des largages aériens de ravitaillement mais, à ce stade, il était difficile d'y croire.

Sitôt le grondement du convoi dissipé, j'ai reporté mon attention sur l'objet de notre expédition. Le Land Rover était toujours perché à quinze mètres du sol, et ce handicap était finalement une bénédiction. À rebours des véhicules garés aux niveaux inférieurs, qui avaient été pillés, celui de Chuck semblait intact.

— Donc, tu penses qu'on pourrait attacher le treuil à ça ?

Il me montrait, à angle droit du garage, un panneau d'affichage dont la structure était fixée dans le mur de l'immeuble adjacent.

— Il y a six mètres de distance, peut-être moins. Ton treuil peut

supporter neuf tonnes, c'est ça ?

— Le point de rupture d'un câble de 12 est de onze tonnes et des poussières, mais il peut probablement supporter bien plus pendant quelques instants. Le Wolf est allégé au maximum pour consommer le moins possible, cela dit il doit bien peser dans les trois tonnes, a hasardé Chuck.

— Ça va être chaud.

J'étais le seul ingénieur de notre bande et, selon mes calculs, dans le meilleur des cas, l'énergie de la chute combinée au mouvement d'oscillation allait se convertir en vitesse de poussée, qui atteindrait son maximum de force au bas de l'arc. L'oscillation ne débiterait qu'une fois l'arrière du véhicule dégagé de la plate-forme, et nous pourrions minimiser son amplitude en treuillant le 4x4 pour accompagner sa chute. Mais, à vue de nez, une fois dans le vide, la voiture exercerait au moins cinq fois son poids en force descendante au bas de l'arc – soit environ le double de celui pour lequel le treuil était conçu. Et en admettant que cette partie de l'opération soit jouable, restait le problème de la résistance de la structure du panneau d'affichage, que nous risquions d'arracher du mur...

— Donc, Damon s'est porté volontaire pour le rodéo ? a demandé Chuck tandis que nous nous déplaçons sous le panneau d'affichage.

Pour mettre toutes les chances de réussite de notre côté, il valait mieux placer quelqu'un au volant, pour contrôler le déroulement du treuil. Personnellement, je n'aurais jamais pris ce risque, mais Damon accordait plus de confiance à mes calculs que moi-même.

— Oui, et en échange, on le dépose à proximité de chez ses parents, à Manassas. Ça ne nous oblige pas à faire un grand détour.

Chuck a commencé à mettre sur pied un plan de bataille.

— Ce soir, tu sortiras faire un réapprovisionnement en nourriture, pendant que j'emballerai autant d'équipements qu'on pourra en porter.

J'ai vérifié sur mon smartphone que nous étions encore connectés au réseau, même dans ce quartier. Damon assurait la maintenance à partir d'un nouvel ordinateur portable, mais les milliers d'images que renfermait celui que Paul avait volé étaient perdues, et irremplaçables.

Pendant que je tapais quelques mots pour lui annoncer que son plan était envisageable, un message est arrivé.

— ... Et il va nous falloir beaucoup d'eau, a poursuivi Chuck. Ainsi que...

— « Le Président s'adressera à la nation demain matin, et l'allocution sera diffusée par toutes les radios publiques », ai-je lu à voix haute. Ils vont enfin nous dire ce qui se passe !

— Mieux vaut tard que jamais, a soupiré Chuck.

— Si on échoue à descendre la voiture avec le treuil, on en démarrera une au hasard avec les fils, non ? Il faut qu'on se tire d'ici.

— D'une manière ou d'une autre. Mais c'est avec le Wolf que nous avons la meilleure chance d'arriver jusqu'au chalet.

Un bruit soudain a déchiré l'air. Un grondement sourd, lointain, mais qui gagnait en puissance. Nous nous sommes reculés pour scruter le ciel et nous avons vu apparaître un avion de transport, qui volait au ras des toits. Sur sa porte de chargement, abaissée, on distinguait une imposante palette, qu'on était en train de pousser dans le vide. La palette a basculé et, presque aussitôt, un parachute s'est ouvert au-dessus d'elle.

— Ils larguent des vivres ! a hurlé Chuck en se mettant à courir maladroitement vers la Neuvième Avenue, et je lui ai emboîté le pas.

Au croisement, lorsque j'ai relevé les yeux, un spectacle surréaliste s'offrait à ma vue : une flopée de caisses, descendant lentement du ciel, suspendues à des parachutes. Le vent en a poussé une qui venait vers nous contre un immeuble, dont elle a percuté les fenêtres. Des dizaines d'autres avions grondaient au loin, chacun lâchait son chargement en des points différents de la ville. C'était un spectacle hypnotisant.

— Je ne sais pas si on doit se réjouir, ou s'inquiéter, ai-je observé tandis que la caisse s'écrasait dans la neige, non loin de nous.

Aussitôt, des dizaines de gens, sortis de nulle part, ont convergé vers elle.

— Viens ! a lancé Chuck. Allons voir ce qu'on peut récupérer.

Il a ramené le fusil devant lui et couru en direction de l'attroupement. Que pouvais-je faire ? Je l'ai suivi.

Vingtième jour – 11 janvier

— Tu savais que l'homme était le seul animal susceptible d'héberger trois variétés de parasites ? a lancé Damon tout en inspectant son pull.

Je me suis gratté le crâne, puis l'épaule.

— Non, je l'ignorais.

— Je l'ai appris en regardant un documentaire sur Discovery, il y a quelques semaines.

Pour écouter le message du Président, prévu à dix heures ce matin-là, tout le monde s'était rassemblé dans le couloir, qui commençait tout juste à se réchauffer puisque la nuit, par mesure de sécurité, on éteignait le poêle à mazout. À ma connaissance, avec les Borodin restés chez eux pour surveiller les cinq prisonniers, l'immeuble abritait trente-quatre personnes, toutes concentrées au sixième étage. Sans compter les neuf morts du premier étage.

Irena et Aleksandr s'étaient portés volontaires pour boucler les complices de Paul dans leur chambre. Lauren aurait préféré les savoir confinés ailleurs, loin des enfants, mais des raisons d'ordre pratique en avaient décidé autrement. En outre, pour notre sécurité, mieux valait éviter de s'éparpiller : nous avions renoncé à surveiller le hall d'entrée, ou même la cage d'escalier. Notre groupe se contentait dorénavant de monter la garde derrière la barricade érigée à notre extrémité du couloir.

Irena avait rassuré Lauren. Nous pouvions dormir sur nos deux oreilles car, au moindre mouvement suspect de la porte de leur chambre, Aleksandr ou elle n'hésiterait pas à tirer. Et de toute façon, avait-elle ajouté, au bout d'un ou deux jours, les prisonniers seraient trop faibles pour tenter quoi que ce soit.

— Les poux et les morpions, ça peut encore aller. Le pire... c'est ça, a poursuivi Damon, en examinant son pull-over. Ces cochonneries de puces.

Il en a capturé une entre ses doigts et l'a brandie sous mes yeux avant de l'écraser d'une pression.

Sur les radios amateurs, les spéculations allaient bon train quant à la teneur du message du Président. Tout le monde avait sa théorie : nous étions en guerre, le pays avait été envahi, c'était un coup des Russes, de terroristes étrangers, des Chinois, de terroristes américains, des Iraniens...

Le réseau bruissait, lui, d'autres rumeurs bien plus alarmantes. Il faisait état de centaines, voire de milliers de morts à Penn et Javits ; le bruit courait que le choléra s'était propagé jusqu'à Grand Central, et il était même question d'une épidémie de typhoïde.

— Je ne crois pas avoir de morpions – pour l’instant, a repris Damon en étudiant son entrejambe. Note bien que si j’en avais, ce ne serait pas un drame, vu que je mène une vie de moine en ce moment, a-t-il ajouté dans un éclat de rire.

— Vous ne pourriez pas la fermer un peu ? J’essaie d’écouter, a grondé Richard en nous fusillant d’un regard plein de hargne.

Si notre environnement tournait au cloaque, ce n’était guère plus brillant du côté des relations de voisinage. Elles étaient devenues carrément toxiques.

— D’écouter quoi ? Un journaliste à deux balles ? a riposté Damon.

Dans l’attente de l’allocution présidentielle, un quelconque commentateur se répandait en spéculations.

— Damon déconnaît, il cherchait juste à détendre l’atmosphère, ai-je temporisé dans l’espoir de désamorcer les crispations.

— Vous ne savez faire que ça, déconner, a grogné Richard. Ça suffit de nous utiliser comme appâts, de nous espionner !

Certaines informations avaient fuité et nos compagnons de galère savaient désormais que le réseau nous servait aussi à surveiller leurs allées et venues. Richard et Rory, notamment, nous en voulaient à mort d’avoir ourdi le piège pour capturer Paul et ses complices dans leur dos. Cela dit, Chuck était tout aussi remonté à leur endroit.

— Et pour cause ! a vociféré mon ami. L’un de vous deux *est un espion* à leur solde !

Il vidait son sac, sans doute parce qu’il savait que nous serions partis d’ici le lendemain matin. Encore un autre secret que nous nous étions bien gardés de partager avec nos voisins.

L’accusation a fait sortir Rory de ses gonds.

— Un espion à *leur* solde ? À la solde de *qui* ? Il t’arrive de t’écouter, parfois ?

— Toi, je te conseille de ne pas la ramener ! a riposté Chuck, un doigt braqué sur lui. Tu es le seul à être allé rôder autour de chez Paul, et ces messages que tu as envoyés de là-bas...

— Je t’ai déjà expliqué que je m’étais arrêté pour inspecter des poubelles à côté de cet immeuble ! Je ne savais pas qu’on était sous surveillance.

— Espèce d’ordure ! Tu es de mèche avec les Anonymous, et en plus, je t’ai bien vu, en bas, discuter avec Stan, avant que tout ça ne commence...

— Si tu tiens tant à savoir qui, ici, est copain avec Stan, adresse-toi à lui ! s’est énervé Rory en montrant Richard.

— Hé, hé, ne me mêle pas à ça...

— Pourquoi pas ? ai-je demandé.

Richard a éclaté de rire.

— Je parie que tu as profité de ce système pour espionner Lauren. Je me trompe ?

— Ferme-la !

Lauren, qui était assise à côté de moi, a éloigné sa main de la mienne et

regardé le plafond.

— Et votre nouveau pote, alors ? a repris Richard en désignant Damon. Que savez-vous de lui ? Ce gamin a débarqué sans crier gare, personne ne sait d'où il vient, ni qui il est. Si quelqu'un ici...

Chuck s'est levé.

— Ce *gamin* a sauvé tout un tas de vies, y compris la tienne. Sans nous, vous seriez tous à la rue, voire même en train de crever à Penn. Et dans le cas contraire, Paul vous aurait dépouillés. Un peu de gratitude, ce serait trop demander ?

— Parce que, en plus, on devrait vous remercier ? C'est *moi* qui ai recueilli nos voisins, a asséné Richard en pointant du doigt la famille chinoise, recroquevillée derrière lui. Quand vous, vous êtes barricadés dans votre palais ! On sait tous que vous avez des stocks de nourriture planqués quelque part. Et qui vous a désignés pour faire la police ? Pourquoi refusez-vous de nous donner des armes pour nous défendre ?

Ce dernier sujet était devenu un point de friction. Dès le départ, nous avions refusé de partager les armes, et lorsque Chuck avait commencé à suspecter quelque chose, il avait campé encore plus catégoriquement sur cette position. Sur le canapé au milieu du couloir, les enfants de Vicky, la jeune mère que nous avions recueillie, ont commencé à pleurer.

— Tu veux savoir pourquoi on fait la police ? a répondu Chuck avec un sourire narquois. Parce qu'on a les armes !

Rory a éclaté de rire.

— Les soi-disant agneaux laissent enfin voir leur vraie nature. Ceux qui possèdent les armes font la loi. Des paranoïaques, voilà ce que vous êtes...

— Tu veux la voir à l'œuvre, la paranoïa ? a menacé Chuck en faisant mine de se lever.

— Ça suffit, *messieurs* ! a tranché d'un ton sec Susie en rattrapant son mari par le bras. Il y a assez de gens qui se battent dans les rues sans qu'on empire les choses. Nous habitons ici et, que ça vous plaise ou non, on est *tous ensemble* dans la même galère, alors je vous suggère d'apprendre à en tirer le meilleur parti.

Ellarose s'est mise à pleurer et Susie s'est retirée avec elle dans l'appartement pour la calmer, non sans avoir d'abord décoché un regard lourd de reproches à son mari – qui s'est rassis, épaules voûtées.

La tension s'est légèrement dissipée et, dans le silence retrouvé, une voix a annoncé, par-dessus les parasites : « *Dans quelques instants maintenant, le Président va s'adresser à la nation. Restez à l'écoute, s'il vous plaît...* »

Tandis que les deux jeunes enfants, effrayés et bouleversés par l'algarade, sanglotaient sur le canapé, j'ai observé nos voisins chinois, recroquevillés dans l'angle du couloir, derrière Richard. Ils avaient toujours été menus, mais maintenant, ils étaient carrément décharnés. En trois semaines, pas une seule fois ils ne nous avaient adressé la parole. J'avais

toujours supposé que leur anxiété venait de la situation elle-même, mais en les voyant soutenir mon regard avec cette même expression vide que m'opposaient tant d'autres réfugiés depuis quelque temps, j'ai soudain compris que je faisais fausse route. Dans mon esprit, nous étions – Chuck et moi-même – des bienfaiteurs, des protecteurs. Mais qu'en était-il de leur point de vue ? Nous avions les armes, le pouvoir, et les gadgets. Nous étions devenus les maîtres de ce territoire confiné. On dissimulait des choses à leur regard, on suivait à la trace leurs allées et venues, on les surveillait. C'était de nous qu'ils avaient peur.

« Mes chers concitoyens...

Sitôt que la voix grave du Président s'est fait entendre, Damon s'est penché pour monter le volume de la radio, et Susie a réapparu avec Ellarose.

« C'est avec une infinie tristesse que je m'adresse à vous en ce jour qui est, peut-être, le plus sombre qu'ait jamais connu notre grande nation. Nombre d'entre vous qui m'écoutez en ce moment, je le sais, ont peur, froid, faim. Vous en êtes réduits à vivre dans le noir, l'incertitude, le doute, et je suis désolé qu'il nous ait fallu aussi longtemps pour parvenir jusqu'à vous. »

Tandis que le Président marquait une pause, nous avons entendu le générateur crachoter, l'ampoule du couloir a clignoté. Chuck s'est aussitôt levé pour aller voir ce qui se passait.

« Cela vient de ce que la presque-totalité des systèmes de communication était paralysée, suite à ce que nous avons appelé, faute de mieux, « l'incident », et dont nous comprenons maintenant qu'il résulte d'une cyberattaque visant simultanément les infrastructures de notre pays et Internet. »

— Sans déc', a marmonné Damon.

Le générateur a recommencé à ronronner et la lumière s'est stabilisée dans le couloir. Chuck est revenu se poster à côté de Susie et a posé la main sur son épaule.

« Nous ne sommes pas encore en mesure d'évaluer l'ampleur de cette attaque, ni ses répercussions en termes de violation de notre territoire par des intrus non identifiés. C'est pourquoi en ce moment, et dans l'attente de mieux cerner nos adversaires, je m'adresse à vous non pas depuis Washington, mais depuis un lieu tenu secret. »

Cette dernière information a suscité des murmures étouffés.

« Si cet incident a touché les États-Unis dans leur totalité, et même la planète tout entière, il a cependant affecté notre territoire national à des degrés divers. Les coupures de courant n'auront été que temporaires à l'ouest du Mississippi, et l'électricité a été rétablie presque partout dans le sud. En revanche, la Nouvelle-Angleterre a durement pâti de cette situation, d'autant qu'une série de violentes tempêtes hivernales l'a atteinte et bouleversée dans des proportions indescriptibles. »

C'était quelque part réconfortant d'apprendre que certaines régions du pays étaient mieux loties que nous.

« Durant l'incident, nos forces armées ont été placées en DEFCON 2, soit le niveau d'alerte le plus haut de toute notre histoire militaire. Il est aujourd'hui redescendu à DEFCON 4. Nombre d'entre vous se sont sans doute demandé pourquoi nos soldats n'ont pas pu se déployer plus tôt dans tel ou tel autre secteur, pour secourir les populations, et c'est là l'explication : toute notre attention était focalisée sur nos assaillants. »

— Qu'est-ce que je te disais ? a chuchoté Chuck. Ils montent la garde aux portes du pays pendant qu'on crève à l'intérieur.

« Après plusieurs semaines d'investigations, nous pouvons seulement affirmer que la plupart des attaques, sinon toutes, auraient été diligentées, ou contrôlées, par des groupes associés avec, ou agissant sous la pression de l'Armée de Libération du Peuple Chinois. »

Le couloir a bruisé de chuchotements et, par réflexe, nous avons tous tourné la tête vers la famille chinoise – pour la détourner aussitôt, honteux de notre réaction.

« À ce jour, quatre de nos porte-avions sont stationnés en mer de Chine, et attendent l'issue d'une réunion de crise aux Nations unies et à l'Otan. Nous ne reculerons pas, ni ne laisserons nos concitoyens souffrir plus longtemps. J'ai une bonne nouvelle : je viens de promulguer des mesures d'urgence spéciales afin que l'électricité et l'eau courante soient rétablies très prochainement à New York ainsi que sur toute la côte Est, quoi qu'il arrive. »

Une explosion de joie a retenti dans le couloir. Le Président a marqué une pause.

« En revanche, a-t-il repris, je suis au regret d'informer les New-Yorkais qu'à court terme, et à la demande de nos services de veille sanitaire, j'ai accepté que l'île de Manhattan soit placée temporairement en quarantaine, en raison d'épidémies incontrôlées résultant de la pénurie d'eau potable. Cette quarantaine ne devrait pas excéder un jour ou deux, et j'implore les New-Yorkais de rester calfeutrés, au chaud et en sécurité. Nous n'allons plus tarder à venir à votre secours. Que Dieu vous bénisse tous. »

Et la radio s'est tue.

Vingt et unième jour – 12 janvier

Il avait recommencé à neiger.

Tôt le matin, Tony et moi étions montés sur le toit, pour jouer avec Luke et faire provision de neige fraîche. Une pluie de gros flocons engloutissait en silence cette ville avec laquelle le monde extérieur semblait avoir rompu tout lien, comme pour procéder à l'ablation d'une tumeur cancéreuse.

Nous étions pourtant toujours là.

La veille, après le message du Président, nous nous étions tous attardés dans le couloir pour écouter le déchaînement de commentaires sur les ondes. Au choc et au déni avaient rapidement succédé la colère et la volonté d'en découdre avec les pouvoirs publics, sitôt qu'on avait appris que ceux qui tentaient de quitter Manhattan se faisaient refouler aux postes de contrôle militaires. Un nombre non négligeable des meilleurs avocats du pays étaient coincés sur l'île, et les menaces de poursuites pour atteinte aux droits de l'homme et entorse à la Constitution pleuvaient, à la radio comme sur le réseau.

Rien ne valait cependant le pittoresque des délires conspirationnistes – domaine dans lequel les Américains étaient décidément les champions.

« Cette situation n'est pas le fait des Chinois, ni des Iraniens, ni de qui que ce soit d'autre. Le gouvernement nous cache une invasion d'extraterrestres. »

Les tenants de la théorie des envahisseurs venus de l'espace étaient mes complotistes préférés, mais même eux échouaient à nous dérider.

Dans la journée, le réseau s'était fait l'écho d'échauffourées meurtrières sur le pont George Washington et Chuck – qui s'était déclaré déterminé à prendre d'assaut un pont, arme au poing, et prêt à aller en enfer si quelqu'un réussissait à lui barrer la route – avait vite compris, comme nous tous, que nous étions dans une impasse. Le soir venu, New York semblait avoir renoncé à toute velléité de révolte, et sombré dans la dépression.

Nos concitoyens s'étaient jusque-là résignés à attendre un retour à la normale, mais, sitôt qu'ils avaient su qu'ils *ne pouvaient pas* quitter la ville, qu'ils étaient parqués tel du bétail, tous avaient subitement éprouvé le *besoin* urgent de s'en aller. En témoignaient certaines images apparues sur l'ordinateur de Damon : la surface glacée de l'East River cédant sous les pas de ceux qui s'y étaient aventurés, des embarcations de fortune prisonnières de blocs de glace à la dérive, des malheureux en train de se noyer comme des

rats.

Les tunnels du métro étaient impraticables. En quelques jours, l'ensemble du réseau souterrain situé au sud de Chelsea avait été submergé et, du fait des températures extrêmes, cette eau avait gelé. Sans doute certains avaient-ils tenté d'y trouver refuge, mais aucune information précise ne nous était parvenue à ce sujet, et il n'était pas question de partir jouer les explorateurs pour en avoir le cœur net.

Au réveil, il régnait dans le couloir une atmosphère à la fois apathique et fébrile. J'avais dormi là, Lauren et Luke blottis contre moi, sur le même canapé que Damon. Le sentiment que le monde extérieur nous avait abandonnés nous incitait à rester tous ensemble, à ne pas rompre le lien avec ces derniers lambeaux d'humanité.

Chuck et moi avons renoncé à nos projets pour récupérer le 4×4, sans même nous consulter. C'était inutile.

Amorphe, Chuck contemplait les murs ; Damon fixait l'écran de son ordinateur dans une posture tout aussi catatonique. Il était presque midi. Je traînais dans le couloir en zappant entre les différentes fréquences radio sur l'application de mon smartphone.

« Je ne crois pas un mot du message du Président. Selon moi, il se passe autre chose, et on ne veut pas nous dire quoi. Ce message ciblait spécifiquement les New-Yorkais, il avait pour seul but de nous faire tenir tranquilles, nous inciter à rester dans le rang, nous expliquer pourquoi ils nous empêchent de... »

J'ai changé de station.

« ... traîner ces connards dans East Village et leur montrer ce qui se passe vraiment. Comment peuvent-ils nous laisser croupir ici ? Pourquoi est-ce que personne ne nous aide... »

J'ai rechangé.

« ... vous y croyez, vous ? Si le problème ne concernait que New York, pensez-vous vraiment que le Président serait parti se planquer Dieu seul sait où ? Nous sommes capables de vaincre le cancer, bon sang ! Pourquoi ont-ils aussi peur de quelques antiques... »

— Tu peux mettre la radio publique ? a soudain demandé Damon en se redressant. Vite !

J'ai fait défiler les stations et monté le volume, en même temps que Rory s'affairait avec le transistor du couloir. Pam, qui avait passé la nuit à soigner comme elle pouvait infections, problèmes intestinaux, et rhumes, dormait encore à côté de lui.

« ... une revendication du groupe iranien Ashiyane, affirmant être à l'origine du virus Scramble qui a paralysé les systèmes logistiques... »

— Vous voyez ? a dit Tony en relevant la tête. Je vous avais bien dit que c'étaient les Arabes.

— Les Iraniens ne sont pas des Arabes, a corrigé Rory.

« ... et ce en représailles des cyberattaques américaines Stuxnet et

Flame... »

Susie, assise à côté de Chuck, a elle aussi dressé l'oreille. Ellarose et Luke dormaient dans un berceau improvisé à ses pieds, au milieu du couloir.

— Donc, les Chinois n'y sont pour rien ?

« ... l'attaque ciblait initialement les réseaux du gouvernement américain, mais le virus s'est rapidement propagé aux systèmes secondaires... »

— Les Iraniens sont des Perses, pas des Arabes, a insisté Rory. C'est eux qui ont inventé la science et les mathématiques. Et le groupe Ashiyane dont ils parlent est totalement indépendant du gouvernement iranien.

« ... l'Otan réfléchit encore à une motion de défense commune alors que les États-Unis sont sur le point d'engager une riposte unilatérale... »

— Tu as l'air d'en savoir beaucoup sur ces types, a lancé Chuck.

Rory a haussé les épaules.

— C'est moi qui couvre le sujet pour le *Times*. C'est mon boulot. Les GRI ont une cybercellule très sophistiquée.

« ... alors qu'à l'échelle internationale, le trafic Internet reste sérieusement ralenti, l'Europe commence à rebondir, et les émissions radio sont rétablies sur une grande partie de la côte Est. »

— Les GRI ? C'est quoi ?

— L'armée iranienne : les Gardiens de la Révolution islamique, a expliqué Rory en baissant le volume du transistor. C'est une organisation à mi-chemin entre le parti communiste, le KGB et la mafia. Imagine qu'Halliburton fasse un enfant avec la Gestapo, ça donnerait les GRI.

— Ils s'y connaissent assez en informatique pour monter un coup pareil ? ai-je demandé.

Et si c'était un subterfuge ? Si une organisation au Moyen-Orient essayait de revendiquer une action au-delà de sa portée, juste pour faire du bruit, et distraire notre attention du vrai problème ?

Rory a éclaté de rire et levé les yeux au ciel.

— Le commandant Rafal, qui dirige la cellule cybernétique, est un as. Ce que vous devez comprendre, a-t-il poursuivi, c'est que dans le domaine de la cybernétique, les États-Unis ne peuvent se prévaloir d'aucun avantage technologique. Nous continuons à fonder notre pensée militaire sur l'idée d'une supériorité technique et numéraire – qui est tout simplement sans objet dans le cybermonde.

— C'est tout de même nous qui avons inventé Internet, non ?

— Certes, mais nous n'en avons plus le monopole. Tu peux dépenser dix mille milliards pour des équipements militaires dernier cri, mais il suffit d'un gamin particulièrement brillant et d'un ordinateur portable de base pour le paralyser.

— Donc, l'attaque pourrait venir des Iraniens ? C'est ce que tu es en train de dire ?

— Fin 2012, ils ont modifié les règles du jeu en visant une cible civile

avec des cyberarmes : l'attaque Shamoon avait anéanti cinquante mille ordinateurs de Saudi Aramco, la compagnie nationale saoudienne d'hydrocarbures. Alors oui, pourquoi pas... Il pourrait tout à fait s'agir de représailles contre les cyberattaques américaines.

— Et tu trouves ça justifié ? a demandé Chuck, incrédule.

— Bien sûr que non ! C'est juste une hypothèse qui tient la route. Ce que vous ne comprenez pas, c'est qu'il est *crucial* que quelqu'un reconnaisse *enfin* sa responsabilité dans cette histoire. À partir de là, on va peut-être commencer à y voir plus clair dans tout ce bazar.

— Voilà donc à quoi ressemble la cyberguerre, ai-je dit à voix basse. La crasse, la puanteur, les maladies, les quarantaines...

Rory s'est contenté de hocher la tête. Sa maigreur faisait peur à voir. Comme il s'entêtait à ne pas déroger à son régime végétarien, il se nourrissait à peine depuis des semaines. C'était de la folie. J'avais toutes les peines du monde à imaginer que c'était lui qui, pour quelque motif secret, renseignait peut-être Paul.

— Tu pourrais remonter le son de la radio ? l'a apostrophé Richard d'un ton autoritaire. C'est bien de connaître ton analyse, mais je préférerais savoir ce qui se passe.

Rory s'est exécuté. Je me suis approché du canapé au milieu du couloir. La jeune mère s'était absentée avec un des gamins et celui qui restait était en train de jouer avec le camion de pompiers de Luke. Il n'avait guère plus de quatre ans et je n'avais pas encore eu l'occasion de bavarder avec lui.

— Ça va ? ai-je demandé avec douceur.

Le petit garçon m'a dévisagé avec méfiance.

— Maman m'a dit de pas parler aux gens que je connais pas.

— Mais tu me connais. Je suis... Je m'appelle Mike, ai-je dit en tendant la main.

Le petit bonhomme l'a regardée, comme s'il réfléchissait. La peau de son visage commençait à peler, et ses vêtements, trop amples pour lui, lui donnaient l'air d'un petit vagabond. Le manque de sommeil avait dessiné de larges traces brunes sous ses yeux. Il a finalement pris ma main.

— Ricky, a-t-il dit. Enchanté.

— Moi de même, ai-je répondu dans un rire, amusé par sa solennité.

« ... *nos forces armées envisagent maintenant de passer à l'action sur trois fronts, selon un plan préétabli, mais qui n'a jamais été testé jusque-là...* »

— Mon père est un *marine*, et il est parti se battre, a-t-il annoncé d'un ton détaché. Un jour, moi aussi je serai un *marine*.

— C'est vrai ?

Il a hoché la tête et a recommencé à jouer avec le camion, au moment où la mère sortait de la cage d'escalier, sa petite fille dans les bras.

— Tout va bien ? a-t-elle demandé en me voyant avec Ricky.

— Oui, Mrs. Strong, tout va bien. Nous faisons un brin de causerie.

— Tant qu’il est sage..., a-t-elle dit en souriant.

— C’est un brave petit garçon, ai-je répondu en ébouriffant les cheveux de Ricky. Le digne fils de son papa.

Le sourire de sa mère s’est évanoui.

— Espérons que non.

J’ai fait une gaffe. Je me suis levé. La femme et moi nous sommes dévisagés dans un silence gêné, et pile à cet instant m’est parvenu un message du sergent Williams, qui voulait savoir comment nous allions. J’ai salué Mrs. Strong et battu en retraite dans notre portion de couloir, pour lui demander, en réponse, s’il savait comment nous pourrions faire pour quitter Manhattan.

Vingt-deuxième jour – 13 janvier

J'ai relevé mes lunettes et plissé les paupières. À l'œil nu, je me retrouvais plongé dans le noir complet ; étourdi par l'absence de repères visuels, enveloppé dans ce cocon de silence total, mon esprit était comme déconnecté. Seul face à ce vide intersidéral, j'ai senti combien mon existence se réduisait à un point infinitésimal, flottant dans l'univers. C'était terrifiant mais, dans une certaine mesure aussi, étrangement réconfortant.

Voilà peut-être à quoi ressemble la mort... On est seul, en paix, et on flotte, on flotte, libéré de ses peurs...

Et puis, j'ai pensé à Luke, à Lauren. Ça m'a remis les idées en place d'un coup. J'ai rechaussé les lunettes à vision de nuit, et les flocons verts, fantomatiques, ont recommencé à virevolter autour de moi.

Ce matin-là, les crampes de faim avaient été si intenses que j'avais sérieusement envisagé de me risquer dans les rues en plein jour pour aller déterrer nos provisions. Chuck m'avait retenu, raisonné, chapitré, et le ton était un peu monté entre nous. Ce n'était pas pour moi, mais pour Luke ! Pour Lauren, pour Ellarose ! avais-je protesté. Des arguments dignes d'un junkie, prêt à faire feu de tout bois pour obtenir sa dose.

Je me suis mis à rire. *Je suis drogué à la bouffe.*

Les flocons de neige produisaient un effet hypnotique. *Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? C'est quoi, le réel, de toute façon ?*

Je croyais être la proie d'hallucinations ; mon esprit n'arrivait plus à suivre le droit fil d'une pensée sans dériver.

J'ai fermé les yeux et inspiré à pleins poumons, pour me forcer à me remettre de plain-pied dans l'instant présent. *Reprends-toi, Mike. Luke compte sur toi. Lauren compte sur toi. Le bébé compte sur toi.*

J'ai plongé la main dans ma poche et d'un tapotement sur l'écran de mon téléphone, j'ai activé la réalité augmentée. Un essaim de points rouges a surgi devant moi – dont plusieurs concentrés au croisement de la Sixième Avenue et de la 24^e Rue. Je n'étais plus très loin. Je me suis vaillamment remis en marche.

Lors de mes premières expéditions, tout à l'enthousiasme d'exhumer notre butin, je n'avais pas pensé à supprimer de la liste les cachettes déjà visitées. En quatre expéditions, j'en avais vidé quatorze, sur quarante-six.

Dans quatre d'entre elles, je n'avais rien retrouvé. Soit parce qu'elles avaient été pillées par des gens qui avaient observé notre manège, soit parce

que les sacs avaient affleuré sous la neige. Mais peut-être aussi parce que j'avais moi-même déjà récupéré ce qu'elles contenaient. À ce stade-là, mon esprit manquait cruellement de clarté.

Je me doutais qu'un quart des cachettes seraient vides, ce qui en laissait une vingtaine susceptibles de tenir leurs promesses. Si, dans chacune d'elles, je retrouvais trois ou quatre sacs de provisions, renfermant chacun deux mille calories environ, et si on se limitait à des rations de famine, alors notre groupe aurait de quoi se nourrir pendant... Les calculs se sont mis à danser dans ma tête : *Lauren a besoin de deux mille calories par jour, et les enfants presque autant. Mais moi, il m'en faut davantage.*

Toute la journée, je m'étais senti fébrile, en proie au vertige. Si je m'affamais au point de ne plus tenir debout, qui pourrais-je protéger ? Les quelques centaines de calories que je m'autorisais au quotidien ne suffiraient jamais – pas avec ce froid. J'avais lu que les explorateurs de l'Arctique brûlaient six mille calories par jour. J'avais l'impression d'être une feuille, que le moindre souffle de vent allait emporter.

J'ai levé la tête et plissé les paupières en direction de la plaque de rue. *Huitième Avenue*, ai-je lu. Et, juste derrière, une enseigne me narguait : *Burger King*.

Imagine un beau steak saignant, avec plein de garnitures, de la mayonnaise, du ketchup. Les portes étaient grandes ouvertes sur la salle. *Et s'il en restait un, que personne n'a vu ? Peut-être que je pourrais réussir à allumer un gril ?* J'étais à deux doigts de débayer la neige accumulée jusqu'à mi-hauteur pour me creuser un passage, et j'ai dû me faire violence pour chasser cette vision de steak de mon esprit et poursuivre ma route.

Mon terrain de chasse, ce soir-là, serait les congères qui bordaient la Sixième Avenue : nous y avions enfoui des sacs en huit endroits différents. Une véritable mine d'or. Je me suis lancé dans de nouveaux calculs. Si j'arrivais à récupérer le butin des vingt cachettes, alors nous aurions douze jours de provisions devant nous avant d'être comme eux.

Eux. Nos voisins.

Depuis la fermeture des guichets alimentaires, cinq jours plus tôt, ils étaient privés de la seule source fiable d'approvisionnement et passaient l'essentiel de leur temps à dormir.

Le matin, j'étais allé voir comment se portaient Mrs. Strong et ses enfants. Quand j'avais tiré les couvertures superposées sous lesquelles ils étaient blottis, les gamins m'avaient dévisagé avec des yeux éteints et, malgré la pénombre, j'avais remarqué leurs lèvres craquelées, rouges et infectées.

La déshydratation était pire que la famine.

Damon et moi avions consacré le plus clair de la journée à collecter et remonter des réserves de neige fraîche. Chuck avait voulu nous aider, mais il gardait quelques séquelles du coup qu'il avait reçu sur la tête, et sa main cassée était de nouveau enflée. Susie avait fait une ronde dans les étages pour proposer de l'eau et offrir, en douce, quelques portions prélevées sur nos

rations. Elle faisait ce qu'elle pouvait.

Le couloir empestait les excréments.

Aussi dures que soient devenues les conditions de vie, j'assistais encore à de petits actes de bonté. J'avais vu Damon apporter sa couverture, qu'il venait tout juste de laver, ce qui lui avait pris une journée entière, à la jeune mère. Il avait également partagé un peu de sa nourriture avec elle et ses enfants. En revanche, la porte de l'appartement de Richard demeurait close. Nous étions allés frapper pour nous assurer que tout allait bien, mais Richard nous avait crié de leur fichier la paix.

Parvenu au carrefour, j'ai embrassé la Septième Avenue du regard, d'un côté puis de l'autre, mais les chutes de neige limitaient la visibilité à cinq ou six mètres de distance.

Je peux tout aussi bien remonter la Septième, couper par la 23^e Rue, et redescendre la Sixième.

Je me suis avancé vers le milieu de la chaussée pour aller caler mes pas dans le chemin d'empreintes. Et subitement, j'ai été assailli par les images des cadavres, dans cet appartement du premier étage.

Dans l'après-midi, les radios amateurs avaient retransmis les commentaires d'un reportage de CNN – que le monde extérieur, apparemment, avait pu voir sur ses écrans de télé : la situation à New York y était décrite comme pénible, mais stable. La ville, soulignait-on, restait approvisionnée en vivres, et les différentes épidémies étaient circonscrites.

La réalité était pourtant tout autre et ce décalage criant alimentait les spéculations selon lesquelles le gouvernement nous cachait quelque chose.

Comment ne peuvent-ils pas voir ce qui se passe réellement ?

Mais je n'avais même plus la force de m'indigner. Ma vie se réduisait désormais à faire tout ce qui était en mon pouvoir pour prendre soin de Lauren et de Luke, puis de Susie, Ellarose et Chuck. La situation me contraignait à cette mise au point sur l'ensemble de ma vie : j'avais banni de mes préoccupations tout ce qui avait un caractère artificiel ou superflu, et que j'avais jusque-là cru essentiel.

Chaque fois que je m'asseyais dans le couloir, j'éprouvais une puissante sensation de déjà-vu, qui ne devait rien à la réminiscence d'expériences personnelles antérieures, je le savais. Elle faisait écho aux récits du siège de Leningrad que je tenais d'Irena. Cette cyberguerre, loin d'ouvrir sur des perspectives d'avenir, nous ramenait vers le passé. Tels des vers malades, nous creusions des galeries pour régresser vers une époque de ténèbres, renouer avec l'essence de la race humaine et son infinie propension à infliger une souffrance après l'autre.

Celui qui veut voir ce que réserve l'avenir n'a qu'à se tourner vers le passé.

À l'angle de la Sixième Avenue et de la 23^e Rue, je suis tombé sur les restes éparpillés d'un parachutage. Chaque fois qu'on avait annoncé une opération de ce type, nous étions sortis, dans l'espoir de récupérer quelques

vivres. Et, à chaque fois, nous avons été confrontés à de violentes empoignades entre des hordes de charognards. Rory avait même été blessé, en échange d'un maigre butin dont la moitié – une moustiquaire, par exemple – s'était de surcroît avérée inutilisable.

Un gros point rouge, devant moi, brillait sous un coin de container parachuté. J'ai effleuré mon téléphone pour faire apparaître l'image qui m'aiderait à localiser la cachette, puis je me suis mis à quatre pattes pour creuser. Dix minutes plus tard, mes efforts étaient récompensés.

Pommes de terre. Noix de cajou. Un échantillon de ces provisions attrapées au hasard sur des rayonnages, dans un autre monde. J'ai salivé en m'imaginant grappiller quelques noix – *juste quelques-unes, personne ne le remarquera* – mais je me suis retenu et j'ai tout fourré dans mon sac à dos avant de poursuivre ma route, jusqu'au point rouge suivant, un peu plus bas sur l'avenue.

Une heure plus tard, j'avais récupéré tout ce qui pouvait l'être dans le secteur et je me suis offert un bref répit, ainsi que quelques cacahuètes que Lauren m'avait données en même temps qu'une bouteille d'eau.

Puis je me suis remis en route.

Le point rouge suivant m'a conduit sous un échafaudage dressé en surplomb d'un immeuble calciné. Une odeur de bois et de plastique brûlés m'a pris à la gorge et j'ai remonté mon bandana sur le nez. Cette fois, j'ai retrouvé l'emplacement de mon trésor en quelques minutes à peine. J'ai commencé à exhumer les sacs. Il y en avait une ribambelle. Tous contenaient du poulet.

Je me souviens – ils viennent de chez ce boucher qu'on a dévalisé sur la 23^e.

À force de me baisser, une douleur très vive me vrillait les reins. Mon sac à dos, rempli à ras bord, devait peser pas loin de vingt-cinq kilos.

Il est temps de rentrer – il y aura du poulet au petit déjeuner.

— Qui est là ?

Gêné par le sac qui n'était encore qu'à moitié en place sur mes épaules, j'ai fait une volte-face maladroite tout en cherchant mon arme à tâtons. Dans le halo de lumière verte, j'ai vu surgir des visages fantomatiques, et des mains qui se tendaient dans le vide, vers moi. Dans ma hâte d'en finir, j'avais négligé de vérifier les alentours avant de commencer à creuser. Or, les décombres de cet immeuble abritaient apparemment un campement de fortune.

— On vous a entendu creuser. Qu'avez-vous déniché ?

J'ai reculé et me suis trouvé acculé contre l'échafaudage.

— C'est à nous ! a sifflé une autre voix, menaçante. Rendez-le-nous !

J'étais maintenant cerné par plusieurs dizaines de visages verts. L'obscurité étant totale, je savais que ces gens ne pouvaient pas me voir – mais ils m'entendaient, ils sentaient ma présence. Je distinguais leurs mains tendues et fébriles, je percevais leurs pas traînants se rapprocher. Dans ma

poche, ma main s'est crispée sur la crosse du pistolet.

Je fais quoi ? Je tire ?

Je me suis délesté du sac à dos et j'ai commencé à farfouiller dans les provisions, sans quitter des yeux les doigts qui se rapprochaient ; certains n'étaient plus qu'à un mètre de moi.

— Reculez ! Je suis armé !

L'annonce a fait son effet, mais il a été de courte durée. J'ai fini par mettre la main sur un paquet de noix de cajou, que j'ai lancé vers le fantôme le plus proche de moi, un homme au visage émacié, aux yeux enfoncés. Il ne portait pas de gants et, dans la lumière verte phosphorescente, j'ai vu qu'il avait les mains noires, ensanglantées.

Le paquet de noix de cajou a ricoché contre lui, pour aller s'écraser plus loin. Il a pivoté vivement et a plongé à terre pour le ramasser, heurtant au passage deux comparses qui avaient fait de même. J'ai lancé quelques autres paquets au hasard, loin de moi, puis, profitant de ce que tous se détournaient, j'ai détalé aussi vite que j'ai pu, en traînant mon chargement.

En quelques secondes, j'étais de retour au milieu de la rue, et protégé par les chutes de neige. Je haletais, et cherchais à calmer mon cœur emballé. J'avais eu le temps de les apercevoir, par-dessus mon épaule, se disputer ces quelques vivres, telle une meute de coyotes. Et tandis que je commençais à rebrousser chemin vers la maison, les larmes ont soudain jailli.

Tout en sanglotant sans bruit, j'ai crapahuté dans le noir – seul, mais cerné par une invisible multitude.

Vingt-troisième jour – 14 janvier

« La compagnie électrique de New York affirme que le courant sera rétabli dans de nombreux secteurs de Manhattan d'ici la fin de la semaine. Cela dit, nous connaissons le refrain, n'est-ce pas ? a ajouté le présentateur radio. Restez au chaud, restez en sécurité... »

— Je te ressers du thé ? a proposé Lauren, et Pam a hoché la tête. Quelqu'un d'autre en veut ?

Non, le thé, ça ira. Quelques biscuits en revanche...

Installé sur un canapé dans notre portion de couloir, je voyais, dans mon rêve éveillé, des sablés nappés de chocolat, comme ceux que ma grand-mère nous apportait à Noël.

— Oui, s'il vous plaît, a répondu quelqu'un à l'autre bout du couloir – le jeune homme chinois.

Lauren lui a souri et est allée vers lui en évitant de trébucher sur les pieds, les jambes et les couvertures qui encombraient le passage. On commençait à discerner le renflement de son ventre sous le pull. Du moins, moi, je le discernais. *Quinze semaines.* De mon côté, je serrais désormais ma ceinture de quatre crans supplémentaires. J'étais redevenu aussi maigre que je l'étais pendant mes années de fac. Plus mon ventre fondait, plus celui de Lauren s'arrondissait.

Le téléphone a émis un bruit dans ma poche. C'était une alerte réseau : une rencontre pour troquer des médicaments était prévue au carrefour de la Sixième Avenue et de la 24^e Rue. *Ils vont devoir veiller au grain.* L'échange allait attiser des convoitises.

Le thé de midi était une idée de Susie. Faire bouillir l'eau permettait de la stériliser, et les filles avaient à cœur de maintenir au moins une fois par jour un contact avec nos voisins. Avec ces visages émaciés qui dépassaient des couvertures crasseuses, notre couloir évoquait un centre de convalescence pour grévistes de la faim. Même s'il flottait dans les tasses des particules inidentifiables, le thé nous hydratait, nous réchauffait le corps et – du moins Susie l'espérait-elle – le moral.

Chuck, lui, avait fait valoir qu'un certain nombre de corps rassemblés dans une même pièce constituait en soi une source de chauffage. Chaque corps humain, avait-il expliqué, dégageait autant de chaleur qu'une ampoule de cent watts. En réunissant vingt-sept personnes, on obtenait l'équivalent d'un chauffage de deux mille sept cents watts, soit la moitié de la puissance de

notre générateur.

Nous évitions de parler de l'origine de toute cette énergie que nous produisions. En limitant mouvements et déplacements au strict minimum, m'avait chuchoté Chuck en aparté, le corps consommait moins d'énergie, mais lorsqu'il faisait froid, il en brûlait davantage.

Il faisait froid.

En dépit de notre extrême parcimonie, nous avions épuisé les réserves de kérosène de Chuck, et nous n'allions plus tarder à être à court de mazout. Après avoir servi à alimenter trois semaines durant des petits générateurs, des poêles et des réchauds – et ce sans compter ce que les pillards avaient siphonné –, la citerne, au sous-sol, était presque vide.

Nous n'utilisions plus guère le mazout que pour éclairer le couloir, au moyen de lampes que nous avions bricolées. Nous ne pouvions pas nous en servir pour grand-chose d'autre, car c'était un combustible trop visqueux pour le moteur du générateur. Et alimenter les poêles à kérosène au mazout procurait du chauffage, certes, mais s'accompagnait d'émanations insupportables obligeant à laisser les fenêtres ouvertes. Du coup, ça ne servait plus à rien de chauffer.

« Dans quelques minutes, nous ferons un point sur les dernières avancées de l'enquête sur la cyberattaque, avec... »

Susie, qui revenait vers nous pour remplir la théière, a baissé au passage le volume de la radio.

— Je pense qu'on a tous notre compte.

— Non, a répondu Lauren, qui était assise à côté de moi.

Nous avons écarté en partie notre barricade – une table basse retournée et quelques cartons empilés, qui traçaient une ligne de démarcation au-delà de laquelle les *autres* n'étaient pas admis. Lauren s'évertuait à garder notre territoire propre en javellisant couvertures et vêtements, et l'odeur de l'eau de Javel était si prégnante qu'elle mettait presque les larmes aux yeux.

Lauren s'est rassise bien droite.

— Ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi ils n'ont pas, dès sa création, renforcé la sécurité d'Internet.

C'était une question qui tournait en boucle sur le réseau, et alimentait une colère grandissante. On pointait du doigt la bêtise et l'incurie des pouvoirs publics, qui auraient dû nous protéger davantage.

— Je vais te le dire, a répondu Rory d'une voix éraillée. (Il était blotti sous des couvertures, un peu plus loin dans le couloir.) On peut toujours essayer de se défausser sur les pouvoirs publics et les blâmer de leur inaction mais, si la sécurité d'Internet laisse à désirer, c'est avant tout parce que *nous ne voulons pas* qu'il soit sécurisé.

Chuck s'est mêlé de la conversation.

— Qui ça, *nous* ? Je suis à fond pour un Internet sécurisé.

Rory s'est redressé légèrement.

— C'est ce que tu *crois* vouloir, mais en réalité, il n'en est rien, et c'est

en partie ce qui a rendu possible cette situation. Un Internet entièrement sécurisé ne sert pas l'intérêt général, *ni* celui des fabricants de logiciels.

— Pourquoi les utilisateurs ne voudraient-ils pas d'un Internet sécurisé ?

— Parce que cela irait à l'encontre de nos libertés.

— Il me semble qu'en ce moment, ce serait plutôt le contraire, a marmonné Tony.

Il était assis avec nous sur le canapé et Luke dormait allongé sur ses genoux.

— En ce moment, oui – mais on en revient à nos précédentes discussions : le respect de la vie privée est la pierre angulaire de la liberté. Des parts toujours plus importantes de notre vie migrent vers le cyberspace et nous devons préserver nos acquis dans le monde physique. Un Internet plus sécurisé implique qu'on laisse des traces, des informations quelque part, qui permettent de surveiller nos faits et gestes.

Je n'avais jamais réfléchi à la question sous cet angle. En effet si la sphère numérique était davantage contrôlée, cela reviendrait à vivre dans un monde où des caméras de surveillance, à chaque coin de rue et dans chaque foyer, enregistreraient le moindre de nos mouvements. Ce serait même encore plus intrusif : nous laisserions une trace de toutes nos interactions, et quelqu'un aurait la possibilité de lire jusque dans nos pensées.

— Je renoncerais volontiers à ma vie privée en ligne pour éviter ce bordel, a grogné Tony dans sa barbe.

Luke a remué sous les couvertures et Tony lui a chuchoté des excuses.

— Attends, est-ce que ce n'est pas en contradiction avec ton discours sur la nécessité de sécuriser Internet ?

— Le problème vient de ce que nous utilisons la même technologie à la fois pour les réseaux sociaux et pour contrôler les centrales nucléaires. Alors qu'il s'agit de besoins opérationnels complètement différents. On doit faire le maximum pour sécuriser le Net, mais sans déléguer cette entière responsabilité à un pouvoir central, a expliqué Rory d'une voix lasse. Il faut trouver le juste équilibre, et s'efforcer de compliquer la tâche de tous ceux qui seraient tentés, à l'avenir, de piétiner nos droits individuels dans l'univers virtuel.

Rory semblait à peine capable de tenir debout et, pourtant, il discourait avec un aplomb incroyable.

— Même si on souffre, en ce moment, ce n'est pas une excuse pour abdiquer et renoncer à nos droits élémentaires, a-t-il poursuivi. Peu importe le nombre de gens qui meurent à cause de cette situation, c'est sans commune mesure avec la quantité de victimes des dictateurs et des polices secrètes, qui ont broyé des peuples entiers. La nature humaine ne change pas, et nous devons tirer les leçons du passé, nous devons à tout prix protéger notre liberté et notre droit à la vie privée. C'est un droit fondamental, au même titre que celui d'avoir des bras, et ce exactement pour les mêmes raisons.

Un grand silence a accueilli cette tirade. Les arguments de Rory étaient

sensés et rationnels, mais la faim et la peur avaient pris le pouvoir sur l'intellect.

— Tu as peut-être raison, mais la question que tu soulèves est d'ordre philosophique, est intervenu Damon qui était comme d'habitude voûté au-dessus de son clavier. (Il le faisait fonctionner en mode économie d'énergie et le rechargeait durant la nuit, lorsque nous mettions en route le générateur.) Le principal problème, c'est que les créateurs de logiciels ne veulent pas que les gens soient en sécurité.

— Donc ces sociétés veulent à *dessein* qu'Internet ne soit pas surveillé ? J'avais un peu de mal à le croire.

— Elles veulent le protéger des pirates, mais se garder la possibilité de pénétrer, elles, chez leurs clients. Elles programment des portes dérobées, mettent à jour et modifient des logiciels à distance, et créent donc volontairement des failles de sécurité. Comme celle qu'a exploitée Stuxnet.

— Bien sûr que la sécurité des consommateurs va à l'encontre de leurs intérêts ! a lancé Rory avec un reniflement de mépris. Ces sociétés nous donnent gratuitement accès à leurs logiciels précisément pour pouvoir pénétrer dans nos disques durs. Pour nous surveiller, et vendre nos informations.

— Mais comment quelqu'un, en surveillant mon shopping en ligne, affecte la sécurité d'Internet en général ? a demandé Susie, perplexe.

— Parce que toutes les petites failles, les hameçons et les traqueurs que ces logiciels installent à ton insu sur ton disque dur sont, en grande partie, les mêmes qu'exploitent les pirates, a répondu Damon.

— Et tu en sais quelque chose, pas vrai ? a ronchonné Richard, à l'autre bout du couloir.

Personne n'a relevé son intervention.

La veille, nous avons fini par apprendre que c'était lui qui avait cédé le poêle à kérosène à la bande du premier, en échange de leur générateur qu'il avait installé dans sa chambre. Pour quelqu'un qui était peut-être responsable de la mort de neuf personnes, il ne semblait pas disposé à faire acte de contrition. Il soutenait leur avoir dit et redit de bien ventiler l'appartement.

— Mais que font les pouvoirs publics ? N'est-ce pas leur rôle de nous protéger contre ces pratiques ? s'est indignée Lauren. Ce qui se passe en ce moment, ce n'est pas un simple piratage de comptes bancaires !

— Protéger quoi au juste ? a demandé Rory.

— Les réseaux de distribution d'eau et d'électricité, pour commencer.

— Il y a belle lurette que le gouvernement a cédé leur exploitation à des compagnies privées. Ce n'est plus à lui qu'incombe la responsabilité de leur maintenance.

— Et l'armée ? N'est-elle pas là pour nous protéger, elle ?

— Si, en théorie. La mission d'une force militaire est de protéger la nation – ses citoyens, ses industries –, de tracer une frontière et de la faire respecter, mais dans le cyberspace, où les frontières n'existent pratiquement

pas, elle est inopérante.

Rory a repris son souffle avant de poursuivre :

— *Autrefois*, en cas d'attaque ennemie, il incombait au gouvernement et à l'armée de protéger une usine ; aujourd'hui, dans le cyberspace, ils demandent aux entreprises d'endosser cette responsabilité. Mais qui va financer ce travail ? Les entrepreneurs ont-ils tous les moyens d'assurer cette défense, pour se prémunir contre une nation malintentionnée ? Pouvons-nous, collectivement, nous comporter comme une force armée ? Et que se passe-t-il, quand les boîtes privées deviennent aussi puissantes que certaines nations ?

— On se plaint des Chinois et des Iraniens, a ajouté Damon, mais c'est nous, les premiers, qui avons utilisé des cyberarmes comme Stuxnet et Flame. Et maintenant, on s'étonne que toute cette artillerie sophistiquée que nous avons nous-mêmes mise au point se retourne contre nous !

Cette argumentation avait un petit air familier.

— Si dans la bataille tu décides de faire parler le feu, assure-toi de ne compter sur rien d'inflammable, ai-je cité de mémoire.

— Sun Tzu ? a demandé Rory.

J'ai acquiescé, tout en songeant, *plus les choses changent, plus elles restent identiques*.

— En ce cas, on aurait dû se montrer plus prudents, parce qu'on est probablement le pays le plus cybercombustible de la planète, a tranché Rory en riant.

Il était bien le seul à trouver ça drôle.

Vingt-quatrième jour – 15 janvier

— Tu aurais quelque chose à manger ?

J'ai sursauté et failli lâcher le seau rempli de neige dans les escaliers. J'avais reconnu la voix – c'était celle de Sarah – mais lorsque j'ai levé les yeux, j'ai tressailli à nouveau. Si Sarah avait toujours la même voix, pour le reste...

Dans la cage d'escalier chichement éclairée, j'ai distingué ses grands yeux enfoncés dans les orbites, hagards et suppliants, sa silhouette voûtée et drapée dans une couverture constellée de taches, déchirée par endroits.

Elle a jeté un regard furtif par-dessus son épaule, puis s'est retournée vers moi, en essayant de sourire. Ses lèvres étaient enflées et craquelées ; ses dents jaunies, incrustées de reliefs de nourriture. D'une main squelettique, elle a frotté une plaie à vif et purulente sur sa joue. La peau de son visage était si parcheminée que j'ai cru que ce geste allait l'arracher, la faire tomber comme une mue.

— S'il te plaît, Michael. S'il te plaît, a-t-elle imploré dans un chuchotement.

— Oui, bien sûr, ai-je marmonné.

J'étais horrifié. J'ai attaché la corde du seau pour éviter que le chargement de neige ne redescende et je lui ai tendu le précieux bout de fromage que j'avais dans la poche, et gardais pour Luke. Elle l'a mis dans sa bouche avec avidité et m'a dévisagé en dodelinant de la tête et en marmonnant des remerciements.

— SARAH ! a tonné la voix de Richard.

Elle s'est aussitôt recroquevillée comme un animal saisi d'effroi et, lorsqu'il a surgi sur le palier, elle a battu en retraite quelques marches plus bas, en se collant contre la rampe de l'escalier.

— Sarah, viens, tu ne te sens pas bien, a ordonné Richard en descendant vers elle, et sans m'accorder un seul regard.

Sarah a replié un bras décharné et semé d'hématomes pour se protéger et le repousser.

— Non, je ne veux pas.

Richard l'a fixée un instant puis s'est tourné vers moi, avec un sourire qui découvrait une pleine bouche de dents nacrées. Emmittoufflé dans une polaire confortable, rasé de frais, son visage rose irradiait de santé.

— Elle est mal fichue, a-t-il expliqué avec un haussement d'épaules

désinvolté, avant d'agripper un pan de la couverture dans laquelle Sarah était enveloppée.

Il s'est penché pour soulever sa femme dans ses bras, et elle a protesté d'un geignement.

— Tu crois que tu pourrais déposer un peu d'eau dans notre coin de couloir, quand tu auras terminé ? m'a-t-il lancé.

Je les ai regardés s'en aller, sans rien répondre. Un instant plus tard, Chuck m'a rejoint, un jerrycan de quinze litres de diesel dans sa main valide.

— C'était quoi, ce tintouin ?

— Sarah avait faim.

— Comme nous tous, non ? a-t-il ricané sans joie. C'est un des derniers, a-t-il ajouté en me désignant le jerrycan.

— Elle n'est pas en forme, ai-je observé en fixant la porte palière restée ouverte.

— Qui l'est ? Tu as vu ce qu'ils mangent ?

Quelques-uns de nos voisins avaient commencé à capturer des rats dans le hall – Irena leur avait montré comment s'y prendre, en émiettant des somnifères et autres drogues dans les tas d'ordures, car ces bestioles étaient bien trop agiles et agressives pour se laisser capturer à la main. Bien sûr, en même temps qu'ils les mangeaient, les gens ingéraient les substances qui les avaient tués. J'avais retrouvé un gros tas de carcasses récurées dans une des latrines.

On a entendu une porte se refermer, sans doute celle de Richard.

— Tu es allé chez eux, récemment ?

Chuck m'a regardé et a posé son jerrycan.

— Toi, tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette.

C'était un fait, mais je n'étais pas le seul. Soudain, autour de moi, tout s'est mis à tourner et j'ai dû me cramponner à la rampe.

— Oh ! Ça va ?

— Je dois encore transvaser ce chargement de neige dans les seaux, et ensuite j'irai m'allonger.

— Et si tu commençais plutôt par t'allonger ? Tu pourrais aussi manger un petit quelque chose ?

J'ai pensé aux morceaux de poulet que nous avions fait frire ce matin-là, et l'eau m'est venue à la bouche. Par souci de discrétion, nous avions cuit notre tambouille sur un petit réchaud à gaz installé dans la chambre de Chuck et Susie, mais j'étais presque certain que l'odeur avait traversé les murs. Et elle avait dû inciter Sarah à sortir de sa tanière.

— Franchement, tu devrais manger un truc, a insisté Chuck en comprenant que j'étais en proie à un étourdissement. Je m'occupe de la neige.

Damon et moi essayions d'en remonter autant que nous le pouvions. Nous avions besoin d'une quantité d'eau plus importante.

Lorsque j'étais sorti dans le couloir, le matin, une odeur nauséabonde m'avait pris à la gorge. Je pensais m'être accoutumé à ces agressions

olfactives, je croyais qu'elles ne pouvaient pas empirer, mais je me trompais. Deux des réfugiés, qui n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes, avaient déféqué dans leurs vêtements, sous les draps. À en croire Pam, ce n'était là que les contrecoups de la déshydratation. Il fallait espérer qu'elle dise vrai. Elle avait courageusement essayé de les nettoyer, et pendant qu'elle s'attelait à cette tâche presque impossible, Damon et moi avions réquisitionné tous les bras disponibles pour remonter le plus de neige que nous pourrions.

Je ne me sentais *vraiment* pas bien, et une soudaine nausée est montée de mon estomac noué par la faim. J'ai serré les dents et attendu qu'elle se dissipe.

— Tu as toujours l'intention de te lancer aux trousses de Paul ? ai-je demandé à Chuck.

Chuck a hoché la tête.

— Tony et moi en faisons notre affaire. On va récupérer cet ordinateur portable – nous devons bien ça à tout le monde.

Chuck parlait beaucoup de cet ordinateur, de l'importance des photos stockées sur son disque dur, de notre devoir de conserver les traces de ces événements que nos concitoyens avaient confiées au serveur. Je savais cependant que ses griefs envers Paul étaient personnels, et que mon ami se préoccupait surtout de sa vendetta.

Face à la faillite des pouvoirs publics, la justice était dévolue à ces groupes tribaux que nous avons spontanément créés. Contenir les comportements éruptifs au sein d'un clan réclamait une force rassembleuse – mais que faire, lorsque cette force était elle-même un vrai volcan ?

Nous n'avions plus grand-chose sinon du temps, à ne plus savoir qu'en faire, et Chuck avait tout loisir de penser à Paul. Une obsession chassant l'autre, le désir de vengeance avait même éclipsé la faim chez lui. Nous avions pourtant besoin de nous concentrer sur notre survie plutôt que de planifier de périlleuses chasses à l'homme. Mais je n'ai rien dit. Je n'étais plus capable de mobiliser assez d'énergie pour le contrer.

— Je vais aller m'allonger un petit moment, ai-je annoncé en souriant.

— Pour répondre à ta question, non, je ne suis pas passé chez Richard depuis un bon moment, a-t-il lancé alors que j'avais déjà tourné les talons. Il a décrété que, puisque nous avons barricadé notre extrémité de couloir, plus personne de notre groupe n'entrerait chez lui.

Je me suis engagé dans le couloir, où la radio marchait en sourdine.

« ... et une dizaine d'autres personnes au moins se seraient noyées tandis que les sauveteurs s'employaient de leur mieux à leur venir en aide... »

De leur mieux – à d'autres !

La quarantaine, soi-disant instaurée pour vingt-quatre ou quarante-huit heures, durait maintenant depuis quatre jours, et les habitants de Manhattan tentaient de fuir en traversant les rivières. Du fait des températures extrêmement basses, une épaisse couche de glace encerclait l'île et emprisonnait les bateaux ; les fuyards s'aventuraient donc à pied sur l'Hudson

ou l'East River, en poussant et tirant des traîneaux ou des embarcations de fortune. Nombre d'entre eux passaient à travers la calotte glacée, ou chaviraient.

Ces actes désespérés témoignaient de l'étendue du chaos.

Depuis la fermeture des grands centres de secours, la population de sans-abri avait explosé. Quelques autres nouveaux centres avaient ouvert, mais vu l'ampleur du désastre, cette initiative était dérisoire, et bien trop tardive. De très nombreux immeubles avaient été ravagés par des incendies, et sans chauffage, sans eau, sans nourriture, chaque largage de containers de ravitaillement donnait lieu à de violentes émeutes.

Nous ne mettions plus le nez dehors.

L'épidémie meurtrière qui avait conduit à la fermeture de Penn et du Javits Center avait fait des dizaines de milliers de victimes – à en croire du moins les chiffres qui circulaient sur le réseau, car les radios officielles, elles, restaient muettes sur le sujet.

Dans l'appartement, les filles s'activaient à la préparation du thé de midi. Lorsque j'ai poussé la porte, Lauren s'est retournée et le sourire qu'elle me réservait s'est évanoui sitôt qu'elle m'a vu.

— Mike ! Ça va ?

J'ai fait signe que oui, mais il me semblait sentir mes jambes se dérober.

— Il faut juste que je m'allonge un petit moment...

À cet instant, le téléphone a bipé dans ma poche. C'était un message du sergent Williams. « *J'ai trouvé un moyen de vous faire quitter l'île, vous et les vôtres, mais je dois d'abord passer chez vous.* »

Les caractères dansaient sur l'écran. Je me suis adossé au chambranle pour taper ma réponse, en faisant un effort de concentration.

Un moyen de sortir de New York ! J'ai lancé un grand sourire à Lauren et j'ai voulu m'approcher pour lui annoncer la bonne nouvelle, quand, d'un coup d'un seul, tout est devenu noir.

À peine ai-je eu le temps de sentir ma tête heurter le sol, et d'entendre les hurlements des filles.

Vingt-cinquième jour – 16 janvier

Le bébé, dans mes bras, recommençait à hurler. Mes mains étaient sales mais j'essayais tout de même de le nettoyer, de l'essuyer. J'étais dans un bois de bouleaux, je zigzaguais sur le tapis de feuilles jaunies entre leurs troncs blancs. Le bébé était mouillé, et tout froid.

Où sont-ils tous passés ?

Je suis arrivé dans un village, où il y avait des huttes coiffées de chaume, d'étroites allées boueuses, des âtres fumants. J'ai vu apparaître des enfants ; avec leur visage barbouillé de terre, ils m'évoquaient d'étranges petits animaux. Le patelin suivant se trouvait encore loin.

Peut-être devrais-je m'arrêter dans celui-ci ?

Non, je devais continuer à avancer.

Et puis, je me suis mis à voler. J'étais aspiré dans les airs, emporté loin de ce lieu. En dessous de moi, malmenées par le vent, les cimes des bouleaux bruisaient, quelques rares feuilles s'accrochaient coûte que coûte aux branches les plus hautes. Toute la différence entre le monde d'aujourd'hui et celui d'autrefois, c'étaient les interconnexions : le moindre événement dans un endroit donnait entraînant des répercussions instantanées sur l'ensemble de la planète.

Tout était devenu contagieux.

Comme moi.

Le bébé n'était plus là. Il était resté dans le village des enfants.

Émergeant du cœur des forêts, une ville a surgi devant moi : un château de pierre, flanqué de pâtés de maisonnettes, elles aussi en pierre. À l'arrière-plan, on distinguait des montagnes au sommet enneigé. En deux enjambées de géant, je me suis élevé en flèche dans le ciel, pour aller me poser sur les pavés mouillés d'une ruelle. Un homme qui conduisait une carriole tirée par un cheval m'a dépassé, dans une totale indifférence, parce qu'il ne m'avait pas vu, ou qu'il se fichait éperdument de ma présence. Dans la carriole, il y avait des corps, entassés comme des allumettes, et les hurlements muets des maudits se propageaient dans les rues désertes.

Leur vie est entre mes mains et, pourtant, ils s'en fichent.

La société s'était effondrée ; un nouvel âge des ténèbres avait commencé.

J'ai remonté la ruelle et gravi une volée de marches escarpées jouxtant l'enceinte du château. Le soleil allait bientôt se coucher, des mouettes

criaillaient au loin, j'entendais des hommes abattre des arbres dans la forêt. Les troncs tombaient les uns après les autres et le fracas de leur chute se réverbérait sur les murs du château.

Parvenu en haut de l'escalier, j'ai poussé une porte. Maintenant, il faisait très chaud ; je me consumais. J'ai pénétré dans une salle déserte où une télévision était allumée.

« Les dernières discussions de la conférence du climat ont une fois de plus échoué à parvenir à des accords concrets, annonçait le présentateur. Il semblerait que nous allons exploser les seuils d'émission fixés il y a vingt ans, car les scientifiques prédisent à présent une élévation de la température globale de cinq à sept degrés d'ici la fin du siècle. La banquise de l'Arctique a entièrement fondu, ce qui ne s'était jamais produit depuis un million d'années, et personne n'est en mesure de prévoir quel scénario... »

Tchac !

Je savais qu'on en arriverait là ! Nous étions une nation de profiteurs, où quatre-vingt-dix-huit pour cent de la population comptaient, pour se nourrir, sur le travail des deux pour cent restants. L'heure était venue pour ces quatre-vingt-dix-huit pour cent de payer leur écot – et de payer de leur sang.

Tchac !

Je n'étais plus dans le château, mais dehors, au milieu des bûcherons.

La forêt, cependant, avait disparu. La remplaçait, à perte de vue, une clairière hérissée de souches dont les ombres, à la lumière du couchant, s'allongeaient telles des lames. Seul un arbre restait debout, mais un des bûcherons, hilare, était en train d'attaquer son tronc à la scie...

Tchac !

— Entre.

J'ai ouvert les yeux et vu Chuck pousser la porte.

La porte de notre chambre.

Lauren, assise sur le lit, me couvait d'un regard dévoré d'anxiété. Elle a posé sa main sur sa bouche et ses yeux se sont remplis de larmes. Dans quelque lointain recoin de mon cerveau, j'entendais encore le frottement de la lame qui entamait le bois, avec une régularité de métronome. Peu à peu, le bruit du mécanisme est devenu plus ténu, jusqu'à s'évanouir tout à fait.

— Tu nous as flanqué une sacrée frousse, vieux, a dit Chuck en venant s'asseoir sur le bord du lit, à côté de Lauren.

— Bois un peu d'eau, a murmuré celle-ci.

J'avais l'impression que ma bouche était remplie de coton, j'ai toussé.

Je me sens tellement faible.

Je me suis soulevé sur un coude et l'effort m'a arraché un gémissement. Lauren m'a aussitôt soutenu la tête, et elle a porté une tasse à mes lèvres. De l'eau s'est répandue sur mon menton, mais la première gorgée a lavé la poix qui tapissait ma langue. Je me suis mis sur mon séant et j'ai pris la tasse à deux mains, pour la vider goulûment.

— Tu vois ? a lancé Chuck. Je t'avais bien dit qu'il allait mieux.

— Tu veux manger quelque chose ? a demandé Lauren. Tu crois que tu en es capable ?

J'ai réfléchi à la question. Étais-je capable d'avaler quelque chose ? En avais-je envie ?

— Suis pas sûr, ai-je coassé. Mais on va essayer.

Je macérais dans ma transpiration. J'ai soulevé les draps, et la vue de mon corps nu m'a causé un choc. Il était d'une maigreur effroyable, presque squelettique.

— Tu peux lui apporter un peu de riz au poulet ? a demandé Lauren à Chuck.

— Tu vas voir, vieux, on va te remettre d'aplomb.

— Vous avez des nouvelles de...

J'ai dû m'interrompre pour tousser.

— Des nouvelles de qui ? a demandé Chuck qui avait déjà tourné les talons.

— Du sergent Williams.

Il a secoué la tête.

— Non. Pourquoi ? On aurait dû en avoir ?

J'ai voulu lui expliquer ce qui se passait mais j'étais trop faible.

— Chuut, a murmuré Lauren. Repose-toi encore un peu.

— Il va venir nous chercher pour nous faire quitter Manhattan.

J'ai fermé les yeux mais j'ai entendu Chuck répondre :

— OK, je vais surveiller la rue. Toi, tu te reposes.

Je me suis rendormi. Et les rêves sont revenus. Je bondissais et volais au-dessus des forêts pendant que le monde agonisait.

Vingt-sixième jour – 17 janvier

J'ai entendu un cri puissant.

Est-ce que je rêve ?

Je me suis arraché au sommeil, me suis obligé à faire le point sur le plafond de la chambre et j'ai écouté le silence.

Quelle heure peut-il être ?

La chambre était plongée dans le noir. Je devais être en train de rêver.

— C'ÉTAIT LUI !

À côté de moi, Luke a commencé à pleurer dans son petit lit.

Non, je ne rêve pas.

Machinalement, j'ai tâtonné sous le drap. Lauren n'était plus là.

— Assieds-toi ! Calme-toi !

La voix venait du couloir, et c'était celle de Lauren.

J'en ai distingué d'autres, étouffées, et puis une parfaitement audible qui ordonnait :

— Donne-moi cette arme.

J'ai reconnu la voix de Chuck. Je me suis jeté hors du lit – bien trop vite, et le vertige m'a obligé à me rallonger.

J'ai roulé sur le flanc et entrepris de rassurer Luke en lui susurrant que tout allait bien – mais je me suis abstenu de tout contact. Je n'étais pas certain d'être malade, mais pas certain non plus que tout allait bien. Mobilisant mes forces, je me suis rassis sur le bord du lit.

Sur mon téléphone en charge sur le chevet, j'ai vu qu'il était 20 h 13, et que je n'avais aucun nouveau message. Il avait recommencé à neiger, ai-je remarqué en tournant la tête vers la fenêtre. De minuscules flocons cristallins voletaient derrière la vitre. Notre chambre était encombrée de cartons, de tas de vêtements et de linge sale. J'entendais au loin le ronronnement du générateur.

Dans le couloir, les cris s'étaient tus mais quelqu'un sanglotait bruyamment.

Au prix d'un gros effort, j'ai enfilé mon jean raide de crasse, un pull, et j'ai superposé plusieurs paires de chaussettes, parmi les moins sales. Une fois à la verticale, j'ai pris le temps d'assurer mon équilibre.

Le salon était vide. J'ai passé la tête par la porte d'entrée.

Chuck, Susie et Lauren entouraient Sarah, assise sur le canapé devant notre porte. En me voyant apparaître, tous ont levé la tête, l'air ébahi.

— Eh bien quoi ? Vous pensiez que c'était Luke ?

Chuck, qui était agenouillé devant Sarah, s'est relevé. Il tenait un gros revolver, que je n'avais jamais vu.

— Laissons-les seules un instant, m'a-t-il dit en me repoussant dans l'appartement. Vous voulez du thé ? a-t-il ajouté à l'adresse des filles.

Susie, qui tenait Ellarose dans ses bras, a acquiescé. La petite fille avait les yeux rouges et les paupières infectées, la peau de son visage fripée, desquamée, aussi fine que du papier. Elle ne pleurait pas, mais on voyait, à son petit corps recroquevillé, qu'elle était effrayée.

Chuck m'a attrapé par le bras et m'a obligé à le suivre dans la cuisine.

— Que se passe-t-il ? Ellarose ? Ça va ?

Il a poussé un soupir à fendre l'âme.

— Pam dit que ça va, qu'elle a simplement perdu beaucoup de poids. Elle refuse de se nourrir.

Mon ami semblait avoir vieilli de dix ans en une semaine.

— Où sont Damon et Tony ?

— Chez Richard. Enfin... Chez *feu* Richard.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il a rempli une casserole et allumé le réchaud de camping.

— On est presque à court de butane, a-t-il observé en secouant la tête. (Puis il a ajouté :) Sarah a buté Richard.

— Quoi ? Mais... Comment ?

— Avec ça. (Chuck a posé le revolver sur le comptoir de la cuisine.) Sarah dit que c'est lui qui a volé l'ordinateur – et non Paul – et lui, aussi, qui était en cheville avec eux.

Je me suis assis sur un tabouret de bar ; j'étais encore un peu dans le cirage.

— Donc, Richard est mort ? (Chuck a hoché la tête.) Et Paul et lui étaient complices ? C'est Richard qui l'a aidé à organiser l'attaque ?

Je m'étais toujours refusé à croire que Paul avait eu un complice dans la place. Sans doute parce qu'il était plus rassurant que l'hypothèse demeure un pur produit de la paranoïa de Chuck.

— Mais pourquoi Sarah l'a-t-elle tué ?

— Ça, ce n'est pas encore très clair. Mais il paraît que Richard affamait les gens qu'il a recueillis chez lui, Sarah incluse. Il accaparait toute la nourriture, sans rien partager. D'après Sarah, Stan, Paul et lui étaient impliqués dans des combines de vol d'identité, et la situation est partie en vrille.

J'ai soupiré et posé la tête sur le comptoir en me frottant les yeux. J'avais une migraine épouvantable.

— Ça fait plaisir de te revoir sur pied. Tu sais que tu es resté plus de deux jours au tapis ?

J'ai toussé et je l'ai dévisagé de mes yeux injectés.

— Et pour vous, ça s'est passé comment ?

— Damon a été malade, lui aussi. Les filles ont repris les choses en main et, cette nuit, Tony est sorti récupérer des sacs de nourriture. Mais dans le couloir, ça a sacrément empiré, et dehors...

Il a laissé sa phrase en suspens et a fixé la casserole dans laquelle l'eau commençait à fredonner.

Sacrément empiré ?

— Au fait, ton copain Williams est passé, a repris Chuck en se ressassant, puis il m'a désigné, sur le canapé, un tas de combinaisons jaunes, en caoutchouc. C'est notre sésame.

Interloqué, j'ai plissé les paupières.

— Des combinaisons *hazmat* ?

— Ouais, a confirmé Chuck en plongeant un sachet de thé dans la casserole. Il a dit que si on arrivait à descendre le 4×4, il mettrait nos noms sur la liste des secouristes et nous escorterait jusqu'au barrage du pont George Washington. Tous ceux qui sont autorisés à le franchir portent des combinaisons *hazmat*, donc si on enfile ça, et si on est sur la liste, on peut sortir.

Ce n'est pas bête – du moment qu'il parvient à nous mettre sur la liste, mais...

— Et les enfants ?

— On devra les planquer.

— Les *planquer* ?

— Ouais. Et Lauren est à fond contre. Selon elle, c'est trop risqué. Je ne peux pas le lui reprocher. À la radio, ils disent que l'eau et le courant sont déjà rétablis dans certains secteurs de Manhattan, mais je veux bien être damné si on voit l'eau revenir à nos robinets.

Moi non plus, je ne croyais plus à ce qui se racontait à la radio.

— Et le réseau ?

— Il s'étiole. Plus personne n'arrive à recharger les téléphones. Il se raconte qu'au-delà de la 100^e Rue, l'eau est revenue, mais c'est peut-être de la propagande. Pour nous retenir ici.

— Tu en penses quoi ?

— J'en pense qu'on devrait se tirer. En quelques heures à peine, on peut rejoindre mon chalet dans la montagne, au-dessus de la vallée de Shenandoah.

— Oui, je suis de ton avis.

— Tu vas devoir convaincre Lauren.

J'ai acquiescé et posé la tête sur le comptoir. Tandis que Chuck me servait une tasse de thé, j'ai observé sa main cassée. Elle n'était vraiment pas jolie à voir.

— Tu nous as fait une peur bleue, a-t-il ajouté en me tapotant l'épaule. Pourquoi n'irais-tu pas te rallonger un petit moment ?

— Tu peux demander à Lauren de venir me voir ? ai-je demandé en me redressant. Enfin, quand...

Dans le couloir, les sanglots étaient devenus de plus en plus forts.

— Hier, on a dû repousser deux gangs de réfugiés sous la menace des armes, a dit Chuck avant de passer la porte. Parle à Lauren. On doit absolument se tirer d'ici.

— Compte sur moi.

— Et repose-toi un peu.

— Promis.

— Je suis vraiment soulagé que tu te sentes mieux.

— Nous sommes deux.

Vingt-septième jour – 18 janvier

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ?

Lauren était roulée en boule en position fœtale dans le fauteuil, à côté du lit. C'était le matin ; dehors, le ciel était couvert et une lumière grise pénétrait dans la chambre. Je me sentais requinqué mais, en ouvrant les yeux, j'avais trouvé Lauren en larmes. Luke, lui, dormait toujours.

— Tu es encore en colère contre moi ?

La veille au soir, nous nous étions disputés. Lauren s'opposait catégoriquement à un départ, arguant que le courant et l'eau seraient bientôt rétablis, que se risquer dans les rues était trop dangereux, et qu'il était, de toute façon, hors de question qu'elle cache notre fils dans un sac, le temps de franchir le barrage sur le pont George Washington. Ce projet lui faisait peur, tout comme à moi.

— Que se passe-t-il ? C'est à cause de Richard ?

Richard était un sale type, certes, mais il était aussi son ami. Comment savoir ce qu'elle éprouvait ?

— C'est Pam et Rory, a-t-elle répondu entre deux sanglots. J'étais allée leur apporter de l'eau et...

Sa voix s'est étranglée et elle s'est remise à pleurer.

— Et... ? Que leur arrive-t-il ?

Lauren a secoué la tête et haussé les épaules en même temps. Elle avait peur. Moi, en revanche, tel un soldat qui en a trop vu sur les champs de bataille, plus rien ne pouvait m'effrayer.

Je ferais mieux d'aller voir par moi-même.

Dans le salon, Damon et Tony, qui se partageaient le grand canapé, dormaient encore. Quand j'ai attrapé une lampe frontale, Tony a tout de même entrouvert un œil. En le voyant tendre la main, après une brève hésitation, vers son arme, je lui ai chuchoté de ne pas s'inquiéter.

Puisque nous laissions toujours une veilleuse dans le couloir, je n'ai pas allumé la frontale pour me frayer un chemin entre les corps inertes sous les couvertures. Une puanteur d'égout m'a saisi à la gorge.

En passant devant l'étagère, une boîte en carton, glissée sous la radio, m'a rappelé celles dans lesquelles j'apportais souvent des beignets au bureau, pour l'équipe et, malgré la puanteur, je me suis surpris à rêver de beignets nappés de chocolat et fourrés à la crème, accompagnés d'une tasse de café fumant.

Ça prouve au moins que j'ai retrouvé l'appétit. Les crampes de faim étaient de retour, tout comme la sensation douloureuse de soif. J'avais la gorge sèche, et quand je passais la langue sur mes lèvres, je sentais qu'elles étaient boursouflées.

J'ai allumé la frontale en arrivant devant chez Pam et Rory. Leur porte n'était pas fermée à clé mais quelque chose, à l'intérieur, sans doute une accumulation de poubelles, en bloquait l'ouverture. J'ai été obligé de la pousser d'un vigoureux coup d'épaule.

L'odeur de décomposition qui flottait dans l'appartement était différente de celle du couloir, moins rance, plus piquante, plus métallique, et elle a aussitôt ressuscité un souvenir : adolescent, il m'arrivait d'aider mon oncle à faire des travaux de plomberie chez des voisins. Rory et Pam avaient-ils joué les plombiers amateurs ? Cependant, cette odeur me rappelait également celle que j'avais remarquée dans des latrines du cinquième, un jour où j'étais tombé sur une protection périodique abandonnée là.

Ils se sont peut-être blessés ?

Rory et Pam habitaient dans un studio. Terry et Natalie, deux transfuges du quatrième étage qu'ils avaient recueillis, devaient être terrés sous les couvertures qui encombraient le canapé.

Je me suis avancé vers le lit, disposé sur une estrade, à une extrémité de la pièce. Sous les superpositions de couvertures, on ne voyait dépasser que leurs têtes – deux visages répugnants de crasse, et maculés de traînées noires.

J'ai tapoté l'épaule de Rory, qui s'est tout de suite réveillé.

— Ça va ?

Aveuglé par le faisceau de ma lampe, il a plissé les paupières.

— Mike ? C'est toi ?

— Ouais. Ça va ?

À y regarder de plus près, les traînées sur ses joues et son menton n'étaient pas noires, mais plutôt brunâtres, rougeâtres.

— Va-t'en, a-t-il protesté en écrasant sa main sur ma lampe.

Sa chemise aussi était couverte de taches, plus rouge vif celles-là. J'ai tiré les couvertures. Rory était lové contre sa femme, et tous les deux étaient éclaboussés de sang.

— Tu es blessé ? Que s'est-il passé ?

— Va-t'en, a-t-il répété en remontant les couvertures. S'il te plaît.

En reculant, j'ai écrasé du pied un truc mou, qui a fait un *splash*. Je me suis penché. C'était un sachet en plastique épais, qui contenait un reste de liquide noir.

Non, pas noir – rouge.

Et il y en avait d'autres, des dizaines, vides, qui jonchaient le sol autour du lit.

Où avais-je déjà vu ces sacs ?

Au centre de transfusion sanguine de la Croix-Rouge. Où travaillait Pam.

Ils buvaient du sang humain.

Pris de nausée, je me suis mis à tousser et me suis écarté en hâte. Il y avait d'autres sacs éparpillés sur le canapé et entassés contre le mur ; j'en ai aperçu d'autres, pleins ceux-là, et gorgés de sang, comme des vers repus.

Étrangement, malgré mon dégoût, une part de moi ne pouvait se défendre d'une certaine attirance. *Non pas que je sois disposé à en boire, mais peut-être qu'on pourrait le faire cuire, le transformer en boudin ? Le sang regorge de fer et de protéines, non ?* Luke ne saurait pas ce qu'il mange, et Lauren avait besoin de fer. *Du boudin au sang humain.*

Mon estomac affamé a laissé échapper un grognement, puis un long frisson m'a parcouru. *Le jour où tout ça a commencé, je suis allé donner mon sang.* Et j'ai eu une vision – Pam, visage livide, crocs sortis, en train de boire mon sang tout en m'observant de son regard félin...

— On doit partir, a sifflé une voix dans mon dos. Tout de suite.

J'ai pivoté, presque prêt à affronter un vrai vampire, mais c'est le visage de Chuck qui est apparu dans le faisceau de ma lampe.

— Ils boivent du sang, ai-je chuchoté, le souffle court.

— Je sais.

— Tu étais au courant ?

— Ce n'est pas une mauvaise idée, mais j'ai essayé de faire en sorte que ça ne s'ébruite pas. Les gens auraient flippé. Le sang se conserve près de quarante jours au frais et ici, c'est comme un frigo.

Comment diable sait-il ce genre de choses ? J'ai senti que je cherchais à fuir l'instant présent, peut-être en tournant de l'œil... mais Chuck m'a rappelé à l'ordre.

— Mike ! Reprends-toi, et écoute-moi. Tu es resté en dehors du coup pendant un petit moment, et la situation a *considérablement* empiré.

Considérablement empiré. Le ton sur lequel il avait dit ça...

— Qu'est-ce que tu me caches ?

— Tu dois convaincre Lauren qu'il faut partir. *Immédiatement.*

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Chuck a soupiré.

— Tu te souviens de ces neuf cadavres, au premier étage ?

— Bien sûr. Et alors ?

— Il n'y en a plus que cinq.

Cannibalisme.

J'ai cherché appui contre le chambranle en sentant le sang refluer de mon visage, et des picotements envahir mes doigts.

Comment suis-je censé réagir ? Que suis-je censé faire ?

— Et le cadavre de Richard a disparu, a chuchoté Chuck. Enfin... une partie, du moins.

Un frisson d'horreur m'a secoué.

— Tu sais qui c'est ?

— Non. Cela dit, les coupables sont peut-être aussi des gens venus de

l'extérieur. C'est ce que je pense, ou espère, a-t-il ajouté en chuchotant.

— Ne le dis pas à Lauren.

Elle est déjà probablement au courant.

— En ce cas, débrouille-toi pour la convaincre qu'on doit mettre les voiles.

Je reprenais quelques couleurs, je le sentais à mes joues en feu, mais je n'étais toujours pas dans mon assiette.

Chuck m'a regardé droit dans les yeux.

— Nous partons demain, aux aurores.

Vingt-huitième jour – 19 janvier

— Tu es sûr que tu te sens de le faire ?

Damon m'a lancé un regard nerveux et a hoché la tête.

Une fois perché sur la plate-forme, on découvrait qu'elle était bien plus haute que vu du sol. Chuck aurait été plus efficace que moi à ce poste d'opération, mais sa main blessée l'empêchait d'escalader la structure du garage, ou de conduire. Avec Damon, nous avons passé une grosse demi-heure à racler la neige et la glace accumulées sur la carrosserie du 4×4.

Tony était allé se jucher sur la plate-forme du panneau publicitaire pour y arrimer le câble du treuil, et il venait d'en redescendre en le tirant derrière lui. Long de vingt-cinq mètres, le câble devait peser plus de cinquante kilos et de nous tous, seul Tony possédait la force nécessaire à cette manœuvre.

En arrimant le câble au plus près du mur qui soutenait le panneau d'affichage, distant d'environ six mètres de nous et de la voiture, on minimiserait la force de traction que le porte-à-faux exercerait sur le panneau d'affichage, et qui risquait par là même de l'arracher du mur de l'immeuble. Le panneau d'affichage était légèrement décalé du mur, qui se trouvait à angle droit avec le parking. La voiture allait balancer dans le vide entre les deux. Tony, au sol, a levé les pouces, et je me suis tourné vers Damon pour lui donner le feu vert.

Damon a mis le point mort, et appuyé sur l'interrupteur du treuil. Le 4×4 a aussitôt progressé de quelques centimètres, dans un soubresaut.

— Doucement ! ai-je hurlé au moment où Damon enfonçait la pédale de frein. Pourquoi ne serres-tu pas le frein à main ? Comme ça tu laisserais le treuil faire tout le travail ?

— Oui, bonne idée.

Il portait un casque de moto trouvé sur place et, avec sa longue écharpe enroulée autour du cou mais dont un pan flottait élégamment dans son dos, il avait une dégaine un rien comique.

— On va la faire avancer centimètre par centimètre.

Sur le papier, l'entreprise paraissait certes risquée, mais faisable. En pratique, déloger, à l'aide d'un treuil, un véhicule de trois tonnes et demie d'une plate-forme suspendue à quinze mètres du sol, c'était insensé. Ce n'était qu'une fois arrivé sur la plate-forme que j'avais pleinement mesuré la folie de notre projet. Je l'avais dit à Chuck, et j'avais insisté pour que nous y renoncions.

Mais quelle alternative avions-nous ? Aucune, à vrai dire.

La veille, nous n'avions pas chômé. Nous avions collecté et remonté assez de neige pour que chacun puisse se laver, se raser. Lauren s'était improvisée coiffeuse et nous avions tous eu droit à une coupe. Susie et Chuck étaient descendus fouiller les appartements vacants, pour rafler tous les vêtements propres qu'ils pourraient trouver. Au moment de nous présenter au barrage tenu par l'armée, pour donner le change, nous devions offrir l'apparence de secouristes propres sur eux – non d'autochtones évadés d'une île placée en quarantaine.

Pendant la nuit, Tony était sorti récupérer autant de sacs de nourriture qu'il avait pu et, plutôt que de les rapporter à la maison, il était directement allé les enfouir dans la neige, devant le garage. Transporter des stocks de vivres aurait augmenté les risques d'agression en chemin. Comme si le chaos avait réveillé l'instinct animal de nos semblables, les rôdeurs semblaient capables de deviner ce qu'on transportait. Trimballer nos dernières réserves de kérosène était déjà suffisamment dangereux.

Damon a donné un peu de mou au treuil ; le 4×4 a avancé de quelques centimètres.

— Vas-y, encore trente centimètres ! ai-je crié.

Damon a hoché la tête, il a renouvelé l'opération et, avec un bruit sourd, les roues avant ont glissé jusqu'au ras de la plate-forme, puis dans le vide. Le véhicule a progressé de quelques centimètres supplémentaires, puis s'est immobilisé. Damon m'a adressé un grand sourire.

— Ça va ? ai-je demandé, le cœur emballé.

Damon, qui pouvait se rompre le cou à tout instant, conservait un sang-froid stupéfiant.

— Super, a-t-il répondu.

Il avait beau sourire, j'ai bien vu que la main posée sur le winch tremblait.

La marche pour arriver jusqu'au garage avait été surréaliste. Depuis notre virée de reconnaissance au garage, quelque dix jours plus tôt, personne de notre groupe ne s'était aventuré en plein jour au-delà de la 24^e Rue, voire même de notre porte de service. Et, dans ce laps de temps, d'immense terrain vague glacé, jonché de poubelles et de déjections humaines, New York s'était transformé en zone de guerre.

La neige, à force d'être piétinée, avait partout donné naissance à un cloaque noirâtre dans lequel surnageait une innombrable quantité de déchets. En descendant la Neuvième Avenue, on avait cru cheminer dans un canyon, entre deux rangées de carcasses calcinées, dressées telles des présences fantomatiques au-dessus des vitrines saccagées et des restes de caisses fracassées au cours des parachutages. Depuis que les températures avaient repassé la barre du zéro, des cadavres refaisaient surface au milieu des ordures. Qui, naturellement, étaient infestées de rats, mais pas seulement : les meutes de chiens et chats errants s'étaient elles aussi bien étoffées. Les

premières fois que nous avons vu ces charognards à l'œuvre, Chuck avait tiré dans le tas, mais nous devions économiser nos munitions. Sans compter que les coups de feu attiraient l'attention. De toute façon, les animaux détaient à notre approche – sans doute devinaient-ils qu'ils risquaient eux aussi de passer à la casserole.

Notre bande de processionnaires en guenilles – je portais à nouveau la parka de femme que j'avais récupérée à l'hôpital – avait progressé profil bas, deux hommes ouvrant la marche et deux autres la fermant, arme au poing, pour protéger les femmes et les enfants au centre. Le trajet m'avait semblé interminable et ce, d'autant plus que j'étais encore en convalescence. Escalader la structure du parking jusqu'à la plate-forme avait consumé mes dernières forces, mais l'adrénaline électrisait mon corps.

Les manœuvres pour déloger le 4×4 de son perchoir progressaient et nous étions sur le point de dégager les roues arrière.

— Encore trente centimètres ! ai-je crié à Damon.

Il a actionné le winch. Le Land Rover a avancé lentement et s'est immobilisé, juste avant que les roues arrière ne se retrouvent à leur tour dans le vide. Tout l'avant du véhicule était déjà en suspens, à se balancer. Damon a renouvelé l'opération et sitôt les roues arrière dégagées, l'arrière-train du châssis s'est écrasé de tout son poids sur la plate-forme, et l'impact a ébranlé toute la structure du parking.

Le 4×4 était maintenant presque entièrement en suspens dans le vide, et Damon avec lui, à un angle d'une trentaine de degrés. Le pare-buffle, sous lequel était fixé le treuil, se balançait à moins de trois mètres de la plate-forme du panneau publicitaire.

— On y est ! ai-je crié à Damon. Une dernière parole ?

— Laisse-moi deux secondes de réflexion, a-t-il répondu avec un grand sourire.

Lauren et Susie, qui semblaient minuscules vues d'en haut, observaient les opérations depuis la rue. Une dizaine de badauds s'était déjà rassemblée devant le garage, et d'autres approchaient pour grossir leurs rangs. Chuck et Tony leur criaient qu'il leur fallait reculer, que nous n'avions pas de nourriture, et ils les maintenaient à distance avec leurs armes.

— Le temps n'est qu'une vue de l'esprit, a crié Damon, et là-dessus, il a activé le winch.

Quel étrange gamin.

Un côté du pare-chocs s'est dégagé de la plate-forme avant l'autre, et cette aspiration brutale dans le vide a fait chavirer le 4×4. Puis, avec une autre embardée, l'autre côté a basculé à son tour et le véhicule a chuté, en décrivant une sorte de looping qui l'a projeté en direction du panneau d'affichage.

Dans mes calculs quelque peu bâclés, je n'avais pas pris en compte ce mouvement, qui nous a probablement sauvé la mise en retransférant pas mal de la force initiale dans la structure du parking. Un fracas métallique a soudain rempli l'espace, et j'ai vu la plate-forme du panneau d'affichage se

gauchir sous la pression, tandis que le 4×4 décrivait un arc hélicoïdal.

Il y eut un bruit sourd. C'était un des supports métalliques du panneau d'affichage qui venait de s'arracher du mur en faisant voler quelques briques ; le second n'a pas tardé à en faire autant et j'ai vu le 4×4 revenir vers moi, juste avant que Damon ne commence à négocier sa descente vers la terre ferme.

Il était grand temps : le panneau d'affichage ployait, s'écartait de plus en plus du mur. Une sorte de course contre la montre venait de s'engager et quand, quelques instants plus tard, le pare-chocs arrière du 4×4 a touché le sol avec un bruit sourd, au même moment, le panneau d'affichage s'est écrasé dans la neige, à quelques mètres du Land Rover.

Le silence qui a suivi était assourdissant.

— *Dément !* a hurlé Damon, dont la tête et le poing victorieux ont jailli par une des vitres.

J'ai senti la plate-forme vaciller et grincer sous mes pieds, ce qui ne me disait rien qui vaille.

— Mike ! Redescends ! a crié Chuck. Faut pas traîner !

La foule autour de nous s'épaississait.

À la longueur de mon expiration, je me suis aperçu que j'avais retenu ma respiration tout au long de la cascade de Damon. Le temps de gagner l'échelle à l'arrière de la plate-forme, et de la redescendre, Susie et Lauren étaient déjà installées à l'arrière avec les enfants. Tony achevait de charger les vivres et le jerrycan dans le coffre, pendant que Damon escaladait le panneau publicitaire, fiché à l'oblique dans la neige, pour décrocher le treuil.

J'ai couru, dérapant et trébuchant, vers la portière que Chuck tenait ouverte ; Damon et moi avons sauté presque au même moment sur la banquette du milieu. Sitôt que j'ai eu claqué la portière, j'ai entendu le câble s'enrouler sous le pare-buffle.

Tony, qui avait conduit des Humvees en Irak, s'était mis au volant. Il s'est retourné vers nous.

— On est bon ?

— On est bon, a confirmé Chuck.

Tony a fait gronder le moteur et j'ai retenu mon souffle. Le cercle de badauds s'est dispersé, puis la voiture s'est ébranlée lentement. Quelques personnes ont cependant continué à tambouriner contre les vitres, en nous suppliant de nous arrêter, de les emmener, de leur donner à manger.

Le seul obstacle à notre liberté, c'était maintenant cette congère géante qui fermait Gansevoort Street, le long de la West Side Highway. Sa hauteur était intimidante mais, en son centre, elle avait été creusée par le trafic piétonnier. Tony a enfoncé la pédale de l'accélérateur.

— Allez-y, on va y arriver, a dit Chuck d'une voix posée. Tout le monde s'accroche !

Le 4×4 a mordu le mur de neige en vrombissant, puis a commencé

l'ascension, par à-coups très brutaux, ce qui donnait l'impression qu'on allait se retourner et tomber à la renverse. Mais soudain, après un mouvement de bascule qui nous a tous projetés vers l'avant, nous nous sommes retrouvés sur l'autre versant, face à la pente. Le 4×4 a glissé, puis dérapé sur les voies dégagées par les chasse-neige, et il s'est immobilisé, face au nord. Il ne nous restait plus qu'à rouler en avant toute, jusqu'au Javits Center où nous avions rendez-vous avec le sergent Williams qui, de là, nous escorterait à l'entrée du pont George Washington, pour nous faire franchir le barrage tenu par l'armée.

J'ai remarqué que Luke, assis à côté de moi et maintenu par sa seule ceinture de sécurité, avait peur. Je le lisais sur son visage.

— Tu veux jouer à cache-cache ? ai-je proposé en le détachant pour l'installer sur mes genoux.

Afin de passer le barrage sans encombre, nous devons cacher les enfants dans des sacs. Les sauveteurs n'étaient pas censés être accompagnés de leur progéniture. Luke m'a regardé en souriant. Comment vais-je pouvoir le mettre dans un sac ? L'idée me révoltait.

— Enfile ta combinaison, je vais m'occuper de lui, est intervenue Lauren en soulevant notre fils dans ses bras.

Je l'ai regardée, sourcils froncés.

— Je leur ai préparé un berceau, idiot. Allez, habille-toi.

J'ai détaché ma ceinture, attrapé la combinaison jaune, et j'ai commencé à me contorsionner pour l'enfiler.

Au loin, on distinguait déjà le pont George Washington.

Vingt-neuvième jour – 20 janvier

— Tiens, sers-toi, mon petit.

Irena me tendait une assiette de ragoût fumant. Affamé comme je l'étais, je l'acceptais sans me faire prier puis, tout en l'engloutissant, je m'approchais de la cuisinière et contemplais avec stupéfaction le chaudron, dans lequel des os cuisaient à gros bouillons. *Ils sont drôlement gros, ces os. Beaucoup trop gros...*

— Il faut bien survivre, Mik-kay-hal, se justifiait Irena en touillant sa marmite, sans la moindre note de contrition dans la voix.

Derrière elle, dans le garde-manger, il y avait quelqu'un, qui était assis. Sauf que... – en même temps que je reconnaissais Stan, le complice de Paul, je me suis aperçu qu'il n'était pas assis, mais qu'il ne restait de lui que le buste, et qu'il avait les yeux vitreux, le regard fixe. Par terre, un filet de sang serpentait et allait grossir une flaque rouge, sous les pieds d'Irena.

— Réveille-toi, si tu veux survivre, disait-elle tout en remuant son ragoût, ensanglantée de la tête aux pieds. Réveille-toi.

Réveille-toi.

— Tu es en train de rêver, mon chéri, a dit Lauren. Réveille-toi.

J'ai ouvert les yeux. J'étais toujours à l'arrière du Land Rover, enveloppé dans des couvertures. Il faisait encore nuit, mais plus pour très longtemps. Le jour se levait. La lumière était allumée à l'intérieur de l'habitable et Susie, installée à l'avant, nourrissait Ellarose. Chuck et les garçons étaient descendus et papotaient, adossés à un remblai en béton.

Je me suis étiré en gémissant.

— Ça va ? a demandé Lauren. Tu parlais dans ton sommeil.

— Oui, ça va. Je rêvais, c'est tout.

Je rêvais des Borodin.

Irena et Aleksandr semblaient être entrés en hibernation ; ils sortaient à peine de chez eux, ils se nourrissaient avec leurs stocks de biscuits secs et, pour boire, ils grattaient la neige qui recouvrait les appuis de leurs fenêtres. Ils passaient leurs journées assis dans leur salon, fusil et hache à portée de main, surveillant la porte de leur chambre où étaient enfermés les prisonniers.

Lorsque nous leur avons annoncé notre départ, Irena m'avait donné la mezouzah qui ornait leur porte, pour que je l'emporte et que je la fixe au chambranle de la nôtre, là où nous mènerait notre périple. À cette occasion, pour la toute première fois, j'avais assisté à une dispute entre les vieux époux,

dans une langue qui n'était pas le russe, et dont les sonorités évoquaient une langue ancienne – sans doute l'hébreu. Aleksandr était contrarié, il ne voulait pas que sa femme se défasse de leur porte-bonheur. J'avais tenté de refuser, mais Irena avait insisté et la mezouzah se trouvait maintenant dans la poche de mon jean.

— Où sommes-nous ? ai-je demandé, tandis que mon cerveau continuait à rassembler les divers épisodes de la veille.

Avant de franchir le check point du pont George Washington, nous avions tous vécu un moment de tension, qui était vite retombée comme un soufflé. Nous avions retrouvé comme prévu le sergent Williams, et les badges aimantés du NYPD qu'il avait collés sur les flancs du 4×4 nous avaient permis de remonter sans encombre les longues files d'attente au barrage.

Enfin – presque sans encombre. Nos noms ne figuraient pas sur la liste, et nous étions tous titulaires de permis de conduire enregistrés à New York. Il avait fallu parlementer un peu, et après quelques échanges de coups de fil avec les autorités stationnées au Javits Center, finalement, au bout d'une heure, on nous avait laissés passer.

Nous avons caché les enfants dans un berceau que Lauren avait bricolé avec des cartons d'emballage capitonnés de couvertures. Le timing avait été parfait : nous les avons bien nourris juste avant de nous présenter dans la file, et ils avaient dormi pendant toute l'opération.

— Sur une bretelle, à l'entrée de l'I-78, a indiqué Lauren.

La veille, en passant le barrage, j'étais faible et dans un état d'hébétude, mais j'avais fait de mon mieux pour sourire et paraître normal. Je revoyais les arches monumentales du pont George Washington, telle une cathédrale enjambant l'Hudson, et me souvenais du soulagement que j'avais éprouvé lorsqu'on nous avait laissés passer. Je me souvenais aussi de nos adieux au sergent Williams. L'après-midi touchait presque à sa fin lorsqu'on s'était enfin engagés sur l'I-95, la seule autoroute qui avait été déblayée régulièrement. Tandis qu'on traversait le New Jersey en direction de l'aéroport de Newark, on distinguait au loin la flèche de l'Empire State Building, la Freedom Tower au-delà, et New York nichée entre les deux.

Libres. Nous sommes libres, me souvenais-je avoir pensé, et sans doute m'étais-je endormi aussitôt.

— J'ai l'impression que nous étions déjà là, hier soir. Que s'est-il passé ? Je croyais que l'idée, c'était de s'éloigner au maximum de New York.

— Lorsqu'on a pris la bretelle d'accès à la I-78, l'état de la route a empiré, et la nuit était en train de tomber. Plutôt que de se risquer dans le noir, Chuck a préféré rester la nuit ici, sur l'autopont. Tu étais dans le cirage.

— Comment vont les enfants ?

— Très bien.

Dieu merci. J'ai rabattu les couvertures, je me suis étiré et j'ai embrassé Lauren.

— Je vais voir les garçons, d'accord ?

— Comment te sens-tu ?

— Bien, ai-je répondu en inspirant à pleins poumons. Vraiment bien.

Je lui ai donné un dernier baiser et j'ai ouvert la portière.

À l'horizon, le soleil se levait sur Wall Street, pile en face de nous. La Freedom Tower miroitait au loin, au-delà des grues et des quais pris par les glaces du port du New Jersey. J'ai essayé de distinguer les immeubles familiers qui bordaient les quais de Chelsea, près de chez nous, de cette prison dans laquelle nous venions de passer un mois.

Nous sommes libres mais...

— Comment sont les routes ? Praticables ?

Chuck, Damon et Tony ont interrompu leur conversation pour se tourner vers moi.

— La Belle au bois dormant ! a plaisanté Chuck. Salut ! Tu t'es décidé à revenir parmi nous ?

— Ouais, ouais.

— Tu te sens bien ?

J'ai hoché la tête. Peut-être était-ce simplement l'effet de l'air frais, mais cela faisait des semaines que je ne m'étais pas senti à ce point en forme.

— Les chasse-neige ne sont pas passés depuis un petit moment, mais ça reste jouable. Du moins avec le Wolf, a répondu Chuck. Prépare-toi, on décolle dans cinq minutes.

Je me suis étiré et j'ai fait quelques pas pour achever de me réveiller. Des murets de neige s'étaient formés le long de l'autoroute, mais sur la chaussée, creusée par les pneus des véhicules qui nous avaient précédés, la neige fondait rapidement. Je me suis arraché à la contemplation du lever de soleil sur Manhattan pour me tourner vers la bretelle de raccordement à l'I-78, le parc à containers au-delà, et la route qui filait vers la Pennsylvanie.

*

Nous progressions enfin vers notre destination.

Sans tenir compte des objections de Lauren, qui répétait que ses parents n'y étaient plus, Chuck avait insisté pour qu'on s'arrête à Newark. La gare de péage était bien entendu déserte, et nous nous étions engagés dans un des vingt couloirs enneigés pour gagner le pont routier conduisant à l'entrée du terminal principal.

Damon et moi avons patienté dans la voiture avec les filles pendant que Chuck et Tony allaient faire un tour dans l'aérogare qui, de l'extérieur, avait l'apparence d'un bâtiment désaffecté. Ils étaient revenus moins d'une heure plus tard. Entre-temps, personne ne nous avait approchés. Les parents de Lauren étaient introuvables. À leur retour, cependant, Chuck et Tony étaient très taciturnes. On ne pouvait qu'imaginer ce qu'ils avaient découvert, et nous avions rebroussé chemin jusqu'à l'autoroute dans un silence total, chacun perdu dans ses pensées.

L'autoroute était semée de véhicules de construction abandonnés ; niveleuses, rouleaux compresseurs, camions à benne étaient recouverts d'une épaisse couche de neige.

Se pourrait-il que les ouvriers aient oublié de la nourriture à l'intérieur ? Peut-être devrait-on s'arrêter et jeter un œil ?

Il y avait des maisons de part et d'autre de la route et, à un moment donné, nous avons croisé un petit groupe affairé à couper des arbres. Ils nous ont fait des signes, et nous les avons salués de loin nous aussi.

La portion suivante de l'I-78 était une route en tranchée, ce qui obligeait à franchir une succession de ponts routiers, sur lesquels flottaient invariablement des bannières étoilées – certaines en très bon état, d'autres déchirées – et des banderoles qui proclamaient « On ne se laissera pas abattre ! » ou « Tenez bon ! ».

J'imaginai ces irréductibles, transis de froid et affamés, en train de planter leur drapeau américain ou d'accrocher leurs messages tracés à la bombe sur de vieux draps. Des messages à mon intention, à notre intention. *Vous n'êtes pas seuls*, disaient-ils. J'ai souri, en remerciant *in petto* ces braves gens, et en leur souhaitant à eux aussi, où qu'ils soient, de tenir le coup.

Nous devons suivre l'I-78 sur une grosse centaine de kilomètres jusqu'à Philipsburg, à la frontière entre le New Jersey et la Pennsylvanie, puis autant pour trouver l'embranchement de l'I-81, qui filait vers le sud, en direction de la Virginie. De là, il ne resterait plus qu'à parcourir deux cent cinquante kilomètres pour arriver dans les Shenandoah, où se trouvait le chalet de Chuck.

En temps normal, ce trajet aurait été l'affaire de quatre heures, mais compte tenu de notre allure, je me doutais qu'il nous en faudrait plutôt dix pour arriver à destination. À condition que l'état de la route n'empire pas. Chuck, qui restait résolu à faire le trajet d'une traite, enjoignait Tony à appuyer sur le champignon car, la nuit tombant de bonne heure, nous serions ensuite contraints de poursuivre dans le noir.

La voiture avançait en cahotant dans les ornières : pour les passagers, cela n'avait rien d'une partie de plaisir. J'avais calé Luke sur mes genoux, et je le serrais dans mes bras. Il affichait de nouveau un visage heureux. Cette équipée avait un petit air d'aventure, et sans doute était-il aussi content que nous d'être enfin sorti de l'atmosphère confinée et rance de l'appartement. Il faisait un temps de rêve. Le soleil brillait ; nous avions descendu les vitres pour profiter de l'air qui s'était réchauffé. Chuck avait glissé un CD de Pearl Jam dans le lecteur.

Soudain, le paysage s'est dégagé devant nous, révélant une succession de collines, et des champs ponctués de cheminées, de châteaux d'eau et d'antennes-relais. Je surveillais l'écran de mon téléphone, mais nulle part il n'y avait de réseau. Les pylônes électriques dominaient l'ensemble et les câbles tirés en travers de l'autoroute s'étiraient à perte de vue, donnant l'impression d'étrangler la campagne.

Petit à petit, des bourgades sont apparues, où nous avons vu des cheminées qui crachaient des panaches de fumée, et des gens qui marchaient le long de la route.

Au moins, ils ne manqueront pas de bois. Les forêts semblaient s'étendre à l'infini. *La vie continue donc ici comme si de rien n'était ?*

Peu après, en dépassant une ferme, nous avons aperçu de larges flaques rouge vif qui se détachaient sur un champ enneigé et, à terre, des vaches dépecées. Des hommes, à côté d'un silo à grain, étaient en train de s'attaquer à une carcasse à la machette. Un type, à notre passage, nous a hélés à grands gestes, sans lâcher son outil.

Nous ne nous sommes pas arrêtés.

Quand nous n'écoutions pas de musique, Damon essayait de capter des radios locales, sans grand succès. Presque toujours, on retombait, comme à New York, sur celles du service public. Parfois, il réussissait tout de même à capter une station amateur ; on dressait l'oreille mais, la plupart du temps, il s'agissait d'annonces à l'usage d'une communauté restreinte, quand ce n'était pas des délires sans queue ni tête. Cela nous apprenait tout de même une chose : ici non plus, il n'y avait plus ni électricité, ni moyens de communication.

En revanche, il régnait une certaine activité. Nous avons croisé plusieurs personnes qui tiraient des chargements arrimés sur des luges. Le trafic automobile, toutefois, était réduit à néant. Gagné par la somnolence, mon esprit n'enregistrait plus que confusément les images qui défilaient – des pancartes publicitaires McDonald's et Quiznos plantées le long de la route, un train bleu enfoncé dans le flanc d'une colline, la structure rouge et jaune d'une grande roue dans un parc d'attractions.

Plus on s'éloignait de la côte, plus l'état de la route s'améliorait. Il y avait de moins en moins de neige et, en milieu d'après-midi, parvenus à l'embranchement de l'I-81, nous roulions sur le bitume. Nous nous sommes arrêtés une fois pour refaire le plein avec nos jerrycans. Nous avions prévu large.

Au crépuscule, nous avons commencé à croiser d'autres automobilistes. On voyait des phares émerger au loin, puis nous dépasser, à assez vive allure. Autour, tout semblait presque normal, à ce détail près que pas une seule lumière ne brillait dans ce paysage, que la pleine lune, présence fantomatique.

Chuck s'est engagé sur une bretelle de sortie et nous a annoncé que nous n'étions plus très loin. Une demi-heure encore, et nous serions rendus en haut de la montagne. On le sentait excité : il nous décrivait le havre confortable et accueillant qui nous attendait, évoquait le super dîner qu'on allait se préparer avec toutes les provisions stockées là. Damon, lui, parlait avec impatience de la radio ondes courtes qui nous permettrait de capter des stations dans le monde entier, et de savoir enfin ce qui se passait vraiment.

Lauren était pelotonnée contre moi, et nous serrions tous les deux Luke dans nos bras, sous une couverture. Je me sentais soulagé d'un poids

immense. *Un repas chaud, des draps propres.* Dans les phares, j'ai vu que nous nous engagions dans un chemin creux et verglacé. Dans les bois alentour, il y avait de la neige, mais seulement par endroits.

Nous sommes arrivés devant un beau chalet en rondins et, sitôt garés, Chuck – qui me vantait nos futures parties de pêche dans la Shenandoah, et me promettait que ce séjour aurait des airs de vacances – s'est précipité en haut d'un petit escalier. Pendant que nous sortions les sacs du coffre pour les empiler sous le porche, il a disparu à l'intérieur, muni d'une torche et d'une frontale. Un instant plus tard, un cri a déchiré la nuit.

— Non !

Tout le monde s'est figé et Tony a dégainé son .38.

— Ça va ?

— Putain de bordel de merde !

— Chuck, ça va ? a répété Tony.

J'ai soulevé les enfants, un sous chaque bras, pour rebrousser chemin jusqu'au 4×4, dont le moteur tournait encore. Susie et Lauren m'ont imité, à reculons, les yeux rivés sur la porte du chalet.

Quand Chuck a réapparu, il était défiguré par la rage.

— Que se passe-t-il ? a demandé Susie à mi-voix.

— Il n'y a plus rien.

— Comment ça ?

Les épaules de Chuck se sont affaissées.

— Ils ont tout pris.

Trentième jour – 21 janvier

— Nous avons trop traîné.

— Ce n'est pas comme ça qu'il faut voir les choses.

En milieu de matinée, Chuck et moi nous activions sur la terrasse à l'arrière du chalet, pour entasser des bûches dans la chaudière du jacuzzi. Cela m'avait fait mourir de rire : qui d'autre que Chuck, pour avoir un jacuzzi chauffé au bois ?

L'air de la montagne était incroyablement pur, et presque tiède. Le soleil filtrait entre les branches des bouleaux et des sapins. Les oiseaux chantaient.

— On est tous là, et plutôt en bonne santé, ai-je fait valoir. Alors même si quelques boîtes de conserve manquent à l'appel, est-ce si grave ?

Nous avons de l'eau potable à portée de main, puisque la neige des sommets, en fondant, alimentait le ruisseau qui babillait à deux pas de nous, et de quoi nous nourrir pendant quelques jours. Chuck m'avait montré, sur son téléphone, comment utiliser une application dévolue à l'identification des végétaux comestibles qui poussaient dans les bois. En outre, nous pouvions descendre pêcher à la rivière, et poser des pièges pour attraper des animaux – une technique dont j'ignorais tout, mais qui, elle aussi, avait une appli dédiée.

Le chalet étant construit sur un terrain plutôt plat, le jacuzzi se trouvait sur une terrasse surélevée, à hauteur d'épaules, et nous étions en train de piétiner un tapis de feuilles pour extraire les bûches stockées sous le plancher. Chuck en a attrapé une de sa seule main valide, et l'a jetée dans la fournaise.

— Ouais, tu as raison, a-t-il convenu en retrouvant le sourire. C'est incroyable, n'est-ce pas ?

Luke s'ébattait à quelques pas de nous. Il avait déniché un bâton et s'amusait, tout en gazouillant, à soulever les feuilles mortes. Son vocabulaire, réduit à une dizaine de mots, ne lui permettait pas d'exprimer sa joie d'avoir enfin quitté le confinement de notre couloir, mais son sourire valait tous les discours. Certes, au milieu des bois, avec sa boule à zéro, ses vêtements crasseux et loqueteux et son visage barbouillé de terre, il n'était pas loin d'évoquer un petit animal sauvage. Mais au moins, il avait l'air heureux.

Ceux qui avaient pillé le chalet n'avaient pas tout pris : ils avaient fait exploser la porte blindée de la resserre, volé nourriture et équipements de survie, vidé la cuve à mazout du générateur et emporté les bonbonnes de gaz, mais ils avaient laissé les paquets de café, et des vêtements dans les placards, à l'étage. Les chambres, par ailleurs, étaient intactes.

Après avoir dormi comme un bébé dans des draps propres, je m'étais levé de bonne heure, j'avais préparé du café sur un feu de camp, devant le chalet, puis j'avais passé le début de la matinée sur la balancelle du porche, d'où on jouissait d'une vue splendide sur la vallée, vers l'est. Le chalet se trouvait à six cents mètres d'altitude, et on voyait jusqu'au Maryland.

Cela faisait plus d'une semaine que je n'avais pas bu de café, et en savourer une tasse, assis dans cette balancelle, en respirant un air pur sous un grand ciel bleu – c'était magique.

Je me souvenais d'avoir lu que, selon certains historiens, la Renaissance était en partie due à l'introduction de cette boisson en Europe et aux effets revigorants de la caféine sur l'esprit. Ce matin-là, je le croyais volontiers. Une simple tasse de café avait presque réussi à me faire oublier les semaines d'horreur que nous venions de traverser ; j'en avais même oublié un instant de me demander si le monde autour de nous était réduit en cendres.

Mes yeux se sont posés sur la maigre panache de fumée qui s'élevait au loin. Chuck m'avait dit qu'il émanait sans doute de la cheminée des Baylor, ses voisins.

— Combien de temps va-t-il lui falloir, selon toi ? ai-je demandé.

Nous avions promis à Damon de le déposer chez ses parents, à Manassas, ou du moins à proximité, et Tony s'était porté volontaire pour l'y conduire. Ils étaient partis depuis près de deux heures. Chuck et moi avions débattu pour savoir si l'un de nous devait les accompagner, mais je répugnais à laisser Lauren et Luke, et Chuck ne voulait pas davantage s'éloigner de Susie et d'Ellarose. D'autant que, puisque le GPS fonctionnait, Tony n'aurait aucun mal à retrouver le chemin du chalet.

— Il ne devrait plus tarder. Tout dépend de l'endroit où il aura déposé Damon. Enfin... s'il revient, a lâché Chuck en haussant les sourcils.

Il soupçonnait Tony de vouloir profiter de l'occasion pour nous faire faux bond et filer jusqu'en Floride, retrouver sa mère.

Pile à ce moment-là, un grondement de moteur s'est fait entendre. Instinctivement, Chuck a tendu la main vers le fusil posé contre le tas de bûches, mais il s'est aussitôt interrompu en reconnaissant le bruit de *notre* 4×4. Tony était de retour.

— S'il revient, hein ? l'ai-je nargué.

— C'est pour moi que vous faites chauffer ça, les garçons ? a chantonné une voix.

La porte du chalet venait de coulisser et Lauren est apparue. Elle nous a regardés en riant, et en frictionnant avec une certaine gêne son crâne rasé.

La veille, après avoir calmé Chuck, tout le monde s'était dépouillé de ses vêtements infestés de vermine, qu'on avait abandonnés en tas au bout de la terrasse et, dans la foulée, on s'était tous rasé la tête, même les filles. J'ai souri à Lauren en frottant la peau moite de mon propre crâne. Pour moi aussi, c'était une grande première.

— Oui, tout ça rien que pour toi, ma puce, ai-je rigolé en tapant sur le

flanc du jacuzzi.

Fort heureusement, il était déjà plein, et couvert, à notre arrivée. Il n'y avait plus aucune pression aux robinets, alimentés par les conduites du réseau municipal qui montaient de la plaine. Quant à le remplir avec le filet d'eau du ruisseau, cela aurait pris une éternité.

Le but de l'opération n'était pas de nous prélasser dans un bain chaud, mais de nous laver et de faire une grande lessive. Lors de l'inventaire du cellier, Chuck avait retrouvé les tablettes de chlore, dédaignées par les voleurs. Dans l'espoir de désinfecter nos vêtements, et nous-mêmes, nous n'avions pas lésiné sur le dosage.

Il y a eu un crissement de pneus sur le gravier, devant le chalet, puis le moteur s'est tu et une portière a claqué.

— On est derrière ! ai-je crié, et quelques secondes plus tard, Tony est apparu dans la lumière pommelée.

Il avait une drôle de dégaine. Plus grand que Chuck (il le dépassait d'une bonne tête), mais également plus en chair, il était à l'étroit dans les vêtements trouvés dans les placards. Avec le jean qui le boudinait et lui arrivait à peine à mi-mollet, le tee-shirt trop près du corps et la boule à zéro, il avait l'air d'un prisonnier en cavale. Il a remarqué notre sourire, et a éclaté de rire.

— Entre les crânes rasés et la planque dans la montagne... j'ai l'impression d'avoir rejoint une secte, a-t-il plaisanté.

Luke, apercevant son grand copain, a couru vers lui et Tony s'est penché pour le soulever dans ses bras.

— Tout s'est bien passé ? ai-je demandé.

— Oui. Mais il y a du monde, dans la vallée. Pour éviter les ennuis, j'ai largué Damon sur la route principale, à proximité de chez ses parents.

— Vous avez vu quelque chose ? s'est enquis Susie. Vous avez parlé à quelqu'un ?

— Il n'y a ni électricité, ni réseau. Je ne voulais pas prendre de risque en m'arrêtant pour bavarder. Pas seul.

Nous n'avions pas réussi à capter quelque fréquence de radio que ce soit et, naturellement, au milieu des bois, il n'y avait plus de réseau maillé, ni de réseau tout court. Certes, nous étions incomparablement mieux dans la montagne, plutôt que coincés dans le piège mortel de New York, mais nous étions aussi coupés du seul lien fragile qui nous reliait au monde extérieur.

Comme nous avions renoncé à emporter le générateur, bien trop lourd à transporter, notre seule source d'alimentation électrique, c'était la batterie du 4×4. Tous nos portables étaient en charge sur l'allume-cigares. Nous allions pouvoir les utiliser pour communiquer entre nous, à l'intérieur d'un réseau maillé miniature, et ils demeuraient utiles comme lampe de poche, ou bibliothèque de guides de survie.

— Alors, c'est quoi le plan ? s'est enquis Tony.

— On va faire une grande toilette, un peu de lessive, procéder à l'inventaire de ce que nous avons, et se détendre, a annoncé Chuck. Demain,

on ira voir les voisins, en bas du chemin, pour savoir comment les choses se sont passées ici.

— Ça me paraît un bon programme, a approuvé Tony. Ah, au fait, je crois que le silencieux est en train de se barrer, il a sans doute pris un mauvais coup quand la voiture a atterri dans la neige sur le train arrière.

— Je vais chercher les outils à la cave et je m'en occupe, ai-je proposé – je m'y connaissais un peu en mécanique.

— Parfait, a dit Chuck avec un grand sourire. Allez, tout le monde au boulot !

Même si nous n'avions plus évoqué les cadavres disparus, l'horreur du cannibalisme m'est soudain revenue en mémoire. Je voulais l'oublier, me bercer de l'illusion que cet épisode, qui semblait maintenant à des milliers de kilomètres de nous, n'avait pas existé.

J'étais d'une excellente humeur en me dirigeant vers la cave sur le tapis de feuilles jaunies sous les bouleaux, mais quelque part, j'avais comme un pressentiment. Un mauvais pressentiment. Le stress, sans doute. J'ai inspiré un coup et je me suis penché pour rabattre les portes branlantes de la cave.

Trente et unième jour – 22 janvier

— Vous allez les adorer !

Lauren, Chuck et moi nous rendions chez les Baylor. Ce matin-là, nous avions aperçu une fois de plus la fumée qui s'échappait de la cheminée des voisins. Sitôt avalé un petit déjeuner complet, et étendu nos vieux vêtements lavés de frais derrière le chalet, nous avons décidé de descendre les saluer.

— Ils habitent là à l'année. Je les connais depuis toujours. Randy est un militaire à la retraite – peut-être même qu'il travaillait pour la CIA. Si quelqu'un sait ce qui se passe, c'est lui. Cela dit, ils sont tellement bien équipés qu'ils n'auront probablement pas remarqué qu'il n'y a plus d'électricité.

Le chalet des Baylor n'étant qu'à quelque huit cents mètres, nous avons entrepris d'y aller à pied. Pendant ce temps, Susie et Tony avaient pour mission de changer l'eau du jacuzzi en puisant dans le ruisseau. Nous voulions que les enfants puissent se baigner ; c'était une journée magnifique, et aux températures polaires de Noël succédait soudain une douceur surprenante pour la saison.

Les sous-bois, de part et d'autre du chemin creux qui serpentait à flanc de montagne, bruissaient de vie. Les insectes bourdonnaient, les parfums d'humus se mêlaient à l'odeur des pierres réchauffées par le soleil. *Dommage que je n'aie pas d'écran total pour me tartiner le crâne*, ai-je ri à part moi. *Il n'a jamais vu le soleil*. Il faisait vraiment chaud, et je transpirais dans mon tee-shirt et mon jean.

Chuck, qui s'amusait à donner des coups de pied dans les cailloux, était d'une excellente humeur. Il n'était pas le seul : je me sentais renaître. Lauren et moi cheminions côte à côte, gaiement, en nous tenant la main. Au détour d'un coude du chemin, le chalet des Baylor est apparu entre les branches dénudées. Deux voitures étaient garées devant le porche.

Nous avons remonté l'allée en lacets et Chuck est allé frapper à la porte.

— Randy ! Cindy ! C'est moi. Charles Mumford ! a-t-il claironné à tue-tête.

Personne n'a répondu ; il y avait pourtant des gens dans la maison. On entendait, à l'arrière, de la musique country, et il flottait dans l'air des fumets de cuisine.

— Randy ! C'est Chuck ! Bon, attendez-moi ici, je vais faire le tour, a-t-il annoncé. Ils doivent être derrière, en train de couper du bois.

Pendant que Chuck contournait le chalet, Lauren et moi avons fait quelques pas sous le porche, alléchés par l'odeur qui s'échappait de la cuisine. Les volets étaient rabattus mais, à travers les persiennes, j'ai vu un panache de vapeur qui montait d'une grosse marmite – d'un chaudron, même. Quelque chose cuisait à gros bouillons, et on voyait des os qui dépassaient.

Une douleur vive a déchiré ma main et j'ai vu les ongles de Lauren enfoncés dans ma paume, avec tant de force que ses articulations avaient blanchi. En suivant son regard, j'ai aperçu, dans la salle à manger jouxtant la cuisine, une pagaille de tous les diables. Tandis que je penchais la tête pour trouver un meilleur angle de vue entre les persiennes, j'ai distingué une voix étouffée :

— Qui êtes-vous ?

La question ne s'adressait pas à nous. Elle émanait d'ailleurs de Chuck, que j'apercevais derrière la porte-fenêtre située à l'arrière de la maison, à l'intention de quelqu'un qui n'était pas dans mon champ de vision, et se trouvait sans doute sur la terrasse.

— Et vous ? a répondu ce quelqu'un.

— Allons-nous-en, a chuchoté Lauren d'une voix pressante.

— Non, on doit attendre Chuck.

Elle a enfoncé ses ongles plus profond dans ma paume, mais j'étais en train de regarder entre les persiennes et finalement, à force de contorsions, j'ai réussi à trouver un bon angle de vue. Il me semblait apercevoir un corps, allongé par terre dans la salle à manger – un corps couvert de sang, et dépecé comme à coups de hache. L'odeur de la viande qui cuisait m'a soudain pris à la gorge, et j'ai failli vomir.

— Foutez le camp ! a hurlé encore une autre voix, à l'arrière de la maison.

J'ai vu que Chuck avait dégainé son revolver, et le braquait en direction de ce nouveau venu, qui lui-même le tenait en joue avec un fusil de chasse.

— Où sont les Baylor ? Que leur avez-vous fait ? a hurlé mon ami tout en battant un peu en retraite, mais sans baisser son arme, qu'il pointait nerveusement d'une cible à l'autre.

Une sensation d'irréalité m'a étreint, en même temps qu'un spasme de terreur me serrait l'estomac.

— On t'a dit de foutre le camp, mec !

— Sûrement pas ! Et vous allez m'expliquer...

J'ai entendu un claquement sec, puis deux détonations, quasi simultanées ; Chuck et l'homme au fusil avaient tiré au même instant, à bout portant. Malgré la distance, j'ai aperçu des éclaboussures de sang et vu Chuck, après avoir été soufflé en l'air, dégringoler de la terrasse. Lauren a laissé échapper un cri et nous nous sommes accroupis précipitamment.

— Sauve-toi ! lui ai-je chuchoté en la poussant devant moi. COURS !

Pliés en deux, nous avons filé en direction des voitures et, sitôt sur le chemin, nous nous sommes redressés pour courir le plus vite que nous

pouvions.

J'aurais dû emporter une arme. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ?

Si j'en avais eu une, je serais probablement mort moi aussi.

Contente-toi de courir.

Derrière moi, j'ai entendu du mouvement, des cris. Sans doute nous avaient-ils repérés.

Cours ! Plus vite !

Une éternité plus tard, nous avons atteint l'allée de notre chalet. Maroon 5 s'époumonait sur la stéréo du Land Rover, toutes vitres baissées, et Adam Levine chantait « Moves Like Jagger ». Mais, au loin, j'ai distingué un autre bruit. Un bruit de moteur.

Ils étaient à nos trousses.

En passant devant la voiture, j'ai attrapé le second .38 dans la boîte à gants.

— Va derrière ! ai-je lancé à Lauren. Ils doivent être dans le jacuzzi !

Lorsque nous sommes arrivés en trombe sur la terrasse de derrière, Susie dansait avec Luke et Tony, à genoux, tenait les mains d'Ellarose.

— Descendez de là ! Il faut qu'on se tire d'ici ! ai-je hurlé.

Tony nous a dévisagés, hébété.

— Que se passe-t-il ?

— Descendez de là ! Et courez jusqu'au 4×4.

Lauren était déjà en train d'attraper Luke.

— Où est Chuck ? a crié Susie, d'une voix étranglée par l'angoisse, tout en soulevant Ellarose dans ses bras, puis elle a accouru vers nous, Tony sur les talons.

— Dépêchez-vous !

Mais il était trop tard. Par-dessus les roucoulades sensuelles de Christina Aguilera, j'ai entendu des roues écraser le gravier, devant le chalet.

Qu'est-ce que je dois faire ?

— Où est Chuck ? a redemandé Susie, d'une voix suppliante cette fois.

— Il s'est fait tirer dessus. Il est là-bas, chez les voisins, ai-je répondu tout en essayant de réfléchir. Tony, prenez le fusil et emmenez les filles et les enfants dans la cave. Je vais aller leur parler.

— Parler à *qui* ? Explique-moi ce qui se passe !

Des portières ont claqué. Susie, près de fondre en larmes, a glissé sa fille dans les bras de Tony.

— Prenez-la, allez vous cacher, a-t-elle soufflé en embrassant Ellarose. Je dois aller chercher Chuck.

— Qu'est-ce que tu fais ? Susie, il est mort, il...

Mais Susie avait déjà détalé en direction des bois.

J'ai poussé Tony et Lauren devant moi et me suis ployé pour ouvrir les portes de la cave. À peine ont-ils eu le temps de s'y engouffrer que trois hommes sont apparus au détour du chalet. Deux d'entre eux avaient un fusil de chasse. Laissant ouvert un des volets de la porte, j'ai campé sur mes

positions.

Peut-être ne s'agit-il que d'un malentendu. Mais tout de même, ces os...

— Que voulez-vous ? ai-je crié en braquant mon arme à bout de bras.

Sans sommation, l'un des types a tiré. La balle a sifflé tout près de mon oreille en même temps qu'une violente secousse m'a déstabilisé. Terrifié, j'ai sauté à pieds joints sur l'escalier, dans la cave, et rabattu précipitamment le second volet. J'ai glissé une barre en bois à l'intérieur des poignées, bien conscient qu'elle ne suffirait pas à bloquer l'ouverture bien longtemps.

Je dois trouver un truc pour les empêcher d'entrer.

J'ai avisé, au bas des marches, une étagère en métal sur laquelle on avait empilé des morceaux de bois ; mains tremblantes, j'ai entrepris de la tirer, de la pousser, dans l'espoir qu'elle fasse obstruction si jamais ils réussissaient à ouvrir les portes.

Il y a forcément un moyen de s'en sortir.

Mais alors que je tirais sur l'étagère, elle a basculé et tout le bois a dégringolé. Je me suis retrouvé écrasé. Lauren a poussé un cri strident.

— C'est bon, je n'ai rien, ai-je grogné en essayant de me dégager.

— Je t'en supplie, empêche-les de prendre les enfants !

Lauren, qui serrait Ellarose dans ses bras, était tapie tout au fond de la cave, dans un recoin. On n'y voyait pas grand-chose, et il flottait là une odeur de sciure, d'huile et de rouille. Luke, le visage maculé de boue, se cramponnait à sa mère, en proie à une terreur muette. En gémissant, je me suis tortillé pour dégager ma jambe coincée sous l'amas de bois.

— Ne vous inquiétez pas, Mike. Je ne laisserai personne entrer ici.

Tony, accroupi sur les marches, épiait ce qui se passait dehors à travers une fente dans un ventail.

— Ils sont quatre, a-t-il chuchoté.

— On a tué votre ami, a lancé une voix nasillarde.

Lauren a commencé à pleurer.

— Ce n'était pas du tout notre intention, mais maintenant, on est dans le pétrin.

— Foutez-nous la paix ! ai-je hurlé tandis que Tony reculait d'un pas pour se mettre en position de tir, canon du fusil pointé vers la porte.

— Faites sortir la dame et les gosses.

Je continuais à me démenier pour dégager ma jambe ; j'entendais des os craquer et je sentais que la chair était à vif par endroits.

— Empêche-les de manger mes bébés, Mike, a supplié Lauren en secouant la tête avec l'énergie du désespoir.

L'espace d'un instant, je n'ai plus rien entendu – sinon le battement du sang dans mes oreilles et, dehors, des piétinements sur le tapis de feuilles mortes. J'ai fait mon maximum pour occulter la douleur et calmer le tremblement dans ma main, puis j'ai vérifié que j'avais bien enlevé le cran de sécurité de mon arme. Tony m'a lancé un coup d'œil par-dessus son épaule et, d'un hochement de tête, m'a indiqué qu'il était prêt.

Pile à ce moment-là, un des battants de la porte a volé en éclats, dans un effroyable fracas. Tony a vacillé, trébuché en arrière. Il a mis un genou à terre, et une seconde déflagration s'est fait entendre. Percuté de plein fouet, Tony s'est affaissé sur le flanc, tout en levant son fusil, et en appuyant sur la détente. Dehors, un des types a hurlé de douleur. Il y a eu un autre coup de feu, et encore un autre, qui visait directement la porte de la cave celui-là.

Tony a lâché un grognement et, cherchant à se mettre à l'abri des balles, s'est effondré devant moi. J'ai voulu attraper sa main, le tirer vers moi, mais il était trop tard. Une convulsion l'a secoué. Il m'a regardé dans les yeux, en battant des paupières comme pour retenir des larmes, puis son corps est devenu inerte.

— Tony ! ai-je grogné à mi-voix, en m'acharnant à le tirer vers moi.

Mais ses yeux me dévisageaient fixement, sans rien voir. *Mon Dieu, Tony ! Ce n'est pas possible ! Réveillez-vous !*

— Bon sang, petit, t'as arraché l'oreille du cousin Henry ! a crié la voix nasillarde. Alors de deux choses l'une : soit tu fais sortir ta femme et ces foutus marmots, soit on réduit en cendres toute la baraque !

Aveuglé par mes larmes, j'ai voulu une fois de plus dégager ma jambe, en tirant d'un coup sec. J'ai senti le bois entailler ma chair, mais la jambe était toujours coincée. Lauren sanglotait de terreur et Luke, à côté d'elle, me fixait, les yeux écarquillés.

— Alors, petit, tu décides quoi ?

J'ai lâché la main de Tony et, mâchoires crispées par l'effort, je me suis penché vers le tas de bois. *Ce n'est pas possible, c'est un cauchemar, ce n'est pas possible...*

Un autre coup de feu a retenti, de l'autre côté des portes, qui a semblé ébranlé la terre.

— C'est quoi ce bordel ? a crié la voix nasillarde, et aussitôt après, on a entendu des galopades, des pas qui détalait en direction des bois, des cris.

— Il y a quelqu'un dans la maison !

Il y a eu d'autres coups de feu, et des bris de verre, suivis d'une autre détonation, au son plus mat. Ce coup-là n'avait pas été tiré par un fusil de chasse et il semblait venir de plus loin. La fusillade a repris de plus belle, accompagnée de cris, puis, après un bref répit, j'ai entendu un rugissement de moteur, puis celui d'un second moteur, et j'ai reconnu le son, guttural et caractéristique, de notre 4x4.

Dans un ultime effort, j'ai enfin réussi à dégager ma jambe et j'ai gravi les marches en boitant, tandis que le grondement d'un moteur s'intensifiait. Soudain, un camion a traversé mon champ de vision pour aller, dans un fracas épouvantable, percuter la terrasse du jacuzzi. Des planches ont volé et le chalet tout entier s'est ébranlé au-dessus de nos têtes.

Peu à peu, le silence est revenu. Prudemment, j'ai rabattu une des portes déchiquetées de la cave, j'ai sorti la tête et découvert Susie de dos, en train de contempler le chemin, un revolver à la main. Elle s'est retournée vers moi.

— C'est bon, ils sont partis ! m'a-t-elle crié, à l'instant où j'avisais un homme qui remontait le chemin à grandes enjambées.

Un homme avec une arme à la main.

— Susie, il est armé ! ai-je hurlé en rentrant précipitamment la tête. Tire-toi !

— C'est moi, imbécile ! a alors crié à tue-tête une voix rauque.

Chuck ! Un soulagement indicible m'a envahi, mais j'étais déjà redescendu auprès de Tony. J'ai déchiré sa chemise. *Est-ce que je dois tenter un bouche-à-bouche ?* Il avait déjà perdu beaucoup de sang. J'ai surpris le regard de Lauren, toujours recroquevillée avec les enfants au fond de la cave, qui allait de Tony à moi.

Est-ce que son pouls bat encore ?

Mes mains tremblaient. Délicatement, j'ai posé deux doigts poisseux de sang sur son cou, et je me suis penché pour sentir son souffle.

Pas de pouls. Pas de souffle.

— Chuck ! Descends ! ai-je hurlé.

Trente-deuxième jour – 23 janvier

Lauren avait trouvé un bel endroit pour enterrer Tony. Dans une clairière, au nord du chalet, à côté d'un bouquet de cornouillers. Leurs branches étaient nues, pour l'instant, mais bientôt, au printemps, ils seraient en fleur, avait promis Susie. Ce serait un beau cadre pour une dernière demeure.

Je la croyais bien volontiers, mais en attendant, sous l'épaisse couche de feuilles en décomposition, la terre était caillouteuse et traversée de racines emmêlées. Creuser un trou à la bonne profondeur nécessitait de sectionner les racines, et de dégager les pierres une à une. C'était une tâche pénible, et d'autant plus lorsqu'on songeait au but ultime de ces travaux.

Nous étions en train d'inhumer Tony.

Quand tout avait commencé, il s'était porté volontaire pour demeurer à son poste, alors qu'il aurait pu rentrer chez lui, à Brooklyn, et j'étais certain qu'il était resté pour nous, pour Luke. À cette heure, il aurait pu être en Floride, au soleil avec sa mère, au lieu de quoi, nous creusions sa tombe.

Nous n'avions rien pu faire pour le sauver. Il était mort presque sur le coup. J'avais essayé de nettoyer ses plaies mais pour finir, je m'étais résigné à le recouvrir d'une couverture, puis j'avais passé un long moment sur les marches de la cave, à pleurer, à parler à son corps sans vie. Je voulais le remercier de nous avoir protégés et, le soir venu, le savoir seul à la cave m'avait été insupportable. J'avais descendu un lit de camp, et dormi à côté de lui.

Les oiseaux pépiaient joyeusement dans les arbres pendant que Susie et moi traînions le corps de Tony sur les feuilles – ou du moins, comme il était lourd, la couverture dans laquelle je l'avais enveloppé.

Enfin parvenus dans la clairière, à une centaine de mètres du chalet, nous avons tiré Tony jusque sur le bord de la fosse. En plein soleil, sous un ciel uniformément bleu, je transpirais et haletais, essoufflé par l'effort. Puis j'ai fait signe à Susie ; nous avons attrapé chacun une extrémité de la couverture et nous avons descendu notre ami en terre, avec autant de ménagements que nous le pouvions. Mais il s'est tout de même retrouvé dans une position bizarre, ses jambes semblaient recroquevillées d'un côté.

— Je vais arranger ça, a proposé Susie.

Pendant qu'avec circonspection elle descendait dans la fosse pour replacer Tony dans une position plus confortable, je me suis assis dans les

feuilles et j'ai contemplé le ciel, le temps de reprendre mon souffle.

— Tout va bien ? a appelé Lauren, au loin.

Elle gardait les enfants pendant que nous improvisions une petite cérémonie pour Tony.

Susie a réapparu et s'est essuyé les mains sur les cuisses. Elle m'a regardé et a hoché la tête.

— Tout va bien ! ai-je répondu à tue-tête, même si je pensais tout le contraire.

J'ai rassemblé mes forces et me suis levé. À travers les branches dénudées, j'ai aperçu Lauren qui tenait Ellarose dans ses bras, et Chuck, qui venait vers nous en boitant. Et puis j'ai vu Luke, qui galopait dans tous les sens, de sa démarche saccadée. Il avait passé la matinée à demander où était Tony, et je n'avais pas su quoi lui répondre.

J'ai passé une main crasseuse sur mon crâne, hérissé de cheveux courts et drus, tout en offrant mon visage à la caresse du soleil. Mon esprit, lui, restait comme engourdi ; je n'aurais su dire ce que je ressentais – hormis la peur, qui était toujours là.

Mais nous étions vivants.

*

La nuit tombait et un croissant de lune se hissait dans le ciel. Assis dans la balancelle sous le porche, je montais la garde avec le fusil. Dans le salon, on entendait le craquement des bûches dévorées par les flammes dans le poêle à bois.

Au moins, nous étions au chaud.

Lors de notre expédition de la veille, Chuck portait un gilet pare-balles, que le sergent Williams lui avait donné lorsqu'il était passé nous déposer les combinaisons *hazmat*. Pourquoi l'avoir enfilé pour rendre visite à ses voisins ? Il n'en savait trop rien, disait-il. Par simple précaution. Peut-être cette protection expliquait-elle son intrépidité face à ces types, mais elle ne l'avait pas empêché d'être grièvement blessé, car plusieurs balles avaient pénétré son bras, et son épaule.

Pour ma part, la blessure à la jambe n'était pas trop grave : je m'en tirais avec une entaille profonde, causée par des clous qui s'étaient enfoncés dans la chair. Susie l'avait bandée et je ne boitais qu'imperceptiblement.

Que va-t-on devenir, à présent ?

Nous n'avions plus de voiture, presque plus de nourriture – la moitié de nos provisions était restée stockée dans le coffre du 4×4. Cette maison au milieu des bois, qui à peine deux jours plus tôt me semblait magique, s'était maintenant transformée en lieu maudit, menaçant. J'avais voulu croire que seul New York était gangrené par la folie des hommes, qu'au-delà, ils étaient toujours sains d'esprit. Apparemment, la situation était partout la même.

C'est peut-être le monde entier qui s'écroule, de toutes parts...

Comment pourrions-nous le savoir ? J'ai soupiré et interrogé des yeux les étoiles. Où sont passés les dieux ?

Pile à cet instant, une étoile a bougé. Et clignoté. Tandis que je scrutais ce point lumineux, il m'a semblé qu'il se rapprochait de la terre, mais j'ai eu besoin d'une minute pour comprendre l'information transmise par mes yeux.

Un avion ! C'est un avion ! Ce ne pouvait être que ça.

Hypnotisé, j'ai continué à observer sa descente, jusqu'à ce que le point aille se noyer dans un halo lumineux à l'horizon, puis je me suis levé d'un bond, pour me précipiter à l'étage.

— Ils sont revenus ? a crié Chuck en entendant le martèlement de mes pas dans l'escalier.

— Non, non, ai-je chuchoté, essoufflé, en poussant la porte de leur chambre – Lauren et les enfants dormaient dans la chambre voisine. Tout va bien.

Chuck, le corps couvert de bandes ensanglantées, était allongé sur le lit et Susie s'affairait au-dessus de lui, une pince à épiler dans une main, un flacon d'alcool dans l'autre.

— Que se passe-t-il ?

— Que voit-on à l'horizon, depuis le porche ?

Chuck, interloqué, a regardé Susie puis a répondu :

— La nuit, parfois, on peut apercevoir Washington, la ville se trouve à une centaine de kilomètres. Du moins, on peut voir les lumières, lorsqu'elles sont allumées. Pourquoi ?

— Parce que je les vois.

Trente-troisième jour – 24 janvier

— Et si tu ne reviens pas ?

Lauren me suppliait de renoncer à mon projet.

— Je vais revenir, c'est le but. Je ne serai absent qu'un jour, et je ne parlerai à personne.

Assise sur une souche d'arbre, elle serrait Luke dans ses bras.

— J'irai directement au Capitole, et si quelqu'un essaie de m'arrêter, je lui montrerai ça, d'accord ?

J'ai brandi son permis de conduire. N'était-elle pas une Seymour, nièce du député du même nom ? L'argument devrait suffire à rameuter la cavalerie, aussi grave que soit la situation. Ses parents, et toute sa famille, devaient être fous d'inquiétude.

Lauren n'a rien répondu.

— On ne peut pas rester ici les bras croisés, ai-je objecté. Sitôt qu'ils auront pansé leurs plaies, ces salauds vont revenir et ensuite – on fera quoi ?

— Je ne sais pas. On se cachera.

— On ne pourra pas se cacher ici éternellement, Lauren.

À l'aide de quelques bâches, nous avons dressé un campement de fortune en amont du chalet, au milieu des bois. De là, nous avons une vue plongeante sur la route et le chemin. Mais fuir n'était qu'une solution temporaire. Nous devons agir, et donc, j'avais pris une décision : rallier Washington, à pied.

C'était l'initiative du désespoir, mais les alternatives m'apparaissaient bien peu réjouissantes.

Chuck, le premier, s'était opposé au projet. Trop risqué, avait-il jugé. Selon lui, il valait mieux attendre. Mais justement, attendre me faisait plus peur qu'autre chose. D'ici quelques jours, il ne resterait rien de nos maigres stocks de nourriture. Et ensuite ? Chuck n'était pas près d'être remis sur pied ; et il m'incomberait à moi d'aller poser des pièges pour nourrir toute la maisonnée ? Sans compter que son rétablissement demeurerait hypothétique. Il avait sérieusement besoin de soins médicaux, et il n'était pas le seul. Ellarose elle aussi dépérissait sous nos yeux.

Le temps était devenu notre ennemi, et je n'en pouvais plus d'attendre, de rester dans l'ignorance.

— Une journée, c'est tout. Et je ne prendrai aucun risque, je n'adresserai la parole à personne.

Lauren a serré Luke encore plus fort.

— Tu as intérêt à revenir. Tu as vraiment intérêt.

Trente-quatrième jour – 25 janvier

Je me suis mis en route avant l'aube.

Je n'avais pas souvenir, de toute ma vie, d'avoir parcouru ne serait-ce que dix kilomètres à pied d'une traite – ou alors peut-être à l'occasion d'une randonnée d'un après-midi – mais j'étais sûr de moi. Ces cent kilomètres ne me faisaient pas peur, j'en étais capable et à raison de six kilomètres à l'heure, l'affaire serait bouclée en quinze heures.

Un jour. Plus qu'un jour, et j'allais enfin pouvoir découvrir ce qui se passait, et pourquoi. Aux dernières nouvelles, avant notre départ de New York, le Président avait quitté Washington ; pourtant, là-bas, ils avaient de la lumière, et l'oncle de Lauren était membre du Congrès. Il me suffirait de me présenter au Capitole, d'expliquer qui j'étais, qui était ma femme. Un jour. C'était tout ce qu'il me fallait pour pouvoir ramener des renforts au chalet.

Lorsque j'ai quitté notre camp retranché, un croissant de lune était encore visible dans le ciel. J'ai dévalé le chemin creux dans la pénombre, frontale éteinte. En passant devant la maison des Baylor, j'avais le ventre noué mais, à l'intérieur, je n'ai distingué aucune lumière, aucun mouvement. Et lorsque j'ai débouché sur la route principale, les premiers feux de l'aube éclairaient déjà le paysage.

Je me suis mis à marcher d'un bon pas, même si, à cause de ma jambe blessée, je boitais très légèrement.

Dans la vallée, il n'y avait plus du tout de neige. Une succession de coteaux, de champs et de bois s'étendait devant mes yeux. Peu à peu, tandis que le soleil émergeait à l'horizon et chassait la lueur monotone de l'aube, des couleurs ont jailli de partout. Des gouttes de rosée scintillaient sur les brins d'herbe le long du talus. Je me suis senti débordant d'énergie, revigoré. Une dernière journée d'effort – c'était tout ce que j'avais à fournir. Après ce que nous avions déjà enduré, ce n'était pas la mer à boire.

Je ne risquais pas de me perdre. Une fois dans la vallée, il suffisait de marcher tout droit vers l'est, en suivant l'I-66, qui me conduirait au pied du Washington Monument, en plein centre-ville. De là, il ne me resterait qu'à remonter le Mall en direction du Capitole.

J'avais emporté mon téléphone portable tout en sachant que, même si le GPS fonctionnait, sans flux de données, je n'aurais pas accès aux cartes et aux plans – sinon ceux de New York que Chuck avait téléchargés manuellement. Il ne m'était donc pas indispensable, mais je l'avais emporté

au cas où. Qui sait ? Peut-être qu'ils avaient du réseau, à Washington ?

J'ai marché, marché, marché, enveloppé par la chaleur du soleil qui grimpaît dans le ciel.

En milieu de matinée, j'ai commencé à apercevoir les premières voitures. Je progressais le long d'une petite voie parallèle à l'I-66, pour rester à l'abri des regards.

Fixe le sol, n'attire pas l'attention, continue à avancer.

De temps à autre, je distinguais au loin un ronronnement de moteur, qui s'amplifiait, puis le véhicule me dépassait à vive allure, sur l'autoroute. J'étais tenté d'agiter les bras pour les arrêter, mais la peur m'en dissuadait. Luke et Lauren comptaient sur moi. Je ne pouvais prendre aucun risque.

J'ai continué à marcher, marcher, marcher. *Combien de kilomètres ai-je déjà parcourus ?* Je fixais mon regard sur un point devant moi, sur une colline par exemple, et ne l'en détachais plus. Pendant ce qui semblait une éternité, le repère conservait la même taille puis, peu à peu, je le voyais grossir et sitôt que je l'avais dépassé, j'en choisisais un nouveau. Dans une poche, j'avais glissé la mezouzah d'Irena et, de temps en temps, je la prenais dans ma main, en imaginant qu'elle recelait quelque pouvoir secret qui nous protégeait.

J'avais très mal aux pieds et ma blessure à la jambe commençait à me brûler.

Arrivé midi, le soleil cognait fort et j'étais en nage. Mon petit sac à dos, rempli pour l'essentiel de bouteilles d'eau, me tenait si chaud que, de temps en temps, je le dégageai des épaules dans l'espoir de faire sécher la transpiration qui ruisselait le long de ma colonne. Après avoir grelotté de froid pendant plus d'un mois, qui aurait pu imaginer souffrir de la chaleur si peu après ?

Et si je me mettais en caleçon ? Pourquoi pas ?

Je me suis arrêté pour enlever mon jean. Une manœuvre étrange, sur un bord de route. Mais j'en ai profité pour inspecter la plaie sous la bande ensanglantée autour de mon mollet droit et tâter délicatement la chair enflée et douloureuse. En renfilant mes baskets, j'ai contemplé mes chaussettes tachées et désassorties, mes jambes maigres et pâles. Par endroits, j'avais des hématomes violets et noirs. D'où sortaient-ils ? Je ne me souvenais pas de m'être cogné.

Dès lors qu'il n'était plus retenu par le jean, mon caleçon glissait le long des hanches. J'avais tellement maigri que j'avais dû percer un nouveau trou dans ma ceinture. Depuis le début des événements, la boucle avait ainsi reculé de cinq crans. *J'ai dû perdre quinze centimètres de tour de taille.* Il me fallait enrouler la bande élastique du caleçon deux fois sur elle-même pour la maintenir en place, mais tant pis, sentir l'air frais caresser mes jambes était trop agréable.

J'avais emporté un peu de nourriture, quelques cacahuètes, et également de l'argent et des cartes de crédit. Si Washington avait de la lumière, cela signifiait que la ville était vivante, que je pourrais acheter quelque chose.

Tandis que la chaleur continuait à grimper, j'ai commencé à fantasmer : qu'achèterais-je en premier lieu ? Un hamburger bien saignant ? Peut-être pourrais-je même manger un steak, dans un restaurant. Et puis le chaudron, sur la cuisinière des Baylor, m'est revenu en mémoire et la vision de la viande en train de cuire, du sang, m'a retourné l'estomac.

Qui nous a fait ça ? Qui nous a réduits à l'état de bêtes sauvages ?

L'hypothèse d'un simple accident ne tenait pas la route. Vu l'enchaînement des événements – l'attaque des centres de commande, la désintégration d'Internet, les alertes à la grippe aviaire, les cibles non identifiées qui avaient envahi l'espace aérien américain, l'arrêt forcé des centrales électriques –, elle n'était pas plausible. *Qui nous a fait ça ?* Des criminels ? Non, qu'auraient-ils eu à y gagner ? *Des terroristes ?* Tout était bien trop coordonné, bien trop planifié. *Qui nous a fait ça ?* Arrivé l'après-midi, la question était devenue une antienne obsédante dans ma tête, l'intense douleur qui avait envahi mes jambes s'était muée en colère, et la réponse s'est soudain imposée à moi dans toute son évidente clarté : les affrontements en mer de Chine, l'infiltration de nos réseaux informatiques, pour nous *dérober* des données... *C'est un coup des Chinois, forcément.*

J'attendais avec impatience que le soleil se couche, que la fraîcheur tombe. Le paysage avait changé. Aux contreforts montagneux avaient succédé des collines, forêts et champs avaient été remplacés par des cultures maraîchères et des zones périphériques de petites agglomérations. Alors que la journée touchait à sa fin, j'ai croisé pour la première fois quelqu'un qui, comme moi, cheminait le long de la route. Toujours tête baissée, je me suis arrêté pour renfiler mon jean. Et puis, une fois le soleil couché, plusieurs autres marcheurs sont apparus, devant moi, derrière moi. Mais chacun gardait ses distances.

Il n'y avait d'électricité nulle part. La plupart des habitations que je croisais étaient plongées dans le noir, et les lueurs qu'on distinguait derrière quelques fenêtres provenaient sans doute de bougies. Pourtant à l'horizon, tout au bout de l'I-66, le ciel était illuminé. Ma destination n'était plus très loin.

Mais pas tout près non plus.

Est-ce que je dois continuer à me faire violence ?

J'ai serré les dents. La douleur dans mes jambes, dans mes pieds, était presque insoutenable, et j'avais maintenant aussi très mal au dos.

Aurai-je la force de marcher toute la nuit ?

Le halo lumineux, à l'horizon, était encore loin, si loin. Je devais me reposer un peu.

J'y arriverai demain.

Le croissant de lune, de retour dans le ciel, avait fait surgir des ombres alentour et j'ai distingué, quelques dizaines de mètres plus loin, une masse sombre qui occultait les arbres longeant la route. J'ai boitillé sans hâte jusqu'à sa hauteur puis j'ai dévié de mon cap pour aller jeter un œil. C'était une vieille

grange, ou une remise. Les années et les intempéries avaient gauchi ses murs en planches, et la porte avait disparu. J'ai attrapé ma lampe frontale dans le sac à dos pour inspecter les lieux.

— Il y a quelqu'un ?

L'intérieur était encombré d'un fatras de vieilleries mises au rebut : planches, vieilles chaussures, tricycle rouillé. Dans un coin, il y avait aussi un vieux pick-up Chevrolet, sur cales, et croulant sous les ordures.

— Il y a quelqu'un ?

J'ai entendu l'écho de ma voix, mais pas de réponse.

J'étais épuisé. Lessivé.

Prudemment, j'ai progressé vers le fond de la remise. Dans le faisceau de la lampe, j'ai aperçu au passage quelque chose qui ressemblait à un vieux drap, ou un rideau, et je l'ai ramassé. Le tissu était raide de crasse ; je l'ai secoué, pour le nettoyer du mieux que je pouvais.

Maintenant que la nuit était tombée et que l'air s'était rafraîchi, mon dos moite de transpiration me donnait froid et j'étais assailli de frissons.

J'ai grimpé sur une cale et ouvert la portière de la Chevrolet, où j'ai découvert une banquette d'un seul tenant. Le sourire aux lèvres, je me suis hissé et faufile derrière le volant, et je me suis allongé, en glissant le sac à dos en guise d'oreiller sous ma tête. Tandis que je me blottissais sous le rideau, j'ai senti, dans la poche du jean, un objet dur s'enfoncer dans ma cuisse. La mezouzah des Borodin. Je me suis redressé sur un coude pour l'extraire, et je l'ai coincée dans un trou que la rouille avait creusé dans la portière.

Ça compte comme porte d'entrée, non ?

J'ai reposé la tête sur le sac à dos, et le sommeil est venu rapidement.

Trente-cinquième jour – 26 janvier

À la sortie d'un souterrain, j'ai aperçu devant moi la pointe de l'obélisque du Washington Monument qui dépassait d'un rideau d'arbres.

Je m'étais réveillé à l'aube, endolori par le froid, la gorge sèche. J'avais bu presque jusqu'à ma dernière goutte d'eau, et mangé toutes les cacahuètes qui restaient, puis j'avais repris la route. En quittant la remise, j'avais failli oublier la mezouzah, que j'avais récupérée *in extremis*.

Sitôt parvenu en périphérie de Washington, stations-service et petits commerces de dépannage avaient fait leur apparition le long de la route. La plupart étaient déserts, à l'abandon. Devant l'un d'eux, cependant, il y avait une file de voitures garées, et vides. Entraîné par la faim, j'avais cédé à ma curiosité, sans pour autant abdiquer toute prudence. À l'intérieur, les étagères étaient vides mais un homme se trouvait derrière le comptoir, et il m'avait informé qu'il y aurait de l'essence le lendemain.

Il avait rempli mes bouteilles d'eau et, tandis que je tournais les talons, il m'avait offert un sandwich – son propre casse-croûte, probablement – que j'avais accepté et dévoré en deux bouchées. L'homme avait tenté de me dissuader de poursuivre ma route, affirmant qu'on était plus en sécurité à la campagne qu'à Washington. Je l'avais remercié, sans tenir compte de son conseil.

Il était déjà midi. À l'approche de la ville, le trafic piétonnier s'était intensifié le long de l'autoroute et je marchais, le pas lourd, mêlé au troupeau.

À ma droite, il y avait des tours de bureaux qui s'élevaient vers le ciel gris, entrelacées de grues et autres engins de construction, tous abandonnés ; à gauche, une rangée d'arbres squelettiques, colonisés par des plantes grimpantes. Un panneau indiquait, droit devant, le pont Roosevelt, et d'autres, pointant vers la droite, signalaient les sorties pour le Pentagone et Arlington.

J'y étais presque.

Que fabriquent-ils, au Pentagone ? Ont-ils un plan ? Envoient-ils des braves défendre la patrie ?

De toute ma vie, jamais je n'avais fait acte de bravoure – pas physiquement, du moins. *En est-ce un, de parcourir cent kilomètres à pied sans savoir ce qui m'attend à l'arrivée ?*

La peur avait dicté ma décision, mais cette peur-là n'était rien comparée à celle que j'avais éprouvée en quittant ma femme et mon fils. Lauren m'avait supplié de rester, de ne pas la laisser seule, de renoncer. L'attaque que nous

avons subie, ajoutée à ce que nous avons entrevu chez les Baylor, cela faisait trop. Je me demandais si Chuck avait eu le temps de voir, lui aussi, ce qui se tramait dans ce chalet. Sans doute, mais nous n'en avons pas parlé.

L'autoroute était maintenant comme un corridor enserré entre deux grands murs tapissés de vigne vierge. Je marchais le long de la bande d'arrêt d'urgence, porté par un flot humain qui n'avait cessé de grossir, surtout depuis que nous avons dépassé Fairfax, Oakton et Vienna. Ce matin-là, l'amour qui m'attachait à Lauren et Luke me donnait l'énergie de poursuivre et obligeait mes jambes à ignorer la fatigue, la douleur, pour avancer coûte que coûte.

Mon amour – mais aussi la colère qui montait en moi.

Jusque-là, je m'étais entièrement focalisé sur notre survie. Maintenant que j'étais sur le point d'entrer dans Washington, que la perspective d'une issue se précisait, devenait palpable, je ne pensais plus qu'à une seule chose : le châtement. *Quelqu'un devra payer pour la souffrance infligée à ma famille.*

Je me suis engagé sur le pont qui enjambait le Potomac. La marée était basse, des mouettes décrivaient des cercles dans le ciel, au loin. Droit devant moi, l'obélisque du Washington Monument transperçait le ciel. Je n'en étais plus très loin. Je me suis glissé parmi les foules qui se pressaient le long de Constitution Avenue. Des barricades avaient été dressées pour barrer l'accès au Lincoln Memorial et canaliser les marcheurs vers quelque autre destination.

Tel du bétail.

Il s'est mis à bruiner. Après une matinée ensoleillée, des nuages menaçants avaient envahi le ciel. Des véhicules sillonnaient l'avenue, dont la moitié étaient des véhicules militaires. Je me suis fait violence pour ne pas tendre le bras et en arrêter un.

Mais qui se serait arrêté pour moi, pauvre hère cheminant sous la pluie, au milieu d'une multitude de ses semblables ? En outre, je touchais au but. Encore quelques kilomètres, et j'aurais accompli ma mission.

Voir apparaître des monuments familiers était rassurant : la Maison Blanche, à ma gauche, qui jouait à cache-cache derrière les arbres ; plus loin, vers ma droite, j'ai reconnu les bâtiments de la Smithsonian Institution, dont on ne distinguait que le sommet car, curieusement, le Mall – cette vaste esplanade qui reliait le Lincoln Memorial au Capitole – était interdit d'accès et fermé par une haute palissade coiffée de barbelés. En la longeant, à travers les interstices, on devinait là-dedans une activité digne d'une fourmilière. Des policiers postés à chaque intersection des allées veillaient à faire circuler les piétons.

Qu'est-ce qu'on nous cache ?

Parvenu à la hauteur du Musée national d'histoire américaine, j'ai remarqué un échafaudage monté contre un des flancs du bâtiment. Je voulais savoir ce qui se tramait derrière cette palissade. Je me suis rapproché du musée, d'un pas nonchalant, et après m'être assuré que personne ne prenait garde à moi, je me suis déporté sous la structure métallique. Une bâche bleue

l'enveloppait, qui me dissimulait aux regards. J'ai commencé à grimper, niveau après niveau, et une fois parvenu sur la plate-forme la plus haute, j'ai pu sauter sur le toit. Je me suis approché du bord et allongé à plat ventre. J'avais une vue imprenable sur le Mall.

L'esplanade avait été transformée en un gigantesque campement. À perte de vue, jusqu'au Capitole d'un côté, et de l'autre, encerclant le Washington Monument et se poursuivant le long du bassin jusqu'au Lincoln Memorial, ce n'était qu'un raz de marée de tentes kaki, de camions militaires, de structures en aluminium et quantité d'autres équipements.

Ils ont dû mobiliser l'armée.

Sauf que des éléments clochaient dans le tableau.

Ces camions ne ressemblaient pas à ceux de l'armée américaine. Et cet hélicoptère, qui décollait du centre du Mall et hissait dans les airs quelque pièce d'équipement, lui aussi, paraissait bizarre. J'ai observé plus attentivement les soldats qui se trouvaient près des palissades, à moins de trente mètres de moi, en contrebas.

Ce ne sont pas des uniformes américains. Je savais comment nos gars étaient habillés...

Ces soldats-là étaient chinois.

Je les ai contemplés un instant, assommé d'incrédulité, le corps subitement assailli de dérangeaisons. Je me suis frotté les yeux, j'ai pris une grande inspiration, et j'ai balayé des yeux l'étendue du Mall. Partout, je ne voyais que des visages asiatiques. Il y avait des soldats en uniforme kaki, ou gris, mais la plupart étaient en tenue de camouflage et tous arboraient sur la poitrine un insigne rouge. Tous étaient coiffés de casquettes ornées d'une étoile rouge.

Ce que j'avais sous les yeux, c'était une base de l'armée chinoise, en plein centre de Washington.

Je me suis tassé derrière la corniche pendant que mon cerveau se démenait pour assimiler ces informations. Les intrus non identifiés dans notre espace aérien, les raisons qui avaient poussé le Président à quitter Washington, celles pour lesquelles on nous avait laissés croupir à New York, pour lesquelles il n'y avait d'électricité qu'à Washington, tous les mensonges et la désinformation – tout, soudain, s'expliquait.

Nous avons été envahis.

Au prix de quelques contorsions, j'ai sorti mon téléphone pour prendre des photos.

Dès lors, il ne servait plus à rien que j'aille au Capitole. Il n'y aurait personne pour m'aider. Et si jamais on me capturait, jamais je ne retrouverais Lauren.

Qu'est-ce que je fais ? Je devais me tirer d'ici.

Je bouillonnais d'adrénaline en redescendant et, une fois au pied de l'échafaudage, j'ai redoublé de prudence pour repartir me mêler, sans attirer l'attention, à la cohorte de réfugiés. Et comme ma manœuvre avait

apparemment réussi, je n'ai pas résisté à la tentation de me planter un instant devant la palissade, à quelques pas d'un policier en faction. Je l'ai regardé, en tendant le bras :

— C'est un campement militaire, là-derrrière ?

Le policier m'a dévisagé puis a hoché imperceptiblement la tête.

— C'est l'armée chinoise ?

— Ils sont là, et pas près de repartir, a-t-il répondu d'un ton résigné.

Ces mots m'ont fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Je l'ai fixé avec des yeux ronds ; derrière lui se dressait le Washington Monument, sous la pluie.

— Faut s'y faire, l'ami, a-t-il ajouté en voyant mon air éberlué. Et maintenant, circulez.

J'ai secoué la tête, sans obtempérer. Autour de moi, les gens continuaient d'avancer, tête basse, sans parler, défaits. Comme s'ils avaient déjà renoncé. Je voulais faire quelque chose, n'importe quoi, je voulais hurler : *Que font-ils, tous ces gens ? Où vont-ils ? L'Amérique a donc déjà abdiqué ?*

Je me suis remis à marcher, puis à courir, à contre-courant.

Ce n'est pas possible. Comment cela pourrait-il l'être ?

Je devais rentrer retrouver Lauren et Luke. Cela seul importait. J'ai rebroussé chemin jusqu'au Potomac, et retraversé le pont, laissant la ville derrière moi. Mais dans l'état de confusion qui était le mien, à la sortie du pont, au lieu de rester sur l'I-66, j'ai pris une bretelle qui m'a conduit à l'entrée du cimetière d'Arlington, devant une vaste pelouse ovale, tout en haut d'une allée. Un troupeau d'oies du Canada s'y ébattait, et lorsque j'ai coupé à travers elles, elles se sont mises à cacarder agressivement. L'allée était bordée de hautes haies bien taillées et constellées de baies rouges.

Seraient-elles comestibles ? Non, elles vont probablement me rendre malade.

Les branches nues des arbres derrière les haies s'étiraient contre le ciel tels les vaisseaux sanguins d'un écorché. En dépassant un mémorial pour la 101^e Division aéroportée, une stèle surmontée d'un aigle en bronze aux ailes déployées, je me suis demandé où étaient nos troupes, maintenant. Sur le bâtiment à colonnes, perché sur la butte au centre du cimetière, nos couleurs flottaient encore, hissées à mi-mât.

Je dois continuer à marcher, prendre de la distance.

Parvenu à l'extrémité du cimetière, je me suis trouvé devant une fontaine monumentale en pierre, de forme circulaire. Le bassin était vide. L'édifice était entouré de quatre arches. Je me suis engagé dans celle qui se trouvait la plus proche de moi. Il y avait là une volée de marches. L'intérieur de l'arche abritait en fait une vitrine, dans laquelle on avait accroché des photos et des tableaux – un *Hommage en images* à « La Grande Génération », ainsi que le proclamait une affiche. J'ai poursuivi mon ascension sous le regard de ces hommes qui, comme mon grand-père, s'étaient battus sur les plages de Normandie. Tout en haut, j'ai débouché face à un coteau et à une belle

pelouse semée, à perte de vue, de rangées de stèles en marbre blanc, à l'ombre des chênes et des eucalyptus ; une couronne mortuaire fraîche, ornée d'un nœud rouge, était posée contre chacune d'elles. Tout semblait extrêmement bien entretenu.

Les héros de notre nation qui, depuis leur dernière demeure, assistent aux premières loges à cette abomination.

Je me suis promené entre les tombes, en lisant les noms à voix haute.

Tout en haut du coteau, j'ai dépassé les tombes des frères Kennedy et la Arlington House, et je me suis arrêté pour embrasser du regard le panorama. Sous cette pluie morne, au-delà du Potomac qui évoquait un ruban gris, Washington était une présence fantomatique, comme transpercée en plein cœur par, tel un épieu, l'obélisque du Washington Monument.

Et maintenant ? me suis-je demandé en commençant à dévaler le coteau vers Arlington.

Je me suis rendu compte que j'étais assoiffé. La pluie tombait plus dru, désormais, et ma langue était pâteuse. Dans les rues, les caniveaux étaient transformés en ruisseaux. Je me suis agenouillé pour tenter de remplir une de mes bouteilles. Sur le trottoir, un passant qui marchait vers moi a fait un large écart avant d'arriver à ma hauteur.

Quel spectacle je dois donner, à plat ventre par terre, comme un animal, avec mes vêtements déchirés et détrempés, mon crâne rasé. J'avais envie de l'invectiver, je n'arrivais plus à contenir la rage qui bouillonnait en moi.

Pourquoi marche-t-il si lentement ? Où va-t-il ? Ne voyait-il pas que la fin du monde avait sonné ?

Peu à peu, tandis que je regagnais l'autoroute en boitillant et en songeant à l'interminable trajet qui m'attendait, l'adrénaline s'est dissipée, ma rage a reflué. Je tenais à peine debout, j'étais trempé jusqu'aux os, je sentais le froid et l'épuisement ronger mes muscles. Jamais je n'arriverais à refaire tout ce chemin à pied. Non seulement je ne m'en sentais pas capable, mais je n'allais pas y survivre.

Arrivé sur la bretelle de l'autoroute, j'ai décidé de tenter le stop. C'était risqué, mais je n'avais pas le choix. Tête enfoncée dans les épaules, j'ai tendu le pouce. La température chutait et j'étais secoué de frissons.

Il va falloir que je me mette à l'abri quelque part, et vite.

Perdu dans mes pensées, j'ai à peine pris garde au pick-up qui avait ralenti et s'était arrêté à ma hauteur. Un jeune type a passé la tête à la portière de la cabine.

— On vous dépose quelque part ?

J'ai boitillé précipitamment jusqu'à lui. Ils étaient trois dans la cabine, et ils écoutaient de la country à la radio. J'ai reconnu la chanson *Good Ol' Boys*. J'ai eu un mouvement de recul involontaire.

— Hé, ça va ? Vous allez où ? a demandé un des jeunes.

— Mm... ouais, ai-je bafouillé. Sortie 18, après Gainesville.

Le garçon s'est tourné vers ses copains pour échanger quelques mots.

— Vous êtes seul ? a-t-il demandé en se retournant vers moi et en étirant le cou pour inspecter le bas-côté.

— Oui, je suis seul.

D'un mouvement du pouce, il m'a indiqué la benne du pick-up.

— On peut vous poser. On n'a plus de place dans la cabine et, derrière, ce n'est pas très confortable, et vous ne serez pas seul, mais au moins vous serez à l'abri. Ça vous va ?

J'ai opiné et je l'ai remercié. J'ai contourné le véhicule. Quelqu'un, à l'intérieur de la benne, avait déjà rabattu le hayon ; je me suis hissé d'un bond sur la plate-forme et j'étais encore en train de la rabattre que déjà on accélérerait.

Dans la pénombre, j'ai distingué plusieurs corps serrés les uns contre les autres. J'ai rampé jusqu'à un espace libre tout au fond, à l'écart, et je me suis calé dans l'angle. Pendant un long moment, j'ai gardé le silence. Tout résolu que j'étais à ne pas engager la conversation, ma curiosité a pris le dessus.

— Depuis quand les Chinois sont-ils là ? Depuis quand ont-ils envahi Washington ?

Pas de réponse.

Je distinguais tant bien que mal cinq personnes, pelotonnées sur des tas de bâches et de vêtements crasseux. L'une d'elles m'a lancé une couverture, et j'ai marmonné un remerciement tout en m'enveloppant. Je claquais des dents.

Est-ce que je peux leur faire confiance ? Je n'avais guère le choix. Dehors, seul, transi de froid, trempé jusqu'aux os, je n'avais aucune chance. Ce petit habitacle était maintenant ma seule planche de salut. *Comment pourrais-je riposter quand je suis à peine capable de survivre ?* Il me fallait regagner les montagnes.

— Depuis combien de temps sont-ils là ? ai-je redemandé en claquant des dents.

Silence.

J'étais sur le point de renoncer lorsque l'un des passagers, un gamin blond coiffé d'une casquette de base-ball, s'est décidé à répondre.

— Quelques semaines.

— Que s'est-il passé ?

— La cybertempête, voilà ce qui s'est passé, est intervenu son voisin. (Celui-là arborait une crête et une bonne dizaine de piercings – pour ce que j'en voyais du moins.) Vous étiez où, vous ?

— À New York.

Il y a eu un silence, et le gamin a repris :

— C'a été chaud, là-bas, hein ?

J'ai hoché la tête. Toutes les horreurs que nous avions traversées étaient résumées dans ce geste infime.

— Où sont nos soldats ? ai-je repris. Comment ont-ils pu nous laisser envahir ?

— Moi, je suis bien *content* qu'ils soient là, a répondu le garçon à la

crête.

— *Content ?* ai-je érucaté. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez toi ?

Le petit blond s'est redressé.

— Hé, mec, du calme. On veut pas d'emmerdes, d'accord ?

J'ai secoué la tête et ramené la couverture sur moi.

Ce sont ces gamins, l'avenir ? Faut pas s'étonner de ce qui nous arrive.

Quelques semaines plus tôt, l'Amérique semblait indestructible, et aujourd'hui...

On s'était plantés quelque part.

Mais tout ce qui comptait, c'était de retrouver ma famille, et de veiller à leur sécurité.

J'ai soupiré, fermé les yeux et je me suis détourné. J'ai appuyé la joue contre la paroi métallique et froide, en me concentrant sur le grondement du moteur qui m'attirait plus profondément dans la nuit.

Et puis, soudain, quelqu'un m'a tapoté l'épaule.

— Hé, l'ami !

C'était un des cow-boys de la cabine. Il avait rabattu le hayon et attendait que je descende. Nous étions à une sortie. Est-ce qu'il m'expulsait prématurément ?

— Vous êtes arrivé.

Je me suis ébroué, comprenant que je m'étais assoupi. Les deux petits jeunes n'étaient plus là, j'étais seul dans la benne, enseveli sous un tas de couvertures. L'une d'elles était même repliée sous ma tête. *Ils ont dû me couvrir pendant que je dormais.* Je m'en suis voulu de m'être énervé contre eux.

— Merci, ai-je marmonné en m'extirpant de mon nid et en attrapant mon sac à dos.

J'ai sauté à terre. La pluie s'était arrêtée, mais la nuit n'allait plus tarder. L'homme a vu que je regardais le ciel.

— Ça nous a pris plus longtemps que prévu. On a dû faire un détour pour déposer ces autres gars...

— Merci. Merci infiniment.

— Vous allez là-haut ? a demandé l'homme avec un geste vers les montagnes.

— Non, par là, ai-je répondu en désignant le pied de la colline.

Je redoutais qu'ils me suivent, ou pire, me précèdent.

Le type m'a dévisagé d'un air interloqué, puis il a haussé les épaules et a fait un pas vers moi. J'ai reculé, de crainte qu'il ne cherche à s'emparer de mon sac à dos, mais non – il a ouvert grand les bras, et m'a donné une accolade.

— Prenez soin de vous, d'accord ?

Et tandis que je restais bras ballants, il s'est écarté en souriant et a ajouté :

— Soyez prudent.

Frappé de mutisme, je l'ai regardé remonter dans la cabine, puis le camion a redémarré.

Je ne l'avais pas remarqué auparavant, mais des larmes ruisselaient sur mon visage.

J'ai enfilé les bretelles de mon sac à dos et contemplé la route qui grimpait à flanc de montagne. Dans le noir, j'allais galérer pour retrouver mon chemin, d'autant que ce serait une nuit sans lune. Je me suis mis en route, le cœur lourd, mais heureux de savoir que j'allais bientôt retrouver Lauren et Luke.

Il y avait autre chose, quelque chose que je n'avais eu de cesse de repousser dans un coin de ma tête. Ce jour-là, c'était l'anniversaire de Lauren. Elle allait avoir trente ans. J'avais espéré, de toutes mes forces, pouvoir lui rapporter un cadeau, revenir avec des secours qui la libéreraient de la douleur et de la peur. Je rentrais les mains vides. *Et même pire que ça.* Mais au moins, je rentrais.

J'espère que tout va bien, là-haut.

Et malgré la douleur, j'ai accéléré le pas.

Trente-sixième jour – 27 janvier

À l'horizon, le halo lumineux semblait me narguer. À peine quelques jours plus tôt, il brillait telle une balise d'espoir, une promesse de salut ; maintenant, il symbolisait la défaite et le renoncement.

— Je n'arrive pas à le croire, a murmuré Susie en contemplant, comme nous tous assis sous le porche, les lumières de Washington au loin.

Je lui ai tendu mon téléphone.

— Regarde les photos.

— Je les ai vues, a-t-elle répondu en secouant la tête. Mais j'ai toujours autant de mal à croire qu'une telle chose a pu se produire.

Il était près de vingt-deux heures et Luke n'était pas encore au lit. Accroupi à côté du feu de camp, devant la terrasse, il jouait à attiser les flammes avec un bâton, qu'il brandissait ensuite en l'air pour admirer les gerbes d'étincelles.

— Luke ! a lancé Lauren en faisant mine de se lever. Arrête de...

Je l'ai retenue par le bras.

— Laisse-le apprendre par lui-même. Ça lui fait du bien. Nous ne serons peut-être pas toujours là pour le protéger.

Lauren a cherché à se dégager puis, après une hésitation, s'est réinstallée à mes côtés. Elle a continué à surveiller notre fils, en silence.

La veille, je m'étais bel et bien perdu dans les bois. Dans le noir, tous les chemins se ressemblaient et la lampe frontale ne m'était pas d'un grand secours. Je m'étais finalement résolu à attendre le jour, roulé en boule sur un tas de feuilles mortes que j'avais rassemblées pour m'isoler du froid. Il s'était remis à pleuvoir. Sans trop savoir comment, je m'étais tout de même endormi. Au réveil, j'étais transi et mes membres quasiment paralysés.

Quand, à l'aube, j'étais arrivé à notre bivouac dans les bois, Susie avait failli m'abattre d'un coup de fusil. Ils s'attendaient à voir débarquer un convoi de secouristes, un hélicoptère, des cantines de nourritures chaudes – et se retrouvaient avec un zombie harassé de fatigue, frigorifié et délirant, qui marmonnait des propos incohérents à propos de Chinois.

Nous avons aussitôt réintégré le chalet. Ils avaient rallumé le poêle à bois, on m'avait installé sur un canapé, bien au chaud sous une superposition de couvertures, et laissé dormir jusqu'en fin d'après-midi. Sitôt que j'avais rouvert un œil, j'avais discuté avec Lauren, je lui avais dit combien je l'aimais. Ensuite, j'avais passé un petit moment à jouer avec Luke. J'avais

bien du mal à imaginer, désormais, à quoi sa vie allait ressembler.

Tous voulaient savoir ce qui s'était passé, mais je leur avais demandé de m'accorder un peu de temps pour digérer mon périple. En outre, je voulais réfléchir à la meilleure façon de leur annoncer que personne ne volerait à notre secours, que nous étions livrés à nous-mêmes, et que, peut-être bien, nous ne vivions plus aux États-Unis.

Pour finir, je les avais tous réunis sous le porche, pour leur montrer les photos. Elles avaient suscité quantité de questions, auxquelles je ne pouvais pas répondre.

— Donc, ils t'ont juste laissé repartir ? a demandé Chuck.

Sa convalescence ne se passait pas bien. Susie n'avait pas réussi à extraire tous les plombs de son bras, et les plaies avaient du mal à cicatriser. Les deux jours passés à bivouaquer dans les bois n'avaient rien arrangé. Par chance, si l'on peut dire, c'était le bras de sa main déjà invalide, qu'il portait maintenant en écharpe.

— Ouais.

— Mais tu as vu nos soldats ? Nos policiers ? Et personne ne faisait rien ?

Je me suis remémoré mon entrée dans Washington. Une fois découverte la base militaire chinoise, tout ce que j'avais pu observer s'était paré d'une nouvelle signification. Je me repassais le film, image par image, pour en extraire des détails que j'avais vus mais pas forcément su interpréter.

— Oui, la police était là. C'est eux qui canalisaient le flot de réfugiés. Et sur la route, j'ai croisé des soldats, mais je pense qu'ils étaient chinois.

— Tu as vu des combats ?

J'ai secoué la tête.

— Non. Tout le monde avait l'air défait. Comme si l'affaire était déjà pliée.

Luke, lassé de tisonner le feu, nous a rejoints sous le porche et a grimpé sur les genoux de sa mère.

— Donc, tu n'as pas vu de bâtiments bombardés ? Tout était intact ?

J'ai acquiescé, tout en essayant de me souvenir si j'avais vu des traces de frappes ennemies.

— Comment ont-ils pu se coucher sans même livrer bataille ? s'est indigné Chuck, la voix grondante de rage.

Il avait accueilli mon récit avec incrédulité. Sans en mettre en cause la véracité, bien sûr, mais il n'arrivait pas à comprendre comment la partie avait pu se terminer aussi rapidement. Je ne le comprenais pas davantage. Mais j'avais réfléchi à la question.

— Si les Chinois ont mis hors service nos communications militaires et nos armes électroniques, on n'aura sans doute pas pu riposter. Comment veux-tu tenir tête à une armée moderne, quand tu es de retour à l'âge de pierre ?

— Donc, en ville, tout avait l'air normal ? s'est étonnée Lauren, en berçant Luke. Tu as été jusqu'au Capitole ?

— Non, je te l'ai dit, j'avais peur. Je pensais qu'on allait me diriger vers un camp de détention. Que je ne pourrais jamais revenir.

— Ces gens que tu as croisés – à pied, *en voiture*... c'étaient des Américains ? a demandé Chuck.

Je leur avais raconté que, dans les rues, certains déambulaient comme si de rien n'était. Je leur avais également parlé des jeunes cow-boys qui m'avaient pris en stop.

— C'est dur à imaginer, mais je suppose que la vie continue, a soupiré Susie.

— Oui, comme en France pendant l'Occupation, ai-je souligné avec tristesse. Paris lui aussi s'est livré sans combattre. Il n'y a eu ni bombardements, ni batailles, et le pays tout entier s'est retrouvé du jour au lendemain sous le joug de l'ennemi. Cela n'a pas empêché les Français de sortir dans les rues, d'acheter des baguettes, de boire du vin...

— Cela a dû se produire pendant que nous étions à New York, a dit Lauren. On est restés coupés du monde *pendant plus d'un mois*. Ça explique pourquoi les informations étaient délivrées au compte-gouttes.

Oui, ça expliquait tout.

— En tout cas, on avait raison, a-t-elle ajouté à voix basse. C'était bel et bien les Chinois.

La neige avait entièrement fondu, mais l'hiver était toujours là. Les bois ne résonnaient d'aucun bourdonnement d'insecte, d'aucun chant de criquet. Nous étions environnés d'un silence assourdissant.

— Quoi qu'il en soit, ai-je soupiré, on a bien fait de quitter New York. Parti comme c'est, il y a tout lieu de penser qu'ils vont laisser la ville crever à petit feu.

— Les salopards ! a éructé Chuck en se levant du fauteuil que nous avions sorti pour lui et en brandissant le poing en direction du halo à l'horizon. Je ne vais pas me rendre sans combattre !

Susie s'est levée à son tour et l'a enlacé.

— Calme-toi, chéri. Pour l'heure, tu n'es pas en état de te battre.

— On arrive à peine à survivre, ai-je observé, avec un rire désabusé. Comment veux-tu qu'on riposte ?

— D'autres l'ont fait avant nous, a répondu Chuck en contemplant l'horizon. Pense au chemin de fer clandestin, qui a offert la liberté à des milliers d'esclaves, ou à la Résistance, en France.

Lauren a coulé un regard vers Susie.

— Je pense que ça suffit pour aujourd'hui, non ?

— Oui, on devrait tous aller dormir, a renchéri Susie.

Chuck a baissé la tête, vaincu, et s'est dirigé vers la porte.

— Préviens-moi lorsque tu vas au lit, Mike. Je descendrai monter la garde.

Lauren s'est penchée pour m'embrasser.

— Je suis désolé de n'être pas rentré à temps pour ton anniversaire, ai-je

chuchoté.

— Tu es revenu sain et sauf, c'est le plus beau des cadeaux.

— Je voulais tellement...

— Je sais, Mike, mais le plus important, c'est qu'on soit ensemble.

Elle a embrassé Luke, qui s'était endormi dans ses bras, et elle s'est levée.

Je suis resté assis, sans rien répondre, et c'est à ce moment-là que j'ai remarqué, sur l'encadrement de la porte, la mezouzah des Borodin.

— Qui l'a fixée ? ai-je demandé en tendant le doigt.

— Moi, a répondu Lauren.

— C'est un peu tard, tu ne crois pas ?

— Il n'est jamais trop tard, Mike.

J'ai soupiré et reporté mon regard sur l'horizon.

— Je reste encore un peu ici. D'accord ?

— Oui, mais ne tarde pas trop.

— Promis.

Demeuré seul, j'ai continué à contempler le lointain halo lumineux, en me repassant les images de mon équipée. Pour Lauren, pour mes amis, je n'avais été absent que deux jours. Dans mon esprit, il s'était écoulé une éternité, et le monde avait changé.

Au bout d'une heure à laisser bouillonner ma rage, je me suis levé, j'ai tourné le dos à Washington et je suis rentré.

Du trente-septième au quarante et unième jour

Derniers jours de janvier

Le ciel était couvert et le temps était de nouveau à la pluie – de piètres conditions pour mettre le nez dehors, mais excellentes pour la pêche.

— Ils n'ont pas dû avoir le choix, a hasardé Susie, qui tentait encore de comprendre ce qui s'était passé.

Nous étions en train de descendre à la Shenandoah, la rivière qui coulait au pied des montagnes et poursuivait jusque dans la vallée. Il tombait une bruine fine, mais persistante. Des nappes de brouillard s'étiraient au loin entre les arbres. Sur ce flanc-ci de la montagne, il n'y avait que deux autres chalets et, pour les éviter, nous nous étions engagés dans un sentier à travers bois.

J'espère qu'il ne va pas se mettre à pleuvoir pour de bon.

Lorsqu'on se laissait surprendre par une averse, les vêtements restaient humides pendant des jours entiers.

— Tu as peut-être raison, ai-je répondu. Peut-être que c'est le nouveau visage de la guerre. Dommage que nous n'y ayons pas été mieux préparés.

C'était ça, la guerre au XXI^e siècle : terminée avant même qu'un coup de feu ait été tiré.

Bien malgré moi, je me remémorais tout ce que j'avais pu lire sur la cybermenace, et je me maudissais de n'avoir pas pris ces informations au sérieux. Il y avait tant de choses que j'aurais dû faire différemment, pour mieux protéger Lauren et Luke ! J'étais coupable.

Nous étions arrivés à la rivière. J'ai inspecté la berge boueuse, à la recherche d'autres empreintes de pas. Il y en avait, mais aucune ne semblait récente.

— On ne peut pas se préparer à tout, a observé Susie après un moment de réflexion. Et peut-être est-ce mieux ainsi.

Son visage avait un aspect cireux : la peau était parcheminée et comme translucide, même sous cette lumière plombée, et en haut du front, au ras des cheveux, elle pelait. Susie a surpris mon regard, que je me suis empressé de détourner.

— Hé, tu crois que c'est comestible ? ai-je lancé en désignant, dans les buissons au bord du chemin, des gousses brunes, de forme ovale.

— Ce sont des fruits de papayers, a indiqué Susie. Je suis étonnée que les écureuils ne les aient pas mangés. (Elle s'est approchée et a cueilli

quelques gousses.) Elles sont pourries, cela dit. Ce sont des fruits d'automne.

Elle les a tout de même glissées dans sa poche et, pourries ou pas, nous avons fait main basse sur toutes celles qui se présentaient.

— Qu'entends-tu par : c'est peut-être mieux ainsi ?

— Mieux vaut subir une cyberattaque que se faire réduire en cendres par une bombe, a explicité Susie en avançant le long de la berge.

Sans rien répondre, je lui ai emboîté le pas. Je me demandais comment se portaient les Borodin. Quel sort avaient-ils réservé à leurs prisonniers ? Les avaient-ils relâchés – ou bien laissés mourir de faim ?

Susie s'est arc-boutée pour tirer sur une des cannes que nous avions plantées dans les buissons. Elle a secoué la tête, et a marché jusqu'à la suivante. La Shenandoah était bordée de grands bouleaux au tronc frêle, et ses berges recouvertes d'un tapis de feuilles jaunes. En aval d'un petit escarpement où bouillonnaient des rapides, se trouvait une piscine naturelle, où nous avions installé plusieurs cannes. D'après le guide de survie téléchargé sur mon téléphone, ces retenues offraient des endroits propices à la pêche.

— Peut-être devrait-on simplement se rendre ? a hasardé Susie.

— Se rendre à qui, exactement ?

— Aux Chinois ?

— Tu es prête à marcher cent kilomètres pour aller te rendre ?

— Il y aura forcément quelqu'un à qui parler.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

Depuis l'attaque dont nous avons été victimes juste après notre arrivée, nous avons trop peur pour nous risquer à approcher les autres chalets. Parfois, à travers les arbres, on apercevait du mouvement mais on restait en retrait.

— Il ne faut jamais perdre espoir, Mike, a dit Susie, comme si elle lisait dans mes pensées.

En admettant qu'on se rende, qu'adviendrait-il de nous, ensuite ? Serions-nous mieux lotis dans un camp de prisonniers tenu par les Chinois ? Je me souvenais de ces longues files de réfugiés auxquelles je m'étais mêlé en traversant Washington. Où avaient-ils fini, tous ces gens ? Des images de vieux films de guerre, ou de camps de concentration dans la touffeur humide de la jungle vietnamienne me revenaient à l'esprit. Nous étions bien plus en sécurité dans notre montagne. Nous devions nous cacher, et faire tout ce qui était en notre pouvoir pour survivre.

— Ils finiront bien par partir un jour, a repris Susie. Par la force des choses. C'est impensable que les Nations unies, ou l'Otan, les autorisent à rester.

Nous étions arrivés en aval des rapides. Je me suis avancé sur un rocher pour tirer sur une canne, mais il y avait une résistance, comme si le fil s'était coincé entre deux pierres. Et puis j'ai senti un mouvement de traction en sens inverse.

— Hé ! On en a un ! Il a l'air gros !

Les poissons-chats, dans la Shenandoah, pouvaient peser jusqu'à dix ou quinze kilos.

— Tu vois ? a lancé Susie en souriant. Il ne faut jamais perdre espoir.

J'ai remonté le poisson-chat à la surface. Il frétilait avec frénésie, piégé par quelque chose qu'il ne comprenait pas. *J'aurais dû être mieux préparé. Je n'aurais jamais dû laisser ma famille souffrir.* Tandis que le poisson tournicotait au bout de la ligne, j'ai croisé brièvement son regard, puis je l'ai empoigné par la queue et l'ai assommé sur un rocher.

Du quarante-deuxième au quarante-huitième jour

Première semaine de février

La lune était pleine et la forêt reprenait vie.

À pas de loup, je me suis faufile entre les arbres. Des petites créatures sylvestres ont détalé dans l'obscurité, une chouette a hululé, l'écho obsédant d'un aboiement s'est propagé dans la nuit froide. À travers les branches nues, le ciel était un dais scintillant et les étoiles semblaient à portée de ma main, comme s'il me suffisait de grimper aux arbres pour les toucher.

La nuit m'enveloppait comme une houpelande.

J'avais commencé à prendre garde aux cycles lunaires, tout comme aux humeurs du ciel, aux changements de pression atmosphérique, aux vents annonciateurs de pluie. Alors que quelques semaines plus tôt à peine, mes sens étaient anesthésiés, je redevenais attentif à mon environnement naturel.

Je renouais avec ma part d'animalité.

La violence dont nous avons été témoins n'aurait pas dû me surprendre. L'homme, par nature, est violent. Nous sommes même les premiers de tous les prédateurs qui peuplent la planète. Tous autant que nous sommes, ne devons-nous pas la vie au fait que nos ancêtres ont tué et mangé d'autres animaux, évincé des espèces concurrentes pour assurer leur survie ?

Nous étions les derniers des millions de maillons d'une chaîne ininterrompue de tueurs.

Si la technologie ne pouvait pas régresser, les hommes, eux, en étaient tout à fait capables. Lorsque le monde vacillait, nous pouvions même régresser avec une facilité et une rapidité étonnantes. Nos réflexes animaux demeuraient et nos cafés *latte*, nos téléphones portables et nos chaînes câblées n'étaient qu'un vernis superficiel qui les dissimulait.

La journée, je dormais pour oublier la faim, et je rêvais. Dans ces rêves, j'étais toujours prisonnier dans le couloir sombre et infesté de vermine. Je voyais Lauren flotter dans son bain moussant, propre et intouchable. Le bébé était toujours là, lui aussi, avec son petit corps glissant et tout froid.

Mais sitôt que le soleil amorçait sa descente et que la lune se levait, la faim et la colère reprenaient le dessus.

Ce soir-là, la pleine lune m'avait réveillé. Les poils de ma nuque se hérissaient, je sentais une main invisible m'attirer dehors, et me guider vers le chalet des Baylor. J'avais mon couteau à la main, prêt à taillader, à tuer.

Mais le chalet était désert.

Je me suis engagé dans le sentier forestier qui contournait la montagne. Un jour, en descendant à la rivière, j'avais aperçu de loin, à travers les arbres, une autre maison. Depuis, j'y étais retourné, nuit après nuit, pour observer, préparer ma chasse. Le clair de lune se réverbérait sur le toit ; je me suis tapi dans les bois, à l'affût.

Une bougie brûlait derrière une fenêtre et le vacillement de sa flamme était hypnotique. Un homme est entré dans mon champ de vision, et la lueur a laissé entrevoir son visage. *Est-ce un de ceux qui étaient chez les Baylor ?* Impossible à dire. L'homme a regardé par la fenêtre, dans ma direction. J'ai retenu ma respiration, mais il ne m'a pas vu. Il ne pouvait pas me voir.

Il était en train de parler. Il n'était pas seul.

Un peu plus tôt, en passant devant le miroir de notre chambre, j'étais resté saisi par mon reflet. Cet homme en face de moi, aux joues creuses, au visage flétri, avec ses cheveux coupés ras, sa clavicule saillante, ses avant-bras aux chairs flasques et ridées, c'était un autre. Un prisonnier de camp de déportation. Les yeux seuls restaient reconnaissables, et ils me dévisageaient, en état de choc.

Chaque soir, lorsqu'elle se levait, la lune me redonnait des forces, et alimentait la colère qui bouillonnait en moi.

Pourquoi devrais-je renoncer ? Mon grand-père avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale. Qui savait les atrocités qu'il avait endurées pour survivre ? Ma grand-mère disait qu'il ne parlait jamais de la guerre, et je commençais à comprendre pourquoi.

Derrière la fenêtre, l'homme s'est penché pour souffler la bougie.

Mon poing s'est crispé sur le manche du couteau. Sa lame affûtée serait mes griffes ; sous la langue, je sentais la pointe tranchante de mes canines. Je n'avais parlé à personne de l'accolade du jeune cow-boy. La tristesse que j'avais lue dans ses yeux, elle aussi, alimentait ma colère.

Je n'avais pas besoin de pitié.

Pourtant là, dans l'obscurité, tandis que mon instinct nouveau me poussait à entrer dans ce chalet, j'ai repensé à ce jeune gars, à son élan de tendresse.

J'ai regardé le chalet, j'ai imaginé ses occupants en train de dormir, et je me suis mis à pleurer.

Que vais-je faire, au juste ? Les tuer ?

Peut-être y avait-il des enfants, à l'intérieur ? Et même si ce n'était pas le cas, que m'avaient-ils fait, ces gens ? Avais-je donc abdiqué toute raison ? Une crampe douloureuse m'a serré l'estomac. Sans bruit, j'ai rebroussé chemin, et je me suis enfoncé comme un voleur dans la nuit.

J'étais un animal mais aussi, encore, un être humain.

Du quarante-neuvième au cinquante-cinquième jour
Deuxième semaine de février

Je voulais juste qu'on me laisse dormir.

— Tu es sûr ? Luke vient aussi.

Lauren me tannait pour que je l'accompagne vérifier les pièges à écureuils. En temps normal, je lui aurais demandé s'il était bien raisonnable d'emmener notre fils de deux ans lever des pièges à rongeurs. Là, je me suis contenté de rouler de l'autre côté. J'avais du mal à la regarder.

— Je ne viens pas, ai-je ronchonné, en donnant des coups de pied sous les draps. Je suis crevé.

J'ai fermé les yeux et attendu qu'elle parte. Je n'ai perçu qu'un soupir agacé.

— Tu passes ton temps à dormir. Depuis des jours et des jours. Tu es sûr ?

Cette fois, j'ai tiré le drap par-dessus ma tête, pour faire écran au soleil qui brillait derrière la fenêtre.

— S'il te plaît. Je suis fatigué, d'accord ?

Lauren s'est attardée, interminablement, puis enfin, je l'ai sentie s'éloigner et j'ai entendu les marches de l'escalier craquer. J'ai gigoté, dans l'espoir de trouver une position confortable, en vain. La vermine était de retour, tout était de nouveau infesté. Si je restais allongé sans bouger assez longtemps, le sommeil venait, et je ne remarquais plus les démangeaisons.

Je ne voulais plus rien remarquer.

Je suis, par nature, de ces personnes qui réparent les choses, qui résolvent les problèmes. Soumettez-m'en un qui vous empoisonne la vie, et j'imaginerai une solution. Mais là, j'étais réduit à l'impuissance, mon esprit ne savait quel fil tirer pour démêler cet écheveau. J'avais beau proposer de marcher vers le sud, le nord, dénicher une bicyclette, partir et trouver quelqu'un à qui parler en route... Aucune option n'était exempte de dangers et d'incertitudes.

Donc, je dormais.

Je me levais uniquement pour manger, encore que là aussi, j'avais fini par me lasser « des légumes de la forêt », ainsi que les appelait Susie. On se nourrissait de mauvaises herbes. Tous les jours, il y avait du poisson-chat au menu, mais il fallait le manger sans traîner car, au-delà d'un jour ou deux, la

chair se gâtait. Susie avait tenté d'en conserver quelques-uns dans le sel, mais je doutais du succès de l'opération et, de toute façon, je n'avais jamais aimé le poisson-chat.

J'appréciais plus les écureuils. Malheureusement, ils n'étaient pas faciles à capturer. Nous en avions piégé quelques-uns mais c'étaient des petits malins. Ils commençaient à se méfier de nos pièges et ils gardaient leurs distances.

Nous n'étions pas les seuls à lutter pour notre survie.

En outre, j'essayais de garder l'essentiel de mes rations pour Lauren. Plus mon ventre se creusait, plus le sien s'arrondissait. Sa grossesse était à présent bien visible sous les vêtements. J'essayais de tenir le décompte des jours, des semaines.

Les batteries de tous nos téléphones étaient à plat, et sans montre, le temps perdait toute signification.

Vingt-deux semaines. Elle est enceinte de cinq mois et demi environ.

Elle était à mi-parcours, ou un peu plus, de sa grossesse.

Et ensuite, que va-t-il se passer ? Lorsque je la regardais, je me souvenais de ce qui grandissait en elle.

Elle avait raison. On aurait dû opter pour un avortement.

Maintenant, il était trop tard.

Du coup, je dormais.

Du cinquante-sixième au soixante-deuxième jour
Troisième semaine de février

L'odeur m'a réveillé – une odeur incroyable, délicieuse. Pour un peu, elle m'aurait fait léviter au-dessus de mon lit.

Dans la chambre, il faisait un froid glacial. Je suis allé fouiller dans les tiroirs de la commode, remplis de piles de vêtements soigneusement pliés. J'ai enfilé un pull qui flottait comme une toile de tente sur mon corps décharné. J'ai remarqué que la chambre avait été balayée, et rangée. Seuls faisaient tache les draps tire-bouchonnés sur le lit, et ce désordre était de mon fait.

C'est quoi, cette odeur ? Du bacon ?

J'entendais du bruit, dehors – celui, caractéristique, du bois qu'on fend à la hache. J'ai tiré les rideaux de la fenêtre et, sous un grand ciel bleu ensoleillé, j'ai découvert ma femme enceinte, manches retroussées et cheveux retenus par un foulard, qui soulevait une bûche pour la dresser à la verticale sur une souche.

Lauren a essuyé son front d'un revers de main, elle a planté fermement ses pieds dans le sol puis, d'un mouvement ample, son bras a pris de l'élan et la lame de la hache s'est enfoncée pile au centre de la bûche, qui s'est fendue en deux.

Il me semblait avoir les idées claires pour la première fois depuis une éternité. Et j'avais une faim de loup. Par la porte entrouverte de la chambre, j'entendais un grésillement.

Suis-je encore dans mon rêve ?

Ce grésillement évoquait lui aussi le bacon.

J'ai chaussé mes baskets et me suis dirigé vers l'escalier. Il faisait sombre, dans le couloir ; par réflexe, j'ai actionné l'interrupteur, avant de me moquer de moi-même. On aurait dit que j'avais un membre fantôme qui, malgré tout, ne pouvait s'empêcher d'allumer les lumières, de consulter le téléphone.

L'escalier amenait directement à la pièce à vivre, un grand espace décroissonné, entièrement lambrissé, avec des tapis au sol, des paysages peints à l'huile aux couleurs fanées et des chaussures de ski rétros aux murs. L'un d'eux supportait une grande cheminée en pierre, et Chuck était assis en tailleur devant l'âtre où rougeoyaient des braises.

En entendant mes pas, mon ami s'est retourné, tout en soulevant de sa

main valide une large poêle dont la poignée était enveloppée d'un torchon. Son bras blessé était glissé en écharpe.

— Je pensais bien que ça te tirerait du lit, a-t-il dit avec un sourire. Viens m'aider à les retourner. Je crois que je suis en train de les faire cramer.

— C'est quoi ?

— Du bacon.

J'ai traversé la pièce avec l'impression de flotter, comme envoûté. Chuck a reposé la poêle à même le plancher et m'a tendu une fourchette.

— Bon, ce n'est pas vraiment du bacon – il n'est pas fumé, a-t-il nuancé. Mais c'est du gras et de la peau de cochon. Tu veux goûter ?

Je me suis accroupi à côté de lui et j'ai senti la chaleur des braises sur mon visage. J'ai hésité.

Ne devrais-je pas le garder pour Lauren, pour le bébé ?

— Vas-y, m'a encouragé Chuck. Tu as besoin de manger, mon vieux.

D'un geste hésitant, j'ai planté la fourchette dans la viande grésillante. Comme j'étais affreusement déshydraté, j'ai grimacé de douleur en salivant mais j'ai glissé la tranche dans ma bouche. J'ai commencé à mastiquer et, aussitôt, une explosion de saveurs a ressuscité mes papilles.

L'expérience était si intense que des larmes ruisselaient le long de mes joues.

— Pas la peine de pleurer, a dit Chuck en rigolant. Tu peux tout manger, si tu veux. Je faisais rissoler ces morceaux pour graisser la poêle, avant de faire cuire la viande. Et prends aussi un peu de pain.

Il a tendu le bras vers le comptoir voisin pour me présenter un morceau de pain sans levain, à la croûte brûlée, que j'ai enfourné voracement en même temps qu'une autre tranche de viande.

— Où as-tu trouvé le bacon ? Et le pain ?

— On a fait le pain avec de la farine de quenouille – je te montrerai comment – et un de nos pièges, près de la rivière, a capturé un marcassin. J'avais entendu dire qu'il y avait des cochons sauvages dans ces bois, et j'avais lu ces dernières années des plaintes à leur sujet dans les gazettes locales de Gainesville. À mon avis, plus personne ne se plaint de leur présence.

— Un cochon entier !

— Un bébé cochon, a nuancé Chuck. Susie est en train de le débiter dans la resserre. Je faisais frire ces bouts de peau pour patienter.

— *Susie* est en train de le débiter ?

Et moi qui l'avais toujours jugée un peu chochette.

Chuck a éclaté de rire.

— Qui crois-tu qui fait tourner la boutique ? Je suis manchot et toi... bon, toi, tu étais en congé sabbatique. Ce sont nos femmes qui sont sorties chasser et pêcher, qui coupent le bois, veillent à ce que la maison reste propre et bien chauffée, qui nous nourrissent.

Je n'avais pas vu les choses comme ça.

— Va me chercher quelques pousses de fougère, a ajouté Chuck en désignant un petit tas de verdure sur le canapé. On va les faire frire dans la graisse. Il faut que tu te remplumes.

Je me suis exécuté et sitôt que j'ai eu lâché une grosse poignée de jeunes pousses dans la poêle, elles ont commencé à grésiller. Chuck a reposé la poêle sur les braises. Le torchon qu'il avait enroulé autour du manche est tombé par terre et mon ami l'a contemplé en se grattant la tête.

— On est au courant de tes virées nocturnes, a-t-il dit à mi-voix. Et pour être franc, ça commence à me fatiguer d'envoyer ma femme te surveiller. Il faut que tu arrêtes, Mike.

— Je suis désolé, je ne savais pas...

— Inutile de t'excuser, m'a coupé Chuck en souriant. Je suis content de te voir de retour parmi nous. Voilà près de quinze jours que tu ne donnais quasiment plus signe de vie.

Je ne savais pas quoi dire. J'avais presque tout oublié de mes équipées nocturnes.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me secouer, me tirer de force du lit ?

— Chacun de nous traverse cette épreuve à sa manière, a-t-il répondu en remuant les pousses de fougère. On s'est dit que ta manière à toi, c'était de dormir. Nous n'étions pas en mesure de te remettre d'aplomb. Il n'y a que toi qui puisses le faire. Tu penses trop, on ne peut pas t'aider.

— Tu as vu du nouveau ? Tu as parlé à quelqu'un ?

Peut-être y avait-il eu des changements depuis que je m'étais retiré du monde.

— La nuit, on observe Washington. Il n'y a aucun signe de combats, ou d'évacuations de masse. Je ne pense pas qu'il y ait eu le moindre changement. Et non, nous n'avons parlé à personne.

— Quel est le plan, alors ?

Il a remué les fougères, et en a piqué une pour me la faire goûter.

— On attend. Il y aura forcément un mouvement de résistance, une réaction. Peut-être qu'ils occupent seulement la côte Est.

— On attend et... c'est tout ?

— On en est capables, Mike, a-t-il dit en me regardant droit dans les yeux. On arrive à survivre. Et Lauren est incroyable.

Il a souri et incliné la tête vers la porte.

— Pourquoi tu n'irais pas lui dire bonjour ?

J'ai inspiré à fond et je me suis étiré. J'ai senti l'oxygène affluer dans mes poumons.

— Rien de tout ça n'est ta faute, Mike. Et tu ne peux rien y changer. Sors, va voir ta femme et ton fils.

J'ai tourné la tête vers la porte. Des particules de poussière dansaient dans le soleil qui pénétrait à flots. *Marche vers la lumière.* C'était ça, la vie, et il était grand temps de renouer avec elle.

— Ouais, tu as raison, ai-je murmuré en me levant.

Lorsque je suis passé devant la fenêtre, Lauren m'a aperçu et m'a souri. J'ai agité la main, en souriant moi aussi, et elle a lâché la hache pour accourir vers moi.

Elle était si belle, ma femme, avec son ventre rond.

Soixante-troisième jour – 23 février

— Tu crois qu'il est comestible ?

J'étais sur la berge de la rivière, accroupi devant un champignon qui avait poussé sous un rondin pourri. Je l'ai reniflé puis j'ai gratté le sol autour du pied, révélant une masse grouillante d'asticots.

— Je n'en suis pas certain, a répondu Chuck.

Allez savoir pourquoi, je me suis alors souvenu d'avoir lu quelque part que nous avons deux cerveaux. Celui qui se trouve dans la boîte crânienne, et qu'on appelle cerveau, et un autre, situé dans nos intestins, qu'on nomme le cerveau entérique, et qui serait en réalité notre cerveau primitif.

De la même façon que j'étais devenu attentif au ciel, au temps qu'il faisait, aux cycles lunaires, j'étais désormais à l'écoute de mon cerveau primitif qui, en cet instant, adressait un message à ma conscience : *ne mange pas ce champignon*. Les asticots, en revanche...

Avec la cuillère que j'avais dans la poche, j'ai entrepris de les collecter dans un sac en plastique.

Les vers peuvent bien manger d'autres vers, non ?

Nous étions descendus à la Shenandoah pour voir quel butin nous réservaient ce jour-là nos cannes et nos pièges. Comme nous n'étions pas les seuls animaux à descendre des collines pour trouver de l'eau, les berges offraient un terrain de chasse de choix. J'avais une carabine pendue à l'épaule, au cas où nous croiserions un chevreuil, un cochon sauvage, ou quelqu'un.

Encore qu'il n'y avait plus personne, maintenant, dans les quelques autres chalets des environs. Même celui autour duquel j'avais rôdé pendant mes virées nocturnes était désert.

Nous étions seuls et tandis que nous commençons à trouver nos marques dans cette existence marginale, le seul signe de vie tangible, c'était ce lointain halo lumineux que nous continuions à scruter nuit après nuit, à l'affût d'un signe de regain d'activité ou d'un quelconque changement.

— C'était quoi ces sacs-poubelles, sur la terrasse ? ai-je demandé.

Je les avais remarqués un peu plus tôt le matin, en partant. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait de nos ordures ménagères, mais comme les filles compostaient tout ce qui était de près ou de loin organique, nous ne produisions pour ainsi dire aucun déchet.

— C'est une idée de ta femme. Fourrer vêtements et draps dans des sacs-poubelles hermétiquement fermés pendant quinze jours, pour tuer la vermine,

œufs et larves compris.

J'ai hoché la tête distraitemment, occupé que j'étais à inspecter la lisière du bois. Appartenir à la classe des omnivores s'avérait une épée à double tranchant : certes, je pouvais manger à peu près tout et n'importe quoi – mais à condition de savoir déterminer ce qui était, ou pas, comestible.

À l'omnivore, les bois offraient un grand choix de baies, noix, feuilles, racines. J'avais toujours cru que c'était grâce à son cerveau que l'homme avait affirmé sa prééminence sur les autres espèces, alors que, en réalité, celle-ci devait tout à notre estomac, et à notre capacité à manger presque tout ce qui nous tombait sous la main.

Le problème, cependant, venait de ce que certaines choses pouvaient nous tuer. Ou nous rendre malades, ce qui, dans notre état, revenait au même.

— Je pense que je pourrais devenir Chinois, ai-je annoncé à Chuck.

C'était une question à laquelle je réfléchissais de plus en plus. Quelle différence cela ferait-il, de toute façon ? Depuis quelques années, l'enrichissement du pays aidant, les Chinois copiaient notre mode de vie, et nous, nous en étions venus à copier leurs méthodes en espionnant nos concitoyens. Peut-être avons-nous atteint un point médian ? Que ce soit eux qui tiennent les rênes, ou nous, peut-être cela ne faisait-il plus aucune différence...

— Sino-Américain, ou Américano-Chinois ? C'est à ça que tu penses, pas vrai ? a demandé Chuck en riant.

— On ne pourra pas survivre bien longtemps dans ces conditions.

Maintenant que les dernières neiges avaient fondu, le petit torrent, derrière le chalet, était presque à sec et son lit se réduisait à un chemin boueux serpentant à travers bois. Pour trouver de l'eau fraîche, il fallait désormais parcourir plusieurs kilomètres, sur un dénivelé de quelque trois cents mètres, jusqu'à la rivière.

Dans les premiers temps, Chuck avait déniché des tablettes d'iode pour désinfecter l'eau, mais ces réserves étaient épuisées, ce qui aurait dû nous obliger à faire bouillir l'eau avant de la consommer. Comme c'était une vraie galère pour maintenir une ébullition constante pendant le temps nécessaire à la stérilisation, nous buvions de l'eau non traitée, qui nous provoquait des diarrhées qui, à leur tour – déjà que nous mourions de faim à petit feu –, achevaient de nous étioler.

Pièges et cannes à pêche ne nous réservaient ce jour-là aucune bonne surprise. Nous avons fait le plein d'eau fraîche en remplissant les bouteilles que nous transportions dans les sacs à dos, puis nous nous sommes assis sur la berge, près des rapides, pour reprendre quelques forces avant d'entreprendre, bredouilles, la longue randonnée du retour.

— Comment te sens-tu ? a demandé Chuck après un long silence.

Le murmure de l'eau produisait un bruit léger et apaisant.

— Bien, ai-je menti.

Physiquement, je me sentais malade, mais au moins avais-je retrouvé

mes esprits.

— Tu as faim ?

— Non, pas vraiment.

Encore un mensonge.

— Tu te souviens quand j’ai débarqué chez toi avec des frites au foie gras – la veille du jour où tout ça a commencé ?

Le regard perdu dans la contemplation du paysage, des arbres aux branches nues sur l’autre rive, j’ai remonté le temps. Songer à New York, c’était comme se souvenir d’un film, d’un lieu fictif dans lequel j’aurais autrefois vécu en imagination. Le vrai monde était celui que j’avais sous les yeux. Un monde de douleur et de famine, de peur et de doutes.

— Ouais, je m’en souviens.

Nous n’avons plus rien dit pendant un moment, l’un et l’autre happés par nos réminiscences gustatives.

— Mmm, quel délice ! a gémi Chuck, et nous avons éclaté de rire.

En serrant les dents, une douleur violente m’a fait tressaillir. Je me suis frictionné les mâchoires et j’ai senti mes dents qui se déchaussaient. Et il y avait des traces de sang sur mon doigt.

— Tu sais quoi ? Je crois que j’ai le scorbut.

Chuck a ri.

— Moi aussi. Je ne voulais pas en parler. Dès que le printemps arrivera, on pourra trouver quelques fruits.

— Tu n’es jamais à court de projets, hein ?

— Jamais. (Il s’est tu un instant, puis a ajouté, avec un soupir :) Je crois que j’ai aussi des vers.

Des vers – de longues créatures sans yeux qui se tortillaient en nous. J’ai frissonné.

— Comment le sais-tu ? ai-je demandé, redoutant déjà la réponse.

— Hier, dans les bois, je me suis arrêté pour... Bon, je te passe les détails. Ce doit être à force de manger des rongeurs.

Le silence est retombé.

— Je m’en veux que tu sois resté pour nous, Chuck, ai-je repris après un moment. Tu aurais pu arriver ici beaucoup plus vite. Tu avais tout préparé... et j’ai tout gâché.

— Ne dis pas de bêtises. On forme une famille. On fait front ensemble.

— Tu aurais pu t’en aller, filer à l’ouest. Je suis sûr que, là-bas, l’Amérique existe encore.

Chuck a poussé un gémissement de douleur en se tenant le bras.

— Ça va ? Qu’est-ce qui se passe ?

Il m’a adressé un sourire triste puis, en grimaçant, il a dégagé sa main, qu’il gardait en général cachée au creux de l’écharpe. Elle était enflée, et même plus que ça : elle était noire, et ce que j’ai d’abord pris pour de la crasse...

— C’est gangrené. Ce doit être à cause des plombs dans le bras. Ils ont

fini par provoquer une infection des os.

La fracture ne s'était jamais tout à fait résorbée. Et maintenant, non seulement la main avait triplé de volume, mais lorsqu'il a soulevé le bras, avec un rictus de douleur, j'ai vu des traînées noires, menaçantes, qui remontaient vers son aisselle.

— C'est là depuis quelques jours à peine, mais ça commence à craindre vraiment.

— On pourrait peut-être trouver un nid d'abeilles, dans les bois...

Grâce à l'appli dédiée aux méthodes de survie, je savais que le miel était un puissant antibiotique. Chuck n'a rien répondu, et nous sommes restés assis sans parler, plus longtemps cette fois. Au loin, un aigle décrivait des cercles au-dessus de la cime des arbres. Le ciel bleu était moucheté de petits nuages blancs.

— Tu vas devoir m'amputer. Jusqu'au-dessus du coude.

J'ai continué à observer l'aigle.

— Je ne peux pas faire ça, Chuck. Je n'ai aucune idée...

Il m'a attrapé le poignet.

— Mike, tu n'as pas le choix. La gangrène est en train de gagner du terrain. Si elle arrive au cœur, elle me tuera.

Il était en larmes.

— Comment...

— Il y a une scie à métaux dans la remise. Elle devrait venir à bout de l'os.

— Ce truc tout rouillé ? Ça va aggraver l'infection ! Ça te tuerait !

— Je vais mourir de toute façon, s'est-il écrié, entre larmes et rire, en détournant la tête.

Et l'aigle continuait à planer au-dessus de nous.

— Tu veilleras sur Ellarose, et sur Susie, n'est-ce pas ? Essaie de prendre bien soin d'elles. Tu me le promets ?

— Chuck, tu ne vas pas mourir.

— Promets-moi.

L'aigle est devenu tout flou derrière le rideau de larmes.

— Je te le promets.

Il a pris une longue inspiration et a glissé sa main dans l'écharpe.

— Bon, ça suffit, a-t-il dit en se levant. Rentrons.

À côté de nous, les méandres de la rivière formaient des remous.

J'ai essuyé mes yeux, je me suis levé et, en silence, nous avons rebroussé chemin sur le sentier.

Le soleil se couchait.

Soixante-quatrième jour – 24 février

Je me trouvais dehors avec Susie lorsque nous avons entendu les camions.

Lauren avait déniché dans la remise de vieux sachets de graines de carotte, concombre, tomate. Ils étaient tout jaunis, mais les graines étaient peut-être encore bonnes. Nous étions donc en train de retourner un carré de terre, dans un des coins qui bénéficiait du plus long ensoleillement, pour procéder aux plantations.

Chuck se reposait à l'intérieur, pendant que Lauren allumait un feu pour préparer une infusion d'écorces. Ellarose était allongée dans l'herbe à côté de nous, sur le dos, et elle contemplait les nuages tout en mâchonnant la brindille que Susie lui avait donnée. Avec sa peau fripée et ridée, rouge et desquamée, on aurait dit un bébé de cent ans. Elle avait de la fièvre, et avait passé la nuit à pleurer. Susie ne s'en séparait plus. C'était un crève-cœur.

Nous avons trouvé pour Luke une petite pelle rouillée, et il retournait industrieusement des mottes de terre, m'offrant un sourire à chaque pelletée.

— Qu'est-ce que c'est ? a demandé Susie en me lançant un regard intrigué.

Un grondement venu d'un autre monde semblait flotter au-dessus des arbres. J'ai arrêté de creuser, et j'ai tendu l'oreille. Un souffle de vent a fait bruisser les feuilles, puis le bruit s'est fait de nouveau entendre. C'était un grondement sourd. Un grondement de *moteur*.

— Emmène les enfants dans la cave ! Tout de suite !

Susie s'est redressée, elle a soulevé sa fille et attrapé Luke par le bras pendant que je galopais jusqu'au chalet. D'un bond, je me suis hissé sur la terrasse défoncée, à l'arrière.

— Lauren ! Descends à la cave ! ai-je hurlé en me précipitant sous le porche. Quelqu'un arrive ! Éteins ce feu !

Lauren m'a regardé, comme assommée, rafler une bouteille d'eau sur le comptoir, courir la vider sur le feu de brindilles puis le piétiner pour disperser les cendres.

— C'est qui ? Que se passe-t-il ?

— J'en sais rien ! ai-je hurlé en m'élançant dans l'escalier pour aller chercher Chuck. Descends à la cave avec les enfants et Susie.

À l'étage, Chuck était réveillé et déjà posté devant la fenêtre.

— On dirait des véhicules militaires, a-t-il annoncé lorsque je suis entré

dans la chambre. Je viens de les voir passer sur la route de crête. Ils seront là d'un instant à l'autre.

Je l'ai aidé à descendre au rez-de-chaussée et juste avant de sortir, j'ai attrapé au passage la carabine. Les camions restaient invisibles, mais le bruit des moteurs s'amplifiait.

— Laisse-moi ici, a dit Chuck. Je vais aller leur parler, voir ce qu'ils veulent.

— Pas question, ai-je répondu en secouant la tête. On va tous dans la cave. Ils ne peuvent pas savoir qu'on est là. On va se cacher, et essayer de savoir qui ils sont.

Chuck s'est rangé à mon avis. Il a reposé son bras valide sur mes épaules et boitillé à mes côtés jusqu'à l'entrée de la cave. Susie avait réparé les volets de la porte avec des morceaux de contreplaqué, et elle avait fait du bon boulot. À l'intérieur, nous avons retrouvé les deux filles, chacune armée d'un .38.

Je venais de refermer les volets lorsqu'on a entendu le gravier crisser sous les roues. J'ai collé un œil contre une fente dans le bois.

— Il y a deux camions, ai-je chuchoté.

Des pieds ont touché terre et des portières ont claqué. Ils avaient l'air d'être nombreux.

— Ce sont nos gars ? a chuchoté Chuck avec urgence.

— Que veulent-ils ? a demandé Susie à voix basse, en serrant Ellarose contre elle pour l'inciter à garder le silence.

J'ai fini par trouver un meilleur angle de vision. C'étaient bien des uniformes kaki que je distinguais, mais ce détail ne voulait rien dire. Et puis, j'ai vu un visage, aux traits asiatiques, et une paire d'yeux qui regardaient droit dans ma direction. Machinalement, j'ai rentré la tête dans les épaules.

— C'est les Chinois, ai-je sifflé entre mes dents en reculant au pied de l'escalier.

J'ai pris la carabine et je me suis agenouillé sur le sol en terre battue. Au-dessus de nos têtes, on entendait des voix étouffées ; les bottes faisaient résonner les pas sur le plancher. Ils étaient en train d'inspecter le chalet.

Chuck, lui, tendait l'oreille.

— Ils parlent chinois ?

On dirait.

Les bruits de pas se sont tus, puis quelqu'un a grimpé l'escalier, l'a redescendu et est ressorti sous le porche.

— Peut-être qu'ils font juste une ronde de reconnaissance ? a chuchoté Lauren, avec une note d'espoir.

— Mike ! a-t-on appelé à tue-tête, dehors.

Quelqu'un m'appelle ?

J'ai regardé Chuck en fronçant les sourcils, et il a haussé les siens, tout aussi perplexe. La voix était familière.

— Mike ! Chuck ! Où êtes-vous ?

Je me suis retourné vers les autres.

Damon ?

— Ici, dans la cave ! a crié Susie.

— Chuuuut ! ai-je lancé avec hargne, mais il était trop tard.

Des pas se sont rapprochés précipitamment, et un des volets de la porte s'est ouvert. Aveuglé, j'ai plissé les paupières, pointé mon arme, et pile à cet instant, j'ai discerné le visage de Damon.

29 juin

Le bébé s'époumonait dans mes bras. Son petit corps était glissant et encore humide, mais je le tenais fermement. Mon visage était baigné de larmes, et je souriais.

— Une fille. C'est une fille.

Je me suis avancé vers Lauren pour lui tendre notre enfant. Elle était encore ruisselante de transpiration, et moi aussi je transpirais, car le bébé était très chaud, brûlant même.

— Elle est magnifique, ai-je murmuré en la déposant au creux de ses bras. Comment veux-tu l'appeler ?

Lauren a contemplé sa petite fille, en riant, puis a levé les yeux vers moi.

— Antonia.

J'ai approuvé de la tête, et j'ai ri aussi.

— Tony, c'est un beau prénom.

— Je peux ? a demandé la sage-femme, mains tendues, et Lauren lui a remis le bébé.

— Elle a l'air en parfaite santé, est intervenu l'obstétricien en essuyant ses mains. Vous permettez ? a-t-il ajouté, puis il s'est dirigé vers la paroi vitrée.

J'ai regardé Lauren, qui a hoché la tête, et le médecin a tiré les rideaux, révélant derrière la vitre, dans le couloir, une petite foule de visages. Il y avait là Damon, Chuck, le sergent Williams, les parents de Lauren, et quelques autres personnes.

Nous étions de retour à la Clinique presbytérienne, à New York, ce même établissement que nous avons aidé à évacuer quelques mois plus tôt, dans une autre vie, un autre monde. Susie avait soulevé Luke dans ses bras, afin qu'il puisse voir lui aussi. J'ai souri à nos amis, pouces dressés, et un concert bruyant de félicitations a retenti.

Le médecin et l'infirmière étaient en train de nettoyer Antonia, et de procéder à un rapide examen. Après tout ce que nous avons enduré, nous avons décidé de ne pas chercher à connaître par avance le sexe du bébé. Cet enfant était un cadeau, et nous voulions profiter à fond de chaque surprise qu'il nous offrait.

— Vos amis peuvent entrer, si vous le souhaitez, a proposé le médecin en replaçant Antonia dans les bras de sa mère. Tout est parfait. C'est un petit miracle, après tout ce qu'elle a supporté.

Avec un sourire béat, j'ai fait signe à nos amis de nous rejoindre.

Chuck s'est précipité le premier, une bouteille de champagne dans sa main artificielle, et quatre flûtes dans l'autre. En fin de compte, même une fois à l'hôpital, il n'y avait pas eu moyen d'éviter l'amputation. Heureusement pour lui, Chuck avait une bonne assurance santé, et de l'argent. Sa prothèse robotique était incroyable. Mieux, même, que son ancienne main, aimait-il plaisanter.

Pendant que tous affluaient dans la chambre pour féliciter Lauren et rencontrer Antonia, Chuck a débouché la bouteille et servi deux flûtes, qui ont débordé.

— À la persévérance ! a-t-il lancé en riant, et il m'a tendu une flûte ruisselante. Et bien sûr, à Antonia.

Damon nous a rejoints et a délesté Chuck de la seconde flûte.

— Et aux erreurs de jugement ? a-t-il ajouté.

— Tout à fait – aux erreurs de jugement, ai-je renchéri en secouant la tête.

Nous avons éclaté de rire. C'était la première fois que nous en plaisantions, et cela faisait un bien fou.

J'avais commis une erreur de jugement, c'était un fait, mais je n'avais pas été le seul. Ce que j'avais vu à Washington était bien, mais sans l'être non plus, une base de l'armée chinoise.

Les Chinois avaient été *conviés* à bivouaquer dans notre capitale, dans le cadre d'un vaste mouvement de soutien international destiné à fournir équipements et main-d'œuvre à la côte Est des États-Unis, pour l'aider à se relever de la « cybertempête » – pour reprendre le terme adopté par les médias.

Pendant les quinze premiers jours, l'ampleur du désastre n'avait pas été flagrante, du moins pour les observateurs extérieurs, et ce, en grande part, du fait de l'interruption des communications. Quand, dans leurs messages lacunaires et sporadiques, les autorités annonçaient un prompt rétablissement de l'électricité, de l'eau et des services d'urgence, ce n'était pas des promesses en l'air. Elles avaient été tenues presque partout dans le pays, sauf à Manhattan.

À elles seules, les perturbations informatiques auraient été temporairement handicapantes, mais combinées aux infrastructures en piètre état de New York – où les canalisations vétustes et corrodées par l'eau de mer avaient éclaté sous l'effet du gel, où les chutes de neige importantes, en plus de bloquer les routes, avaient mis à terre câbles électriques et téléphoniques –, elles avaient créé un piège mortel, qui avait fait des dizaines de milliers de victimes.

— Ça va, Mike ? s'est enquis Chuck.

— Tu m'as pardonné ? ai-je demandé en lui souriant.

— Je ne t'en ai jamais voulu à *toi* personnellement, c'est la situation dans son ensemble qui m'a rendu fou. J'avais juste besoin de prendre un peu

de recul. Comme nous tous.

Cela faisait presque quatre mois que nous avions été secourus – et ces quatre mois n'avaient pas été faciles. Ellarose, qui avait perdu près de la moitié de son poids, avait été hospitalisée pour malnutrition, et Chuck lui aussi avait passé plus d'un mois à l'hôpital. Nous avions tous été malades.

— Je ne sais toujours pas comment te remercier, ai-je lancé en me tournant vers Damon.

Tony avait déposé Damon à proximité de chez ses parents vers la fin du mois de janvier. Une semaine plus tard environ, l'électricité avait été rétablie, et la vie avait repris un cours normal. Damon avait essayé de savoir où nous étions puis, en désespoir de cause, avait contacté les parents de Lauren.

Voyant que personne n'avait de nos nouvelles, ils avaient tenté de trouver l'adresse du chalet de Chuck, mais les services en ligne du cadastre demeuraient inaccessibles et comme Damon avait une idée approximative de l'endroit, il avait conduit une mission de recherche dans les montagnes.

— C'est moi qui devrais vous remercier, a répondu Damon en contemplant ses pieds. Vous aussi, vous m'avez sauvé la vie en me recueillant chez vous.

Le soldat que j'avais pris pour un Chinois à l'arrivée des secours était en fait un Américain d'origine japonaise. Prisonnier de mon analyse paranoïaque, je n'avais pas été en mesure de faire la part des choses.

Exactement comme à Washington.

À ce moment-là, j'avais déjà décidé que les Chinois nous avaient attaqués et tout ce que j'avais vu n'avait fait que renforcer mon préjugé. Lorsque j'avais grimpé sur le toit du musée, le hasard avait voulu que je me trouve pile au-dessus du Corps des ingénieurs de l'armée chinoise, dont la présence se justifiait par le fait que seuls les Chinois possédaient les pièces de remplacement, et la main-d'œuvre qualifiée, nécessaires à la réparation des générateurs électriques endommagés.

Si j'avais pris la peine d'observer plus attentivement ce que j'avais sous les yeux, j'aurais remarqué, un peu plus loin, que ce baraquement improvisé accueillait aussi des Indiens, des Japonais, des Français, des Russes, des Allemands. L'ensemble de la communauté internationale était venu prêter main-forte à l'Amérique sitôt que la gravité de la situation avait été connue, et qu'avait été révélé le vrai scénario des événements.

J'ai reposé ma flûte sur une table. Après une nuit blanche, l'alcool me faisait tourner la tête.

— Je crois que je vais aller chercher un café, ai-je annoncé. Quelqu'un en veut ?

— Non, merci, a répondu Chuck. Tu veux que je t'accompagne ?

— Non. Allez plutôt féliciter Lauren, tous les deux. Je reviens dans une seconde, ai-je promis en m'éclipsant.

Sur une table, à côté des distributeurs, il y avait un exemplaire du *New York Times* du jour, dont la une annonçait : « *Le Conseil de sécurité des*

Nations unies décide d'un cyberarmistice et du pardon ». J'ai commencé à lire l'article.

Non sans ironie, c'étaient les Iraniens qui avaient sauvé la situation en reconnaissant, les premiers, leur part de responsabilité dans la cybertempête. Par ce geste, sans doute n'avaient-ils pas eu en tête de nous sauver – mais comment l'affirmer, dans ce monde en pleine mutation où les apparences étaient souvent trompeuses ?

Ainsi que nous l'avions entendu à la radio, au début de la troisième semaine de la cybertempête, le groupe de hackers Ashiyane avait revendiqué l'attaque des systèmes logistiques par le virus Scramble. En représailles, avaient-ils annoncé, des virus Stuxnet et Flame, ces cyberarmes que les États-Unis avaient dirigées contre l'Iran. Pour ajouter à la confusion, leur offensive avait coïncidé avec l'attaque par déni de service des Anonymous à l'encontre de FedEx.

Forts de ces informations, les enquêteurs chinois spécialisés dans les réseaux informatiques avaient réussi à mettre au jour une chaîne d'événements – dont une cyberattaque à l'encontre des États-Unis, perpétrée par une cellule dissidente de leur Armée de libération du peuple. En retraçant la dynamique de ce jeu de dominos jusqu'à son origine, les enquêteurs avaient découvert que tout avait commencé par une coupure de courant dans le Connecticut, imputable, elle, à une action malveillante d'une bande de criminels russes.

Il était apparu que ces criminels russes avaient piraté les systèmes de sauvegarde de données de plusieurs fonds spéculatifs basés dans le Connecticut, en y introduisant un ver informatique conçu pour modifier a posteriori les données de transactions financières, une fois les serveurs privés d'électricité. C'était donc ces Russes qui se trouvaient à l'origine des premières coupures d'électricité survenues sur la côte Est. Leur seul but était de siphonner de l'argent.

Bien évidemment, ces malfaiteurs se doutaient que les administrateurs des fonds spéculatifs ne tarderaient pas à comprendre ce qui se passait, et à trouver une parade. Raison pour laquelle, afin de disposer de tout le temps nécessaire aux détournements, ils avaient lancé l'attaque le soir de Noël, en même temps qu'une fausse alerte à l'épidémie de grippe aviaire.

Cette dernière avait réussi, et dans des proportions stupéfiantes, à semer une panique qui avait dépassé toutes leurs espérances. Et à l'instar de la coupure générale d'électricité, elle avait produit des répercussions en cascade. Leur entreprise avait donc été un succès – un trop grand succès, sans doute : vulgaires bandits des temps modernes, ces types allaient devenir des terroristes activement recherchés par la CIA.

Sur le moment, comme les porte-avions chinois et américains se préparaient à un éventuel affrontement en mer de Chine, il était impossible d'imaginer que coupures d'électricité, épidémie de grippe aviaire et attaque des centres de commandement puissent être autre chose qu'une attaque

chinoise coordonnée, en représailles des menaces que les forces américaines faisaient peser sur leur « protectorat ».

Lorsque le train Amtrack avait déraillé, faisant des victimes civiles, le Cybercommandement américain avait riposté en frappant les infrastructures chinoises, et c'est à ce moment-là que tout s'était envenimé.

Pendant qu'à Pékin, où l'on savait n'être pour rien dans une quelconque attaque contre l'Amérique et où l'on essayait de voir clair dans cet imbroglio, le Politburo interdisait strictement toute tentative de représailles, des rumeurs ayant fuité sur la Toile.

En riposte à l'offensive du Cybercommandement américain, et sur ordre du gouverneur de la province du Shanxi, une cellule dissidente de l'Armée de libération du peuple avait ciblé les infrastructures américaines. Rien n'était confirmé, et des zones d'ombre demeuraient sur ce qui s'était réellement passé, mais c'était peut-être ce même gouverneur qui, pour justifier de sa décision, avait fait ouvrir les vannes du barrage, engloutissant un village au passage.

D'après les informations dont on disposait, cette cellule dissidente était aussi responsable de la destruction des générateurs électriques, et des problèmes survenus dans le réseau de distribution d'eau de New York. En temps normal, il en aurait résulté des perturbations majeures, mais c'est parce qu'elle avait coïncidé avec une des pires séquences de tempêtes hivernales qu'avait connues la Nouvelle-Angleterre que la cyberattaque s'était transformée en catastrophe meurtrière.

Au final, elle était donc le résultat d'une collision entre des événements simultanés tant cybernétiques que physiques. Et en dépit des apparences, une telle coïncidence n'avait rien d'extraordinaire : chaque jour, le cyberspace était le théâtre de millions d'attaques, déferlant telles des vagues sur un océan virtuel. Les lois de la probabilité nous enseignaient qu'une série de vagues porteuses de cyberattaques pouvait très bien, lorsque le hasard les rassemblait, se transformer en tsunami.

Dans la salle d'attente, où je lisais cette analyse, j'étais cerné par des journalistes. Ils n'étaient pas là pour moi, mais pour Damon. Il était devenu célèbre pour avoir créé le fameux réseau maillé, qui avait sauvé un nombre incalculable de vies et aidé à maintenir l'ordre quand tout partait à vau-l'eau.

Non seulement il avait permis d'acheminer des millions d'appels au secours, mais, grâce à lui, il restait une trace des innombrables messages de détresse et des centaines de milliers de photos postées par les New-Yorkais. À présent, les gens épluchaient ce matériau, dans l'espoir de trouver des photos de leurs proches disparus, de découvrir ce qui s'était passé pendant le chaos ; même les autorités se plongeaient dans ces archives, pour traquer tous ceux qui avaient commis des crimes. Le DamonNet, ainsi qu'il avait été baptisé, était encore en service.

J'ai glissé une pièce dans la machine à café et sélectionné l'option *latte*.

Maudits journalistes. C'était en partie à cause d'eux que l'urgence de la

situation à Manhattan avait été comprise si tard par le reste du pays.

À cause de la paralysie des communications, et des tempêtes à répétition qui s'abattaient sur la ville, les envoyés spéciaux de CNN et consorts étaient restés stationnés dans le Queens ou dans d'autres quartiers périphériques. Leurs reportages se faisaient l'écho de ce qu'ils découvraient autour d'eux – jamais de ce qui se passait dans l'île de Manhattan, puisqu'ils n'y avaient pas accès.

Tout le monde savait donc que New York rencontrait des difficultés, et s'imaginait que Manhattan était entré en hibernation sous son manteau de neige. La vraie mesure du désastre n'était apparue que lorsque l'île avait été placée en quarantaine. À ce moment-là, le monde entier avait découvert avec horreur des images d'une population qui mourait de froid, et qui se noyait en tentant la traversée de l'Hudson ou de l'East River.

J'ai pris mon gobelet de *latte*, en soufflant sur le liquide pour le refroidir.

Les tempêtes elles-mêmes étaient des catastrophes pour moitié naturelles, et pour moitié créées par l'homme, mais là encore, il était difficile d'y voir clair. Certains climatologues affirmaient qu'elles étaient la conséquence du réchauffement climatique et donc, en réalité, tout aussi artificielles que la cybertempête à laquelle elles s'étaient conjuguées. Et si tout le monde était responsable, cela signifiait-il qu'il ne fallait blâmer personne ?

4 juillet

— Tu veux aller voir oncle Damon ? ai-je roucoulé.

Tout en me fixant du regard, Antonia a glissé quelques doigts dans sa bouche.

— J’imagine que ça veut dire oui.

En rigolant, je l’ai glissée dans le kangourou. Ma fille allait faire sa première promenade et découvrir New York ; je tenais à ce que ce soit un moment particulier. Nous allions traverser Central Park, pour assister aux festivités du 4 juillet.

Une fois Antonia confortablement installée contre mon torse, je me suis accordé un instant pour faire mes adieux à notre appartement rempli de cartons.

L’électricité et l’eau avaient été rétablies à Manhattan quelques jours après notre départ pour la Virginie. À vrai dire, l’eau l’avait même été avant, mais les canalisations de notre immeuble avaient éclaté, endommagées par le gel. Peut-être aurions-nous dû rester... Mais comme à l’époque on nous annonçait chaque jour un retour à la normale qui n’arrivait jamais, nous n’avions aucune certitude.

Les températures avaient commencé à remonter avant même notre départ, et lorsque nous avions regagné New York, dans la première semaine de mars, l’électricité et tous les services étaient rétablis depuis déjà six semaines. Toute la neige avait disparu, et la ville avait été récurée de fond en comble.

On aurait pu croire qu’il ne s’était jamais rien passé.

La plupart des occupants de notre immeuble avaient réussi à quitter la ville avant que le siège ne commence. À leur retour, ils avaient retrouvé ce qui ressemblait à une zone de guerre mais, très rapidement, les ordures avaient été collectées, portes et fenêtres avaient été réparées, les murs avaient été repeints.

Il y avait comme une frénésie à vouloir tourner la page. Les parents de Lauren, malades d’angoisse d’être sans nouvelles de nous, avaient même engagé quelqu’un pour nettoyer notre appartement et le couloir. À notre retour, tout était nickel, et comme avant.

Enfin – tout sauf Tony.

J’ai soupiré en embrassant l’appartement du regard une dernière fois. Les déménageurs se chargeraient d’emporter nos affaires dans notre nouvel

appartement du Upper West Side. J'ai refermé la porte derrière moi et je suis allé frapper à celle des Borodin.

— Ah, Mih-kah-yal, An-to-nia ! s'est réjouie Irena.

Aleksandr était devant la télé, mais il ne dormait pas. Il m'a salué d'un signe de la main, en souriant, et j'ai fait de même.

— Vous voulez manger quelque chose ?

— Une autre fois, Irena, ai-je promis. Je passais juste vous dire au revoir, et encore une fois merci.

Son mari et elle avaient retenu les complices de Paul jusqu'à ce que le sergent Williams vienne les chercher. Comme tout le monde, les prisonniers avaient bien failli mourir de faim – mais franchement, ils s'en tiraient plutôt à bon compte.

Les Borodin semblaient peu affectés, comme s'ils n'arrivaient pas à comprendre pourquoi on faisait tant d'histoires autour de cet épisode. Sans doute cela tenait-il à ce qu'ils avaient vécu auparavant. Pendant le siège de Leningrad, qui avait duré 787 jours, la population était passée de quatre millions à moins de cinq cent mille. L'épreuve que nous avons traversée avait duré à peine trente-six jours, et n'avait fait que soixante-dix mille victimes.

Que soixante-dix mille.

Mais cela aurait tout de même pu être bien pire.

— On se reverra, n'est-ce pas ? On viendra vous voir, vous, Antonia et Luke, a promis Irena en se hissant sur la pointe des pieds pour m'embrasser et effleurer le crâne rose d'Antonia d'un baiser.

— Quand vous voulez.

Nous avons échangé un long regard, puis Irena a hoché la tête et est retournée à ses fourneaux, laissant sa porte entrouverte. J'ai poursuivi le long du couloir.

Le couloir.

Je voyais encore les canapés et les fauteuils alignés contre ses murs, et tous ces gens recroquevillés sous les couvertures. Mais le souvenir le plus poignant restait l'odeur. Les moquettes avaient été arrachées, les murs retapissés, mais l'odeur, elle, semblait toujours là. Néanmoins, ce couloir avait été notre sanctuaire, et le souvenir de ces semaines passées à se blottir les uns contre les autres, à partager nos peurs et nos maigres provisions, éveillait en moi une certaine tendresse.

Pam et Rory avaient survécu, comme tous ceux qui se trouvaient là au moment de notre départ, d'ailleurs. Nous les avions revus, mais nous n'avions pas parlé du sang. Ce n'était pas nécessaire. Aussi étrange que ça puisse sembler, ils étaient restés fidèles à leurs convictions de végétariens – le sang provenait de dons librement consentis, et il n'avait fait de mal à personne.

La seule que nous n'avions pas revue, c'était Sarah. À notre retour, elle était partie.

Le sergent Williams s'était fait une mission personnelle de retrouver Paul qui, sur la foi des photos stockées dans l'ordinateur de Damon, faisait

l'objet d'une enquête pour homicides multiples. Et lorsque la police l'avait appréhendé, toute l'histoire avait éclaté au grand jour. Richard, tout nanti qu'il était, avait contracté des dettes et s'était lancé dans une combine de vols d'identité, avec la complicité de Stan et de Paul, dont le service de limousines permettait de cibler des hommes d'affaires de passage à New York. Personne ne nous avait demandé où se trouvait Richard, et son nom était allé grossir la liste des milliers de disparus.

C'était Richard qui avait volé l'identité de Lauren, et s'il s'était montré aussi désireux de sympathiser avec ses parents, sans doute était-ce dans l'espoir d'obtenir des informations bancaires. Et puis tout était parti en vrille en même temps que la situation générale dégénérait : Paul avait menacé Richard, si celui-ci ne l'aidait pas à voler équipements et provisions, de tout révéler.

À partir de là, tout était allé de mal en pis. Nous suspicions que Richard était bien moins étranger qu'il ne l'avait prétendu à la mort des neuf personnes du deuxième étage, mais nous n'avions aucune preuve.

Je m'apprêtais à appeler l'ascenseur, mais je me suis ravisé et j'ai préféré emprunter l'escalier de secours, pour entendre une dernière fois le bruit si familier de mes pas résonnant dans la cage. Dans le hall, au rez-de-chaussée, le jardin japonais avait retrouvé sa superbe et la fontaine était de nouveau en eau. Plutôt que de partir par l'entrée principale, je me suis dirigé vers la porte de service.

Dans la rue, j'ai été accueilli par un souffle d'air tiède et les rumeurs de la ville : un marteau-piqueur qui s'en donnait à cœur joie au loin, une cacophonie de klaxons, un vrombissement d'hélicoptère... Au bout de la rue, sur l'Hudson, j'ai aperçu le mât d'un voilier. La vie était revenue à la normale, mais rien ne serait jamais plus pareil.

En traversant la Neuvième Avenue, j'ai tourné la tête vers le district financier. Les criminels russes n'avaient ciblé que des fonds spéculatifs, et ils avaient bien failli emporter tout le système. Pourtant, une fois l'électricité rétablie et les réseaux nettoyés, l'activité du monde de la finance avait repris, comme si de rien n'était. C'était incroyable.

On mettait déjà en place des échafaudages pour reconstruire les immeubles qui avaient brûlé.

Le gouvernement était en train de calculer le coût de la cybertempête, et il se chiffrait en centaines de milliards de dollars. En comparaison, celui de toutes les précédentes catastrophes naturelles, dans l'histoire des États-Unis, semblait dérisoire. D'autant plus que la note annoncée ne prenait pas en compte les dizaines de millions de dollars de manque à gagner pour l'économie, et les coûts de nettoyage des réseaux numériques et d'Internet en général. Naturellement, le coût le plus exorbitant concernait les pertes humaines. On évaluait à soixante-dix mille le nombre de victimes, mais cette estimation était sans cesse revue à la hausse. Au final, la cybertempête avait coûté plus cher en vies humaines que la guerre du Vietnam.

D'ailleurs, les médias établissaient déjà des comparaisons entre ces événements et des conflits armés ou d'autres catastrophes climatiques, comme par exemple la canicule qui, à l'été 2003, avait coûté la vie à soixante-dix mille personnes en Europe. À Paris, lorsque les morgues avaient été pleines, il avait fallu parquer les victimes dans des entrepôts réfrigérés. Je me souvenais avoir lu une brève à ce sujet, un matin, en buvant mon café, sans m'y attarder plus que ça. Sans doute que maintenant, partout dans le monde, d'autres faisaient exactement pareil, lisaient distraitemment quelques lignes dans un journal sur la catastrophe qui avait frappé New York, et ne tarderait pas à être remplacée par un nouveau drame.

Une fois sur la Huitième Avenue, j'ai commencé à remonter *uptown* et j'ai consulté l'heure sur mon téléphone. 14 h 10. J'avais rendez-vous avec Damon et Lauren à l'orée de Central Park, sur Columbus Circle. J'avais tout le temps d'y aller à pied.

Quelques blocs plus loin, j'ai longé le Madison Square Garden. Il était fermé, et ne rouvrirait probablement jamais, mais il y avait foule alentour. Le bloc tout entier était ceint par un gigantesque mémorial de fleurs, de photos et de lettres.

Tel un pendant numérique de ce mémorial, Damon et ses abonnés avaient créé un site web dédié aux centaines de milliers d'images collectées auprès des New-Yorkais qui avaient documenté les événements via leur téléphone portable. Il permettait à ceux qui avaient perdu des êtres chers de tourner enfin la page, voire même de contacter les auteurs des photos, afin d'en apprendre un peu plus. Quant aux milliers d'individus qui comparaissaient devant les tribunaux pour répondre de leurs crimes, ils se voyaient confrontés à des témoins de leurs méfaits, contactés via leur compte sur le réseau. Des files de camions de la FEMA ¹ restaient stationnées tout autour du mémorial improvisé.

La FEMA avait fait de son mieux, mais il n'existait aucun plan B pour secourir soixante millions d'habitants qui se retrouvaient du jour au lendemain prisonniers de la neige, privés d'électricité, de nourriture et, dans la majeure partie des cas, d'eau. Surtout quand, pour ne rien arranger, toutes les communications étaient interrompues.

Ils étaient dans l'incapacité de localiser quoi que ce soit, de savoir comment l'atteindre, comment contacter les gens, et de toute façon, toutes les routes étaient impraticables, bloquées par la neige.

Cela avait pris quinze jours pour rassembler suffisamment de systèmes d'information et de moyens de communication pour organiser une réponse à la mesure du problème, et ils s'étaient d'abord occupés de Washington et de Baltimore.

Une fois mesurée l'ampleur de la catastrophe, une mobilisation massive de personnes et de ressources avait été organisée, mais pendant les quelques premières semaines, il était impossible de les acheminer jusqu'à nous. Les obstacles n'étaient pas seulement le fait des cyberattaques : la neige et la glace

avaient, elles aussi, jeté à terre des milliers de câbles téléphoniques et électriques, et d'antennes relais.

Les centrales hydrauliques n'étaient restées hors d'usage que pendant une semaine mais, dans ce laps de temps, un peu partout, le froid extrême avait fait éclater les canalisations. Quand les centrales avaient repris du service, ce n'était guère plus qu'un filet d'eau qui avait atteint le bas de Manhattan et, en plus, ils avaient dû interrompre la distribution pour faire des réparations. Sachant que la ville était ensevelie sous plus d'un mètre de neige et de glace, qu'il n'y avait ni communication, ni personnel, ni électricité, l'entreprise était vouée à l'échec.

Après la première attaque, le Président avait immédiatement invoqué le Stanford Act afin que l'armée puisse intervenir sur le territoire domestique, mais pendant les premières semaines, comme le pays était sur le point de s'engager dans un conflit avec la Chine et l'Iran, nos soldats étaient restés pieds et poings liés.

Sans compter que, le premier jour, les signatures radar indiquaient une violation de l'espace aérien américain. La plupart des analystes l'imputaient à un drone, une menace d'un genre nouveau qu'on commençait à peine à intégrer et à comprendre. Il avait fallu attendre un mois avant qu'ils ne confirment que les rapports radar étaient des faux, et résultaient d'une infection virale des systèmes informatiques des forces armées.

Au bout d'un mois, après avoir retracé les grandes lignes de la chronologie des événements, les équipes de cybersécurité chinoise et américaine avaient discuté en coulisses et des secours à grande échelle avaient été mis sur pied. Y participaient les équipes chinoises qui avaient apporté les pièces de remplacement et la main-d'œuvre pour réparer le circuit électrique.

En traversant la 47^e Rue, j'ai aperçu un cortège de bus rouges à deux étages de New York Sightseeing ; sur chacun d'eux, la plate-forme supérieure était remplie de touristes venus admirer la reconstruction de la ville, et glaner quelques impressions du désastre. Au loin, les néons de Times Square brillaient même en plein jour et au-dessus de moi, sur un panneau d'affichage digital, un gros titre défilait : « Les premières auditions de la commission d'enquête sénatoriale cherchent à comprendre pourquoi la cybermenace n'est pas prise plus au sérieux. »

Cela m'a fait bien rire. De quoi vont-ils parler, au juste ?

Ce n'est pas que le gouvernement n'avait pas pris le problème au sérieux, mais, jusque-là, la cybernétique n'avait jamais provoqué de tels dégâts. Avant la cybertempête, le terme cyberguerre était compris dans un sens métaphorique, comme on peut parler de guerre contre l'obésité. Maintenant qu'on avait vu les ravages, calculé les coûts, été témoins de son cortège d'horreurs, ce n'était plus le cas.

N'avait-on été victimes que d'un enchaînement de circonstances hautement improbable ? Peut-être – mais force était de constater que ces circonstances exceptionnelles se reproduisaient désormais avec une régularité

troublante.

Dans le monde d'aujourd'hui, où tout était interconnecté, il suffisait d'abattre quelques piliers porteurs, et c'était tout l'édifice qui menaçait de s'écrouler. Le bon fonctionnement des villes reposant sur ces systèmes intriqués, au moindre pépin, il y avait des morts.

Il suffisait de bloquer un seul rouage pour créer des problèmes inextricables, surcharger les services d'urgence, saturer et paralyser des infrastructures dépendantes de technologies obsolètes.

Obnubilés par la menace nucléaire, les politiques et l'armée s'étaient dotés d'outils de gouvernance, et avaient édicté des règles visant à dissuader des ennemis aisément identifiables. Or, pour faire face au péril des cyberarmes, il n'existait encore rien de tel, et personne n'avait décidé de la marche à suivre. Et c'était cette lacune qui avait permis l'escalade.

Quel était le rayon d'explosion d'une arme cybernétique ? Comment s'y prenait-on pour identifier celui qui l'avait déployée ?

L'absence de règles et d'accords internationaux était autant à blâmer que les circonstances et les hommes à l'origine de cette cybertempête.

Les populations, naturellement, trouvaient toujours le moyen de survivre, et elles l'avaient prouvé pendant cette période. Les médias s'étaient fait l'écho d'actes de cannibalisme – qui s'étaient bel et bien produits – mais plutôt que de les diaboliser, ils s'étaient à l'inverse efforcés de les normaliser, de les mettre en parallèle avec d'autres occurrences historiques.

Une enquête avait été diligentée dans les chalets voisins du nôtre, en Virginie.

Il s'était avéré que les Baylor étaient tout bêtement partis en vacances. Les hommes auxquels nous avions eu affaire étaient de simples squatters, et c'était probablement eux qui avaient cambriolé le chalet de Chuck. Mais n'avions-nous pas, nous-mêmes, à New York, volé chez nos voisins ce dont nous avions besoin pour survivre ? Aucune preuve de cannibalisme n'avait été découverte dans les chalets ; chez les Baylor, on n'avait retrouvé que des os de sanglier, que les squatters avaient sans doute pris au collet, tout comme nous. Rétrospectivement, je m'étonnais d'en être venu à des conclusions aussi extrêmes, mais sur le moment, mon cerveau était disposé à les accepter. D'ailleurs, Lauren avait pensé la même chose que moi. Nous étions otages de la peur.

J'étais arrivé à Columbus Circle. En face de moi, Central Park évoquait un canyon de verdure niché entre les immeubles immenses, et le grand monument au centre de Columbus Circle donnait l'impression de veiller sur ceux qui se prélassaient au soleil sur les bancs, le long des plans d'eau.

La vie avait repris ses droits.

En attendant que le feu passe au vert, j'ai levé les yeux vers le Museum of Art and Design et avisé une citation, comme taguée à la main, en immenses lettres noires, sur toute la hauteur de sa façade incurvée : « Parfois, de bonnes choses se désagrègent pour que de meilleures puissent advenir. » Elle était

signée « Marilyn Monroe ».

— Tu as vu ça, Antonia ? ai-je dit en montrant le message du doigt. Elle a raison, pas vrai ?

Je l'espérais de tout mon cœur, pour ma fille, mais par moments je ne pouvais empêcher le doute de me ronger.

Comme à toute chose, malheur est bon, il y avait quelques bénéfices. Sans traîner, on nous avait promis que les lois internationales seraient soumises à des changements de grande envergure.

C'est, du moins, ce qui était écrit dans les journaux. On verrait bien si les intentions étaient suivies d'actes.

La frontière entre le monde cybernétique et le monde physique était en passe de s'effacer. Le cyberharcèlement était désormais du harcèlement tout court, la cyberguerre était une vraie guerre. Dès lors que le préfixe cyber devenait un discriminant superflu, il était évident que nous étions entrés pour de bon dans l'âge numérique.

En pénétrant sur Columbus Circle, j'ai repéré Lauren et Damon, debout, et Luke, dans sa poussette. Je leur ai fait de grands signes. Lauren tenait en laisse Buddy, notre chien. Après la catastrophe, les refuges pour animaux étaient pleins à craquer, et en adopter un était encore une autre façon, quelque modeste soit-elle, de soulager la souffrance.

— Regarde ! Maman est là !

Comment avais-je pu croire que Lauren m'était infidèle, quand, en réalité, elle ne cherchait qu'à améliorer sa vie, et la mienne ? C'était incompréhensible. À cet égard, j'avais manifesté le même préjugé que celui qui avait failli nous coûter la vie, lorsque je m'étais mis en tête que nous étions envahis par les Chinois.

— Salut, ma chérie ! ai-je lancé à tue-tête. Antonia et moi avons fait une super balade !

Lauren a couru nous rejoindre, et m'a embrassé. Damon lui a emboîté le pas, en poussant Luke.

C'était une journée magnifique, avec un grand ciel bleu sans nuages. Des drapeaux américains étaient déployés à l'entrée de Central Park. Nous venions assister aux célébrations de notre fête nationale, et à une remise de prix : le maire de New York en personne allait remettre à Damon les clés de la ville.

Nous nous sommes tous dirigés vers le parc. Il y avait déjà beaucoup de monde rassemblé autour de l'estrade sur laquelle Damon allait recevoir sa distinction et, en lisière de cette foule, nous avons retrouvé Chuck et Susie.

— Allez, vas-y ! ai-je lancé à Damon tout en saluant nos amis. Voilà venu le temps de la gloire.

— Oui, le temps est sans conteste le maître mot, a-t-il répondu en riant.

Quel drôle de gamin, ai-je songé tandis qu'il filait vers l'arrière de la scène. *Il n'a pas changé*. Le public s'est rapproché, et j'ai sorti Antonia du kangourou pour la soulever à bout de bras. Damon venait de monter sur

l'estrade, et il ne paraissait pas très à l'aise face à toute cette foule.

— Regarde ! C'est ton oncle Damon !

Antonia a bâillé et bavé sur mes manches, et j'ai éclaté de rire, en la soulevant encore plus haut, émerveillé qu'un être aussi minuscule puisse être aussi beau.

Soixante-dix mille personnes avaient péri, mais une vie au moins avait été sauvée. Si rien de tout ça n'était arrivé, Lauren se serait probablement fait avorter, et je n'en aurais jamais rien su. Antonia n'aurait jamais fait partie de ma vie, je n'aurais jamais su qu'elle avait existé un jour, et j'aurais sans doute aussi perdu Lauren, qui m'aurait quitté pour repartir à Boston.

En plongeant mes yeux dans ceux de ma petite fille, j'ai compris que ce n'était pas seulement sa vie qui avait été sauvée.

Mais aussi la mienne.

1. FEMA : Federal Emergency Management Agency (Agence fédérale des situations d'urgence).

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui ont pris le temps de partager avec moi leurs connaissances et leur expertise car c'est grâce à eux que ce roman repose sur un scénario réaliste d'un cyberévénement à grande échelle :

Richard Marshal, directeur Monde de la Cybersécurité, département de la Sécurité intérieure des États-Unis ; Curtis Levinson, représentant de la Cyberdéfense des États-Unis auprès des Nations unies ; major Alex Aquino, directeur des Cyberopérations, US Air Force WADS ; Erik Montcalm, directeur des Technologies de sécurité, SecureOps.

Je remercie également mon directeur littéraire, Gabe Robinson ; Allan Tierney et Pamela Deering, pour leurs relectures et leurs corrections.

Je dois un très grand merci à tous mes lecteurs *bêta* (et j'espère que ceux dont je ne connais pas le patronyme voudront bien me pardonner) : John Jarrett, Amber, Ashvin, Bill Parker, Brian Lomax, Chrissie, Daryl Clarck, Colby Zoeller, Ed Grbac, Erik Montcalm, Hector, Jon, Josh Brandoff, Joy Lu, Julie Schmidt, Kimmerie, Max Zaoui, Mike, Niels Pedersenn, Niki, Or Shoham, Philip Graves, Samantha, Shabnam Penry, Tom Giebel, Warrick Burgess, William Mc Clusky, Adam, Adi, Alison Hodge, Amit, Barry Sax, Bill Mather, Charles, Craig Haseler, David King, Edwina, Em (EndQuestionMark), Harold Kelsey, Haydn Virtue, Jim Duchek, Julie Parsons, Junko, Justin, Lance Barnett, Leonard, Leonardo, Lowell, Luke, Marjolein, Matt, Michelle, Mircea, Mog, Mrs. Dayfield, Naveen, Peter, Rob Linxweiller, Robin, Sam Romero, Shona Ravindram, Stefano, Tara, Tim Mc Gregorus et William.

Je remercie mes parents, Julie et David Mather, et bien évidemment Julie Rutheven : merci d'avoir supporté toutes ces soirées de travail, et merci de me pardonner de n'avoir pas sorti les chiens.

Consultez nos catalogues sur

www.12-21editions.fr



et sur

www.fleuve-editions.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Cyberstorm

© 2013, Matthew Mather
All rights reserved included the right of reproduction in whole or in part
in anyform.

© 2015, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

Couverture : Laurent Besson. Photo : © Silvia Otte / Getty Images.

EAN : 978-2-823-81666-2

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo